UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05018146 0

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

XXIII . 5
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
TORONTO

DE LA FOLIE

EN

MATIÈRE DE RELIGION

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

A LA MÊME LIBRAIRIE

LES GRANDES QUESTIONS RELIGIEUSES

RÉSOLUES EN PEU DE MOTS

PAR M. L'ABBÉ BERSEAUX

Professeur de théologie dogmatique au grand séminaire de Nancy

OUVRAGE APPROUVÉ PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE NANCY

La foi et l'incrédulité. | **L'Église et le monde.**
L'Évangile et le siècle. | **La mort et l'immortalité.**

Chacun de ces volumes in-18 raisin de 270 pages. . . . . 1 fr. 25
Les quatre volumes pris ensemble. . . . . 4 fr. »

HISTOIRE DU PAPE URBAIN IV

ET DE SON TEMPS

PAR M. L'ABBÉ **ÉTIENNE GEORGES**, DE TROYES

Membre de plusieurs sociétés savantes

1 fort vol. in-8 cavalier de 570 pages avec portrait. 6 fr.

Dans cette histoire, l'auteur retrace la vie d'un humble enfant de la Champagn Jacques Pantaléon, fils d'un cordonnier de Troyes, qui s'est élevé, par son se mérite et ses vertus, de la plus infime condition à la plus haute dignité catholicisme. Il nous le montre successivement écolier de la maîtrise de Troye étudiant de l'Université de Paris, doyen des chanoines de Laon, archidiacre de Liég légat en Allemagne, évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem. Puis il décrit rôle religieux, politique et social de ce pontife, qui devint, sous le nom d'Urbain l l'un des plus grands papes du moyen âge.

LE ZÈLE CATHOLIQUE

SES MOTIFS, SES QUALITÉS, SES PRINCIPAUX OBJETS, SES INSTRUMENT ET SES ŒUVRES, OU L'APOSTOLAT UNIVERSEL

PAR M. L'ABBÉ GENTHON

Chanoine honoraire de Valence

1 fort vol. in-12, 460 pages. . . . . 2 fr. 50

Ouvrage approuvé par NN. SS. les évêques de Valence et de Saint-Brieuc

APPROBATION DE Mgr L'ÉVÊQUE DE VALENCE

J'ai lu avec plaisir et profit votre livre sur *le Zèle catholique*. C'est un véritabl traité plein d'actualité et de sagesse qui embrasse la matière dans sa vaste étendue Il est écrit non-seulement avec votre foi et votre expérience, mais avec talent. C ne sera pas seulement le manuel du prêtre, il sera utile et précieux à tous le fidèles qui aiment Jésus-Christ et sa gloire. Je vous félicite, monsieur le chanoine de cet emploi de vos heures de loisir, et je souhaite à votre ouvrage les succès qu méritent les œuvres sérieuses. † J. P., évêque de Valence.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

DE LA FOLIE

EN

MATIÈRE DE RELIGION

PAR

LE R. P. AL. LEFEBVRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Stultorum infinitus est numerus.
Le nombre des fous est infini.
(*Eccl.*, I, 15.)

TROISIÈME ÉDITION

TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

PARIS

LIBRAIRIE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

ANCIENNE MAISON PUTOIS-CRETTÉ

HENRY ALLARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DE L'ABBAYE, 13

Tous droits réservés

Transcription

INTRODUCTION

IDÉE PREMIÈRE ET PLAN DU TRAITÉ. — BUT : ÉCLAIRER, GUÉRIR TOUS CES PAUVRES INSENSÉS.

Stultorum infinitus est numerus.
Le nombre des fous est infini.
(*Eccl.*, I, 15.)

Je ne pense pas qu'il y ait au monde un fait plus frappant et en même temps plus avéré que la folie des hommes en matière de religion et leur aveuglement pour tout ce qui concerne les graves intérêts de l'éternité. Je ne pense pas, non plus, qu'il y ait dans toute l'Écriture Sainte une vérité aussi souvent répétée que ce déplorable égarement des cœurs insensés qui se laissent séduire par les apparences du monde, tromper par le mensonge et la vanité, en un mot, par le délire des passions.

C'était en janvier 1852 ; j'étais depuis quelques jours dans la solitude, séparé de tout commerce avec les hommes, dans le silence absolu et dans les ténèbres

où j'aimais à m'ensevelir pour penser plus librement et méditer plus à loisir... Disons simplement : j'étais dans les exercices de ma retraite annuelle, repos d'esprit et de cœur si nécessaire à ma vie... et je me répétais lentement, pour la centième fois peut-être depuis une heure, ces mots sacrés qui ont toujours fait sur mon âme une impression profonde : *Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (Matth., xvi, 26.) « De quoi pourrait servir à un homme de posséder, de conquérir le monde entier s'il vient à perdre son âme? » Quand tout à coup je me sentis comme *frappé d'une lumière surnaturelle.* Je ne saurais trouver une autre expression : *frappé*, car ce fut si soudain, si imprévu et si fort à la fois!... *d'une lumière*, car j'ai vu!... mais d'une lumière *surnaturelle*, car elle venait certainement d'en haut; c'était Dieu qui parlait à mon cœur. A l'éclat de cette lumière, j'ai vu en un instant tout ce que je vais dire dans ce livre, et en ce moment même où j'écris ces lignes, je vois encore tout, et je voudrais pouvoir dire et écrire aussi vite que la pensée, qui possède et contemple ainsi toutes choses dans un regard, et renferme et embrasse toutes les conséquences dans un principe... dans un mot. — Et qu'ai-je vu dans cette lumière? La folie, l'aveuglement des hommes, et j'étais touché jusqu'aux larmes en les voyant s'égarer dans les passions du mal et se perdre pour l'éternité!... Je pleurai véritablement ce malheur pendant un jour entier; j'aurais voulu pouvoir ramener

à la vérité ces malheureuses intelligences et sauver ces pauvres cœurs égarés.

Le lendemain, il ne me restait plus que le souvenir de cette grâce ; le sentiment avait disparu, ou du moins, il avait tant perdu de sa puissance et de sa douceur, que ce n'était plus qu'une simple pensée, mais gravée profondément dans mon âme. Pour raviver, s'il était possible, l'action de l'Esprit-Saint, je me mis à prier avec ferveur et à chercher dans la parole extérieure de Dieu, dans sa parole écrite, les témoignages de cette vérité sainte qui avait été comme révélée à mon cœur. Quelle fut ma surprise et en même temps mon bonheur de retrouver facilement dans ma mémoire une foule de textes qui auraient dû depuis longtemps me faire découvrir ce fait important, je veux dire la folie des hommes en matière de religion et pour tout ce qui concerne le salut, Dieu, l'éternité. C'est incroyable vraiment la multitude des textes sacrés qui peuvent servir à constater ce fait, hélas ! incontestable. Il y en a plus de trois cents dans l'Ancien et le Nouveau Testament, comme il sera facile de s'en convaincre si on veut seulement prendre une Concordance de la Bible, et nous aurons d'ailleurs l'occasion d'en citer un bon nombre dans la suite de cet ouvrage, qui ne sera, à proprement parler, que la preuve et l'interprétation de cette sentence du plus sage des rois : *Stultorum infinitus est numerus*. (*Eccl.*, I, 15.)

Quelques semaines après, je devais commencer la station de Carême, à Paris, dans la paroisse des Mis-

sions Étrangères, il m'était impossible de chercher, d'avoir même une autre pensée que celle qui avait à ce point frappé mon esprit; c'était devenu comme une idée fixe; je n'essayai pas de lutter contre ce sentiment qui m'entraînait, et je me mis à étudier sérieusement cette question, pendant les quelques semaines qui restaient encore avant le temps de la Pénitence. Cette époque des plus grandes folies du monde, le carnaval, ne servit pas peu à m'entretenir et à m'encourager dans ce travail, et me persuada qu'il pourrait être vraiment utile pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Je m'adressai à quelques médecins célèbres dans le traitement des aliénations mentales; je leur communiquai mes pensées; ils en parurent étonnés d'abord, puis satisfaits, et l'un d'eux[1], s'offrit à me prêter les ouvrages des auteurs qui ont écrit sur cette partie de la science médicale, et je me mis avec ardeur à étudier les traités de Pinel, d'Esquirol, etc.[2]. Rien de plus frap-

[1] Le docteur Mitivié, médecin en chef de la Salpêtrière, neveu du célèbre Esquirol, auquel il succéda dans la direction de la maison d'Ivry. Qu'il veuille bien agréer encore l'expression de ma vive reconnaissance.

[2] Parmi tous les docteurs aliénistes, celui que j'ai le plus étudié c'est Pinel, médecin de l'Empereur, membre de l'Institut, etc.; et ce qui fait que j'aime à le citer surtout, c'est que cet homme, d'ailleurs très-honnête, paraît être, dans ses écrits, tout à fait en dehors des principes religieux; il parle bien avec quelque respect du Christianisme, mais on voit que ce n'est pas son fait et qu'il n'est pas fort. En voici une preuve des plus singulières. Après avoir reconnu et déclaré cent fois dans son admirable Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale (1809), que les passions sont la cause la plus ordinaire de cette triste maladie, l'excellent docteur (on l'appelait le bonhomme Pinel), au lieu d'indiquer le seul remède qui puisse diriger ou guérir ces malheureuses affections de l'âme, je veux dire la Religion, termine son livre par l'expression du

pant que les analogies entre les diverses sortes de folies dont ils parlent et les tristes égarements des pécheurs. Souvent même les principes de ces maladies sont semblables, identiques; les caractères offrent les mêmes nuances; les symptômes s'accordent, et, ce qui est plus suprenant, il y a des cas où le traitement peut servir aux deux affections, où les remèdes seront également efficaces. Il sera facile de s'en convaincre dans la suite, et lorsque nous serons amenés à parler des différentes classes ou catégories de nos pauvres malades.

On verra dans les discours préliminaires ces rapports singuliers et les caractères spéciaux de ces affections si variées. En ce moment, je ne veux plus signaler qu'une observation générale, et qui s'applique également à tous, c'est qu'il n'y a pas un seul fou qui croie l'être. Avouer sa maladie, reconnaître son état, ce serait le signe le plus sûr de la guérison immédiate, radicale. Et c'est ainsi que les pauvres pécheurs ne peuvent croire à leur malheur; que dis-je? Ils pensent plutôt que tous les autres se trompent et vivent dans l'erreur; mais il viendra un jour où ils seront tout à

vœu le plus bizarre : « Pour ramener les peuples à la pratique de la morale universelle, dont on a perdu le goût, » ne s'avise-t il pas de proposer sérieusement « de faire revivre les sectes et les diverses écoles de philosophie qui illustrèrent l'ancienne Grèce, et de consacrer les dernières années de l'éducation de la jeunesse à une étude sérieuse et approfondie de la vie des grands hommes par Plutarque! » *Risum teneatis amici!* Mais non, c'est impossible de ne pas rire... de pitié. Comme si le catéchisme et la vie des saints ne valaient pas mieux que toutes ces écoles de philosophie et l'histoire de tous ces grands hommes!... Et voilà pourtant ce que c'est que d'être loin de la vérité, ou de ne pas oser la dire! On en devient plaisant quelquefois et ridicule.

coup éclairés, une heure où ils reviendront à la raison ; mais, hélas ! il ne sera plus temps. Ce sera le jour des regrets et des désespoirs éternels, l'heure de la mort enfin... Et que diront-ils alors?... Nous étions des insensés !... Nous nous sommes trompés... Nous pensions que la vie de ceux qui ne marchaient pas comme nous était une folie... et les voilà dans la lumière de la vérité, dans la gloire et la paix de Dieu ; ils sont ses enfants !... C'est nous qui étions des fous !... *Nos insensati!... ergo erravimus!... Vitam illorum æstimabamus insaniam... Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei.* (*Sap.*, v, 4-6.)

Heureux si nous pouvions guérir quelques-uns de ces infortunés avant ce grand jour ! Nous l'espérons, nous le demandons au Seigneur, en consacrant ce travail au Cœur de Jésus, au Cœur immaculé de Marie; c'est la seule récompense que nous ayons demandée au ciel. Quand un pécheur se convertit, il arrive précisément ce que l'on remarque dans les guérisons des affections mentales; ils disent tous ce que diront un jour, mais, hélas ! trop tard, les âmes perdues pour l'éternité !... Vraiment, que j'étais insensé !... Quelle folie !... Je pensais que c'était si difficile... et voilà que je suis bien plus heureux ! Oh ! quelle grâce ! quel bonheur ! — J'affirme que je n'ai pas encore vu un homme revenir à la vérité, se convertir à la foi, qui n'ait répété cette parole et exprimé ce sentiment. Et fasse le ciel que la lecture de ces pages ramène quelques-unes de ces âmes égarées !

Maintenant essayons d'indiquer le plan et le dessein de cet ouvrage. Toute la pensée est dans le texte *Stultorum infinitus est numerus* et dans le titre : *de la Folie des hommes en matière de Religion.* — Le but est d'éclairer, de guérir ces pauvres insensés, de les sauver enfin. — Pour cela, après avoir défini ces tristes infirmités de l'esprit humain, et montré dans quelques discours préliminaires les analogies frappantes qui existent entre la folie véritable ou l'aliénation mentale proprement dite et les égarements des pécheurs, ou la folie des passions; après avoir indiqué les principales divisions suivies par les maîtres de la science qui traitent de ces maladies, et retrouvé les mêmes symptômes, les mêmes caractères dans les affections de l'âme, nous n'aurons plus qu'à séparer nos malades pour essayer de les traiter et de les guérir.

Ainsi dans les premiers discours, s'il est permis de donner ce nom à de simples analyses de sermons improvisés à cette première époque, (1851) et une seule fois depuis (1865) à Notre-Dame-de-Lorette, nous commencerons par rappeler les notions générales, les caractères principaux ou les symptômes les plus ordinaires de la folie, et les différences essentielles qui servent de base aux trois grandes divisions définitivement adoptées par les plus célèbres mentalistes, et puis nous ferons une application directe de ces observations aux pensées, aux sentiments, à la vie des pécheurs et des gens du monde.

Ensuite nous classerons nos malades comme on le

fait dans leurs tristes asiles, appelés maisons de santé. Tout le monde sait qu'une des premières conditions du traitement est d'isoler le malade quelque temps, de le séparer de tout ce qu'il aime, pour calmer d'abord ou surprendre son intelligence, exciter des regrets dans son cœur, et peu à peu le ramener à la raison. — Nous suivrons ce plan, et après avoir vu l'ensemble de ce vaste asile du monde, où la plupart des hommes vivent comme des insensés, nous parcourrons en détail et avec plus d'attention les diverses galeries ou les sections principales réservées à certaines espèces de fous qui exigent à peu près les mêmes soins, et qui demandent le même traitement. Nous commencerons comme ces graves docteurs par l'*idiotisme* et nous mettrons tous les *incroyants* dans cette grande division : ainsi les *athées*, les *déistes*, les *matérialistes*, ce sont en effet des espèces de crétins pour la plupart ; mais il y en a de furieux, il y en a parmi eux qui sont, comme on dit, fous à lier ; il faudra prendre garde en passant dans cette cour. — La deuxième section, composée des *croyants*, renferme une foule de malheureux insensés qui se divisent en trois classes, si nombreuses aussi, que nous serons obligés de les séparer encore pour étudier leur caractère, et pour les traiter avec plus de succès. — Ce sont donc les *indifférents*, les *pécheurs*, les *mondains;* et dans ces trois catégories, nous aurons encore bien des divisions et subdivisions. Il y en a que l'on ne peut connaître et guérir si on ne les isole absolument, si on ne les enferme ! Nous serons

ainsi amenés à étudier la folie de l'*orgueil*, la folie de la *volupté*, la folie de la *richesse*, ou de la cupidité; trois classes assurément bien différentes et bien nombreuses encore !

Puis nous ferons une étude particulière de quelques folies dites spéciales. Il y aura par exemple un vaste compartiment réservé pour la folie de la peur ou du *respect humain;* nous le visiterons avec attention, mais nous remarquerons qu'il y a moins de malades aujourd'hui : une foule de chambres se trouvent vides, et encore ceux qui sont frappés de la sorte paraisssent moins timides, et ne se cachent plus comme ils faisaient autrefois. — Nous aurons à visiter encore une autre espèce bien singulière, mais peu dangereuse, car il n'y a là que de vrais chrétiens, des dévots même, ce sont les scrupuleux, qui ont d'étranges manies, et qui vivent d'illusions.

Mais il est évident que si nous nous contentions de parcourir ainsi l'édifice et de visiter les malades, l'intérêt que nous pourions leur témoigner, notre compassion même leur serait bien peu utile. Pour atteindre le but de notre travail, c'est-à-dire pour guérir les uns et pour préserver les autres contre le danger de ces tristes affections, il nous resterait à indiquer les causes les plus ordinaires de la folie des âmes et de tous les égarements de l'esprit. C'est ce que nous ferons dans la seconde partie du traité. Il nous sera facile de démontrer que pour un très-grand nombre c'est le défaut de réflexion, pour plusieurs aussi un vice d'éducation,

en sorte que la folie chez eux est une maladie héréditaire, et c'est un des cas les plus incurables; pour d'autres, enfin, c'est le fruit désolant des mauvaises lectures qui ont mis un trouble incroyable dans les idées et jusque dans les sentiments. Si nous espérons à peine de guérir quelques malades, nous tâcherons au moins de sauver quelques âmes par les conseils que nous donnerons à ceux qui pourraient se trouver exposés aux mêmes dangers. C'est de la médecine préventive comme on parle aujourd'hui...

Mais ce n'est pas assez de connaître la cause d'une maladie, il faut chercher et indiquer les remèdes spécifiques et qui peuvent la guérir. C'est la médecine curative ou la thérapeutique. Ces remèdes, nous sommes sûr de les avoir trouvés, mais c'est l'application qui est difficile, nous avons en effet remarqué, dans tous ces pauvres malades, un caractère général de défiance, et une sorte d'obstination qui les porte à refuser absolument les remèdes et même la nourriture nécessaire; nous terminerons donc ce petit traité par des considérations directes sur ce caractère particulier, et nous espérons les ramener tout doucement à la raison. Ils seront sauvés si nous parvenons à obtenir d'eux une seule parole, un aveu confidentiel de leur état, si nous pouvons obtenir qu'ils consentent à reprendre un peu de nourriture et qu'ils désirent manger le pain de la vie. C'est-à-dire que le grand et infaillible remède à toutes ces folies des pécheurs serait la confession et la communion; mais, hélas! ils éprouvent comme une

répugnance invincible, une sorte d'horreur pour cette médication salutaire. Ils refusent de parler au prêtre, ce médecin de leur âme qui serait sûr de les guérir; et ils se laissent mourir de faim, en refusant toujours de manger ce pain des anges!... Il y en a pourtant quelques-uns qui en ont connu la douceur autrefois; mais ils ont tout oublié!

Je consacre ce travail au Cœur adorable de Jésus, mon Sauveur, au Cœur Immaculé de Marie, ma mère; et plein de confiance au souvenir des divines miséricordes, mais aussi bien convaincu de l'impuissance absolue de tous mes efforts pour le salut des âmes, je les conjure de bénir ce livre. C'est ici surtout que l'homme doit dire, quand il a eu le bonheur d'en arracher une seule à la mort : Je l'ai soignée; Dieu l'a guérie!

25 juin 1865, fête du Sacré-Cœur.

DE

LA FOLIE

EN MATIÈRE DE RELIGION

PRÉLIMINAIRES

I

ÉTUDES GÉNÉRALES

NOTIONS, CARACTÈRES, DIVISION DES AFFECTIONS MENTALES; ANALOGIES FRAPPANTES AVEC L'ÉTAT D'UNE FOULE D'AMES.

Avant de commencer nos études sur ce triste sujet de la folie des hommes, et d'entrer dans l'examen des malades infortunés qui remplissent la terre, nous devons d'abord constater le fait et prouver l'existence du mal. Platon, que les siècles ont appelé le divin Platon, même depuis que la lumière du ciel est decendue parmi nous, et qu'un Dieu s'est fait lui-même notre maître,

Platon comparait le monde à un antre profond, où les hommes marchent dans les ténèbres, se heurtent et s'égarent, prenant l'ombre pour la vérité, le mensonge et l'apparence pour la réalité et l'essence des choses... Infortunés qui n'ont jamais vu la splendeur du jour et l'éclat du soleil. C'est une image sensible des illusions de la vie et des égarements de l'esprit humain... A peine si, dans cette multitude, il apparaît quelques sages qui ne sont pas les jouets de l'illusion et qui trouvent la vérité... La Grèce, le pays du monde le plus éclairé, en comptera sept dans toute la durée des siècles... Eh bien ! appuyé sur la parole du plus sage des hommes, de celui même que Dieu daigna remplir de sa lumière, je vais comparer l'univers entier à nos tristes asiles d'aliénés, à une maison de fous. La terre, dit ce grand roi, est toute couverte de ces infortunés ; on en voit partout, leur nombre est infini : *Stultorum infinitus est numerus.* La plupart sont comme frappés et ne savent ni d'où ils viennent, ni où ils vont; ils marchent à l'aventure et se perdent, oubliant leur origine, comme leur fin et leur destinée. Les impies, les incrédules, les pécheurs, les mondains, les indifférents, etc., sont aliénés et comme perdus dans l'erreur, *alienati sunt et erraverunt.* (*Ps.* LVII, 4.) Le Seigneur, du haut des cieux, contemple la terre et cherche s'il y a encore quelques hommes qui comprennent, qui vivent avec la raison, qui pensent à lui, et il a peine à en trouver : *Dominus de cœlo prospexit... ut videat si est intelligens aut*

requirens Deum. (*Ps.* XIII, 2, 52, 3.) Et nous, en commençant ce petit traité de la folie des hommes en matière de religion, quand nous considérons l'état intellectuel et moral de nos frères et même des chrétiens, nous ne pouvons nous empêcher de répéter la parole du Roi de la Sagesse : *Stultorum infinitus est numerus.*

Pour le prouver, il suffira, dans ce premier discours préliminaire, de bien définir la folie, cette triste maladie, d'en étudier les symptômes, les caractères généraux, et de faire une application de ces principes et de toutes ces notions à l'état d'esprit de la plupart des hommes, dans la question qui nous occupe, la plus grave incontestablement de toutes et la plus importante, je veux dire la religion, Dieu, notre âme, notre éternité. Peut-être que cette première leçon va paraître aride à quelques esprits; mais ceux qui réfléchissent en comprendront de suite la nécessité. Ces principes une fois bien établis, et la définition bien comprise, il sera facile de prouver la proposition de ce discours, renfermée dans le texte de Salomon : *Stultorum infinitus est numerus.*

I. Or, d'après les maîtres dans cette partie de la science médicale que nous avons consultés et dont nous avons étudié la doctrine, la folie, qu'ils appellent quelquefois manie, démence, mélancolie, et plus souvent encore du terme plus général d'aliénation mentale, est un état maladif qui prend l'âme ou l'intelligence humaine et met le trouble dans ses facultés ou

les anéantit. — C'est un affaiblissement, ou un anéantissement de l'esprit; un désordre dans les pensées, ou un manque absolu de raison; en un mot, cette triste maladie qui affecte l'âme, la blesse seulement ou la tue. Et de cette simple définition découlent naturellement toutes les divisions indiquées dans les écrits des maîtres spéciaux, et des docteurs qui ont traité ces questions.

Il y a donc, d'après eux, des folies *partielles* et des folies *complètes;* il y a des folies *incurables* et des folies *intermittentes*. La plus triste, la plus irremédiable de toutes paraît être celle qu'ils appellent l'*idiotisme* ou le *crétinisme*, stupidité absolue qui rend l'homme insensible, pour ainsi dire, à tout. Le malheureux réduit à cet état n'a point de pensées, ou, du moins, il n'a pas de paroles ni de regard même pour les exprimer. Il mange et il dort; il mange ce qu'on lui donne aujourd'hui, sans songer au lendemain; il dort où il est; il ne sait aimer ni reconnaître personne, pas même sa mère, si ce n'est par un petit cri, et encore rarement. Il y a une âme pourtant sous cette enveloppe, mais elle ne paraît pas; cette flamme, est, sinon tout à fait éteinte, au moins si cachée, qu'elle n'éclaire et n'échauffe rien. C'est une vie purement animale, mais sans l'instinct que nous admirons dans les bêtes, et sans le cœur qui nous attache à elles et nous les fait aimer. Ces pauvres malades n'ont donc pas de pensée ni de sentiment, ils semblent n'avoir que la sensation; ce sont les plus à plaindre, parce

qu'il y a moins d'espérance de guérison ; mais ce ne sont pas les plus malheureux cependant, parce qu'ils doivent avoir moins l'idée, l'appréhension et le sentiment de leur état[1].

Il y a une autre espèce de folie bien autrement dangereuse et complète aussi, que les médecins appellent manie, d'un mot grec qui signifie fureur ; ici ce n'est pas l'absence des idées, c'est la confusion, l'incohérence, le désordre absolu de toutes les pensées. On remarque dans ces pauvres malades des transports étranges, une agitation incessante, des emportements soudains ; ce sont parfois des cris aigus et prolongés, suivis de longs silences ; des pleurs amers, et parfois aussi des éclats de rire, qui attristent encore plus l'âme.

Voilà les deux plus grands termes de l'aliénation mentale, et l'état ou la condition extrême de la démence complète, dont les caractères se retrouvent dans la vie de bien des hommes, quand il s'agit du salut éternel ; nous le verrons bientôt : mais il faut encore, avant d'entrer dans l'application de ces caractères à

[1] La plupart des idiots ne parlent pas, ou ils se bornent à marmotter quelques sons inarticulés ; leur figure est inanimée... un état habituel de stupeur, une sorte d'inertie invincible forme leur caractère. J'ai eu longtemps sous mes yeux, à Bicêtre, un de ces malheureux, victime d'excès d'intempérance ; il restait presque toujours immobile et taciturne, ou bien, par intervalles, il laissait échapper une sorte de rire niais et stupide ; nulle expression dans les traits de sa figure, nul souvenir de son état antérieur, etc... L'idiotisme est quelquefois si complet, et l'état de stupeur si marqué, qu'un aliéné de cette sorte n'a pas même l'instinct des animaux. (Pinel, p. 65.)

l'âme humaine, dire quelques mots des blessures moins profondes et de la maladie qui, sans affecter à ce point l'intelligence et l'anéantir complétement, altère quelqu'une de ses facultés, et semble l'enchaîner et l'entraver dans ses fonctions. — Les uns, en effet, sont frappés dans la mémoire seulement et oublient tout, jusqu'à leur nom. Les autres sont atteints dans l'imagination et se nourrissent de mille pensées vaines, se bercent dans les illusions les plus extravagantes : mille fantômes les effrayent le jour et la nuit, tandis que, dans la même classe, on en voit qui vivent sous le charme d'un bonheur imaginaire et qui semblent nager dans les délices de l'extase, ou dans les douceurs d'un ravissement continuel.

Outre ces caractères généraux de la folie, on peut encore signaler quelques symptômes spéciaux et des effets particuliers aux différentes espèces de ces affections si variées, et, ce qui paraîtra plus extraordinaire, des contrastes surprenants dans les sujets atteints de la même maladie. On en voit qui passent, sans aucune raison, d'un excès à l'autre, qui travaillent avec ardeur et sans but, et qui resteront ensuite des jours et des semaines dans l'inaction la plus complète, immobiles et comme morts. D'autres parlent sans cesse pendant des jours et des nuits, et puis s'obstinent à garder un morne silence des mois entiers. On en a vu d'une douceur charmante, qui tout à coup devenaient furieux et qui auraient, dans ce transport, donné la mort à ce qu'ils avaient le plus aimé. Quelques-uns versent des

larmes amères, poussent des sanglots à fendre les cœurs, et soudain on les entend éclater de rire, comme dans l'ivresse d'une joie ineffable.

De là, sans doute, les divisions principales indiquées par les docteurs Pinel et Esquirol, qui ont plutôt défini la nature de ces maladies par leurs effets que par leur cause; ils appellent folie *sombre*, délire exclusif, ou *mélancolie*, celle qui affecte plus souvent ce caractère de la crainte, de la tristesse, du silence; *manie*, celle qui éclate en transports de fureur, et folie *gaie* celle qui porte à la joie, à l'exaltation des espérances, au charme d'un bonheur inconnu, aux rêves enchanteurs de la vie.

Nous signalerons encore avec ces grands maîtres de la science quelques nuances importantes dans cette étude préliminaire, et une nouvelle division qui tient à la nature même de la maladie. — Ils appellent folie absolue ou complète celle qui trouble toute l'intelligence et met du désordre dans toutes les idées, et spéciale ou partielle celle qui ne trompe l'esprit que sur un point : c'est une idée fixe qui arrête et qui suffit pour déranger tout... Ce sont quelquefois les plus difficiles à traiter. — On nomme incurables celles qu'aucun remède connu n'aurait pu jusqu'à ce jour apaiser ou guérir, et intermittentes celles qui, après avoir été guéries parfaitement en apparence, reviennent à certaines époques et avec les mêmes caractères. Au contraire, un accès de folie passagère, un trouble ou un désordre momentané dans les idées, des paroles même

extravagantes et insensées, signe certain d'une affection mentale qui ne laisse pas de trace, prendra le nom de simple délire.

Enfin, si l'on veut considérer plutôt la cause que les symptômes et les tristes effets de ces maladies intellectuelles, on arrive à une dernière classification, la plus importante de toutes peut-être, et surtout dans l'application que nous aurons à faire de cette doctrine à l'état des âmes devant Dieu. Il y a donc des folies dont la cause est purement *physique;* un accident, une chute de cheval ou de voiture a suffi pour déterminer ce malheur... On peut espérer la guérison, elle est plus facile, et souvent il a suffi d'une réaction dans le sens contraire pour l'amener. J'en ai vu moi-même des exemples frappants. — Mais si la folie est le fruit d'une cause *morale*, c'est plus difficile, et, il faut le dire, c'est bien plus ordinaire... Quelques grandes passions.... des excès en quoi que ce soit, des ambitions déçues, une fortune renversée, des désordres honteux... ont souvent plongé les plus belles intelligences dans la nuit, et peuvent éteindre la flamme des esprits dans la boue. — Enfin la cause de la maladie peut être simplement *accidentelle* ou *héréditaire*. — Accidentelle, si aucun membre de la famille du malade n'avait encore été frappé; c'est alors un malheur personnel sans cause antérieure connue, et dont les conséquences sont moins graves; si au contraire plusieurs membres ou quelques-uns seulement, surtout en ligne directe, parmi les auteurs de cette famille ont

déjà donné des signes de la même maladie, on peut dire qu'elle a été transmise dans la naissance et qu'elle est *héréditaire;* c'est un des symptômes les plus effrayants, c'est ordinairement une folie incurable.

Les savants, nos plus habiles mentalistes assurent que l'aliénation doit être souvent attribuée à la conformation plus ou moins régulière du crâne et surtout du front[1]; mais je n'attache pas beaucoup d'importance à cette remarque, d'ailleurs contestée, parce qu'elle ne peut avoir aucune utilité directe et pratique dans l'application que nous devons faire de ces principes à la vie des âmes et à leurs tristes infirmités. Entrons donc dans l'examen et l'étude de ce que nous avons appelé la folie des pécheurs.

II. Oh! que cela est triste à penser, que cela est humiliant à dire! Mais nous retrouvons dans une foule d'âmes tous les caractères, les symptômes et les suites affreuses de cette maladie. Cette vérité sera démontrée à chaque page de ce livre; il ne s'agit pour nous en ce moment que de reprendre les définitions et les divisions générales. Nous verrons des analogies frappantes, des caractères identiques; c'est de la véritable folie. Il

[1] Le docteur Pinel combat cette assertion, et, après l'étude la plus sérieuse et un grand nombre d'expérience, il a reconnu qu'il était impossible de démontrer que ces différences du front ou du crâne fussent la raison des maladies qu'il était tous les jours appelé, par ses fonctions, à traiter, à Bicêtre et à la Salpêtrière. L'analyse et les recherches les plus minutieuses lui apportant sans cesse des expériences contradictoires. (P. 460.)

y a un nombre infini de fous sur la terre : *Stultorum infinitus est numerus.*

Et d'abord il y a des hommes qui ont vu leur intelligence s'éteindre et s'anéantir dans le trouble et les désordres des passions; des hommes dont l'esprit s'est égaré tout à fait et perdu dans une sorte d'insensibilité absolue; et cet état ressemble à la première forme des affections mentales que nous avons appelée l'idiotisme ou le crétinisme, qui abaisse les pensées et les sentiments, ou les annihile dans une vie toute animale et matérielle... N'est-ce pas là le caractère de la vie honteuse et grossière d'une foule d'hommes qui ont résolu de ne plus lever les yeux, mais qui les tiennent toujours attachés à cette boue de la terre? *Oculos suos statuerunt declinare in terram* (*Ps.* XVI. 11); hommes devenus semblables à la bête... *Animalis homo*, qui n'ont plus les pensées ni le goût des choses d'en haut, du ciel, de Dieu, *non percipit ea quæ sunt Dei* (I *Cor.*, II, 14); hommes donnés à la terre, dit saint Augustin, *Homo terræ datus...* et ne vivant que de la terre, devenus semblables à la boue même puisqu'ils n'aiment plus que cela. *Terram amas, terra es!* Folie honteuse et d'autant plus dégoûtante que ces malheureux paraissent s'y complaire et ne voudraient pas sortir de cette fange, *Noluit intelligere*, parce qu'ils s'y nourrissent sans travail et presque sans remords... *Animalis homo.*

D'autres infortunés, sans être aussi bas, ont été seulement atteints dans les plus nobles facultés de leur

âme ; leur cœur n'est pas mort, mais il est blessé ; la lumière de l'intelligence n'est pas éteinte, mais elle s'affaiblit, elle tremble, et ils ne voient plus qu'avec une sorte de confusion qui jette le trouble dans leurs pensées et le désordre dans les sentiments. La mémoire se perd aussi, et tous les souvenirs les plus doux de la foi s'effacent, l'espérance tombe et s'évanouit... L'âme alors nourrie de mille mensonges ne vit plus que de ses illusions..... Les paroles, les actions de ces malheureux n'ont plus de rapport avec la fin qu'ils doivent se proposer; ils oublient leurs destinées immortelles, pour ne s'occuper que des vanités et des plaisirs du monde. On voit des contrastes singuliers, des incohérences dans toute leur conduite; de l'audace et de la timidité, de la tristesse et de la joie, de vaines terreurs et quelquefois de l'imprudence et de l'emportement. Hélas! et ce ne sont pas seulement les hommes du monde, mais les chrétiens même qui tombent dans ces excès et ces folies véritables.

C'est alors que l'on retrouve dans ces tristes affections tous les caractères et les symptômes que nous avons signalés plus haut dans l'exposition des principes sur les aliénations mentales. On voit des hommes, des chrétiens dont la folie religieuse est sombre; ce sont ceux qui ont vu la lumière un jour et qui la méprisent ; les remords les agitent; les souvenirs du ciel, la vue d'une croix ou d'un prêtre suffit pour les troubler, les irriter même quelquefois, et on en a vu qui sont devenus furieux comme des fous à lier, car ils auraient

voulu tout détruire, jusqu'à la pierre angulaire sur laquelle repose l'Église; et il est certain qu'ils se seraient brisé la tête contre cette pierre comme tant d'autres insensés, si on ne les avait retenus.

Il y en a dont la folie est *incurable;* il faudrait un miracle, pour les guérir; Dieu l'a fait quelquefois, mais il est vrai de dire que c'est très-rare. On l'a vu pourtant; ce n'est guère qu'à l'heure de la mort, et ce miracle est dû à la prière fervente de quelques âmes pures et humbles, peut-être à des sacrifices de larmes, et à bien des pénitences. Je ne connais pas d'état plus affreux et plus désespéré que la folie d'un vieux voltairien, par exemple, comme il y en a encore quelques-uns dans le monde... ces pauvres insensés, qui ne savent rien de la religion et qui rient en voyant la foi des autres, comme des fous qui s'étonnent de la vie de ceux qui ont la lumière de leur raison et qui la suivent. Il n'y a qu'à prier pour ces malheureux; les autres remèdes ne font que les irriter encore plus. Mais quel réveil quand ils se verront devant Dieu et sur la rive de l'éternité! Ce sont ceux-là qui crieront le plus haut : *Nos insensati!*.. Cette folie, nous le verrons, a pour principe un orgueil satanique.

Celle qui vient des autres passions du cœur a un caractère moins odieux, et le plus souvent elle n'est pas incurable, mais intermittente. Il y a des moments lucides et qui feraient croire à une guérison parfaite; mais, hélas! il suffira quelquefois de prononcer un mot pour faire retomber ces infortunés dans leur idée

fixe.... La vue d'un livre, la rencontre imprévue d'une personne qu'ils n'avaient pas vue depuis longtemps a été la cause d'une rechute fatale. C'est surtout la jeunesse qui est exposée à ce genre de folie. Imprudente et téméraire, elle s'expose malgré les sages conseils de l'expérience même, et l'on ne peut guère fixer une époque où la guérison sera complète, quoiqu'on se berce de l'espérance de la voir se calmer, et revenir un jour à la raison. On avait cru certains malades parfaitement guéris; leur vie avait changé entièrement, ils étaient calmés, on avait pu même leur faire contracter un beau mariage avec espérance d'une vie nouvelle et heureuse, et ils ont été repris, après quelques mois, de leurs tristes folies; et se sont plongés dans des égarements nouveaux et un délire plus odieux. Hélas! et c'est alors que l'on peut craindre un plus grand malheur encore : sans doute, un jour, ces pères insensés, avec un sang impur, transmettront leur folie à de pauvres enfants, et laisseront à leur famille ce funeste héritage.

Il y a en effet dans l'ordre moral et dans l'état des sociétés religieuses, il y a aussi des folies héréditaires. Les médecins spéciaux assurent que cette cause d'aliénation mentale est, de toutes, la plus terrible, et celle qui laisse moins d'espérance, la lésion intellectuelle étant plus intime et plus profonde. Cette maladie est le résultat d'une éducation mauvaise, et le fruit des tristes exemples qu'on donne aux enfants; ils deviennent fous par imitation et se laissent entraîner à tous

les égarements du cœur. Pour les soustraire à ce danger, c'est en vain qu'une mère chrétienne et vertueuse a prié le ciel ; en vain même, triomphant de sa faiblesse, elle aura fait le sacrifice de son bonheur, et confié à des mains habiles le soin d'élever cet enfant chéri : il a suffi de quelques jours pour perdre l'intelligence et le cœur, déjà troublés dès les premières années par le spectacle des désordres et des vices d'un père imprudent.

Terminons cette première leçon, et bornons-nous à ces observations générales qui doivent répandre la lumière sur le sujet de toutes nos conférences... Et puissent ces paroles simples éclairer déjà quelques esprits, qui commençaient à abandonner la source de la sagesse et de la vérité... *Dereliquisti fontem sapientiæ* (Bar., III, 12) : que le pauvre pécheur élève sa prière au ciel, et qu'il implore avec humilité la divine miséricorde, qu'il avoue ses égarements en présence du seigneur, *Tu scis insipientiam meam* (*Ps.* LXVIII, 6) ; « O mon Dieu, vous savez toute la folie de ma vie, » et le Très-Haut, touché de sa misère, abaissera sur lui un regard de compassion et lui rendra la lumière.

II

PREMIER CARACTÈRE DE LA MALADIE

INCOHÉRENCE, CONFUSION D'IDÉES, PREMIER CARACTÈRE DE LA FOLIE. ANALOGIES.

Quæ est enim vita vestra?
Qu'est-ce que votre vie?
(Jacq., IV, 15.)

Il ne s'agit encore ici que d'une vue générale et d'en haut, si je puis m'exprimer ainsi. Embrassons d'un seul regard ce monde habité par les hommes, et nous serons aussitôt convaincus de la vérité de cette parole du plus sage des rois : *Stultorum infinitus est numerus*. Mais il faut cependant un regard sérieux, attentif, car tous ces pauvres insensés vont, viennent, s'agitent, et quelques-uns travaillent avec tant d'ardeur, que l'on serait facilement trompé et porté à croire qu'ils ont des pensées graves et suivies, qu'ils s'occupent de quelque chose d'important, et qu'ils méditent une belle et grande entreprise; et puis, si vous allez au fond, si vous leur demandez ce qu'ils veulent et prétendent, ce qu'ils désirent et espèrent, vous serez tout surpris et désolé de voir qu'il n'en est rien; que tout se borne à la pensée du temps, c'est-à-dire d'un jour; que tout reste dans la petite sphère des intérêts de la terre.

Ces malheureux ne se demandent jamais ni d'où ils viennent ni où ils vont. Je vais prouver qu'ils ne savent même pas ce que c'est que la vie, tant il y a de confusion dans leurs idées et d'incohérence dans leurs sentiments sur un point si essentiel. C'est là un des caractères les plus frappants de la folie des hommes, et j'affirme et je vais prouver que la plupart vivent dans ce triste état.

N'est-ce pas, en effet, un symptôme de folie ou de délire que de mêler et de confondre les choses les plus essentiellement distinctes et séparées par leur nature! N'est-ce pas aussi un acte de folie que de vouloir séparer et désunir des choses qui sont et seront toujours absolument et essentiellement unies, inséparables?... Celui qui confondrait l'eau avec le feu, le ciel avec la terre, ou qui voudrait séparer la chaleur ou la lumière de la flamme, ne serait-il pas regardé comme un pauvre insensé? n'aurait-on pas pitié de voir ces étranges aberrations d'esprit? Eh bien! telle et plus surprenante encore est la folie de la plupart des hommes qui, séduits par les vaines pensées de la terre, ou trompés par les passions du cœur, vont jusqu'à mêler et confondre dans leur esprit la vie de l'âme et la vie du corps... tandis que d'autres, victimes d'un délire aussi fatal, ne cessent de vouloir séparer deux choses essentiellement unies et qui se touchent, je veux dire la vie d'aujourd'hui et celle de demain, la vie du temps et la vie de l'éternité... Mais le comble de la démence serait de préférer la vie du corps à celle de l'âme, la vie du

temps à celle de l'éternité; et c'est pourtant ce que font la plupart de ces pauvres malades, comme il va nous être facile de le démontrer. Il suffit, encore une fois, d'une vue générale sur le monde... Dieu le voit, ses anges aussi et ils s'étonnent et s'affligent : *Dominus de cœlo prospexit... ut videat si est intelligens.* (*Ps.* XIII, 3.)

I. Premier trait de folie : Confondre ces deux vies essentiellement distinctes, la vie de l'âme et la vie du corps. N'est-il pas évident que presque tous les hommes n'en font qu'une, et ne pensent, le plus souvent, qu'à la dernière? Et cependant quelle différence! Le principe, la nature, la fin, les moyens, il n'y a rien de commun, tout semble même composé d'éléments contraires. C'est comme la substance du corps et de l'âme, Dieu les a merveilleusement unies; mais il y a différence, opposition entre elles : elles devraient se repousser et se combattre sans cesse, et de là, en effet, les luttes incessantes de la vie. Le corps, c'est de la poussière, de la boue; l'âme c'est un souffle divin, l'esprit de Dieu, la flamme du ciel. — Au sixième jour de son travail, le créateur prit un peu de limon ou de boue à la surface de la terre et il en forma une statue muette d'abord et immobile, c'est le corps humain; puis il abaissa ses regards sur cette image, et il fit passer son souffle, son esprit, son âme dans le sein de cette créature, la plus noble qui fût sortie de ses mains : ce souffle, cet esprit, cette âme, c'est la vie.

L'homme fut donc ainsi fait à la ressemblance de Dieu même, il éleva aussitôt ses yeux vers le ciel, il entonna un hymne de reconnaissance et d'amour, le cantique de la création; il appela Dieu son père : et Dieu, content du travail des six jours, mais surtout de ce dernier chef-d'œuvre, rentra dans le repos. Il avait trouvé la fin de son action, et, s'il est permis de parler ainsi, la récompense de ses travaux dans cet hommage d'un cœur libre, dans l'adoration du premier des hommes!... Mais si cet homme avait abaissé son âme à la terre, si Adam n'avait regardé que ce vil limon, et, sans penser à sa vie supérieure et à Dieu, qui venait de lui donner ce souffle immortel, s'il n'avait songé qu'à son corps, à la vie du corps ; est-ce que Dieu, dans sa juste colère, n'aurait pas frappé cet ingrat, cet insensé, qui n'aurait compris ni son origine, ni sa fin, ou ses immortelles destinées? Si, semblable aux animaux qui rampaient à ses pieds et qui venaient le saluer comme le roi de l'univers et le prêtre souverain de la nature, si cet homme n'avait eu dans ce moment solennel de sa création, que la pensée de la nourriture grossière qui devait entretenir et conserver la vie de son corps, s'il n'avait pas compris la dignité de son origine, ni pressenti la sublimité de sa fin, n'aurait-il pas mérité d'être maudit de Dieu au même instant et rejeté dans le néant, ou, du moins, mis au rang des bêtes sans raison... condamné à mourir comme elles?

Eh bien ! c'est le crime et la folie de tous les enfants de ce premier homme, de ceux, dis-je, qui ne veulent

pas comprendre quelle différence il y a entre la vie du corps et la vie de l'âme, et qui s'obstinent à confondre ces deux vies, à n'en faire qu'une. Et plus coupables encore ou plus insensés sont ceux qui, sans les confondre absolument, ne veulent songer qu'à la vie et à la nourriture du corps... Hélas! la terre est couverte de ces malheureux insensés, le monde en est plein... Voyez! on ne travaille que dans cette pensée, on ne parle que de cela; on ne désire que ce qui peut conserver et entretenir ou charmer la vie du corps. On ne craint que ce qui pourrait altérer ou compromettre la santé, la vie du corps. On s'efforce de prévenir la maladie, on s'afflige, on s'effraye, si la moindre souffrance menace, je ne dis pas même cette vie périssable, mais, si on peut seulement penser qu'elle doit altérer la beauté de ce corps de boue; et pour l'âme, si elle est en danger, si elle est près de la mort, on n'y songera même pas. Une mère va s'applaudir en son cœur, elle sera fière et heureuse des succès de sa fille dans le monde, et c'est pour l'âme un danger terrible; il y en a tant qui ont trouvé la mort au milieu de ses belles fêtes, et si cette enfant, qu'elle appelle encore son ange, venait à souffrir un jour, si elle voyait pâlir les roses de son teint, quelle frayeur! quelles larmes! quelles prières même! Vous la verriez faire des vœux à l'autel de Marie, demander le souvenir du prêtre au saint autel, vouer des pèlerinages, brûler des cierges bénits au sanctuaire... Au premier signe du mal, au premier symptôme de la maladie la plus légère, on

appelle vite un homme de science, un médecin; on l'interroge avec anxiété, on tâche de lire dans ses yeux... Et quand déjà l'âme a été blessée, que le cœur souffre, que le feu des passions dévore et consume les ressorts de la vie divine, on ne songe pas même au prêtre, qui seul sait et peut guérir les âmes, sauver la vie. N'est-ce pas une folie véritable et un horrible malheur?

Mais vous en serez mieux convaincu, si vous voulez considérer les sections diverses et essayer de classer tous ces malades, quoique d'une manière très-générale encore. Vous remarquerez dans les groupes le caractère de la même folie, mais avec des symptômes très-variés. Ainsi les hommes et les femmes d'abord, puis les différents âges; ce sont autant de catégories simples et naturelles, eh bien! partout vous pourrez observer ce même délire : on ne voit que le corps, on ne s'occupe que de la vie du corps et on laisse l'âme mourir. — Ainsi les hommes d'abord n'y pensent guère, c'est évident; ils ne travaillent, ils ne s'ingénient que pour tout ce qui tient à la vie du corps... Il suffit de voir les états, les professions, les inventions, les découvertes, les études. Si la science veille, si les arts suent, c'est uniquement et toujours pour cela... Je ne puis excepter que le travail de quelques prêtres et théologiens qui s'occupent exclusivement pour les âmes, et on s'étonne de leur constance, on rit quelquefois de leurs efforts!... Pour les femmes maintenant, si j'en excepte un certain nombre qui se dévouent avec zèle et

ardeur à l'éducation de la jeunesse, et qui veillent auprès du lit de la souffrance, ou qui prient et pleurent pour le salut des pécheurs, c'est-à-dire des âmes en péril de mort... que font-elles ? Toutes ne sont-elles pas occupées de travailler pour parer et embellir le corps? et qui donc pense à la vie des âmes, à faire quelque chose pour elles? On ne songe pas même à la sienne, comment avoir le temps de s'occuper de celle des autres!... C'est évident, mais c'est une folie, n'est-ce pas?

Venez maintenant à considérer les différents âges de la vie humaine. Ne parlons pas de l'enfance ; l'âme, encore retenue dans les entraves et dans les langes, n'a pas encore paru ; à peine si le regard révèle sa présence, et il y a peu de mères, même chrétiennes, qui sachent la voir dans les yeux, sur le front ou au cœur de ces petits êtres chéris. On ne pense donc absolument qu'au corps, à la vie du corps, à le nourrir, à le fortifier et à l'engraisser. Oui, donnez de l'air et du lait à ces petits enfants ; mais saint Augustin vous conjure de ne pas oublier leur âme et de veiller même sur ce trésor de Dieu dès le berceau ; il y a des anges qui les regardent, les uns avec amour et les autres avec envie et colère, et ce n'est que l'âme qui préoccupe ces nobles créatures, ces purs esprits; le corps n'est rien pour eux qu'une vile enveloppe, un vêtement, une forme de boue... Mais, encore une fois, laissons les petits enfants au berceau. — Voyons les trois âges qui comptent : la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse... *Stultorum infinitus est numerus.* — Quelle folie dans la jeunesse

surtout! c'est l'âge des folies, on le dit simplement et avec vérité : illusions des sens, délire des passions, ivresse des plaisirs!... Que devient l'âme, la vie de l'âme? Elle gémit, elle souffre, elle meurt en poussant la plainte du roi-prophète, qui pleurait ce malheur : *Projecisti me post corpus tuum.* (III *Reg.*, XIV, 9.) « Insensé, tu m'as préféré le corps, tu m'as foulée aux pieds de ton corps. » — Et, dans l'âge mûr, à cette heure de la vie qui devrait être plus sérieuse, puisque l'homme est dans sa force, c'est une autre folie qui s'empare de l'esprit et va l'égarer et le perdre. Une fatale idée arrête et fixe toute l'existence, c'est l'intérêt, c'est l'argent, ou les affaires, comme on voudra appeler cette nouvelle phase ou crise dans l'état de maladie que je déplore; idée fixe vraiment, puisqu'on n'en sort jamais et qu'on ne parle que de cela ; il n'y a d'action, de mouvement, de vie que pour cela, et cela ne peut servir de rien à l'âme, à la vie de l'âme; ce vain travail ne peut absolument servir qu'à la vie du corps... C'est donc une vraie folie, la folie de l'âge mûr. — Et la vieillesse ne pourra-t-elle au moins revenir à la saine raison et rentrer dans la voie de la vraie sagesse?... Quand le corps, penché vers la terre, semblera comme nous avertir qu'il va tomber et que la vie s'en va, l'âme ne reprendra-t-elle pas enfin ses droits? l'homme ne songera-t-il pas à cette vie qui ne peut finir? Hélas! non... C'est alors que commence une autre sorte de folie plus triste encore, et que nous pouvons appeler, avec les docteurs spéciaux, une démence sénile, une

sorte d'enfance, un engourdissement fatal, une léthargie complète pour tout ce qui tient à la vie de l'âme. On dirait qu'elle est paralysée, tant elle a perdu la liberté de ses pensées et de ses sentiments ; tout est terrestre, matériel ; l'âme ne songe qu'à la nourriture ou au repos de la nuit, tout s'endort, et il n'y a que peu de vieillards qui se hâtent de se préparer pour l'heure du départ qui va sonner, très-peu qui se pressent d'amasser quelque chose pour le grand voyage de l'éternité où ils vont aller. Les autres éloignent même cette pensée avec soin, ne veulent pas qu'on leur en parle ; et il y en a même qui semblent d'autant plus tenir à la vie du corps et aux choses de la terre, qu'ils sont plus près du jour où il leur faudra bien tout quitter et mourir.

Dites-moi, je vous prie, si cet oubli et cette ignorance de la vie de l'âme, si cette incohérence dans les pensées humaines, si cette confusion, ce désordre dans les idées les plus essentielles n'est pas un délire, une véritable folie !

II. Mais voici un autre trait, un nouveau caractère de folie : vouloir séparer deux idées ou deux choses absolument inséparables et essentiellement unies, je veux dire la vie d'aujourd'hui et celle de demain, la vie du temps et celle de l'éternité. On veut les séparer et elles se touchent ; c'est une folie encore une fois ! Et l'on préfère celle du temps qui passe à celle de l'éternité qui ne passe pas ! c'est une folie mille fois

plus déplorable. Cette imprévoyance fatale ne peut s'expliquer autrement. Ne dirait-on pas que la plupart des hommes ne doivent vivre que ce peu de jours dans le temps présent, ou qu'ils pensent que ce jour, que ce temps ne finira jamais, ou enfin que tout finit avec ce jour et ce temps qui passe? Mais, en vérité, pour l'homme sage, il est impossible de dire ce qu'il y a de plus insensé dans toutes ces propositions. Croire que la vie d'aujourd'hui ne finira jamais ou croire que demain tout est fini; autrement, penser qu'on ne meurt jamais, ou croire qu'on mourra tout entier, que tout est mort dans l'homme quand il meurt, c'est une double folie... Mais agir, vivre en conséquence, et comme si cela était vrai, c'est le comble de la démence, et cela ne saurait s'expliquer sans l'influence et l'action de l'esprit de ténèbres sur l'âme humaine.

Voyons, ne regarderiez-vous pas comme un fou un homme qui se croirait immortel, qui prétendrait qu'il ne doit jamais mourir, et qui voudrait vivre en conséquence. — Vous auriez beau lui dire, lui prouver que tous les hommes avant lui sont morts, et que tous ceux qui vivent avec lui, sont persuadés qu'ils mourront; s'il refusait de se rendre à vos arguments, à cette preuve de fait; et si vous veniez à lui donner encore d'autres démonstrations tirées de la raison elle-même et de la foi — de la raison qui nous dit en effet que ce qui a eu un commencement doit avoir une fin, et qui trouve en nous le principe même de la dissolution; — de la foi surtout qui nous révèle notre condamnation à la mort,

et la cause de cette sentence terrible. Si, malgré tous vos raisonnements et vos preuves, si cet homme vous soutenait qu'il ne mourra point, et s'il affirmait avec obstination que, seul il est au-dessus de cette loi commune, et que cet arrêt ne saurait l'atteindre, ne le laisseriez-vous pas aussitôt dans son erreur, ne diriez-vous pas que c'est un fou? — Eh bien, je vous assure que la plupart des hommes vivent ainsi, comme s'ils ne devaient jamais mourir, ni quitter ce monde, où sans doute ils se trouvent assez bien... J'en conclus que ce sont des fous, et il y en a infiniment: *Stultorum infinitus est numerus;* car enfin ils mourront bientôt tous, bientôt ils quitteront la terre, et la folie des mondains ne les empêchera pas plus de mourir que celle de ce pauvre insensé. Je ne vois pas de différence entre eux, si ce n'est que le fou dit tout haut qu'il ne mourra pas, et que les autres, sans parler, vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir. Ce n'est qu'une nuance dans la même maladie, et je ne sais quelle est la pire espèce.

Mais croire qu'on mourra tout entier, que tout sera fini à la mort, ou, comme parlent ces insensés, que tout est mort quand on est mort, serait une folie encore bien plus déplorable dans ses conséquences, puisque ce sentiment assimile l'homme à la bête, et le prive de sa fin et de ses destinées. Dès lors, en effet, il n'y a plus de sanction ni pour le bien ni pour le mal: donc plus de frein aux passions, plus de mérite pour la vertu... Il n'existe pas une source plus profonde de toutes sortes d'erreurs; et ce que je ne puis assez admirer, c'est la

réserve de ceux qui ont ces sentiments : je ne vois pas ce qui les empêche de se jeter comme des fous sur la société, de voler ce qu'ils désirent et de tuer ceux qui voudraient s'opposer à leurs prétentions. On voit bien tous les jours des fous troubler ainsi l'ordre de la société, et se livrer à ces tristes excès dont ils ne sont pas responsables; mais pour les hommes insensés dont je parle et qui n'ont pas d'autres pensées que celles de cette vie, qui ne croient pas à l'autre, je ne puis vraiment comprendre ce qui les arrête, si ce n'est peut-être ce soin de la Providence générale qui veille à la conservation de son œuvre, et qui met un frein à la fureur des flots. De sorte que cette inconséquence même est une folie, mais une folie heureuse pour la société. Supposé en effet un homme qui ne croit pas à la vie de l'âme, à la vie éternelle, mais seulement à celle-ci et qui se voit privé du bonheur, le seul qu'il puisse désirer et espérer jamais, pourquoi ne se jetterait-il pas avec fureur sur le premier qu'il va rencontrer et qui possède tout ce que le sort semble lui avoir refusé, comme l'animal se jette sur la première proie qu'il a trouvée le matin? Je sais qu'il y a une loi ou un instinct de nature, qui empêche l'être privé de raison, de détruire son semblable ; mais ici ce n'est pas une objection, c'est plutôt une preuve en faveur de la thèse que je soutiens en ce moment, car il est certain que le raisonnement de la passion devrait pousser à ces désordres l'homme qui ne croit plus. Mais il n'a plus que l'instinct des bêtes, et c'est ce qui nous sauve, ce qui

sauve la société qui est pleine de tous ces insensés. Qui sait pourtant si un jour, dans un délire furieux dont on a déjà entendu la menace et pressenti quelques symptômes, ils ne suivront pas l'impulsion de la colère!... Alors on verra ce que c'est que l'homme qui n'a pour comprimer ses passions ni la pensée de son âme ni le sentiment de son avenir éternel. Rien, rien ne saurait l'arrêter... Je vous le demande : que peuvent faire les lois, l'honneur, la conscience? Les lois, il les regarde comme une injustice, l'honneur comme un mot, et la conscience, il n'en a point; il s'en moque, puisqu'il n'y a plus de sanction possible. Il arrivera donc, il sera riche et heureux, ou il mourra.

Concluons ces réflexions par quelques propositions dont tout homme sensé comprendra immédiatement la sagesse, et qui achèveront de convaincre de folie tous ceux qui refusent d'y croire et d'agir en conséquence. Il y a une autre vie, donc il faut y penser. — Il y en a deux, donc il faut choisir. — La première est bien courte, donc il ne faut pas perdre de temps. — La seconde va bientôt commencer, donc il faut s'y préparer; — et elle est éternelle, donc il faut la préférer, et travailler sans cesse pour cette vie. — Eh bien, vous, mon cher lecteur, qu'avez-vous fait jusqu'à présent? que voulez-vous faire désormais? Vous vivez, et vous allez bientôt mourir! Ayez pitié de votre âme, tâchez de comprendre et de ne plus oublier ainsi la fin pour laquelle vus avez été créé. *Utinam saperent et intelligerent ac novissima providerent!* (*Deut.*, XXXII, 29.)

III

DEUXIÈME CARACTÈRE DE LA MALADIE

INUTILITÉ ABSOLUE DE LA VIE DES INSENSÉS... ET DE LA PLUPART DES HOMMES.

Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.
Nous avons travaillé toute la nuit, sans rien prendre. (Luc, v, 5.)

Quand on visite un de ces tristes asiles où l'on a renfermé les malheureuses victimes des affections mentales, dans l'espérance, hélas! trop souvent déçue, de les guérir, ou seulement pour les empêcher de nuire à la société, il est impossible de n'être pas aussitôt frappé d'une chose qui résulte de ce spectacle navrant; c'est l'inutilité absolue de la vie de ces infortunés. Il n'y a pas d'exception, ils ne font rien, rien du tout, ou, s'ils paraissent s'occuper, c'est pour faire des riens, c'est-à-dire des choses complétement inutiles. J'ai pu constater ce fait dans les plus célèbres maisons de santé de la capitale, comme dans les plus vastes asiles d'aliénés de France et d'Angleterre. — La vie de ces pauvres malades offre partout le contraste étrange du repos absolu ou de l'activité stérile. J'en ai vu qui se tenaient assis ou debout appuyés contre un arbre, immobiles, en silence, les yeux éteints, sans l'ombre

d'une pensée, sans l'ombre d'un mouvement; et cela pendant des heures, et des jours entiers : et d'autres au contraire, d'un empressement vraiment incroyable et s'agitant sans cesse, couraient à perdre haleine, ou tournaient autour d'une colonne, sans s'arrêter jamais.... Il y en a qui parlent sans fin, avec une emphase ou une volubilité effrayante ; d'autres écrivent jour et nuit, calculent et couvrent des pages entières de chiffres ou de mots inintelligibles, et récitent, déclament avec feu ces vaines compositions. C'est un travail incessant, une action continuelle, mais sans but, sans suite, sans fruit. Les uns ne font rien, les autres ne font que des riens! O! pitié, pitié profonde! Les yeux à ce spectacle s'emplissent de larmes, et le cœur se serre de douleur.

Eh bien, voyez le monde et pleurez; car si vous le contemplez avec les yeux de la foi, vous ne pourrez vous empêcher d'y reconnaître le même caractère dans la folie des pécheurs, nos pauvres malades. Ou ils ne font rien non plus, rien du tout, ou ils vivent dans une stérile activité, et malgré toutes ces agitations fébriles de leur esprit, ce travail incessant de leurs bras, ils ne font que des riens. La plupart pourront dire à la fin, qu'après s'être bien fatigués, ils n'ont rien fait, *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus.* (Luc, v, 5.) Toutes les paroles saintes de ce texte, méritent bien d'être méditées et porteront la lumière dans votre âme... La vie de l'homme sur la terre est bien courte; celle du sage peut se comparer à un jour qui passe vite... qui a passé même... *Tanquam dies he-*

sterna quæ præteriit (*Ps.* LXXXIX, 4) ; mais pendant ce jour il a marché, il a travaillé à la splendeur de la vraie lumière, et il a combattu pour la gloire de son Dieu : *Fidem servavi, bonum certamen certavi.* (II *Tim.*, IV, 7.) Celle du pécheur ou de l'insensé est semblable à une nuit sombre, elle a passé aussi bien vite, mais il n'a rien fait pendant ces heures rapides, il n'a pas avancé, il n'a rien pris dans sa nuit d'orages... *Nihil!...*

Reprenons donc ces deux caractères de la folie du monde. C'est encore une thèse générale et une vue d'ensemble. J'affirme qu'il y a une foule d'insensés qui ne font rien, ou qui ne font que des riens en paraissant singulièrement occupés, et préoccupés, comme on dit.

I. Commençons par ceux qui ne font rien du tout, je ne dirai qu'un mot de cette première classe qui est moins nombreuse d'abord, et dont la vie sera étudiée à part dans la suite de ce traité, lorsque nous verrons la folie caractérisée de quelques passions ou de certains péchés particuliers : ainsi la paresse ou l'oisiveté que l'Esprit-Saint appelle le plus insensé de tous les vices : *Qui sectatur otium stultissimus est.* (*Prov.* XII, 11.) Sentence digne du plus sage des rois.

Mais enfin n'est-il pas vrai qu'il y a encore un bon nombre d'hommes dans le monde dont la vie se passe tout entière dans l'oisiveté, à ne rien faire en un mot? Mollesse honteuse, inaction coupable qui abaisse l'intelligence et qui affaiblit, altère et compromet la

force vitale des esprits. Il y a sur la terre des hommes qui mangent et qui digèrent ; qui fument et qui dorment.... Voilà tout pour une certaine classe. Il y en a qui ajoutent à cela le travail de tourner autour d'une table sur laquelle ils jettent des cartes, ou poussent des billes de couleur ; d'autres courent des jours entiers et suent sang et eau, souffrent la faim, la soif, le froid, le chaud, pour tâcher d'atteindre et de tuer quelques bêtes dans les champs ou dans les bois ; et je vous dis qu'il ne font rien de plus, c'est-à-dire qu'ils ne font rien du tout. Aussi bien n'est-ce pas l'expression reçue dans le monde même? On dit de ces messieurs qu'ils ne font rien. Dans les informations que l'on prend pour le mariage, chose assez grave assurément, à cette question : Que fait-il? on vous répond simplement : Il ne fait rien, et cela paraît tout naturel et bien simple. Fait-il quelque chose? — Non!... Ah! ce n'est pas mon intention de jeter un ridicule sur la vie de certaines classes de la société, et je connais des hommes distingués, qui ne sont ni soldats, ni magistrats, ni dans les affaires non plus, pour parler le langage du monde, et qui cependant font quelque chose et savent s'occuper noblement, et qui même travaillent beaucoup pour le bien de leurs semblables. Je ne blâme que la vie stérile et insensée de tant d'hommes qui ne font, encore une fois, que manger et dormir, chasser, jouer et fumer.

Mais la tenue des mondains ne suffit-elle pas souvent pour trahir et révéler la folie de cette vie molle

et paresseuse? Entrez dans un salon. Ils sont couchés sur des lits-sophas ; ou bien on les voit s'étendre languissamment dans des fauteuils renversés, s'y balancer en parlant, et bâiller sans cesse avec ennui. C'est absolument le spectacle que présente à l'observateur curieux une réunion de fous dans leurs tristes asiles. — Oh! pitié, pitié pour ces pauvres malheureux!...

Et maintenant que font donc les femmes? Il y aura beaucoup à en dire, quand nous parlerons tout à l'heure des malades dont la vie se consume à faire des riens; mais il y en a aussi et encore en assez grand nombre dont la vie se passe à ne rien faire du tout. — Eh bien quoi! n'est-ce pas assez de s'habiller, de se r'habiller et de babiller!... C'est en effet l'occupation la plus ordinaire de leurs jours; quelques-unes y ajoutent le travail de se faire promener dans une belle voiture à deux chevaux, et d'aller prendre l'air au Bois... ou de laisser leur nom à quelques portes de la rue, pour qu'on sache bien qu'elles vivent encore. — En vérité n'est-ce pas là toute la vie de quelques femmes du monde? et, elles se disent chrétiennes! Oh! pitié, pitié pour ces pauvres malades, pour ces insensées!...

Mais quel malheur, ô mon Dieu! que des hommes, que des créatures raisonnables et faites à votre image vivent ainsi à la manière des enfants qui n'ont pas encore vu votre lumière! *Infantium insensatorum more viventes*, oui, comme des enfants qui ne savent vraiment et ne peuvent que cela : manger, dormir et prendre l'air! Quel malheur de perdre ainsi dans

l'oisiveté le temps de la vie qui est si court! quel crime de tuer ainsi le temps qui est si précieux! et quelle honte, quel désespoir quand ces pauvres insensés verront ce vide affreux de leurs jours! car ils le verront, à la mort, mais alors il ne sera plus temps; ce sera trop tard. *Tempus non erit amplius.*

II. Toutefois, je l'ai dit, ce n'est pas encore là le plus grand nombre d'hommes qui vivent ainsi sur la terre... à ne rien faire. Il y en a qui travaillent, et qui, après avoir porté le poids du jour, se consument dans les veilles de la nuit. Mais que font-ils? que veulent-ils même, et que leur en restera-t-il? Rien, rien!.... *Nihil cepimus...*

Après tant de fatigues et de labeurs stériles, ces insensés arriveront comme des pauvres honteux dans leur éternité, et c'est alors qu'ils pousseront ce cri de désespoir que le plus sage des rois a entendu et que nous ne pouvons nous lasser de répéter : *Nos insensati!* que nous étions donc fous!

Mais il faut prouver la seconde partie de la proposition générale et démontrer que la plupart des hommes ne font que des riens, c'est-à-dire des choses inutiles, et que tout ce vain travail des esprits, que toute cette activité se réduit à rien. *Stulto labore consumeris.* (*Ex.*, xviii, 18.) Pour cela il est nécessaire de rappeler ici les grands principes de la science morale, sur la nature et la distinction des actes humains. Qu'on nous pardonne l'aridité apparente de cette discussion;

une fois les principes bien établis, il n'y aura rien de plus facile que d'en tirer la conclusion ; notre texte ordinaire : *Stultorum infinitus est numerus.*

Premier principe. La vie est dans l'action : parole admirable de saint Augustin : *Vita in motu.* Cela est incontestable; ce serait inutile de nous arrêter à le prouver. Le signe, la preuve de la vie c'est le mouvement; la mort est froide, immobile et muette : la mort, c'est la nuit dans laquelle on ne peut travailler.

Deuxième principe. Toute action doit avoir une fin, et le mouvement un terme... Et la fin, le terme de notre action doit être Dieu, seul auteur de notre être et principe de notre vie, car il n'a pu nous créer que pour sa gloire. Ce sont là des vérités de foi et de raison comme la première.

Troisième principe. Les actes humains, c'est-à-dire les actes libres qui émanent de l'intelligence et de la volonté sont bons ou mauvais, selon qu'ils sont conformes ou non à cette raison ou à cette règle, c'est-à-dire en rapport ou en opposition avec la fin pour laquelle nous avons été créés. Le nier ce serait nier toute idée de morale, de raison ou de liberté, ce serait tomber dans les égarements de quelques prétendus philosophes qu'heureusement on n'a jamais crus tout à fait, et qu'on ne croit plus du tout aujourd'hui; car, enfin, dans leur folie, ces hommes prétendaient qu'il n'y a pas de différence entre le bien et le mal, le vice et la vertu; ou plutôt ils disaient qu'il n'y a rien de bien ni de mal,

ni vice, ni vertu. C'était tout simplement nier la conscience et le devoir, nier Dieu même !

Quatrième principe. Mais parmi ces actes humains ou libres, il y en a de différentes sortes, et il est très-important de les définir avant de passer aux conclusions. — Les philosophes et les théologiens distinguent d'abord les actes naturels et les actes surnaturels. Les premiers sont conformes à la nature de l'homme, et pour les produire on n'a besoin d'aucun secours étranger ; la grâce n'est point nécessaire : et ces actes naturels peuvent cependant être plus ou moins bons ou mauvais, suivant qu'ils sont plus ou moins conformes à la droite raison, à la règle ou à la loi intérieure de l'âme, la conscience ; et c'est ce qui constitue l'essence même des vertus naturelles ou morales, qu'on a souvent trop exaltées peut-être, mais qu'il faut pourtant encourager, puisque c'est un bien véritable et positif, comme la probité, l'humanité, le dévouement... De là aussi, au contraire, certains vices ou défauts naturels qu'il faut combattre avec ardeur, comme on le fait dans toute bonne éducation : ainsi la colère, la négligence, la lâcheté et mille autres faiblesses ou imperfections de caractère. Ces actes des vertus naturelles honorent Dieu, auteur de la nature et principe de tout bien ; ces défauts naturels l'offensent, et, par conséquent, l'homme, par ces actes, mérite une récompense ou un châtiment juste et proportionné ; c'est évident : mais ces vertus ne peuvent mériter, dans la force du terme, aucune récompense surnaturelle, puisqu'elles ne sont

pas dans cet ordre, ni dans cette proportion. Le plus souvent Dieu donne à ces sages du monde la graisse de la terre, la richesse ou la gloire, un peu de bonheur enfin ou plutôt de bien-être. « Vaine et petite récompense pour des vertus petites et vaines, » dit saint Augustin : *Receperunt mercedem suam, vani vanam.* Comme à ceux qui se montrent infidèles à cette loi, il réserve aussi quelques peines analogues et passagères. J'ai dit : le plus souvent, car Dieu n'est pas tenu de le faire, puisqu'il y a une autre vie dans laquelle tout doit être justifié, c'est-à-dire récompensé ou puni, même dans cet ordre purement naturel.

Il n'en est pas ainsi des actes surnaturels, qui émanent d'un principe plus élevé et qui tendent vers une fin bien supérieure. L'âme alors, portée au-dessus de toutes les forces de la nature, se soulève de la terre et cherche Dieu comme l'auteur et le consommateur de tout Bien, et elle tend à le posséder dans l'amour éternel de la patrie... Le terme de cet acte surhumain est la vision intuitive de Dieu, qui fait le bonheur infini des cieux... C'est une vie nouvelle pour cette âme, qui, sûre de la promesse divine, espère fermement cette récompense parfaite. Mais, pour produire ces œuvres, il faut que l'Esprit-Saint, par sa grâce, prévienne l'intelligence, aide la volonté de l'homme, qui n'a plus qu'à s'efforcer de coopérer avec son Dieu pour arriver jusqu'à lui... Tels sont les actes des vertus chrétiennes, et surtout les actes sublimes des vertus de foi, d'espérance et d'amour, qui l'atteignent direc-

tement, comme parle l'École, et c'est pour cela même qu'elles sont appelées théologales. Telles peuvent devenir dans le chrétien fidèle toutes les actions ordinaires de la vie, même celles qui seraient indifférentes de leur nature, car elles s'élèvent aussi à cet ordre surnaturel, pourvu qu'elles aient ce principe et cette fin, c'est-à-dire qu'elles soient rapportées à Dieu par une volonté droite et pure, qu'elles tendent vers lui par les saintes aspirations d'un cœur fidèle à la grâce.

Il ne reste plus qu'un seul mot à expliquer avant de tirer les conclusions de cette doctrine... Qu'est-ce qu'il faut entendre par un acte méritoire? Quelles sont les conditions qui élèvent les actions de l'homme à ce suprême degré de bonté ou de perfection? — Nous appelons méritoire ou digne de la grâce divine et de la gloire éternelle, tout acte libre fait dans la charité de Dieu, et dans l'intention au moins virtuelle de tendre à lui ou de lui plaire. Il faudrait un discours entier pour expliquer ces paroles; je me borne à indiquer seulement ce qu'il y a de plus essentiel à notre sujet. Il faut donc, avant tout, pour mériter, que cet acte soit fait dans le principe de charité, c'est-à-dire dans l'état de la grâce sanctifiante; c'est la première condition *sine qua non:* elle est de foi, c'est un dogme défini. *Caritas est radix meriti*, dit saint Thomas, l'Ange de l'École, et le saint concile de Trente prononce anathème contre celui qui oserait soutenir une doctrine contraire. Mais une fois cette condition remplie, l'homme mérite réellement, non pas que son action ait alors une propor-

tion directe ou adéquate avec la récompense éternelle qui lui sera accordée, mais parce que le Dieu, qui lui donne sa grâce pour agir, et avec lequel il concourt à cet acte par une libre coopération, a promis cette récompense infinie à sa fidélité. En sorte que l'acte même est une grâce, et la récompense un bienfait, et que l'homme, en se trouvant ainsi élevé au-dessus de la nature, demeure toujours dans la dépendance de son auteur, qui s'est engagé à récompenser au ciel la fidélité de ses bons serviteurs. Voilà en quelques mots la doctrine du mérite, telle que nous la trouvons dans saint Thomas d'Aquin et dans saint Augustin. L'homme ne peut donc se glorifier, puisqu'il ne peut rien sans la grâce qui le prévient et qui l'accompagne; mais il mérite véritablement à cause de la promesse divine, et c'est ainsi que la couronne de gloire sera une couronne de justice, quoique Dieu ne récompense que ses dons et ses bienfaits. C'est encore une fois l'enseignement de la foi catholique, et la doctrine même du saint concile de Trente : *Si quis dixerit hominis justificati bona opera ita esse dona Dei ut non sint etiam ipsius justificati merita, sit anathema*. Il n'y a donc de méritoires, à proprement parler, que les actes surnaturels, c'est-à-dire référés à Dieu par une âme juste, ou dans la grâce; il n'y a que ceux-là qui comptent pour le ciel... Mais avec cette grâce sanctifiante ou de charité dans le cœur, l'homme peut à chaque instant, et par les actes mêmes les plus ordinaires de la vie, s'élever dans la gloire; il suffit de les rapporter à Dieu, d'agir

pour Dieu, en un mot ; et en même temps que la couronne de justice s'embellit dans les cieux, dans une même proportion, la grâce et l'amour augmentent dans ce cœur juste et fidèle. Que si, au contraire, la charité n'est pas en vous, si le péché habite en votre sein, c'est la nuit stérile, c'est la mort même ; et quand vous feriez les actes des plus sublimes vertus, quand vous parleriez le langage des anges, quand vous livreriez votre corps aux flammes, vous n'êtes plus rien, vous ne faites plus rien ; tout ne vous servira de rien. *Nihil sum, nihil prodest.*

Il y aurait une foule de conséquences à tirer de cette doctrine ; qu'il nous suffise d'en indiquer ici deux ou trois, avant de venir à la grande conclusion.

Ainsi vous comprenez bien maintenant ce qu'il faut entendre par un acte bon ou mauvais ; c'est celui qui est conforme ou non à la raison, à l'ordre, à la loi, à la fin ; en un mot, celui qui mène l'homme à cette fin ou qui l'en éloigne ; vous comprenez que, pour qu'un acte soit bon, il faut que le principe, que les circonstances mêmes, comme la fin, soient dans cet ordre, dans la règle de la loi ; il suffirait pour vicier une action qu'elle manquât en un seul point ; c'est l'axiome de la philosophie, adopté, interprété par saint Thomas : *Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu.*

Vous comprenez aussi qu'il ne peut plus y avoir pour nous d'actes indifférents, quoiqu'il y en ait d'indifférents de leur nature, comme l'enseignent la philosophie

et la théologie. Il reste prouvé que l'homme, créature libre, doit se proposer une fin, c'est l'office de l'intelligence; et, par sa volonté, il doit y tendre et s'efforcer de plaire à Dieu en lui offrant ces actes ; c'est aussi le précepte de l'Apôtre et le sens de cette admirable parole : *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite.* (I *Cor.*, x, 31.) « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez enfin, faites tout pour la gloire de Dieu. » C'est-à-dire que toutes vos actions, même les plus ordinaires s'élèvent jusqu'aux cieux par la pureté et la sublimité de vos intentions, afin qu'en donnant à Dieu la gloire qui lui est due, elles vous méritent une récompense immortelle.

Vous comprenez encore qu'il n'y a rien de grand, rien de petit surtout, dans la vie de l'homme et tout ce qu'il peut faire ici-bas, si ce n'est dans le rapport avec cette mesure et cette règle de l'éternité. Dieu ne voit que le cœur, ne regarde que ce qui monte au ciel, jusqu'à lui enfin, et les plus grandes actions des rois, les plus hauts faits des guerriers et des conquérants, ces choses que le monde admire le plus, ne sont rien à ses yeux, rien dans la vérité de la foi, si ces hommes n'ont travaillé que pour la terre et pour la gloire de ce monde, tandis qu'un seul verre d'eau froide, donné à un petit pauvre en vue de Dieu et dans son amour, méritera le ciel même et une récompense pendant toute l'éternité. Autant ces vérités sont humiliantes pour les mondains, à qui déjà elles indiquent bien clairement la dernière

conclusion de ce discours, autant elles sont chères et précieuses à l'âme fidèle et généreuse... Déjà elle croit entendre la douce parole de son père céleste et la glorieuse sentence de son Dieu-Sauveur : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis... intra in gaudium Domini tui.* (Matth., xxv, 21.) « Courage, bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, entrez dans la gloire de votre Seigneur. »

Et maintenant il ne nous sera que trop facile de prouver que ce monde est rempli d'hommes insensés, dont la vie entière se passe à ne rien faire du tout, ou à faire des riens. Il y a pourtant une ardeur infatigable partout, une activité dévorante ; tous les esprits s'agitent et s'épuisent dans leurs pensées et dans leurs désirs, les intelligences travaillent les idées, les têtes suent et les bras tombent de fatigue. On invente tous les jours, on fait des choses immenses et qui semblent devoir changer la face du globe et renouveler la terre ; *Vita in motu*... si la vie est dans le mouvement, quelle vie que celle de ce monde, où tout remue et s'agite jusqu'à s'user!... Mais d'abord, combien y en a-t-il de ces hommes qui soient dans la condition nécessaire de la vraie vie, dans l'état de la grâce, absolument nécessaire, je l'ai dit, pour que ces actes soient comptés au ciel et puissent mériter un jour?... Il faut mettre tous ceux-là parmi les morts, parmi ceux qui ne font rien... oui, tous, et quoi qu'ils fassent bien du bruit. On parlera beaucoup d'eux sur la terre peut-être, on leur donnera

le nom de grands, de héros ; on les appellera même les bienfaiteurs du genre humain ; et tous ces grands hommes ne sont que des enfants, des enfants de cent ans, comme dit l'Écriture sacrée, incapables de rien faire : *Puer centum annorum.* (Isaie, cxv, 20.) Il ne leur servira de rien d'avoir fait toutes ces prétendues merveilles, *Nihil prodest*, ils ne sont rien même, dans la vérité et au regard de Dieu, *Nihil sunt!* Et n'est-ce pas une folie de se croire grand quand on est si petit? de se croire riche quand on est si pauvre? de se croire quelque chose, quand on n'est rien ! Mais, hélas ! ce n'est guère qu'à la mort et à grand'peine que ces infortunés reconnaîtront leur erreur, quand ils verront à la lueur de ce flambeau de l'agonie l'effrayante vérité de leur misère, et qu'ils ne trouveront plus rien dans leurs mains. Voilà pour ceux qui vivent dans le péché, dans la nuit de la mort, et il y en a tant !... *Stultorum infinitus est numerus.* — *Scribe virum istum sterilem.*

Et parmi ceux qui n'ont pas perdu cette vie de la grâce, combien encore dont les années passent stériles et infructueuses !... A peine si l'on peut trouver quelques actes de vertus purement naturelles. Vous admirerez des caractères honnêtes, des qualités morales, au milieu de bien des ruines encore... et si vous avez compris les vérités saintes qui ont été exposées plus haut, si vous remontez au principe de tous ces actes, si vous leur appliquez la règle, si vous en considérez la fin, vous serez attristé de voir qu'il n'y a rien que d'humain, de terrestre, et par conséquent rien de mé-

ritoire pour l'éternité. Il y a encore, même parmi ces sages, une foule d'insensés, et l'on pourra bien écrire aussi sur leur tombe, qu'ils n'ont rien fait, ou si peu que rien : *Scribe virum istum sterilem.* Leur esprit entraîné par les plus fatales illusions ne s'est nourri que de vanité et de mensonge : *Vana spes et mendacium insensato.* (*Eccl.*, xxxiv, 1.) Et la folie de tous ces malheureux, un jour, sera manifestée aux yeux de toute la terre : *Insipientia eorum manifesta erit omnibus.* (II *Tim.*, iii, 9.)

O mon Dieu! faites-moi la grâce de reconnaître ici mon propre malheur... Et que ne puis-je aussi ramener des âmes à la lumière et rendre la raison à des cœurs égarés!... *Insipienter egi!* (I *Par.*, xxi, 8.) Que de jours perdus dans une vie si courte, que d'années stériles!... Seigneur, vous les avez comptées, vous nous mesurez ces heures... et vous savez quand sonnera la dernière, *Dixi, nunc cœpi.* (*Ps.* cxxvi, 11.) Dès ce moment, je veux vivre, travailler et souffrir pour votre gloire et votre amour, afin de me hâter de racheter un peu de ce temps perdu, et vivre des siècles en quelques jours, à l'exemple de vos bons et fidèles serviteurs : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* (*Sap.*, iv, 13.)

Or, il y a trois remèdes proposés par les sages, et qui peuvent en effet guérir les âmes de cette triste folie; je veux les indiquer en finissant. — Le premier est la réflexion : *In omnibus respice finem*, dit le pieux auteur de l'*Imitation*... Il suffira de répéter de temps en temps l'une de ces paroles saintes : *Quid*

prodest?... Unum est necessarium... Quid hoc ad æternitatem? — O mon âme ! de quoi vous servirait de posséder le monde entier, si vous venez à vous perdre pour toujours... Vraiment il n'y a qu'une seule chose nécessaire... Et qu'est-ce que tout cela peut faire à mon éternité... Cette pensée, cette vaine espérance, ces désirs, ce projet... *Quid hoc ad æternitatem?* Ce sont ces réflexions qui ont fait les saints : le grand Xavier, *quid prodest?* et notre frère Louis de Gonzague, *quid hoc ad æternitatem?* — Le deuxième remède, c'est la prière ; demandez à Dieu la prudence et la force : *Notum fac mihi finem.* (*Ps.* XXXVIII, 5.) Seigneur, faites-moi connaître ma fin, et donnez-moi la grâce pour marcher avec ardeur, pour lutter avec courage, pour arriver enfin et triompher avec joie. — Le troisième remède, c'est la résolution, mais une résolution ferme de commencer aujourd'hui même, et de recommencer encore demain et tous les jours, sans se laisser jamais abattre, ni décourager. C'est ainsi qu'on avance et qu'on arrive. Saint Ignace de Loyola ranimait son ardeur par ces deux mots : *Quid hactenus feci? Quid tandem faciam?* (*Exerc.*) Qu'ai-je donc fait jusqu'à ce jour pour mon Dieu, pour mon âme, pour mon éternité? Et que veux-je faire enfin?... Et il se remettait tous les jours au travail, et que n'a-t-il pas fait pour la plus grande gloire de Dieu ! — Et vous aussi, pauvres insensés, vous verrez, vous comprendrez et vous commencerez à vivre : *Insipientes, intelligite!... Stulti, aliquando sapite!...*

PREMIÈRE SECTION

FOLIE DES INCROYANTS

PREMIÈRE CLASSE

LES ATHÉES

Dixit insipiens in corde suo : non est Deus!
L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu ! (*Ps.* XIII, 1.)

Nous allons désormais classer nos malades, pour faire une étude plus spéciale des caractères et symptômes particuliers de chaque espèce, et essayer de les guérir. Après avoir parcouru ce vaste asile et considéré l'ensemble de l'édifice, en jetant un simple regard sur la foule qui l'habite, nous avons été aussitôt convaincus d'une chose, c'est que, dans la vérité, il y a un grand nombre d'insensés, une multitude infinie de fous ; mais nous ne pouvons nous contenter de cette vue générale et de ces études superficielles ; il faut maintenant entrer dans les principales galeries dont l'asile se compose, parcourir les diverses catégories

d'aliénés, pénétrer dans les salles et interroger même ces pauvres malades pour tâcher de les ramener à la raison.

Or, de toutes les folies, la plus triste peut-être, c'est l'incrédulité. Les infortunés qui sont tombés dans cet état de démence habituelle, occupent une galerie immense au centre de l'édifice; et dans cette galerie il y a trois sections ou classes principales. Nous y verrons les athées, les matérialistes et les déistes. On les réunit quelquefois, parce qu'il y a beaucoup de rapports entre eux, mais il sera plus commode et plus utile de les visiter séparément. Nous commencerons par les athées, et, si nous ne pouvons parvenir à en guérir quelques-uns, car ils sont bien malades, nous pourrons toujours faire sur cet état singulier des réflexions sérieuses et très-importantes. Ils ne sont pas nombreux, mais il y en a encore plus qu'on ne croirait pouvoir en loger dans cette division, surtout quand on met avec eux un certain nombre de malades qui paraissent frappés de la même manie : ainsi tous ceux qu'on appelle des athées pratiques, et on fait bien de les mettre ensemble ; ils s'entendent à merveille : et ces derniers parlent, en effet, et se conduisent à peu près comme les plus fous des athées.

Mais avant d'entrer dans cet examen, faisons encore une remarque importante et qui s'applique à toute cette classe de malades, que nous appellerons les incroyants ou les incrédules : un symptôme général et un caractère particulier les distingue entre les autres.

Tous ces pauvres insensés se font aussitôt reconnaître à cette étrange prétention et à cette manie singulière; c'est qu'ils se croient et se disent les seuls sages. Ils ont toujours affecté de prendre des noms qui trahissent leur sotte vanité; ainsi dans un temps ils se sont donné le titre de philosophes; il y en a qui prennent aujourd'hui le nom de libres penseurs, et par là ils nous font connaître le principe même, la cause de leur maladie, qui est l'orgueil, un orgueil incroyable, et c'est aussi ce qui rend leur guérison plus difficile. On le conçoit bien, ils ne se croient pas frappés, et surtout ils ne veulent pas qu'on le suppose ou qu'on le dise; ils rejettent donc tous les remèdes et repoussent tous les soins qu'on voudrait leur donner. La vue des médecins préposés au traitement de l'asile les irrite; ils affectent des airs de mépris quand ils les rencontrent, et ils se moquent de leurs sages conseils.

Le deuxième caractère de cet état de la folie d'incrédulité, c'est que toujours, ou presque toujours ceux qui en sont atteints sont portés au libertinage, à l'érotisme, à l'obscénité. La lumière de leur raison s'est éteinte dans la boue, vous pouvez en être sûr; il n'y a pas une seule exception, la foi même nous l'a révélé; mais l'expérience aurait suffi pour nous l'apprendre. Voici la parole de Dieu : *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.... Corrupti sunt et abominabiles facti sunt, non est qui faciat bonum... non est usque ad unum.* (*Ps.* LII, 2, 4.) « L'insensé a dit dans son cœur :

Il n'y a pas de Dieu ; tous sont gâtés, corrompus, abominables.... Il n'y en a pas qui fassent le bien, qui soient purs.... il n'y en a pas un. » Fouillez dans leur conscience, vous verrez ; ouvrez leurs livres, quelles ordures ! lisez leurs confessions, car il y en a qui ont fait leur confession publique, et, quoique certainement ils n'aient pas tout dit... quelles abominations !... Je puis affirmer qu'on n'a jamais vu dans la main d'un incrédule le lis de l'innocence ; c'est donc là un des symptômes de cette folie insigne : le libertinage, l'impudicité, c'est ce qu'on appelle l'étiologie de la maladie des athées.

Et maintenant on s'étonnera peut-être de voir que, dans cette première division des incrédules, je ne parle pas tout de suite de ces grands fous qu'on appelle panthéistes. Ils sont là en effet, à l'entrée de la cour, et ils parlent tous ensemble et à la fois, ils crient, ils font de grands gestes circulaires... on entend toujours ces mots incohérents qu'ils répètent sans cesse du *fini* et de l'*infini*, du *grand Tout*, du *Tout-Dieu*, et encore le *moi* et le *non-moi*... au milieu de quelques phrases allemandes.... On n'y peut rien comprendre, ils ne s'entendent pas eux-mêmes : ils ne veulent rien écouter de ce qu'on leur dit, ils ne feraient rien de ce qu'on leur recommanderait. Cette classe est généralement regardée comme incurable : passons ; et venons de suite à la catégorie des athées dans laquelle il semble qu'on ferait bien de les forcer de rester, tant il y a d'analogies entre eux. Il ne s'agit donc plus ici que de ceux qui disent

qu'il n'y a pas de Dieu, et voici les trois questions qui vont nous occuper : 1° Est-ce qu'on a vu des athées, de vrais athées? 2° Est-ce qu'il peut y en avoir encore, et dans quel sens? 3° Peut-on espérer de les guérir; et comment?

I. Oui, c'est certain, il y a eu, et presque dans tous les siècles on a vu sur la terre des hommes assez insensés pour dire qu'il n'y a pas de Dieu; ils le disaient ordinairement dans leur cœur, c'est-à-dire tout bas; le pensaient-ils véritablement? C'est au moins douteux, mais il est sûr qu'ils le disaient; et puis d'ailleurs il y en a même quelques-uns qui l'on dit tout haut, et qui l'ont écrit dans des livres qui portent leur nom. On en a vu même qui s'en faisaient une sorte de gloire et qui signaient : Un tel athée!.... comme il s'est trouvé dans les petites maisons, des fous qui signaient : Moi, le Roi, Moi, Dieu. — Je suis persuadé que l'on pourrait encore retrouver quelques petites statues ou quelques vieux bustes au bas desquels on lirait : Un tel athée. Ce serait bien mal assurément de les exposer, si ce n'était du consentement formel des héritiers de ces pauvres malheureux, car une pareille qualification ne saurait que nuire à leurs enfants, s'ils en ont eu jamais! Oh! les insensés!... Et qui ne voit en effet que c'est là une insigne folie! c'est être en contradiction manifeste avec toute la terre; leur parole impie n'a jamais trouvé le moinde écho. Quand ils disaient : Il n'y a pas de Dieu! toute la nature leur répondait : *Insipiens!*... Ils le disaient, leur

cri montait jusqu'au ciel, et le ciel leur jetait ce mot : *Insipiens!* Mais c'est lui, c'est ce grand Dieu qui m'a fait et le soleil et les étoiles... Ils répétaient alors leur blasphème à la terre, et la terre indignée leur répondait : *Insipiens!* Mais c'est lui, c'est ce grand Dieu qui m'a faite, c'est lui qui a sondé les abîmes des mers dans mon sein, lui qui a élevé la cime de mes montagnes et creusé la profondeur de mes vallons ; c'est lui qui m'a donné les arbres et les fleurs et les fruits.... et alors ils disaient plus bas dans le fond de leur cœur : Non, il n'y en a pas!.. il n'y a pas de Dieu.... Et ils entendaient la voix puissante, unanime de tous les hommes qui leur répondait encore : *Insipiens!* insensés! mais tous nous l'avons cru et adoré, ce grand Dieu! Il a parlé à nos pères.... et n'aurez-vous donc des oreilles que pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir!... un cœur pour ne pas aimer. C'est lui qui vous a créés, il est votre maître, il est votre père.

En vérité, n'est-ce pas une folie de penser, de croire, de dire que ce monde s'est fait tout seul, et qu'il marche tout seul?... Mais un enfant de quatre ans ne dirait pas cela d'une maison, il ne le dirait pas d'une montre, ni même d'une toupie ou d'un toton. Il faut une tête, c'est-à-dire une intelligence, pour faire quelque chose... et une main, c'est-à-dire une force, pour donner le mouvement... Et puis croire que tout a toujours été comme il est maintenant, que tout a marché comme il marche aujourd'hui, c'est une autre folie aussi inconcevable; c'est croire à l'éternité de la ma-

tière, à l'infini du nombre! ce qui est absurde, comme la raison et les mathématiques le démontrent parfaitement. Il y a eu pourtant dans l'antiquité deux ou trois philosophes insensés qui ont soutenu ces absurdités avec un entêtement prodigieux, et quelques autres têtes malades en plein dix-huitième siècle.

Mais enfin pour juger si un homme a été frappé dans son intelligence, et si la souffrance ou une affection de quelque nature qu'elle soit, lui a fait perdre la raison, il ne peut y avoir qu'une seule règle, une seule preuve; il n'y a qu'à constater le trouble de ses idées, l'incohérence de ses pensées; et si surtout ses sentiments et ses pensées sont en opposition aux sentiments et aux pensées de tous les autres; c'est là toute la symptomatologie de l'aliénation mentale, c'est la question décisive; et de là, en effet, cette expression frappante et qui tranche la question : on dit de ce malheureux qu'il n'a plus le sens commun, qu'il a perdu la tête ou la raison... en un mot, qu'il est fou... Or, si nous appliquons cette règle aux athées, la conséquence est évidente, et ils seront convaincus de folie, puisque depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, et dans tous les pays de la terre, à Paris comme à Rome, dans la Chine comme au Japon, et jusqu'aux plages les plus désertes, et dans les îles les plus sauvages, toujours enfin et partout on a cru à l'existence d'un Dieu, d'un être suprême, d'un grand Esprit. On le prie, on l'adore partout..., et figurez-vous qu'au milieu de ce concert unanime de

tous les hommes et de tous les siècles, c'est à peine si vous pouvez entendre la voix, le cri de quelques ridicules bipèdes qui disent : Non il n'y a pas de Dieu, *Non est Deus !*. . Que leur répondrez-vous donc? *Insipiens !* Ils sont fous. — C'est comme si un homme, un pauvre aveugle venait à crier qu'il n'y a pas de soleil dans les cieux... ou que le soleil n'éclaire pas ; est-ce qu'on perdrait le temps à raisonner avec lui pour le convaincre? Non, on tâcherait de le mettre au soleil et de le réchauffer aux rayons de cet astre, qui fait le charme du jour et qui donne la vie aux fleurs. — Et que ne nous est-il donné aussi à nous de rendre la raison à des milliers de pauvres âmes, qui, sans être tombées dans ce dernier degré de la folie de l'athéisme, participent cependant à ce fatal délire, et vivent à peu près comme s'il n'y avait pas de Dieu !

II. Oui vraiment, il y a beaucoup moins de ces insensés, de ces athées proprement dits, on n'en voit plus autant de nos jours qu'autrefois, et surtout au commencement de ce fameux siècle ; au moins on en connaît peu qui parlent ou qui écrivent, ils sont plus tranquilles et ne font plus autant de bruit. Ils se cachent même, à moins que par hasard ils ne viennent à se rencontrer, car alors ils sont moins honteux, et ils affectent une certaine assurance. Il reste bien peu de vrais athées par système ou par réflexion, je l'assure. Mais, hélas ! il y a une foule d'hommes qui vivent en athées, qui sont athées pratiques, puisqu'ils

vivent absolument sans Dieu, et comme s'il n'y en avait pas. Je le prouve, et je prouve que ce sont des insensés, des fous, et de la pire espèce.

Et d'abord, il y en a qui vivent ainsi, sans Dieu. Ils ne pensent pas plus à lui que s'il n'existait pas; ils ne s'occupent pas plus de lui que s'il n'avait aucun droit sur eux. Ils sont des jours, des années entières sans lui dire un mot; jamais de prière ni d'adoration, comme s'ils n'avaient rien à lui demander, ni rien à lui rendre; comme s'ils n'avaient aucun besoin de lui, comme si on pouvait bien s'en passer! Ce Dieu tout-puissant et éternel, infiniment juste, a fait des lois, ils ne s'en inquiètent pas, ils s'en moquent; il a fait des promesses, des promesses magnifiques à ses fidèles serviteurs, et ils en rient!... Il a fait des menaces, des menaces terribles pour l'éternité, mais c'est en vain qu'il fait gronder son tonnerre, ils font semblant de ne pas entendre, et ils bravent sa colère!... Ce grand Dieu a des attributs essentiels de gloire, des perfections infinies, il sait tout; du haut de son trône il interroge la terre et sonde les cœurs; il dirige toutes choses avec une sagesse et une puissance infinies; et ils le traitent comme s'il était aveugle et sans force; en un mot, ils vivent sans lui, comme s'il n'était pas. Est-ce vrai ce que je dis? et qui ne connaît pas de ces athées pratiques? Il y en a partout dans le monde, il y en a parmi les riches et parmi les pauvres; il y en a dans les villes et dans les campagnes; parmi les savants et les ignorants; parmi les pauvres ouvriers

comme parmi les plus riches spéculateurs. Il y en a dans toutes les familles ; n'en connaissez-vous pas dans la vôtre? Enfin, quoique cela soit plus rare, il y en a même parmi les femmes. Et cette folie dure des années entières ; pour plusieurs elle dure jusqu'à la mort. A peine si dans le cours de cette affreuse maladie, on peut remarquer encore quelques moments lucides... C'est, par exemple, au jour de peine et de deuil... Comme celui qui se dit vraiment athée s'écrie sans y penser : O mon Dieu, mon Dieu!... appelant ainsi à son secours celui dont il nie l'existence ; on voit alors ces pauvres insensés, ces athées pratiques, se souvenir de ce Dieu qu'ils avaient autrefois connu et aimé ; on en voit qui reviennent à lui, qui le prient même dans les larmes, et qui se trouvent instantanément guéris de leur fatal délire.

Car il est certain que croire à l'existence de Dieu, et vivre comme s'il n'y en avait pas, c'est une folie plus triste que l'athéisme même. Quelque difficile qu'il soit en effet qu'un homme parvienne à éteindre toutes les lumières de la vérité qui lui révèlent ce grand Dieu, à force de répéter son blasphème dans son cœur, il finira peut être par y habituer ses lèvres et son âme, et il parviendra à vivre comme les bêtes, sans remords, peut-être même qu'il mourra tranquille ; il n'y a plus rien à craindre pour lui de ce grand juge de l'éternité ; il le pense, il le dit dans sa folie. Mais, l'autre, celui qui n'est athée que par oubli ou mépris de Dieu, par indifférence ou impiété, est mille fois plus inconséquent

et déraisonnable, il est bien plus insensé, car il sait qu'il tombera un jour entre les mains de ce Dieu tout-puissant qui le regarde et qui doit le juger. Je n'oserais dire laquelle de ces deux folies est plus criminelle, mais il me semble que la seconde est plus malheureuse ; et elle est incomparablement plus fréquente, parmi les hommes surtout. Ils sont entraînés au fond de cet abîme du mépris, d'abord par le torrent des passions de la jeunesse, et puis par les idées matérielles des intérêts de la terre ou des affaires. Ils n'ont plus alors ni le temps ni le cœur de penser, ni de parler à leur Dieu ; ils s'en séparent absolument et s'en passent toute la vie, et il y en a qui meurent dans cet état ! Mais quel réveil, ô mon Dieu ! quand ils vous verront, tous ces malheureux ! et qu'ils diront : *Utique est Deus!... nos insensati!...* Oh, insensés que nous étions ! Oui, il y a un Dieu... Oui, il y en a un ! Et ce Dieu éternel et infiniment juste les condamnera à vivre sans lui pour les siècles des siècles !... C'est la mort seconde, c'est l'enfer de l'enfer, l'horrible supplice du dam, la perte, la séparation d'un Dieu qui était leur fin comme leur principe, et la vie et le bonheur de ses enfants ! et ils seront condamnés à vivre loin de lui, sans lui, pour une éternité !

III. En finissant, je dirai un mot des remèdes qui peuvent guérir ces malheureux insensés, les incrédules et plus particulièrement les athées. Je n'en connais vraiment qu'un seul qui soit efficace, et encore y a-t-il

un danger dans l'application... car il arrive parfois que les malades en deviennent plus furieux, et fous à lier, comme on dit dans les asiles d'aliénés. — Ce remède est la souffrance, un malheur quelconque, une peine de cœur, ou une maladie. On en a vu qui ont été guéris en un jour; pour d'autres ce travail s'est fait plus lentement, mais peu à peu les souvenirs des beaux jours de la foi se réveillaient dans leur âme, et la vie revenait à leur cœur. On a vu des athées convertis par la mort d'une femme vertueuse qui s'était dévouée pour leur salut : Dieu avait accepté ce généreux sacrifice, et avait exaucé leur première prière dans les cieux. — D'autres ont été sauvés par la mort d'un petit enfant, d'un fils unique: cet ange, en entrant au paradis, avait demandé et obtenu la grâce de lumière pour un père coupable et surtout malheureux. — Il y en a qui, frappés par la maladie, et forcément retirés des bruits du monde et du tumulte des affaires, ont entendu la voix de Dieu même, qui leur avait longtemps parlé en vain ; ils l'ont entendue, et ils lui ont répondu ! — Il y en a qui, dans les souffrances horribles d'une longue maladie, se sont souvenus de ce Dieu et l'ont prié avec larmes... Heureux d'expier dans le temps, ils se hâtaient de racheter les années perdues et recouraient à la miséricorde. — Enfin on en a vu qui étaient tombés en un jour, du sein de la richesse et des délices d'une vie opulente, dans les misères et la honte de la pauvreté, et soudain, désillusionnés des vanités de la terre, ils se sont attachés à Dieu et se sont efforcés de travailler

pour une vie meilleure, et d'amasser quelques trésors dans le ciel, où l'on n'a rien à craindre des voleurs, ni de l'inconstance de la fortune.

C'est donc un acte de grande charité que de prier pour tous ces malheureux insensés; et la plus belle preuve d'amour qu'on puisse leur donner, c'est de demander à Dieu de ne pas les laisser dans cette triste nuit, dans cette indifférence de l'athéisme; mais bien plutôt de les visiter et de les frapper dans sa justice miséricordieuse et dans sa colère même. C'est pour le plus grand nombre le seul moyen de les sauver, et c'est à peine, si dans toute ma vie, de prêtre j'en ai vu un seul ramené à la vérité et à la vertu par les bienfaits de Dieu et les dons incessants de sa miséricordieuse bonté! Comblés des grâces de Dieu, ils le blasphémaient encore en niant son existence, mais touchés de sa main, ils se taisaient d'abord, et souvent ils finissaient par demander pardon au ciel, et ils adoraient le Très-Haut comme nous. — Priez donc, et Dieu, qui connaît tous les secrets du cœur humain, saura bien comment il doit parler à cette âme, et il saura bien l'éclairer, la ramener à la vie, soit par une voie de larmes, soit en l'accablant pour ainsi dire de ses grâces et de ses faveurs.

Pour vous, mon cher lecteur, examinez-vous et voyez où en est votre foi en Dieu, et surtout ce qu'il y a de pratique dans votre foi. — Ce n'est pas assez de dire ce premier mot de notre symbole : *Credo in Deum*... Il faut l'adorer en esprit et en vérité, travailler pour sa

gloire, vivre pour son amour, afin d'avoir un jour le bonheur de le voir, de l'aimer, de le posséder pour l'éternité. Ce n'est pas assez de dire : Mon Dieu, mon Dieu, Seigneur, Seigneur, il faut obéir à sa loi sainte pour mériter d'entrer un jour dans sa gloire.

DEUXIÈME CLASSE

LES MATÉRIALISTES

Homo cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.

L'homme avait été créé dans la gloire, et il n'a pas compris, il s'est comparé aux bêtes qui sont sans raison, et il est devenu semblable à ces bêtes.

(*Ps.* XLVIII, 13.)

A côté des athées et dans la triste et nombreuse section des incrédules, ces pauvres insensés, il y a une seconde classe de malades qui me semble mériter une étude sérieuse et un examen des plus importants. Ce sont les matérialistes, nom ignoble que certains philosophes n'ont pas eu honte de porter. Le matérialisme est une doctrine abjecte, qu'on a professée publiquement dans certaines écoles, et qui a trouvé quelques adeptes, principalement parmi les médecins. Les matérialistes sont des espèces de crétins qui ne croient ni à l'esprit de Dieu, ni à l'esprit de l'homme. Le matérialisme est une sorte d'idiotisme, et, dans cet état de démence, la vie de l'âme n'est rien, puisqu'on ne croit pas même à l'existence des âmes.

Nous suivrons ordinairement le même plan dans nos études : I. L'étiologie. Définir la maladie et prouver qu'elle renferme tous les caractères de l'affection men-

tale connue sous le nom de folie. — II. La symptomatologie. Prouver qu'il y a une foule d'hommes, de chrétiens même, frappés de cette triste maladie ou qui en ont tous les signes. — III. La thérapeutique. Nous efforcer de les guérir.

I. Est-il possible qu'il y ait eu des matérialistes, des hommes atteints de cette manie? Oui, il y en a eu, et peut-être qu'il y en a encore. Ces prétendus philosophes et ces docteurs fameux ne voulaient croire qu'à ce qu'ils pouvaient voir de leurs yeux et toucher de leurs mains; ils ne croyaient donc qu'à la matière, et de là le nom de leur école et de leur doctrine. Ils étaient matérialistes, ils enseignaient le matérialisme, et comme Dieu ne pouvait tomber sous leurs sens, qu'ils ne le voyaient pas et qu'ils ne pouvaient le toucher, ils niaient Dieu, ou ils en altéraient tellement l'idée et la nature, que ce n'était plus un Dieu. Il en est de même de l'âme humaine : ils ne l'ont pas vue, ils ne l'ont pas touchée; ils l'ont niée tout simplement, et il y en a qui ont dépensé infiniment d'esprit pour prouver qu'ils n'étaient que des bêtes. Des médecins habiles, des docteurs de la faculté de Paris et de Montpellier, des professeurs et des académiciens, nous assurent qu'ils ont bien cherché et qu'ils n'ont pas pu trouver; ils ont cherché Dieu partout, ils ne l'ont trouvé nulle part! Ils ont disséqué un corps avec le plus grand soin, ils ont fouillé partout, et la pointe acérée du scalpel n'a pas trouvé même une petite place pour loger une âme; ils ne l'ont

pas vue, encore une fois, et, par conséquent, ils l'ont niée; ils ont nié formellement l'existence de tout esprit. Il n'y a que la matière, rien que la matière; ce que l'on voit, en un mot, et ce que l'on touche.

Et une fois ce principe absurde posé, il n'est pas de folies que ces malheureux n'aient dites et soutenues avec une opiniâtreté, qui serait vraiment incroyable, si ce n'était un des symptômes les plus sûrs et les plus ordinaires de la maladie. Ainsi ils affirment avec gravité que c'est la cervelle qui sécrète la pensée, comme le foie sécrète la bile, comme le cœur forme le sang : c'est une fonction, voilà tout ; et, entre un homme et une bête, il n'y a de différence que l'habit. C'est la conformation de l'angle facial qui décide tout : il est plus ou moins aigu, ou plus ou moins obtus, n'est-ce pas? Eh bien ! disent-ils, c'est ce qui fait toute la différence dans ce que les autres appellent esprit ; ainsi le singe, dont l'angle facial ne ressemble pas mal à celui d'un homme, est très-malin, très-adroit ; il a beaucoup d'esprit, et, au contraire, il n'y a rien de plus bête qu'une bécasse ou une oie ; mais aussi quel angle ! Et vraiment ces folies ont été dites en français et traduites en anglais. Il y a eu de tout temps des hommes qui ont fait de cette philosophie! et il y en a encore aujourd'hui qui ont le courage de dire cela et d'autres qui ont l'air de le croire ! Le plus célèbre des anciens matérialistes, c'est le poëte Lucrèce ; c'est lui qui, ne pouvant admettre l'existence d'un grand Esprit éternel, créateur de ce monde visible, puisqu'il ne le voyait pas, et trou-

vant qu'il était pourtant difficile de ne pas reconnaître un certain principe générateur, une cause ou une raison quelconque d'être à cet univers, c'est lui, dis-je, qui a inventé les atomes crochus, en mouvement de toute éternité, et finissant un beau jour par se saisir et s'accrocher enfin pour former tout ce que vous voyez : le ciel avec le soleil, la lune et les étoiles, la terre et la mer, les animaux et les poissons, les arbres et les fleurs, et enfin les hommes !... Et Lucrèce a gardé le nom de philosophe et ses droits de citoyen jusqu'à la fin. Il est mort chez lui, dans une belle ville, à Rome, où il n'y avait pas encore de Petites-Maisons.

Dans des temps plus rapprochés, dans un siècle de lumières, on cite comme partisans de cette doctrine insensée un Anglais nommé Hobbes et un Français nommé Lamettrie, qui ont écrit absolument comme s'ils croyaient qu'il n'y a pas de cause intelligente et libre qui ait créé le monde, et ils soutiennent qu'il n'y a pas non plus dans l'homme de principe intellectuel ni de libre arbitre. Ce sont deux vrais matérialistes... des matérialistes renforcés, deux fous. Enfin et presque de nos jours, un Cabanis et un docteur Broussais ont eu les mêmes idées et le mauvais goût de le dire en public. La parole de ces hommes insensés a surpris d'abord le monde ; puis on a eu pitié, et je crois qu'on n'oserait plus guère professer cet enseignement et s'afficher aussi clairement matérialiste, quoiqu'il y ait encore dans la Faculté quelques élèves de ces messieurs, et quelques feuilletonistes, de temps en temps,

qui semblent inspirés par les mêmes idées, et qui sont tombés dans les mêmes égarements [1].

Ne pourrions-nous pas aussi mettre au nombre des fous, et dans cette catégorie des matérialistes, certains savants qui ont prétendu tout expliquer dans la vie humaine par la science de la phrénologie et l'examen des bosses de l'occiput et du synciput? Certes, qu'il y ait dans l'homme des tendances plus ou moins fortes, et que les passions puissent naître et dépendre en quelque manière de ces accidents et de ces formes, je ne voudrais pas le nier ; mais prétendre que l'âme ne puisse dominer ces tendances, qu'elle cesse d'être libre, parce que l'enveloppe osseuse du cervelet est plus ou moins vallonnée, c'est une folie ; c'est la folie du matérialisme qui détruit le libre arbitre et la notion du bien et du mal, et je me souviens du mot célèbre de ce philosophe de l'antiquité que l'on avait jugé sur ces mêmes données de la forme extérieure et des traits : « C'est vrai, dit-il, j'aurais pu être tout ce que vous dites, mais j'ai triomphé de cette mauvaise nature par la force de ma volonté. »

Et maintenant si l'on voulait chercher la cause de

[1] Le docteur V... semi-matérialiste, a écrit ces mots : « Dieu s'infuse dans tous les êtres, et le cerveau d'un ver de terre est l'ébauche du cerveau de l'homme. » Le docteur L..., un peu plus avancé : « Il faut éliminer de la science et de la langue Dieu et l'âme. L'homme n'est qu'une bête comme les autres, avec un peu plus d'aptitude. » Le docteur M..., encore plus fort, établit et voudrait prouver que tout s'est fait tout seul. Et M. L. J... assure que tout est Dieu, le ver, le hanneton, la grenouille, aussi bien que l'homme.

ces folies étranges et remonter au principe de la maladie, on peut être bien sûr de trouver toujours la raison assignée par saint Augustin, je veux dire le désordre d'une vie coupable et orgueilleuse, en un mot, toutes les passions d'un cœur vicieux. Voilà ce qui a obscurci la vérité et comme éteint la lumière de la nature. « Il n'y a jamais eu, dit-il, pour nier Dieu ou l'âme, que ceux qui ont quelque intérêt à ce qu'il n'y ait pas de Dieu, et quelques raisons pour craindre d'avoir une âme, immortelle surtout! Ainsi, pour l'enfer, il n'y a jamais eu pour le nier que ceux qui l'ont mérité. » *Deum nemo negavit unquam, nisi cui expediret Deum non esse.* Mais, comme il faut qu'il y ait toujours, même dans le mensonge, un côté qui semble vrai, et, dans la folie, un côté qui semble raisonnable, sur quoi donc a pu se former cette erreur? quel a pu être le fondement ou la cause de cette folie? Le voici, c'est que ces hommes ont confondu deux choses, ainsi qu'il a été dit dans une des conférences préliminaires : le corps et l'âme, la vie du corps et la vie de l'âme. Il est vrai qu'il y a une dépendance merveilleuse entre ces deux substances, dont se compose la nature humaine; mais aussi quelle différence entre leurs actes et leurs mouvements! Si l'âme paraît souffrir et perdre de sa force dans la maladie du corps, comme elle le domine, même dans la mort! Et ce qui, pour un esprit droit et réfléchi, prouve l'âme, a été la cause de mille faux raisonnements et de la folie pour ces esprits malades et ces pauvres têtes fêlées.

II. Et c'est aussi cette dernière raison qui explique le mystère de la chute d'un grand nombre d'esprits élevés, qui se voient emportés, non pas dans les folies extrêmes d'un matérialisme spéculatif et grossier, comme celui dont nous venons de parler, mais dans un état tout aussi triste et, peut-être plus criminel encore; je veux dire la folie d'un matéralisme pratique. Ces infortunés laissent dominer en eux la partie la plus vile et la plus abjecte de leur être, le corps en un mot, la chair, qui appesantit toujours l'esprit et qui pèse sur l'intelligence même. Il y a donc des hommes, il y a des chrétiens qui semblent oublier et méconnaître leur âme. Le dirai-je? très-peu d'hommes et de chrétiens échappent à ce délire qui prend surtout aux jours de la jeunesse. Alors tout se matérialise, la pensée comme le sentiment, car ces âmes aiment la terre, et par conséquent vivent de la terre et se transforment en terre, deviennent terre, selon l'expression de saint Augustin : *Terram amas, terra es!* — Alors il n'y a plus rien dans un esprit, rien d'élevé, de céleste, de divin. Que dis-je, il n'y a plus rien de spirituel. Les idées descendent, les pensées s'abaissent et se perdent dans la boue. — Interrogez la vie d'un riche du monde, et allez chercher ses pensées les plus secrètes ; et vous verrez qu'il ne songe qu'à l'argent, qu'il ne désire que l'argent; c'est sa vie, c'est son âme, c'est son Dieu; et l'or, l'argent, c'est de la terre, de la boue, qu'importe la couleur!.... *terra es!*..

Pour les sentiments, c'est quelque chose de plus

triste encore, tant ils sont abaissés et rapprochés de la terre. Il n'y en a plus de nobles ni de grands; les désirs sont vains, les espérances frivoles ne regardent que le temps : tout se borne à la vie du corps et se matérialise, même les dévouements, les affections, les tendresses et l'amour des cœurs. C'est l'égoïsme qui fait tomber les âmes dans cet idiotisme. En voulez-vous une preuve bien triste, mais que l'expérience révèle tous les jours? Quand on parle de mariage, cette grave question de la vie... savez-vous ce qui préoccupe l'esprit, ce qui intéresse les cœurs, dans ce jour solennel et décisif? Ah! ce n'est pas la pensée d'un avenir heureux qui inspire, ce n'est pas le désir d'être aimé qui dirige; c'est une affaire que l'on fait. Ce n'est pas un cœur, ce n'est pas une âme que l'on cherche, ce n'est pas même une femme que l'on épouse, c'est un million; et cette manière hideuse de parler ne révèle que trop les abaissements des esprits et des cœurs. *Terra es!..*

Mais enfin il y a un moyen sûr et facile de juger les hommes et de savoir le fond même de leurs pensées. Il suffit de les entendre parler, de les voir à l'œuvre. — La parole d'abord. Eh bien, de quoi parle-t-on? C'est incroyable vraiment comme tout est matériel et de la terre... Entrez dans les salons, montez dans un train, dans un omnibus, écoutez; que dis-je? en passant dans la rue, prêtez un peu l'oreille et vous verrez! Les hommes ne parlent que d'affaires, c'est toujours l'argent, ce qu'on a pu gagner, ce qu'on a perdu : la

hausse, la baisse! La bourse, les chevaux, les spectacles, jamais je n'ai vu une réunion d'hommes où l'on parlât d'autre chose; et je voudrais bien savoir si vous, qui lisez ceci, vous avez été plus heureux, si vous avez vu une société du monde où l'on ait parlé de Dieu, du salut, du ciel ou de l'éternité. *Terra es!...* Et les femmes, de quoi ont-elles coutume de s'entretenir!... si ce n'est de vanités, de magasins, de soirées, mais surtout de modes et de toilette. C'est le fonds inépuisable, c'est le cercle inévitable de tant de discours, et de toutes ces brillantes réunions. — Voilà pour les paroles, rien de plus matériel comme vous voyez. Et pour les actions, c'est la même chose : les hommes vont à la bourse, à la chasse, au théâtre; les dames s'habillent, se promènent de magasins en magasins, ou se couchent dans une voiture élégante pour aller au Bois; tout cela est bien matériel aussi assurément, et il ne reste plus de temps à donner à l'esprit qui s'abaisse, ni au cœur qui s'amollit, ni à Dieu que l'on oublie, ni au ciel dont on s'éloigne, hélas! et que l'on perdra pour l'éternité! *Terra es!...*

Ah! dans ce jour de lumière et de larmes, à cette heure du désespoir éternel, quels regrets! quels remords! C'est alors que ces infortunés diront qu'ils se sont trompés et qu'ils n'étaient que des insensés... *Nos insensati! ergo erravimus.*

Mais les plus coupables et les plus malheureux, ce sont ceux qui, plongés dans dans un matérialisme encore plus abject, deviennent tout à fait semblables

aux animaux et ne peuvent plus rien comprendre aux choses de Dieu : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei.* (I *Cor.*, II, 14.) Non-seulement ces hommes n'ont plus de Dieu, ni de ciel ; mais ils ont résolu de ne plus élever leurs pensées, ils sont sans cesse penchés vers la terre et regardent la boue, *Statuerunt oculos suos declinare in terram.* (*Ps.* XVI, 11.) Non-seulement ils n'ont plus le désir de sauver leur âme, mais ils la méprisent et la mettent au-dessous de leur corps. *Projecisti me post corpus tuum...* Leur Dieu, c'est la chair, c'est leur ventre, comme dit le grand Apôtre, *Quorum deus venter est* (*Phil.*, III, 19), et l'esprit divin ne peut plus rester dans ces créatures dégradées... *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est.* (*Gen.*, VI, 3.) Voilà la dernière classe, la pire espèce de fous dans cette catégorie; ce sont les plus incurables de tous, puisque arrivés à ce degré d'idiotisme, l'homme tombé de sa gloire est tout à fait semblable aux animaux, *Homo, cum in honore esset... comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* (*Ps.* XLVIII, 12.) Dans cet état extrême, il n'y a plus qu'à lui donner à manger, et encore sera-t-on obligé de lui refuser la pâture dégoûtante que, semblable à l'enfant prodigue, il demanderait à toutes les passions qui le torturent... je veux dire la pâture des pourceaux... *Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis, quas porci manducabant, et nemo illi dabat.* (Luc, XV, 16.) Oh ! mon Dieu, combien pourrait-on compter d'hommes dans cette grande cité de Paris,

qui seraient en effet heureux de manger cette nourriture des bêtes, la fange même des pourceaux, c'est-à-dire de pouvoir vivre sans remords comme les plus vils animaux, et surtout sans la crainte de l'immortalité... Mais ils ne le peuvent pas! on ne le leur donnera jamais! *Nemo illi dabat...* et ils vivent dans la honte et les remords, sans vouloir, et quelquefois même, sans pouvoir profiter de ces moments lucides qui, de temps en temps, viennent leur montrer le malheur du délire qui va les reprendre, et l'abîme affreux dans lequel ils vont bientôt tomber pour une éternité.

III. Comment donc espérer de guérir ces malheureux?... Ils s'irritent à la vue du médecin charitable qui voudrait les sauver, et ils repoussent la pensée même de tout traitement, puisqu'ils se disent sages et méprisent les autres hommes qui ont gardé la lumière de la raison et qui suivent la loi du Seigneur. Autrefois, un homme, un prêtre, dont le nom sera à jamais béni, puisqu'il a fait entendre les sourds et parler les muets, le digne abbé de l'Épée, se servit d'un étrange moyen pour faire comprendre à ses élèves qu'ils avaient une âme. C'était bien difficile, en effet, de donner une idée aussi spirituelle à ces pauvres enfants, car on ne pouvait parler qu'à leurs yeux, et comment leur montrer une âme, leur dire qu'ils en avaient une. Il entre, un jour, dans la salle où ils attendaient leur maître bien-aimé, il va droit à l'un des plus nouveaux, et, feignant une grande colère, le

frappe au visage, et, par un signe, menace de le chasser de la maison... L'enfant pleure et jette des cris... Un peu plus loin, il donne à un autre une lettre qu'il lui fait lire à l'instant, et celui-ci pleure à son tour, pousse des cris affreux, étouffe des sanglots, malgré les consolations et les caresses du bon père qui le pressait sur son cœur... Et puis, après un instant de silence, l'abbé, commençant la leçon, demande à tous pourquoi le premier de ces enfants pleurait? On répond par signes que c'est parce qu'il a été frappé... Et l'autre? Personne ne répondait. Et le maître savant et pieux leur dit que le second aussi avait été frappé... non pas dans le corps, mais dans l'âme, cette autre substance spirituelle qui est en nous, qui pense, qui veut et qui aime... Cette lettre venait d'apprendre à ce pauvre enfant la mort de sa mère... Tous comprirent qu'ils avaient une âme, et ensemble ils levaient les yeux au ciel pour remercier Dieu, et ils bénissaient le saint prêtre qui leur révélait chaque jour quelques secrets divins sur leur origine et leur destinée.

Eh bien! pour guérir ces hommes aveugles et ces pauvres insensés, qui vivent comme s'ils n'avaient pas d'âme, et qui ne croient pas à leur âme, je ne connais pas non plus d'autre moyen... c'est la douleur : il faut qu'ils soient frappés, qu'ils aient à souffrir. Priez pour eux; la main de Dieu les touchera, et quand ils se verront malades, accablés par l'excès de la souffrance, ils penseront à lui, ils se souviendront qu'ils ont une âme, surtout quand ils se verront près de la mort... Il y en a qui, au jour de larmes, ont recouvré toute leur

intelligence, et qui sont revenus de leurs égarements. Un plus grand nombre encore sont revenus à la vérité, à la raison, par les blessures faites à leur cœur, et les coups portés à cette âme qu'ils oubliaient, et que peut-être, dans leur aveuglement, ils auraient même voulu nier encore. Une peine cruelle, la mort d'un enfant chéri, a ramené plus d'un incrédule à la pensée de Dieu, à l'idée de l'éternité. Priez donc, encore une fois, je vous le dis, priez pour ces malheureux, et vous pourrez les sauver.

Mais vous-même, prenez garde : il est bien difficile de ne pas éprouver, par moments, un peu de ce vertige et de ce délire qui perd l'intelligence. Les illusions du monde font oublier Dieu ; les passions entraînent dans mille erreurs, et le corps lui-même appesantit l'âme, au point de l'abaisser, et de l'attacher à la terre. Pour la dégager, il ne suffit pas de porter les regards en haut, il faut mortifier, il faut crucifier cette chair de péché ; et dans ce sacrifice, il y a plus de douceur que dans l'ivresse des plus grands plaisirs du monde. Mais c'est surtout à l'heure de la mort que le souvenir de ces sacrifices sera doux et que la récompense sera glorieuse ! Comparez et jugez. — Voyez, sur son lit de souffrances et de mort, cet homme de plaisir et de boue... et de l'autre côté, voyez un de ces chrétiens fervents, un vrai disciple de Jésus, un saint prêtre, un religieux de saint Bernard ou de saint Bruno, une fille de sainte Thérèse, à l'heure suprême de l'agonie... Quelle différence dans les pensées, dans les sentiments,

dans les désirs du cœur et les espérances de l'avenir ou de l'éternelle destinée! J'aime mieux vous livrer simplement l'idée de ce parallèle que de la développer; mais, si vous voulez la méditer un peu, ce sera pour vous la lumière même. Vous éviterez les égarements et les tristes folies de ces âmes terrestres, vous vivrez pour Dieu, et vous garderez dans un cœur fidèle toutes les espérances de l'immortalité.

TROISIÈME CLASSE

LES DÉISTES

Et dixerunt : Non videbit Dominus... Intelligite insipientes, et stulti aliquando sapite.

Et ils disaient : Dieu ne le verra pas... Comprenez donc insensés, pauvres fous, est-ce que vous ne comprenez pas, enfin?

(*Ps.* XCIII, 10.)

Voici la dernière classe des incrédules : ils s'appellent aussi philosophes, mais, pour les distinguer des athées et des matérialistes, on leur a donné le nom de déistes. Ils tiennent beaucoup à ne pas être confondus avec les deux premières classes ; mais on a bien fait de les réunir, car il y a beaucoup d'analogies entre eux ; ils se touchent par mille points de ressemblance, et au fond c'est à peu près la même maladie. Il y a eu, dans le dernier siècle, un grand nombre de déistes, il y en a encore, il y en aura toujours, car cette sorte de maladie, qui a sa source dans les passions du cœur humain, n'est pas trop incommode pour ceux qui en sont atteints. Il était bien nécessaire cependant de les séparer de la société, car ils pourraient la bouleverser tout entière, si jamais leurs idées venaient à prendre ; ils y feraient d'autant plus de mal que, sur une foule de points de philosophie et de morale, ils raisonnent encore assez bien ; on ne peut donc les juger et reconnaître

leur folie que lorsqu'on vient à toucher la question qui a déterminé en eux ce triste état de démence[1].

I. Nous allons exposer la nature et les caractères de cette doctrine insensée du déisme, et nous verrons que c'est une véritable folie en matière de religion. II. Nous prouverons ensuite qu'il y a encore bien des hommes et des chrétiens qui, dans la pratique de la vie, se conduisent comme s'ils avaient perdu les lumières de la raison et de la foi, sur les mêmes points que ces pauvres malades.

I. Le déisme étant une sorte de folie *raisonnante*, il importe de bien voir les points essentiels, et d'essayer de comprendre le fond de ce prétendu système. Or, voici ce qu'ont dit ou écrit les plus célèbres et les plus connus. Tout en faisant semblant de croire à Dieu et en affectant même de parler de lui, ils en ont l'idée la plus fausse et la plus extravagante; ils altèrent et dénaturent tellement l'essence divine qu'elle n'est plus qu'un vrai fantôme. Ils dépouillent la divinité de tous ses attributs de gloire. Ce Dieu qu'ils imaginent et qu'ils adorent dans leur cœur, disent-ils, repose dans la lu-

[1] « Dans plusieurs cas de manie, j'ai vu les aliénés mettre de l'enchaînement dans leurs idées : ils raisonnent, ils discutent leurs intérêts, et ils répliquent avec justesse aux objections qui leur sont faites. Quelques-uns même sont si susceptibles de fixer leur attention au milieu de leurs divagations chimériques, qu'ils peuvent écrire à leurs parents ou aux autorités constituées des lettres pleines de sens et de raison; c'est une des variétés de la manie qu'on appelle dans les hospices folie raisonnante, » etc. (Pinel, p. 80.)

mière des cieux, mais il n'a rien à faire sur la terre ; il serait indigne de sa majesté sainte de s'occuper de nous, pauvres petits vermisseaux qui rampons à la surface de ce monde, si petit lui-même, qu'il se perd comme un point dans les espaces infinis; et ainsi ils font de l'Être suprême, c'est le nom qu'ils affectent de donner à leur Dieu, un être aveugle, qui ne voit rien de ce qui se passe dans le monde, un être sourd qui n'entend rien de ce que nous pouvons lui dire; un être insouciant et oisif qui ne fait pas attention à tous ces petits événements d'ici-bas; et surtout un être muet... Ils ne veulent pas absolument que Dieu parle, ni qu'il ait parlé.

Le mot de révélation les irrite; la pensée de mystère surtout les révolte. C'est un symptôme des plus frappants de cette triste folie. Aussitôt que vous voyez un homme qui ne veut pas admettre la révélation de Jésus-Christ, et qui s'élève contre nos mystères, vous pouvez dire que c'est un déiste, et bien malade. — Leur idée, à eux, c'est que l'homme qui a de l'intelligence et de la raison ne doit croire que ce qu'il comprend, qu'on ne peut admettre des mystères sans abaisser son esprit, et que Dieu lui-même ne peut commander à l'homme un sacrifice qui outrage la nature et la liberté de son âme. On a beau leur dire qu'ils sont bien obligés de croire eux-mêmes une foule de choses qu'ils ne voient pas, qu'ils ne comprennent pas, et qu'il y a des mystères partout dans la nature et dans eux-mêmes; ils ne se rendront jamais à vos bonnes

raisons; ils se fâcheront. Que voulez-vous? C'est une idée fixe; on ne les fera jamais revenir sur ce point. Des mystères!... ils n'en voudront jamais. C'est la maladie.

Il en est de même des miracles : il suffira de prononcer ce mot devant un déiste; il sera aussitôt reconnu; il se lèvera et il voudra vous prouver que le miracle est impossible, qu'il est en opposition avec les attributs de la divinité même, qui a fait les lois de la nature, et qui, dans sa science infinie, a dû prévoir et régler toutes choses. N'essayez pas trop de raisonner sur ce point, car vous allez peut-être l'exalter encore et l'irriter... Ne dites pas que Dieu, étant libre, peut faire une dérogation à ses lois, et qu'il suffit que le fait soit constaté, prouvé, pour qu'un homme raisonnable puisse et doive admettre la réalité du prodige. Il vous répondra toujours que c'est impossible, et qu'il ne croirait même pas quand il verrait de ses yeux un mort ressusciter... Ou bien, il vous proposera l'érection d'un jury, d'une commission en règle, pour examiner le fait et ses circonstances ; et si vous ajoutez que c'est précisément ce que fait l'Église dans ses procédures, et avant de reconnaître et de proclamer un fait merveilleux, je vous dis qu'il se fâchera, qu'il ira jusqu'au blasphème. Ne parlez donc jamais de miracles à ces pauvres insensés : les déistes n'en veulent pas. C'est la maladie, encore une fois.

Il en est de même des sacrements et de la prière. D'abord les sacrements appartiennent à la révélation :

ils n'en veulent pas et ils s'offusquent de tout culte extérieur et de nos cérémonies saintes. Quant à la prière, ils donnent une foule de raisons pour prouver qu'elle est inutile, parce que surtout, disent-ils, Dieu sait bien ce qui nous est nécessaire; il n'a pas besoin qu'on le lui dise, et il est si bon qu'il n'a pas besoin qu'on le lui demande. On a beau leur répondre que, si Dieu a voulu mettre cette condition à ses grâces, l'homme n'a plus qu'à obéir, et qu'il est dans la nature même qu'un enfant témoigne sa reconnaissance et son amour à son père; ils répondent en colère que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas la même chose, et ils se fâchent en restant toujours attachés à leurs sentiments; c'est une idée fixe. C'est la maladie, toujours la maladie.

Mais le caractère spécial, le symptôme le plus frappant de cette monomanie du déisme, c'est de s'opiniâtrer à rejeter tout ce qui est surnaturel. De là leur répugnance pour la foi et la révélation, leur horreur pour les miracles et tout ce qui tient à la religion et à son culte. Ils disent bien d'une manière générale qu'il faut de la religion pour le peuple, pour les ignorants (remarquez en passant un symptôme de folie, indiqué déjà plusieurs fois, c'est que les hommes qui en sont atteints se croient toujours sages, seuls sages); mais des philosophes comme eux doivent mépriser ces vaines superstitions. Pour eux, c'est la lumière de la raison qui les dirige, et la loi de la nature suffit. Ils suivront les instincts sublimes de leur conscience, et ils étonneront le monde par l'éclat de leurs vertus mo-

rales... On a beau leur dire qu'il faut une sanction à ces belles lois de la nature, et que le monde est plein de ruines de toutes ces belles vertus humaines et morales; ils répondent, toujours en se fâchant, que l'honneur suffit, que la nature est grande et que la conscience est droite, et que jamais ils ne consentiront à entrer dans le surnaturel. Seuls ils ne voient pas que tout le monde y est comme plongé. Mais, encore une fois, c'est leur idée fixe. C'est leur maladie.

Toutes les erreurs de ces insensés ont été recueillies et mises en ordre, développées même avec une certaine éloquence par un homme assez connu et qu'on appelle le philosophe de Genève; c'est lui qui a fait comme un système raisonné du déisme; cet homme est J. J. Rousseau, pauvre tête qui a fini par se perdre tout à fait dans ses vaines pensées, car il est constaté que dans un accès de noire mélancolie, ce malheureux, s'imaginant que tout le monde en voulait à sa vie, se tua lui-même, pour tromper ses prétendus ennemis, et mourut sous le coup. C'était certainement un des plus fous parmi les déistes, comme on peut le voir dans ses écrits et notamment dans son *Émile*, où il expose le plan d'une éducation naturelle, éducation qui ressemble parfaitement à la manière d'élever les bêtes domestiques. Mais enfin, tout insensé qu'il était, il avait pourtant comme beaucoup d'autres déistes, il avait des moments lucides, et dans ces moments il a dit des choses admirables et qui font bien regretter qu'un esprit si élevé se soit laissé entraîner à l'er-

reur... Ainsi il a écrit une belle page sur le duel,... et que tout le monde connaît. C'est lui encore qui, par une étrange contradiction, mais qui n'étonnera personne, puisqu'il était malade, c'est lui qui a dit des choses sublimes sur l'Évangile de N. S. Jésus-Christ : *La majesté, la simplicité de ce livre parle à mon cœur! Ce n'est pas ainsi qu'on invente! celui qui aurait inventé ces choses serait aussi grand que le héros!....* Quelles paroles! et quel dommage encore une fois qu'une si belle intelligence soit tombée dans la nuit; que cet homme soit devenu fou! Mais il nous a dit lui-même ce qui a été la cause de ce malheur; il a, dans un autre de ses livres, raconté sa vie, il a fait ses confessions... Des nuages se sont élevés de son cœur gâté et corrompu, ce sont ces nuages impurs qui ont éteint sa lumière, et qui l'ont jeté dans toutes les erreurs et les folies de la philosophie déiste.

Au temps où vivait cet homme, à cette époque de la plus cruelle épreuve pour l'Église de Jésus-Christ, il y avait beaucoup de fous de cette espèce. La maladie était évidemment épidémique ou contagieuse ; presque toutes les classes étaient frappées... et, chose singulière, tous ces incrédules, athées, matérialistes, déistes, ordinairement en dispute quand ils étaient ensemble, ne paraissaient s'entendre que sur un seul point; et, par exemple, ils s'accordaient sur-le-champ s'ils voyaient venir auprès d'eux, ou s'ils apercevaient de loin quelqu'un qui ne fût pas des leurs, un homme de bon sens, un chrétien, surtout un catholique. Cela

les faisait entrer en une sorte de fureur, et alors ils criaient tous à la fois contre lui, ils l'outrageaient de mille injures. La vue d'un prêtre, ou même simplement d'une croix suffisait encore pour les mettre en colère, ils auraient voulu tuer tous les prêtres, abattre toutes les croix... et quand ils parlaient entre eux d'un sujet de religion, c'était toujours avec ces mêmes cris et ces sentiments de rancune. Le nom seul de Jésus-Christ produisait sur eux un effet singulier, on voyait aussitôt paraître dans leurs traits des sentiments d'envie, de haine, de fureur. C'est surtout à ce Dieu Sauveur que ces pauvres insensés en ont toujours voulu, et dans leur rage ils s'efforçaient de lui ravir le cœur des hommes. Non contents de le détrôner, ils voulaient l'anéantir, l'*écraser!* C'était même la triste et horrible manie de ces malheureux, et dans les accès de leur folie, ils disaient entre eux, ils écrivaient sur les murs ces paroles de blasphème impie : Écrasons l'infâme! — Il y en a quelques-uns qui l'ont dit jusqu'au dernier jour, en mourant!... et au moment même de paraître devant ce grand Dieu, qui allait les juger et les condamner!... *Insensati!... Insipientes!... o stulti aliquando!* oh! les insensés! oh les fous!.. oh! les imbéciles de ce temps-là!..

Assurément il n'y a plus beaucoup de ces fous furieux et à lier. La maladie a bien changé de caractère ; et, si vous exceptez quelques cas particuliers, on n'entend presque plus de cris ni de blasphèmes; mais c'est toujours le même principe et le même sentiment,

quoique la forme ait changé : Guerre au Christ ! haine de sa foi ! mépris de sa religion ! Ceux d'autrefois n'ayant pu réussir à l'écraser, ceux d'aujourd'hui ont imaginé une autre tactique, ils essayent de prouver que Jésus n'est pas un Dieu; et ils expliquent sa vie et ses miracles, mais d'une manière si singulière, si ridicule que ce n'est pas tant la peine de s'en préoccuper.... Ils ne feront pas grand mal; les autres étaient bien plus forts, et ils n'ont rien fait. Le Christ vit encore, il règne... et il est éternel; il vous attend, allez! *Ratiens quia æternus*. O pauvres insensés, comprenez donc et revenez à la raison, à la vérité. *Insipientes, intelligite, o stulti, aliquando sapite !....*

II. Mais n'y a-t-il pas dans le monde, et même parmi les enfants de Dieu, n'y a-t-il pas bien des âmes qui portent les signes et les caractères de cette triste maladie? Le déisme pratique, si commode aux passions, ne compte-t-il pas une foule de partisans parmi nous? C'est le sujet d'un examen sérieux et important, qui doit nous confondre, sans nous décourager, puisqu'il y a des remèdes efficaces et qui pourront toujours nous préserver de la mort. — Oui, de fait, il y a encore bien des hommes qui croient à Dieu et à l'immortalité de leur âme; mais par une inconséquence, qui ne peut s'expliquer que par la maladie dont nous parlons ici, la plupart rejettent la parole de ce grand Dieu et méprisent sa loi. La majesté, la simplicité de l'Évangile parle à leur cœur, mais les vertus dont Jésus-

Christ a donné l'exemple effrayent ces lâches chrétiens, et les sacrifices que réclame son amour les découragent et les désespèrent. Comment, disent-ils, pouvoir vivre dans ce renoncement absolu, dans cette abnégation continuelle de soi-même, et toujours porter sa croix? Cette parole est trop dure, ce joug est insupportable. Faut-il donc pour être sauvé, renoncer à tous les plaisirs du monde? est-il même nécessaire de croire à tant de mystères, à tous ces miracles?... Oh! c'est être déjà bien près du langage des déistes insensés; si ce n'est pas encore l'état de folie caractérisée, c'est le commencement du délire avant-coureur, c'est un symptôme effrayant.

Il n'est pas rare de rencontrer aussi, parmi les enfants de l'Église, des hommes qui se contentent des vertus purement humaines et morales. Le surnaturel, dans le milieu duquel ils sont nés et qui les enveloppe de toutes parts, les gêne bien; ils le regardent comme inutile, et tous les secours que la Religion leur présente, sont dédaignés par ces cœurs imprudents et ingrats. La prière, les sacrements, surtout de pénitence et d'eucharistie sont abandonnés pendant des années entières, et ces malheureux, privés de la grâce sans laquelle nous ne pouvons rien, n'auront jamais que des qualités naturelles: de l'honneur, de la probité, toutes choses qui empêcheront un homme d'aller aux galères, comme disait autrefois le saint Évêque de Genève, mais qui ne pourront jamais le conduire au ciel. — O vanité de toutes ces vertus que la pratique

de la religion n'aura point élevées ni sanctifiées! Et tous les jours on voit combien peu solides sont ces prétendues qualités qui ne reposent pas sur le fondement de notre foi. Je l'ai dit, le monde est plein de ces grandes ruines de la probité humaine et de la sagesse naturelle; on en voit partout, et tous les ans au moins, on entend parler de ces malheurs qui plongent des familles d'ailleurs très-honorables dans la honte et le désespoir. Il a suffi d'une occasion pour faire éclater la maladie et dévoiler ces tristes résultats. C'est dans les affaires et les industries, et quelquefois même dans les jeux de bourse et les paris, que l'amour de l'or a entraîné ces sages du monde jusqu'au déshonneur. Oh! combien la jeunesse surtout a besoin de prier pour avoir la grâce divine, et de recourir aux sacrements pour éviter les désordres et toutes les folies de cet âge!

Mais sans aller aussi loin que ces malheureux pécheurs, qui semblent avoir comme renoncé à leur foi et qui méprisent les lois du Seigneur leur Dieu, vivant à peu près comme les déistes insensés, c'est-à-dire sans prière et sans aucune pratique de la religion, il y a encore, même dans le sein de l'Église, un grand nombre d'âmes qui passent au moins par quelques accès d'un délire analogue à ces égarements. Plusieurs dans la peine se laissent emporter à la plainte, au murmure contre la providence de Dieu et vont jusqu'à l'accuser d'injustice! Voici une des paroles les plus insensées et que, dans ces moments de délire, j'ai souvent entendues moi-même sortir de la bouche de ces pauvres

malades : Qu'ai-je donc fait à Dieu, pour qu'il me traite ainsi et qu'il me fasse tant souffrir? Vous pouvez être assuré que celui qui parle ainsi, commence à perdre la raison, puisqu'il s'en prend au ciel, et qu'il regarde comme un mal ce qui est un véritable bien pour lui, et une preuve certaine de l'amour même de son Dieu. Car c'est nier à la fois sa puissance, sa sagesse, sa bonté. Il en faut dire autant de ces pauvres chrétiens qui se révoltent contre les lois de l'Église leur mère, et qui violent ses préceptes saints, en disant qu'il est impossible maintenant de se conformer à ses commandements sacrés, de l'abstinence par exemple ou du jeûne; que ces rigueurs sont contraires aux lois de la nature, et que Dieu ne peut pas nous avoir donné des appétits, des goûts, des passions, en un mot, pour les combattre toujours et les contrarier. Les déistes, dans leurs plus grands accès de démence, ne parlent pas autrement que ces chrétiens imprudents, et ne se montrent pas plus opposés aux préceptes les plus formels de l'Évangile de Jésus-Christ.

Il n'est pas rare assurément de trouver, dans le monde et dans ses plus belles réunions du soir, des chrétiens qui plaisantent sur ces lois sacrées et sur les saintes austérités du cloître, sur les pénitences du Carmel ou de la Trappe. Eh bien! je vous dis que l'on verra un jour qui a été le plus fou, de ceux qui ont ri de toutes ces macérations, ou de ceux qui ont eu le courage de les pratiquer. Quelle surprise et quelle douleur pour les uns, quand, à l'heure de la mort et

en entrant dans leur éternité, ils verront toute leur sagesse prétendue s'évanouir, et qu'ils seront convaincus de folie au tribunal de Dieu et des anges ! *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt...* (*Rom.*, I, 22.) Mais surtout au jour suprême des grandes assises du juge souverain, à l'heure des justices éternelles, quand tous ces pauvres chrétiens, confondus avec les malheureux incrédules et ces philosophes qui se disaient amis de la nature, comparaîtront en personne pour entendre la condamnation de leur doctrine insensée et leur sentence de mort, quels regrets et quels désespoirs !... Quand toutes les voix de la création, quand le ciel et la terre porteront plainte et témoignage contre eux, et que la nature même s'élèvera pour venger Dieu de leurs blasphèmes : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, v, 21.) Ah ! c'est alors qu'ils diront tout couverts d'opprobres : *Ergo erravimus ! nos insensati !* — *Videbunt !* Oui, ils verront alors ce Dieu et son signe adorable de la croix dans les airs ; ils verront, autour du roi suprême, toute l'armée des élus, et ceux mêmes qu'ils avaient regardés comme des insensés, parce qu'ils crucifiaient leur chair avec ses convoitises ! Ils les verront monter à la gloire des cieux ! *Videbunt !* Et ils déclareront à haute voix qu'ils n'ont été eux-mêmes que des fous, et que les saints enfants de Dieu, seuls étaient sages !... *Nos insensati !... Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei !...* (*Sap.*, v, 5.)

QUATRIÈME CLASSE

LES PROTESTANTS ET LES JUIFS

Insipiens non cognoscet. Stultus non intelliget.
L'insensé ne comprendra point. Le fou ne pourra entendre. (*Ps.* XCI, 7.)

Avant de quitter le quartier destiné aux incrédules dans cet asile immense des aliénés, il y a une dernière galerie que nous n'avons pas vue ; c'est une cour assez vaste, divisée en deux parties égales, et elle mérite bien que nous y fassions une visite. C'est là que sont renfermés ceux qui s'appellent les protestants... et les juifs... espèce particulière d'insensés, et bien dignes de toute notre compassion. — Il pourra paraître dur à quelques esprits prévenus, que nous donnions ainsi le nom de fous à nos frères séparés et à toute la tribu d'Israël ; ils en seront eux-mêmes scandalisés, sans doute; mais vraiment, en matière de religion, il est difficile de porter plus loin le délire : nous allons le prouver! Les protestants sont nos frères, nous les aimons de tout notre cœur, et c'est pour cela que nous les plaignons et que nous voudrions pouvoir les guérir; nous l'espérons même, mais il y en a si peu qui le désirent ! Ils ont peur de tout ce qui pourrait les ramener à la raison. Dans quelques-uns c'est mauvaise volonté, mauvaise foi : dans la plupart, c'est ignorance ou indif-

férence ; en un mot, c'est l'effet de la maladie même, et cela est si vrai qu'on en a vu qui ont été guéris instantanément et sauvés comme par hasard, en lisant quelques lignes d'un bon livre, en entendant un mot, la simple explication d'une chose qu'ils avaient toujours mal comprise, et qui les avait jetés et retenus dans leur erreur. Il en est de même des juifs, avec cette différence que ceux-ci paraissent encore plus aveugles et plus entêtés. Il est donc plus rare qu'ils guérissent; et puis ils sont presque tous si occupés des choses de la terre, ils s'inquiètent si peu de l'étude de la religion, qu'ils n'ont pas même le temps de s'apercevoir qu'ils pensent et disent des choses impossibles et tout à fait insensées.

Nous les examinerons les uns après les autres d'abord, et puis nous verrons si nous n'avons pas peut-être nous-mêmes un peu de cet esprit du protestantisme et du judaïsme, si nous ne participons pas à cette folie.

I. Commençons par les protestants. Le symptôme le plus frappant de cette classe de malades est la mobilité singulière, l'instabilité de leurs pensées, et les variations incessantes de leurs idées en matière de religion. Ils ne peuvent se fixer à rien. On ferait une histoire en dix volumes de leurs contradictions[1]. Ils ne procè-

[1] Cette histoire a été faite, et de main de maître. Mais depuis que Bossuet a écrit ce beau livre, que de nouveautés encore et de changements!... Il est impossible de compter les divisions, les sous-divisions,

dent ordinairement que par la négation, et protestent contre une vérité reconnue, attestée par tous les autres. C'est pour cela même qu'on les appelle protestants. Mais quelquefois ils affirment aussi, et alors ce sont des énormités incroyables, comme nous le dirons tout à l'heure. En général, ils ne protestent cependant que contre ce qui les gêne, et ils n'admettent que les vérités qui n'obligent à rien. C'est en ce point qu'ils ont des traits de ressemblance et d'analogie avec les incrédules; c'est pour cela que nous les avons rangés dans cette première division, quoiqu'ils touchent bien aussi à la catégorie des indifférents, que nous verrons tout à l'heure dans la deuxième division. Mais disons encore un mot de toutes ces variations et de cette inconstance de principes, caractère essentiel de ces pauvres insensés. Il y en a qui ont fait ce qu'ils appellent des confessions de foi : ils se réunissaient un certain nombre de malades, pour se fixer enfin et arrêter un peu les bases de leurs croyances, et ils n'ont jamais pu s'entendre, et chaque fois qu'ils ont voulu statuer, déclarer, déterminer, c'étaient de nouvelles divisions qui se formaient, de nouvelles sectes qui s'élevaient... et ils en sont venus au point qu'ils ne tiennent plus à

les classes, les sectes: et quels noms barbares on a été obligé de leur donner!... Nous avons conseillé à quelques malades la lecture du livre de Bossuet; il y en a qui ont été guéris; mais en général ils n'aiment pas cet ouvrage. Il faut les forcer, ne pas leur en donner d'autres pendant quelque temps; ils finissent par en lire quelques pages, et souvent c'est assez pour amener une grande amélioration dans l'état de leur esprit.

rien, pas même à la divinité de Jésus-Christ !... Tous s'étaient accordés, dans un temps, à ne pas vouloir de la pénitence ni de la confession, et maintenant il y en a qui le regrettent et qui disent que c'est bien utile, que c'est nécessaire, que cela fait du bien ! Je pourrais faire une foule de remarques analogues ; mais il y a tant de traits singuliers dans cette folie qu'il est impossible de les signaler tous.

Un des plus étranges, c'est la manie qu'ils ont de lire toujours un livre, un beau livre, certes, la Bible ! Mais ils le lisent sans le comprendre, et la preuve, c'est qu'ils le comprennent tous de différente manière. Il est évident qu'il faudrait quelqu'un pour leur expliquer. Or ils ne le veulent pas, ils disent qu'ils sont inspirés, et que ce livre divin suffit à tout. Ils en font imprimer en quantité, ils en envoient partout ; on a beau leur dire qu'on ne les lit pas, que cela ne sert à rien qu'à enrichir les éditeurs, et qu'il y a des ballots de ces livres dans tous les docks du monde ; il est impossible de leur ôter cette idée de la tête : Que ça finira par faire penser tout le monde comme eux, et qu'alors on ne dira plus qu'ils sont malades !

Voici encore une de leurs idées fixes, un symptôme qui a été observé dès l'origine, c'est de vouloir réformer toute la terre et principalement l'Église de Jésus-Christ. Il y en a même beaucoup qui tiennent à ce que l'on donne ce nom de réformés à tous ceux qui protestent ; quel que soit d'ailleurs le nom spécifique des innombrables catégories de luthériens, calvinistes,

zwingliens, quakers, momiers, etc., etc... tout cela est la religion réformée. — Mais, en vérité, peut-il y avoir une folie plus claire et plus palpable?... Et qu'est-ce qu'ils ont réformé donc? et que veulent-ils réformer? *Quomodo dicis fratri tuo : Sine, ejiciam festucam de oculo tuo : et ecce trabs est in oculo tuo* (Matth., VII, 3) : « Comment pouvez-vous dire à votre frère : Permettez que j'ôte une petite paille de votre œil, et il y a une poutre dans le vôtre! » Voilà de la Bible pourtant, c'est de l'Évangile pur, mais ils ne l'entendent pas comme nous, quoiqu'ils aient étudié le grec et le latin aussi bien que les autres. Ils sont malades, ils sont fous!...

Voici une autre preuve : c'est l'obstination avec laquelle ils soutiennent des choses absurdes, incroyables. Ainsi ils assurent que nous autres catholiques, nous adorons la Sainte Vierge ; on a beau leur dire que non, que nous n'en avons jamais eu la pensée, et que les prêtres ont bien soin d'apprendre aux petits enfants qui vont au catéchisme, qu'on ne doit pas le faire, et qu'on ne doit adorer que Dieu seul ; ils nous accusent d'idolâtrie. Mais demandez donc aux autres, interrogez dans la rue le premier enfant que vous voudrez, et s'il vous dit qu'il adore la Sainte Vierge, donnez-lui le fouet tout de suite ; car il est évident qu'il n'a pas étudié un seul mot de son catéchisme. — Eh bien, on a beau le leur dire, leur répéter ; ils diront, eux, ils répéteront, ils imprimeront que nous adorons la Sainte Vierge ; et moi je vous le demande : ne vaut-il pas mieux

croire qu'ils sont malades, que de les accuser de mentir, et de parler avec la plus mauvaise foi ? Car enfin il n'y a pas de milieu, ou ils mentent, ou ils sont fous. On ne peut pas dire qu'ils ne savent pas ; on le leur a dit trop souvent. C'est donc plus charitable, et j'aime mieux croire à la maladie, à la folie ; c'est plus probable aussi ; oui, ce sont des insensés. Ils le sont tous. Mais il faut pourtant reconnaître qu'il y en a qui le sont plus ou moins parmi eux, dans cette grande division ; et, comme je disais au commencement, dans cette cour immense où je me figure les voir tous réunis, malgré la confusion qui règne partout et le mélange curieux de toutes les espèces de malades, il y en a une qui me paraît encore plus étrange, ce sont les inspirés, les illuminés. Ceux-là sont comme frappés d'un coup de soleil, et ils ne sont plus maîtres d'eux-mêmes ; ils parlent, ils prêchent partout où l'esprit les saisit, dans l'église comme dans la rue ; qu'il y ait du monde pour les entendre pérorer, ou qu'il n'y ait personne, c'est égal, ils prêchent, ils racontent leurs inspirations et font des prophéties. On en voit en Angleterre, aux États-Unis ; il y en a moins en France, mais cela commence, l'esprit prend, l'inspiration viendra, nous entendrons bientôt prêcher des illuminés sur la place de la Concorde ou sur la place Maubert ; mais il paraîtra sans doute plus prudent de commencer par quelques salons évangéliques, où la police aura moins d'accès.

La cause de toutes ces folies est bien connue, et je puis encore assez facilement expliquer toutes ces aber-

rations de l'esprit; c'est l'orgueil qui en est le principe, et l'orgueil a toujours jeté les hommes dans les plus grandes extravagances.

Mais il y a un point d'erreur qui leur tient au cœur, et que toute cette classe soutient avec une sorte d'entêtement extraordinaire, et j'avoue que cela est plus difficile à expliquer. Ainsi tous ces pauvres frères égarés affirment qu'il n'y a pas de purgatoire, et ils laissent leurs morts dans l'oubli, ils ne font pas une prière pour eux. J'ai vu beaucoup de pauvres mères, j'ai vu des veuves infortunées, et bien des petits orphelins souffrir extrêmement de cette malheureuse idée qui s'était comme emparée de leur esprit, et que leur cœur semblait désavouer. Ils auraient voulu croire comme nous, mais il y avait évidemment dans leur tête un principe héréditaire de cette triste folie; et ils protestaient de nouveau contre la douce croyance du purgatoire... Quelquefois tout semblait faire présager une heureuse et prompte guérison, et puis soudain les idées transmises par l'éducation, et je ne sais quels souvenirs d'enfance prenaient le dessus, et ces pauvres malades restant dans le même état, soutenaient que tous les autres se trompaient et qu'eux seuls avaient raison. Toute discussion devenait inutile; les plus fortes preuves de l'Écriture sainte, des Pères et docteurs maîtres dans la foi, les plus touchants exemples, au lieu de les éclairer ou de les toucher, les irritaient et ne faisaient que redoubler les accès de ce délire fatal. Alors ces malheureux oublient même leur deuil et leurs larmes. Ils n'entendent plus, ils ne veu-

lent plus lire, ils nient tout, ils protestent même contre leur cœur qui les inclinait à croire comme nous.

Et puisque j'ai parlé de l'autorité et du témoignage des saints docteurs de l'Église sur ce point, il faut que je donne encore cette preuve nouvelle de la folie du protestantisme... C'est qu'il manque par la base, il n'a pas de fondement. Jésus-Christ a dit que l'architecte sage et habile bâtit sa maison sur la pierre ferme et sur le roc inébranlable, tandis que le fou bâtit sur le sable... Et eux, ces pauvres insensés, ils ont bâti dans la boue! Comment la maison pourrait-elle tenir?... Je demande en vérité, et si on voulait faire abstraction de tout préjugé, en un mot, ne consulter que la raison et juger sans passion, y aurait-il un seul homme qui pût douter un instant de la différence qu'il y a entre ces deux religions, et ces deux Églises, catholique et protestante, si l'on considère les hommes... les témoins, car c'est le mot consacré par l'Écriture même, et les apôtres n'étaient que les témoins de Jésus-Christ... *Testes sumus.* Mettez donc d'un côté toute la glorieuse troupe de nos saints martyrs, nos pontifes, nos docteurs, le chœur immortel de nos vierges pures... et de l'autre côté, en face, mettez un Luther, ce libertin, cet ivrogne, Calvin et cette infâme Élisabeth... Écoutez leur discours, comparez et prononcez... Et ne dites pas qu'il ne s'agit point des hommes, mais de la doctrine, car ce serait déjà une folie que d'attendre quelque chose de bon de pareils hommes... Écoutez donc et décidez. Jugez de l'arbre par ses fruits. Ce n'est pas difficile, enfin; et

des enfants, pourvu qu'ils aient atteint l'âge de la raison, ne seraient pas embarrassés.

Il y a encore un trait de lumière qui suffirait pour éclairer cette question, et nous savons que plusieurs malades en ont été frappés et même guéris : peut-être un de nos pauvres frères un jour lira ces lignes et rentrera dans la vérité, reconnaîtra ses erreurs et sa folie. Je veux dire ce grand fait, ce fait éclatant de l'impuissance absolue du protestantisme pour la propagation de la vérité, pour la conversion des âmes. Avec tant d'argent, avec tous leurs livres, qu'est-ce qu'ils font ?... et surtout auprès de qui ont-ils jamais eu la moindre action ? J'ose défier qu'on me cite un seul bon catholique devenu protestant, tandis que nous voyons tous les jours de bons protestants qui se font catholiques, et c'est la juste récompense de leurs vertus. — Mais surtout a-t-on vu jamais un seul catholique se faire protestant à l'heure de la mort, tandis que l'on voit encore assez souvent des protestants à cette heure solennelle, décisive, rentrer dans la vérité. Il ne faudrait pourtant qu'un peu de raison et de réflexion pour comprendre ! Mais, hélas ! *Stultus non cognoscit. Stultus non intelligit.* (Ps. xci, 7.) Le fou ne comprend pas, l'insensé n'a pas l'intelligence. On a remarqué partout dans les tristes asiles d'aliénés, et j'ai déjà eu l'occasion de faire cette observation, que, parmi ces pauvres malades, il y en a un bon nombre qui, au jour de la mort, reviennent à la raison, et soudain recouvrent cette noble faculté de leur intelligence ; eh bien, il se

passe quelque chose de semblable pour ces malheureux qui avaient vécu dans l'erreur et la folie du protestantisme : à la lueur du flambeau de l'agonie, ils voient et ils reviennent, ils se convertissent. O miséricorde infinie du Dieu Sauveur ! Et puissent ces paroles si simples être la cause ou l'occasion d'une de ces guérisons merveilleuses !

Enfin je terminerai ces notes sur le protestantisme par une dernière observation assez frappante, et qui suffirait pour nous montrer qu'il y a des analogies singulières entre ces malades et toutes les classes d'incrédules que nous avons déjà examinées dans la première division. C'est que de même que ces derniers, quel que soit leur nom d'athées, de matérialistes ou déistes, ne s'entendent que sur un seul point, je veux dire la haine de la vérité et de la religion : ainsi pour les protestants, si divisés qu'ils soient de nom et de croyance, même au moment où ils seraient à se disputer entre eux, aussitôt qu'ils voient un catholique, ils se réunissent sur-le-champ et s'accordent pour le combattre et l'accabler. Tous se jettent sur lui, luthériens, calvinistes, quakers ; et c'est tout simple : l'erreur en voudra toujours à la vérité. Mais aussitôt que celui-ci a disparu, ils recommencent à se battre. N'est-ce pas une vraie folie, et qui pourrait n'être pas touché d'un pareil malheur ? surtout quand on sait qu'il y a d'ailleurs de très-belles âmes parmi ces malades et des cœurs purs et innocents, des vertus admirables ; j'en connais ! Mais il est vrai aussi de dire que ceux-là guérissent presque

toujours ; il y en a même dont on peut d'avance assurer la guérison. Dieu ferait plutôt un miracle (et il en fait tous les jours de ce genre), que de laisser périr dans l'erreur ces âmes qui sont de bonne foi. Il leur enverrait plutôt un ange des cieux pour leur dire la vérité et les ramener à la lumière de notre foi catholique[1].

II. Passons au quartier des juifs, c'est au fond de la même cour. Ils ne sont pas aussi nombreux que les protestants, mais ils sont plus difficiles encore à guérir ; c'est toujours une sorte de miracle, quoique depuis quelque temps on les fasse soigner par des médecins spéciaux,

[1] Je n'ai pas voulu faire entrer dans le texte une remarque importante ; mais je ne puis pourtant m'empêcher de signaler ici le fait, assez grave en lui-même. C'est qu'il y a plus de fous parmi les protestants que parmi les catholiques ; je parle de vrais fous, et surtout de l'espèce qu'on appelle *mélancoliques*, portés à l'excès de la tristesse, au dégoût et au désespoir de la vie, au *spleen* enfin, qui va jusqu'au suicide. On peut facilement s'en assurer ; ce n'est qu'une affaire de chiffres ou de statistique. Cela tient sans doute à toutes les incertitudes de leur doctrine, et j'ajouterai, avec le docteur Pinel, au zèle atrabilaire de certaines sectes et de leurs ministres. « Je me borne, dit ce savant mentaliste, à remarquer l'influence qu'exerce en Angleterre, sur des esprits faibles, la secte fanatique des méthodistes ou puritains. Rien n'égale le zèle de ces sectaires pour faire des prosélytes et propager dans l'ombre leur doctrine désolante et exclusive. » Et il cite entre autres exemples « celui d'un homme jadis très-gai, qui fut jeté dans la mélancolie la plus profonde par les entretiens fréquents qu'il eut avec un méthodiste sombre et fanatique. Des angoisses extrêmes et un dépérissement progressif suivirent de près : il devint ombrageux et pusillanime, perdit l'usge du sommeil, et poussant jour et nuit des soupirs, il tomba dans une aliénation déclarée, avec un penchant violent au suicide. » (P. 41, 42.) « On ne cesse, en Angleterre, dans tous les ouvrages publiés sur les aliénés, de faire des remarques sur les effets funestes de la doctrine des méthodistes, » etc. (P. 270.

et, d'autant plus habiles, qu'ils avaient été dès leur enfance plongés dans les mêmes égarements. Le principal caractère de la folie religieuse des juifs c'est une sorte d'aveuglement incroyable et une obstination telle qu'on pourrait dire de l'entêtement. Ce fut au reste, de tout temps, la nature de ce peuple, d'après les grands auteurs de leur pays : *Dura cervice...* (Act.) Mais quand c'est si fort, on ne peut l'expliquer que par la maladie, et c'est une folie véritable. Il nous suffira d'en citer quelques traits des plus frappants.

Ainsi ces malheureux ont aussi un livre, le même que les Protestants, la sainte Bible, et ils la lisent dans la langue primitive, en hébreu, et quoiqu'ils comprennent les mots, ils ne comprennent pas du tout le sens des phrases ; ils ne l'entendent même pas aussi bien que leurs voisins de l'église prétendue réformée. Ce livre parle d'un messie, et les prophètes racontent sa vie tout entière, dans les plus petits détails, depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; tout est fixé, l'époque de sa venue clairement indiquée ; cette époque est bien passée assurément, car il y a longtemps que le sceptre de Juda a été brisé. On leur montre dans Jésus qu'ils ont crucifié tous les traits divins du Messie promis, dans sa vie et sa mort tous les faits annoncés, eh bien, ils persistent à dire qu'il n'est pas encore venu ; ils l'attendent patiemment depuis tant de siècles, et, quoi qu'on leur dise, ils ne veulent pas le reconnaître. Ils ne voient pas ce que tout le monde a vu et voit encore ; ils lisent et ne comprennent pas. *Stultus non intelligit.* J'avoue

que ce phénomène de la maladie est si étrange, que s'il n'avait été aussi prédit et annoncé dans ce même livre, ce serait à mes yeux un fait inexplicable, et que j'aurais cru devoir simplement attribuer à la passion, à la mauvaise foi. Enfin, je n'y aurais vu que de l'entêtement, mais c'est une maladie évidente, une folie réelle, une folie religieuse. Ceux de cette nation qui ont été guéris par une grâce particulière, ne peuvent pas concevoir comment ils avaient pu croire pendant quelque temps ce qu'ils croyaient, et il leur semble qu'ils n'auront qu'un mot à dire à leurs pauvres frères encore malades, pour les faire revenir à la raison, et leur prouver le bienfait de la foi évangélique, et vraiment ils y réussissent mieux que les autres, plus vite même que les plus saints prêtres. On remarque cela également pour les protestants, et, en général, pour tous ceux qui ont eu le bonheur d'être guéris d'une de ces tristes folies du péché ou de l'erreur ; ils sont si heureux d'avoir recouvré la raison, qu'ils ne comprennent pas que l'on puisse rester dans l'aveuglement ; ils voudraient aussitôt travailler à guérir toutes les âmes qu'ils voient encore atteintes de cette folie déplorable; et je le répète, ils réussissent. Les malades les écoutent plus volontiers, ils se défient moins d'eux, et comme d'ailleurs ils parlent avec une conviction plus profonde et une connaissance plus parfaite de la maladie, on peut toujours espérer qu'ils parviendront à ramener ces pauvres esprits égarés et à toucher leurs cœurs.

C'est précisément un de ces hommes heureusement

convertis, un pieux israélite devenu un fervent chrétien, qui, un jour, me fit remarquer un des traits les plus frappants de la folie de ses anciens coreligionnaires. Il aurait espéré pouvoir les éclairer tous et les guérir, s'il avait pu leur parler un peu librement. C'était au jour de la Pâque, et il trouvait dans ce seul fait de la résurrection de Jésus-Christ la preuve la plus éclatante de la folie ou de la mauvaise foi des Juifs. Car enfin, nous disait-il, il est impossible de le nier ce miracle, qui suffit pour tout prouver, et la manière dont on a cherché à l'expliquer est tellement ridicule et absurde que ce serait une folie plus grande encore d'y croire que de l'avoir inventée. Voyez, ils mettent des sceaux à la pierre qui ferme le sépulcre, des gardes dans le jardin et autour du tombeau, et, malgré toutes ces précautions, Jésus-Christ sort de la tombe ; il n'y est plus ; *surrexit!*... Eh bien, qu'est-ce qu'on a imaginé? les soldats racontent partout qu'on a enlevé le corps pendant qu'ils dormaient, et les Juifs croient cela et on paye ces soldats pour avoir si bien dormi !... O folie inconcevable ! aveuglement inouï des passions humaines ! *Mentita est iniquitas sibi*... (*Ps.* xxvi, 12.) Il faut lire saint Augustin : comme il se moque d'eux ! Mais si Jésus-Christ est ressuscité, il est Dieu, il est le Christ, le Messie, le vrai roi des Juifs.

Qu'est-ce donc qui peut les empêcher de le croire, de le reconnaître, de l'adorer? Je l'ai dit, avec l'entêtement ordinaire à ce peuple, et la maladie déplorable que nous nous efforçons de guérir dans ce petit traité,

il y a encore pour les juifs une raison particulière : c'est qu'en général les hommes de cette race sont trop préoccupés des choses de la terre, des intérêts matériels ; il y en a beaucoup de très-habiles dans les affaires, il il y en a beaucoup de riches, et il ne reste presque plus de place dans leur tête pour les choses spirituelles, divines et éternelles. Ils ne peuvent guère comprendre un Messie pauvre et qui a proclamé le bonheur de la pauvreté, de la souffrance, cela leur paraît impossible et absurde ; la croix est pour eux un scandale et une folie !... Et plutôt que d'y croire, ils nient ; ils soutiennent que Jésus n'est pas le Christ-Messie, et qu'il n'est pas encore venu !

III. Or, si nous voulons maintenant faire un retour sur nous-mêmes, et, dans un examen sérieux nous rendre compte de notre foi, nous serons obligés de convenir qu'il y a parmi nous et dans l'assemblée des chrétiens une foule de protestants et de juifs. Les uns n'admettent de la parole divine que ce qui ne les gêne pas ; et les autres divisent le Christ et ne veulent pas qu'il règne sur eux.—Que de doutes, d'incertitudes et de défaillances dans la foi !... Les vérités semblent diminuer de jour en jour. On garde avec peine même celles que nous appellerions fondamentales, comme les protestants, surtout celles qui sont purement spéculatives ; mais les autres on les abandonne, ou du moins on les oublie !... Et pour les sacrements, combien de chrétiens protestent à leur manière contre la Pénitence et la divine Eucha-

ristie! Ah! si nous savions le don de Dieu, si nous croyions à sa parole, en serait-il ainsi?... Disons-le donc avec larmes, il y a beaucoup de protestants parmi ceux qui se disent croyants; et de là aussi la confusion des pensées, la division des frères, et quelquefois même cette crainte, cette haine même de la vérité et de ceux qui l'annoncent.

Mais il y a des juifs aussi dans l'Église de Dieu; oui, il y en a beaucoup qui, pleinement absorbés par les soins et les intérêts du temps, ne croyent pas à Jésus-Christ, Messie et Sauveur du monde, et ils ne veulent pas d'autre Dieu que l'or. Pour ces âmes malheureuses Jésus-Christ n'est pas encore venu; elles ne le connaissent pas, et sa parole ne leur a pas été révélée. L'Évangile ne leur dit rien, les mystères d'amour trouvent ces cœurs incrédules, et rien ne peut les faire sortir de cet aveuglement fatal et de cet entêtement que nous appelons dans un langage plus doux : l'endurcissement du cœur.

Ah! qui pourra guérir ces âmes infortunées? et quels remèdes la foi pourra-t-elle jamais opposer à ce malheur? il faut aux premiers une grâce qui les humilie, aux seconds, une grâce qui les dépouille. Si vous vous intéressez au bonheur et au salut de quelques pauvres pécheurs dont la vie se serait rapprochée de ces deux sortes de malades, priez le Seigneur pour eux; et, si bientôt vous apprenez que la mort ou un grand revers de fortune a jeté le deuil dans la maison de votre frère ou de votre ami, sachez que c'est Dieu qui vient

d'exaucer votre prière et de visiter ces âmes ; priez encore, priez pour elles en ce moment et vous allez les guérir et les sauver !

DEUXIÈME SECTION

FOLIE DES CROYANTS

PREMIÈRE CLASSE

LES INDIFFÉRENTS

Dominus de cœlo prospexit super filios hominum, ut videat si est intelligens, aut requirens Deum.

Le Seigneur, du haut des cieux, a jeté ses regards sur les enfants des hommes, pour voir s'il y en a de sages et qui cherchent Dieu. (*Ps.* XIII, 2.)

Jusqu'à présent nous n'avons encore étudié cette triste maladie, et les caractères de la folie que dans la vie des incroyants, ou des incrédules, ennemis de la foi catholique, hélas! et nous avons vu que trop souvent les enfants de lumière se ressentaient du même délire. Nous avons demandé à Dieu qui connaît nos ignorances de nous les pardonner et de nous guérir... *Tu scis insipientiam meam... et ignorantias meas...* (*Ps.*) Mais il est temps de poursuivre plus avant les recherches, et d'entrer plus sérieusement dans une étude si

importante pour nous. Nous allons désormais examiner la conduite de ceux qui se disent croyants, Chrétiens; et nous trouverons encore parmi ces hommes un nombre infini de fous : *Stultorum infinitus est numerus.* — Oui, je l'ai dit, ce monde ressemble à un asile immense d'aliénés; il nous reste encore une foule de galeries à parcourir, et bien des classes à étudier. — La première catégorie, et sans contredit la plus nombreuse, est celle des indifférents.

Après la folie de l'incrédulité, il n'y en a point de plus triste et de plus commune que celle de l'indifférence, qui n'est pas autre chose qu'une sorte de maladie ou plutôt de mort de toutes les plus nobles facultés de l'homme; je veux dire la mort de son intelligence et de son cœur: *Mortuus a corde.* (*Ps.* xxx, 13.) C'est l'insouciance, l'insensibilité pour tout ce qui est de Dieu, ou bien le mépris, l'abandon de tout ce qui est éternel. On peut signaler dans ce cas une double folie : l'une qui affecte l'esprit humain, il ne comprend plus, il ne voit plus; et l'autre qui affecte le cœur, il n'est plus capable de sentir, ni d'aimer : c'est donc une de ces maladies que les hommes de science appellent idiotisme ou crétinisme. — Ces pauvres insensés ressemblent aux crétins, aux idiots : il n'y a rien de plus insouciant en effet, de plus indifférent que ces êtres dégradés et déchus de l'humanité, rien de plus triste que cet état. La vue de leurs traits émoussés, de leurs regards stupidement arrêtés ou vaguement mobiles, suffit pour flétrir le cœur et assombrir l'âme.

Il y a deux sortes d'indifférence, l'une de système, c'est l'indifférence spéculative ou de principe, et l'autre qu'on appelle ordinairement indifférence pratique, ou de ceux qui, sans cesser de croire, vivent comme s'ils ne croyaient pas, comme s'ils avaient les principes insensés du système. Je vais prouver que ce sont des fous, tous des fous; et je ne sais même s'il n'est pas plus difficile de guérir ceux de la seconde espèce.

I. L'indifférence systématique ou spéculative est une véritable folie. Pour le prouver, il suffira de montrer que ce crime est rationnellement impossible, ou autrement que ce système est formellement opposé à la raison humaine, en contradiction manifeste avec toutes les puissances et la nature même de notre âme. Pourquoi? Parce qu'il faudrait pour être vraiment et systématiquement indifférent en religion, il faudrait, dis-je, renoncer absolument à sa raison et à son cœur : à sa raison, parce qu'il y a trop de lumière dans les vérités de la religion pour ne pas voir; et à son cœur, parce qu'il y a dans ces vérités trop de crainte et trop d'amour, pour ne pas en être touché.

Et d'abord l'indifférence répugne à la raison, parce qu'il y a bien trop de lumières. Nous en sommes tout environnés; et il est impossible de se dérober à ce divin éclat de la vérité. Ses splendeurs immortelles sont en nous et hors de nous, comme Dieu même, qui habite en notre sein, et qui vit cependant au plus haut des cieux qu'il remplit avec toute la terre de l'immensité de son être. Car Dieu, c'est la vérité, dit l'Écriture,

Deus veritas est. Or, je le demande, comment l'intelligence de l'homme, qui n'a et ne peut avoir d'autre nourriture, d'autre vie que la lumière même de la vérité, pourrait-elle, sans renoncer à sa nature, à sa noble essence, demeurer insensible et indifférente au milieu de ces torrents de lumière qui la pénètrent et l'investissent de toutes parts? Si elle ne voit pas, notre âme, elle s'agite, elle cherche partout avec impatience; si elle a trouvé, elle contemple, elle embrasse avec amour, elle possède avec bonheur. Mais demeurer dans le repos, dans l'indifférence, loin de la lumière, et surtout en présence de la vérité, c'est impossible, encore une fois, et le prétendre, c'est vouloir renoncer à la raison, dont pourtant nous sommes si fiers et si jaloux! Efforts malheureux sans doute, mais inutiles après tout, désirs honteux, mais toujours impuissants!

Car, enfin, comment espérer de pouvoir jamais repousser ou éteindre cette divine clarté, qui est en nous dès le commencement, et que nous appelons pour cela même, une loi essentielle des natures intelligentes, je veux dire cette pensée nécessaire d'un être nécessaire et au-dessus de l'homme, d'un être infiniment grand, infiniment parfait, d'un être tout-puissant et éternel, la pensée immuable de Dieu enfin, trait sacré, rayon sublime de la lumière céleste et qui éclaire tout esprit venant en ce monde, parce qu'en créant l'âme, le Seigneur y laisse tomber un regard de ses yeux et un souffle de sa bouche sainte: *Illuminet vultum suum super nos* (*Ps.* LXVI, 2), dit le Prophète. Or une fois

que l'homme a conçu cette flamme immortelle, il ne saurait, quoi qu'il fasse, l'étouffer ni l'éteindre.—Voyez au contraire comme aussitôt que, dégagée de ses liens et libre de ses premières entraves, cette âme commence à chercher ce qu'elle désire naturellement, voyez comme elle se porte vers cette lumière, comme elle s'agite jusqu'à ce qu'on lui parle de cette vérité, comme elle s'ouvre et se dilate, pour ainsi dire, comme elle vit enfin, sitôt qu'elle apprend à connaître ce Dieu que déjà elle possède et qui l'anime! — Vous vous rappelez sans doute ces premiers transports de votre âme pure et innocente; et il n'y avait pas alors d'indifférence possible pour vous! Mais bientôt, hélas! sont venues des passions malheureuses, des soins misérables, des vanités, des mensonges et des scandales qui ont arrêté ce beau mouvement, cet élan du cœur vers son Dieu; le souffle impur des passions a presque éteint cette lumière sacrée : votre âme elle-même embarrassée peut-être, mais surtout effrayée, tourmentée de cette flamme importune au vice, a voulu l'étouffer dans la boue.... Mais c'était en vain, elle n'a pu même l'oublier; elle reportait toujours en haut un regard impatient, parce que son intelligence essentiellement active, ne peut trouver hors de Dieu que ténèbres et mensonges, et qu'elle est faite pour la lumière et la vérité. Plus elle fera d'efforts pour éteindre ce divin flambeau, plus son éclat souvent en deviendra vif et animé. On a beau se jeter au milieu des embarras et des affaires du monde, se plonger dans la fange de

ses plaisirs, se précipiter dans le torrent de toutes ses passions, on ne pourra jamais anéantir cette flamme du ciel. Un instant peut-être elle disparaîtra cachée dans la nuit des orages et puis tout à coup, plus vive, plus rapide que l'éclair et plus épouvantable aussi, car elle est suivie d'une voix plus forte que le tonnerre, elle reparaît, elle éclate au milieu de ces ténèbres volontaires, et l'âme se dit, environnée de ces feux : Où suis-je donc? ô mon Dieu, où êtes-vous? et que cherchai-je loin de vous? Elle détourne aussitôt ses yeux effrayés ou humides de larmes, mais elle a vu!.. et elle ne peut plus être indifférente à cette vérité intime, profonde, essentielle, à la pensée de Dieu qui l'a créée, et qui ne l'a créée que pour lui. Il lui faut nécessairement aimer ou haïr cette vérité, ce Dieu qu'il lui faut nécessairement chercher et voir, et rien ne ressemble moins à l'indifférence que l'amour ou la crainte!

Cette preuve paraîtra plus évidente encore, si nous l'appliquons aux lumières qui sont hors de nous et qui environnant l'âme intelligente et, la pressant, pour ainsi dire, de toutes parts, ne lui permettront jamais de fermer les yeux à la vérité. En effet, le Dieu créateur se montre partout à l'homme dans ce monde visible; nous le rencontrons à chaque pas, et comme nous ne pouvons nous soustraire à son regard infini, soit que nous plongions dans les abîmes, soit que nous nous élevions dans les hauteurs des cieux, ainsi faut-il le voir lui-même, soit que nous considérions le ciel, soit que nous abaissions nos regards sur la terre. Il y est, il est

partout; partout brille sa lumière essentielle de vérité. Où paraît-elle plus éclatante que dans l'astre du jour, c'est le tabernacle de sa divinité : *In sole posuit tabernaculum suum.* (*Ps.* xviii, 16.) Il va couvrir cette tente du voile de la nuit, nous ne verrons plus ses feux, mais aussitôt les étoiles viendront à son ordre pour nous le montrer encore dans son immensité : la terre elle-même réfléchit aussi pour nous quelques rayons de sa puissance et de sa grandeur, quelques traits de sa gloire; on le voit dans les abîmes des mers profondes, sur la cime des monts et dans la riche parure des fleurs au printemps. L'homme voit cette lumière, l'homme entend ce langage; son âme ne peut rester insensible, indifférente; il faut qu'elle mêle sa voix à celle de la nature entière, ou pour louer son auteur, ou pour le blasphémer.

Mais voici quelque chose de bien plus fort contre le vœu de l'homme insensé qui travaillerait à devenir indifférent : touché de la misère de ses créatures tombées, et voyant de quelles épaisses ténèbres nous étions parvenus à nous envelopper dans l'ombre de la mort, ce grand Dieu a daigné descendre de son trône immortel; la lumière a brillé au milieu de la nuit, le Verbe lui-même s'est montré à la terre, il y a paru plein de grâce et de vérité : sa parole a été comme un feu sacré qu'il est venu jeter dans le monde, et il veut que cette flamme prenne partout. Vous ne pourrez vous y soustraire, malheureux, et comment, environnés de ces traits éblouissants d'une clarté si pure, votre âme

pourrait-elle demeurer indifférente? Vous comprenez que c'est de la Révélation que je parle maintenant, fait divin, fait éclatant de lumière et que tout rappelle au souvenir de l'homme, qui n'a pas perdu la raison.

Et qui donc pourrait être assez aveugle pour ne pas voir cette religion de Jésus-Christ partout établie, partout reconnue, partout combattue, partout triomphante? Assez aveugle pour ne pas voir l'Église de Jésus-Christ, ses temples et ses autels, ses ministres, ses enfants et ses ennemis même? Et qui pourrait être assez ignorant pour n'avoir pas entendu parler, quelquefois au moins, des dogmes sacrés qu'elle enseigne aux hommes, et des lois saintes qu'elle nous donne, et de la morale toute céleste que ses enfants ne cessent de pratiquer avec gloire? Et qui pourrait être assez ignorant pour ne pas savoir comment cette Église de Jésus-Christ a été fondée, par quels combats et par quels triomphes elle a marché jusqu'à nos jours! Et qui pourrait être assez stupide pour ne pas comprendre qu'il a fallu bien des miracles à tant de témoins ou de martyrs de Jésus-Christ, et que tous ces martyrs sont déjà un des plus grands et des plus éclatants miracles de la droite du Très-Haut? Et qui dès lors serait assez stupide pour ne pas comprendre que cette œuvre est toute de Dieu, et que l'homme ne saurait être pour rien dans une merveille qui surpasse tout pouvoir humain et toutes les pensées de la terre? Qui pourrait croire enfin que Jésus-Christ, dont le nom retentit partout, n'est qu'un imposteur? Qui pourrait croire vaines et ridicules les

menaces qu'il fait au crime, vaines et trompeuses les promesses qu'il fait à la vertu, les espérances qu'il donne à ses enfants? Qui pourrait être assez hardi pour dire que tous ses disciples sont des insensés, que tout le monde chrétien est dans l'erreur ou le délire? Mais qui peut se moquer de tout cela ? demeurer indifférent à tout cela? Personne, je le dis, personne de raisonnable, et voilà pourquoi j'affirme qu'il n'y a pas plus d'indifférents que d'incrédules et de vrais athées; je prétends que c'est impossible, vous n'en avez pas vu, ou c'étaient des fous... Ce crime est impossible autrement... Il faudrait cesser de vouloir la vérité; et l'intelligence ne peut vouloir que la vérité; il faudrait cesser de voir la lumière, et vous êtes dans la lumière même qui vous montre Dieu : *In lumine tuo videbimus lumen.* (*Ps.* xxxv, 10.)

Vous pourrez donc bien rencontrer des ennemis de la vérité et de la lumière. Hélas ! il n'y en a que trop, il faut le dire avec larmes, comme l'Apôtre, mais des indifférents, il n'y en a pas, non, il n'y en a pas, ou, encore une fois, ce sont des fous. Et quand j'entends un homme qui se vante de l'être et qui dit : Qu'importe qu'il y ait un Dieu, que j'aie une âme ou non, immortelle ou non, qu'il y ait une religion naturelle ou révélée, une Église catholique ou protestante? Qu'importe? Je vous déclare que je ne crois pas à cette parole d'insouciance et d'apparente insensibilité, à cette indifférence prétendue; mais je m'imagine entendre un lâche qui déguise sa peur, comme il peut, ou bien

un cruel ennemi qui cache sa haine profonde et sa fureur, pour porter plus sûrement un coup de mort. C'est ainsi, dis-je, que le haineux Caïn, un jour, interrogé par le Seigneur où était son frère, répondait froidement et avec un air d'indifférence : « Je n'en sais rien ; est-ce que je suis chargé d'Abel ? je ne m'occupe pas de lui. » *Num custos fratris mei sum ego?* (*Gen.*, IV, 9.) Et le monstre pourtant devait bien penser à son frère, il savait bien où il était, il venait de lui donner la mort, il était couvert de son sang!... Eh bien! tel est l'homme qui se dit indifférent par rapport à son éternité, à son Dieu, à la religion. Est-ce que je songe à tout cela? dit-il, quand on le prie d'avoir pitié de son âme ; je n'ai pas le temps d'y penser ; il le dit et dans son cœur il voudrait qu'il n'y eût pas de Dieu, il voudrait pouvoir l'anéantir; et, pour son âme souvent, il est réduit à désirer le néant, le sort de la brute, sans espérance, sans immortalité. O mon Dieu ! n'est-ce pas la vérité même que je dis?

Mais pourquoi donc cette haine de la lumière dans une intelligence qui est faite pour la vérité? Ah ! c'est que ces hommes l'ont abandonnée, c'est qu'ils l'ont trahie, et que, par conséquent, cette lumière et cette vérité les condamne. Chaque rayon qui, partant du ciel, vient donner sur leur cœur découvre devant eux l'abîme dans lequel ils se plongent, les force de voir ce qu'ils ont perdu et soulève en eux un sentiment de honte et de désespoir. Ainsi le malheureux qui, sur un lit de douleur, voit venir la triste nuit de la mort prête à l'envelopper pour toujours de son ombre, jette un

dernier regard sur le ciel, ouvre pour la dernière fois les yeux à la douce lumière du jour; il l'a vue, hélas! et il pousse un soupir profond en songeant qu'elle va s'éteindre, qu'il ne la verra plus jamais :

Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta ;

qu'il me soit permis de citer cette parole du poëte païen, qui rend si bien toute ma pensée. Mais est-ce donc là de l'indifférence? Non, mille fois non ! et, je le répète, c'est ainsi que tout souvenir de religion réveillera dans l'âme de ces hommes un sentiment de regret ou de haine, leur fera pousser un cri de rage, ou leur arrachera une plainte amère, un triste et long gémissement du cœur, *ingemuitque reperta*.

Et maintenant je suis tout naturellement amené par ces pensées à prouver que, pour être indifférent, il faudrait renoncer à cette autre puissance de l'âme qui aime et qui sent; en un mot, il faudrait renoncer à son cœur, parce qu'il y a, dans ces vérités proposées à l'intelligence, trop de crainte et trop d'amour pour qu'on puisse y demeurer insensible.

Le cœur de l'homme est fait pour aimer, comme son intelligence est faite pour voir ; le cœur aime le bien, comme l'intelligence cherche le vrai ; et il est aussi impossible à ce cœur avide et toujours agité de rester indifférent à l'aspect du bien ou du mal, qu'à notre intelligence à la vue des ténèbres ou de la lumière. Il faut qu'il aime ou qu'il craigne, qu'il s'approche ou qu'il fuie, qu'il se resserre ou se dilate. Pour lui, l'indifférence serait la mort. Ces principes incontestables

posés et bien compris, pourriez-vous concevoir l'indifférence du cœur en matière de religion? Est-ce que les vérités qu'elle enseigne sont stériles et sans conséquences? Ne sont-elles pas, en un mot, pleines de terreur et pleines d'amour?...

Commençons par ce sentiment nécessaire de la crainte. Il s'élève en nous avec la pensée de Dieu, tel que nous le font connaître les lumières de la simple raison et les lumières encore plus vives de la foi. La raison d'abord nous montre un Dieu infiniment grand, infiniment juste. Grand, il exige l'hommage de sa créature; souverainement juste, il lui réservera sans doute des châtiments proportionnés à son crime, s'il la trouve orgueilleuse et rebelle. A cette conséquence inévitable, l'âme est saisie d'épouvante, et d'autant plus qu'elle se sent faite pour l'immortalité. Il attend, se dira-t-elle tout alarmée, il attend, ce grand Dieu, qui m'a vue; il est patient, mais c'est qu'il est éternel, et elle n'a pas la force de rester indifférente à la pensée de cette éternité de supplice; elle croit et elle tremble.

Ajoutez que ce Dieu puissant, qui a dû mettre une sanction à sa loi sainte, et qui lui a réellement donné cette sanction inviolable de l'éternité, a voulu encore qu'elle trouvât, même ici-bas et dans la vie du temps, une autre sanction à laquelle il est impossible aussi de se soustraire : je veux dire le remords, qui éclate dans le cœur aussitôt qu'il s'est écarté de la route du devoir, de ce qu'exigeait de lui cette lumière natu-

relle et sacrée de la raison ou de la conscience. Il s'élève donc en nous un cri puissant et terrible, c'est une voix de témoin ou d'accusateur, de juge même et de bourreau : *Ipsa testis*, *ipsa judex*, *ipsa tortor*, dit un saint Père. C'est une vraie condamnation, une sentence et un commencement de supplice ; on ne peut l'éviter, l'âme ne peut être indifférente à ce reproche, à cette torture. Ne croyez pas ceux qui disent qu'ils n'ont pas de remords ; Dieu est trop bon et trop juste, et il frappe à la porte de ces cœurs, qu'il aime toujours, malgré tant d'ingratitudes ; il y jette des flèches aiguës, il y plonge son glaive acéré, il y fait des blessures profondes ; et voilà pour tout pécheur, pour ces indifférents prétendus une première cause de larmes et de crainte, la menace d'une peine éternelle, sanction de la loi divine, et le remords, sanction présente de cette même loi. Voilà ce qui nous empêche de croire à leur indifférence, à moins qu'ils ne soient fous.

Mais que dire des terreurs dont la parole révélée vient environner l'âme coupable, et de toutes les malédictions qui pèsent sur un cœur rebelle? Je veux parler ici des grandes menaces que le Seigneur a faites et qu'il est impossible d'ignorer, d'oublier ou de mépriser. La mort d'abord, la mort, qui doit surprendre les indifférents comme les autres, au moment où ils y penseront le moins. Comment oublier la mort ? elle est partout, en nous aussi et hors de nous ; elle frappe chaque jour à nos côtés, aujourd'hui à la porte de votre voisin, et demain à la vôtre ! Ne la voyez-vous pas

venir? Oh! qu'elle est terrible la mort au pécheur indifférent! que son souvenir est amer! Mais peut-être que je me trompe; il y a des insensés qui ont dit : Qu'importe la mort? Ajouteront-ils donc : Le ciel ou l'enfer, qu'importe? Une éternité de supplices ou le néant, qu'importe?... Ah! l'indifférence n'ira pas jusque-là, et si elle tenait ce langage impie, croyez qu'elle ne sera pas longtemps aussi audacieuse : elle ne se soutiendra pas au jugement de ce grand Dieu qui l'attend, ni dans les abîmes qui s'ouvrent déjà, ni dans l'éternité qui va l'engloutir. L'homme qui croit à Dieu, à l'enfer, à l'éternité, et c'est à cet homme que je parle, il faut qu'il tremble à la pensée de la mort; et il est bien obligé d'y penser quelquefois, quand, par exemple, elle vient si près de lui, qu'elle semble le toucher en passant. Elle ne peut frapper de victimes tant soit peu marquantes dans la cité, qu'il n'en soit officiellement informé; il ne peut sortir sans rencontrer des convois dans la rue, ou des hommes que la mort a plongés dans le deuil, et d'autres qu'elle a enrichis. Il y pense donc malgré lui; mais, au souvenir de la mort se rattache nécessairement celui de l'enfer et de l'éternité, et ces pensées sont toujours pleines de terreurs et d'incertitudes... Ajoutez encore tant d'autres occasions auxquelles il ne peut échapper, et qui le reportent sans cesse vers ces idées sombres et lugubres. Tout ce qui parle de Dieu réveille cette âme et l'agite, la vue d'un prêtre ou d'une église suffit. La prière d'un pauvre, qu'on aura demandée à cette intention, percera

les nues et attirera sur ce cœur infidèle des grâces nouvelles de lumière et de remords. Enfin, et par-dessus tout, la miséricorde du Seigneur, qui aime ses créatures et ne les abandonne jamais, ne réveillera-t-elle pas dans cette âme des pensées qui troublent sa fausse paix, ou plutôt qui rendent impossible pour elle cet état d'indifférence et de mort, qui, de toutes les vengeances de Dieu, serait la plus épouvantable? — Je le répète donc, ne croyez pas à l'indifférence, l'homme ne peut être si méchant, et Dieu surtout est trop bon; il a trop d'amour.

Il a trop d'amour! quelle parole et quelle preuve pour un cœur! Oui, Dieu est trop bon pour que l'on puisse être indifférent! Notre cœur n'est-il pas fait pour aimer? et il ne peut aimer que ce qui est beau et ce qui est bon. Mais la beauté, la bonté, la gloire ne se trouvent qu'en Dieu; Dieu seul peut le ravir, le captiver et le remplir. Ce pauvre cœur de l'homme, il l'éprouve chaque jour, ne peut aimer assez ici-bas; rien de ce qu'il voit sur la terre ne saurait combler ce besoin qu'il a d'aimer, car ce besoin est infini: il cherche donc partout, il se jette sur tout ce qu'il rencontre, et toujours il est trompé dans son plus cher désir et dans ses espérances de pouvoir aimer enfin comme il veut! Et puis il voudrait aussi être aimé comme il aime, infiniment, et il ne trouve pas, il ne peut espérer longtemps du moins pouvoir trouver cet amour dans tout ce qui l'environne. Alors, toute inquiète, l'âme s'élève au-dessus de ce monde et se porte vers Dieu qui l'a

créée ; elle le voit seul infiniment beau ; infiniment grand, infiniment bon !... Ah ! le voilà, se dit-elle avec transport, celui qu'il faut que j'aime; c'est mon Dieu !... Il m'a tant aimée aussi... c'est lui qui a fait mon cœur, lui qui m'a tout donné ; c'est lui qui pour moi a créé le ciel et la terre ; le ciel avec ses lumières, la terre avec ses fleurs ! C'est mon Dieu, c'est mon père... c'est lui que je dois aimer. — Voilà le cri naturel du cœur humain, le mouvement nécessaire qui lui a été imprimé dès le commencement... Et dites-moi, pourriez-vous concevoir l'indifférence au cœur d'Adam, au moment où il sortit plein de grâce et de majesté des mains de son Créateur ?

Que serait-ce donc si je pouvais indiquer ici la plus solennelle de toutes les preuves, et rappeler ce que la foi nous révèle de l'amour de ce Dieu, les mystères mêmes et les inventions de son infinie charité !... Je voudrais mener à Bethléem cet homme ingrat, au cœur indifférent... Ne sera-t-il pas touché des larmes de ce petit enfant de la crèche ? pourra-t-il voir son Dieu sur la paille sans l'aimer ?... Je voudrais le conduire au Calvaire... Restera-t-il insensible au cri de mort que son Dieu jette sur la croix ? N'aura-t-il pas une larme à mêler à son sang qui coule, et qui coule par amour !... Je voudrais le mettre au pied d'un autel seulement et près d'un tabernacle sacré. Sera-t-il donc encore indifférent à cette dernière preuve d'amour, et le feu que Jésus-Christ est venu jeter partout, ne pourra-t-il enfin prendre au cœur de cet homme ?

— *Sic nos amantem quis posset non redamare?* Je le dis avec vérité, il est impossible de demeurer dans l'indifférence, quand on sait toutes ces choses... et il est impossible de les ignorer, de les oublier même. Tout rappelle ces grands mystères d'amour au cœur infidèle de l'homme qui travaillerait à l'indifférence?... Dans quelles affreuses solitudes pourrait-il jamais se réfugier, où il ne trouve au moins une croix !... Il y en a partout ! Il ne peut faire un pas dans la cité sans voir une église, et s'il y entre, quels coups seront frappés à son cœur ! Il verra la victime d'amour qui est son Dieu ! l'pourra-t-il s'empêcher de verser des larmes, en contemplant des enfants couronnés d'innocence qui s'unissent pour la première fois à ce Dieu Sauveur ! Oh ! souvenir plein de douceur, ô jour le plus beau de nos jours !... qui me rendra cette innocence et ce bonheur, et mon Dieu et mon amour?... Que je suis malheureux de ne plus aimer !... mais aussi que je suis coupable !... Mon Dieu n'a pas changé, il m'aimerait encore, c'est moi qui l'ai oublié, ingrat ! Et ses yeux s'empliront de larmes... Encore une fois, c'est impossible d'être indifférent, il faudrait n'avoir plus d'âme, être sans cœur ; *Mortuus a corde*.

Mais quoi donc, direz-vous, est-ce qu'on veut nous prouver ici qu'il n'y a pas d'indifférents du tout, et que tous aiment Dieu ? — Non certainement, cette parole ne serait pas vraie, et je vais bien tout à l'heure dire qu'il y a des indifférents pratiques ; mais je soutiens en ce moment qu'à moins d'être fou, on ne peut

être vraiment indifférent de système ou d'esprit. En religion, ou l'on aime ou l'on craint ; tranchons le mot : ou l'on aime ou l'on hait. L'amour ou la haine, voilà les deux sentiments que produit la foi dans l'âme, l'indifférence, jamais ! Donc, et il ne faut pas reculer devant cette conséquence déjà indiquée, donc tous ceux qui veulent être indifférents n'aiment pas ; eh bien, c'est la crainte ou la haine qui sont dans leur cœur. Vous en serez bientôt convaincu, si vous voulez y faire attention. C'est d'abord un soin étonnant pour tâcher d'éloigner d'eux tout souvenir de religion... ou bien c'est une parole de sarcasme et de blasphème que vous surprendrez sur leurs lèvres. On voit que la vérité les blesse ; ils ne la peuvent souffrir. Ils voudraient bien faire disparaître, anéantir tout ce que nous avons appelé sujet de crainte ou motif d'amour ; mais c'est impossible. La mort, par exemple, comment la faire disparaître entièrement ? On peut bien la dissimuler un peu, emporter au plus vite et enterrer bien loin ceux qu'elle a frappés ; mais la tenir si cachée dans le monde qu'on ne la voie plus, l'exiler et la bannir elle-même, jamais on ne le pourra. Il en faut dire autant de la Croix de Jésus-Christ ; on peut bien en faire tomber quelques-unes, sans doute ; il n'y en aura pas dans la maison qu'habitent les indifférents prétendus, je le veux bien, mais pourront-ils les abattre toutes des hauts lieux où les éleva la piété de nos pères ? pourront-ils l'arracher des mains de tant de pauvres qu'elle console ? Jamais ! et la croix demeurera debout pour le supplice de ceux

qui ne veulent pas aimer, comme pour la honte de ceux qui ne veulent pas croire.

Et cependant, vous me répondrez peut-être encore, qu'il y a de vrais indifférents; c'est certain, direz-vous, j'en ai vus, j'en connais. J'ai quelque peine à le croire encore, mais enfin... peut-être même, que lisant cette page, un homme dira : Eh bien ! moi, pourtant, je suis indifférent, et dans la force du terme; je suis sans amour comme sans crainte et sans haine, je me moque de toutes ces vérités-là, de toutes les religions, et je n'ai pas de remords ; la mort ne me fait pas peur, l'enfer non plus, ni l'éternité. Je passe auprès d'une croix, j'entre dans une église, cela ne me fait rien. — Ah ! malheureux ! c'est assez, taisez-vous !... Je vois bien que vous n'êtes pas fou, vous, mais vous êtes mort ; vous êtes au fond de l'abîme et votre cœur gâté n'est plus que de la cendre impure: *Cinis est enim cor ejus!* (*Sap.*, xv, 10). Voyez un cadavre : il n'y a pas d'indifférence plus grande; il ne sent rien, pas même la pourriture qui le consume, ni les vers qui le dévorent... Ah ! je ne parlerai pas plus longtemps à cet homme de la mort, *Mortuus a corde*, mais qu'il me soit au moins permis de le plaindre, d'arroser sa tombe de mes larmes et de prier pour son âme... prier le Dieu infiniment bon, et qui rappelle les morts à la vie ! — Je l'avais donc bien dit: l'indifférence c'est une folie ou la mort .. *Mortuus a corde*, et voilà pour l'indifférence systématique ou spéculative.

II. Maintenant je ne dirai qu'un mot de l'indifférence pratique ; assurément il y a beaucoup d'hommes, beaucoup de chrétiens même qui vivent dans cet état, comme s'ils ne croyaient rien de tout ce que nous avons dit, et qui, à force de se répéter ce mot fatal : Qu'importe ! finissent par y habituer tellement leur âme qu'ils peuvent se persuader qu'ils sont vraiment indifférents, comme l'athée qui, répétant sans cesse dans sa folie le blasphème : Dieu n'est pas, parvient à s'imaginer qu'il ne croit plus à Dieu, et vit comme s'il n'y en avait réellement pas. Mais c'est une folie, une folie encore plus triste que celle qui ne frapperait que l'esprit de ces infortunés. Car ce n'est plus seulement un malheur, c'est un crime ; ce délire étant volontaire est bien plus affreux et plus coupable. — Malheureux ! vous avez vu et vous vous obstinez à fermer les yeux ! Vous avez vu la lumière et vous ne voulez plus voir !... Vous savez bien qu'il y a un Dieu juste et bon, que vous avez une âme, et une âme immortelle, vous croyez à l'éternité et vous vivez sans penser à ce Dieu ; vous ne lui parlez jamais, vous ne l'invoquez plus, et vous ne faites rien pour votre âme, vous ne songez pas à votre éternité ! Mais c'est une folie inconcevable : qu'importe, dites-vous, mon Dieu, mon âme, mon éternité, qu'importe !... plus tard, nous verrons !... et en attendant toutes vos pensées sont au monde et à ses plaisirs ; vous ne vous occupez que des intérêts de la terre, vous ne songez qu'aux affaires du temps... Mais il y a dans cette conduite un défaut absolu de réflexion, une im-

prévoyance incroyable, une inconséquence inouïe, une confusion d'idées que l'on ne trouve jamais que dans la maladie ; c'est une folie véritable, encore une fois. Réfléchissez donc un instant et vous comprendrez, j'espère. Et en effet, que vous pensiez à Dieu ou que vous n'y pensiez pas, il n'en est pas moins vrai et certain qu'il est, et que c'est de lui que vous avez reçu la vie, et qu'il vous attend à la mort pour vous juger, pour vous condamner, si vous avez été rebelle à sa loi. Que vous pensiez ou non à votre âme, vous en avez une pourtant, et si vous la perdez !... Que vous pensiez ou non à votre éternité, elle approche cependant et vous allez bientôt la voir commencer, vous allez y entrer : mais si vous entrez par la porte des abîmes, quel malheur !... et en attendant vivre dans l'indifférence !... borner tout à cette vie de cinquante ou soixante ans !... ne s'occuper que de ce corps de boue !... C'est une folie, mais de toutes les folies, c'est la plus terrible et la plus malheureuse, la plus criminelle !

Or, il peut être important d'apprendre comment cette maladie s'empare d'une âme, et de faire connaître les signes et symptômes de ce mal, qui flétrit quelquefois les plus belles intelligences et dévore les plus nobles cœurs. D'abord ce sont les illusions du monde qui séduisent la jeunesse ; la vanité, les plaisirs, les vains spectacles qui peu à peu la détachent et la dégoûtent même des charmes de la vertu et du bonheur de l'innocence. Bientôt on néglige la prière, on s'éloigne des sacrements ; on se lasse, on se décourage, on se déses-

père. Il ne reste plus qu'un vague souvenir du Dieu qu'on avait aimé, et puis ce n'est plus qu'un remords qu'on s'efforce d'étouffer. On commence à devenir indifférent.

D'autres ont été conduits à ce triste état de délire par la préoccupation incessante des affaires, par les soucis, les inquiétudes excessives d'intérêts matériels, qui ont comme absorbé toutes les forces de leur esprit. Il ne leur reste plus de pensées possibles pour les choses éternelles, ils n'ont plus le temps de travailler à leur salut, ils n'ont plus même le sentiment de la foi, ni le goût de la piété; ils s'ennuient auprès de Dieu, ils l'abandonnent sans regrets. C'est de l'indifférence.

Mais le caractère principal de ce genre de folie, c'est que, si on ne se hâte de traiter la maladie avec énergie, elle peut devenir en peu de temps terrible et une des plus incurables, parce que l'âme qui en est frappée devient réellement comme insensible et insouciante à tout. J'aimerais mieux un fou à lier, qui se débat et qui crie dans sa fureur impuissante, que ces malades affectés d'une sorte de léthargie, et que rien ne peut réveiller de ce long assoupissement. On dirait qu'ils ont perdu absolument le sens religieux, et on en a vu qui sont restés dans ce triste état jusqu'à la mort... Sans doute cela est rare, et tous les fous, ceux surtout dont j'ai parlé dans ce traité, reviennent ordinairement à la raison avant de mourir; mais les indifférents semblent faire une exception à cette règle des miséricordes célestes, et il y en a qui sont morts dans cet état déplo-

rable, sans crainte comme sans espérance. Pauvres idiots, pour me servir de cette expression de la science médicale, ils entraient dans leur éternité, sans savoir où ils allaient, sans s'inquiéter, semblables à ces insensés, aux vrais crétins, qui se laissent mener comme on veut et où l'on veut, et qui n'ont pas même l'idée de demander où ils vont à ceux qui les gardent.

Mais, ô mon Dieu ! à peine ils auront mis le pied sur la rive de leur éternité, qu'ils seront plongés dans le plus affreux désespoir... et alors quel réveil pour ces âmes malheureuses, et quels regrets amers !... Ah ! c'est que dans l'éternité il n'y a plus d'indifférence possible, même pour un jour... Il faudra absolument aimer à jamais, ou haïr pour toujours ; et à la vue de ce grand Dieu qui les maudira, à la vue du trône et de la couronne qu'ils vont perdre pour l'éternité, ces malheureux ne diront plus : Qu'importe, qu'importe ! mais avec des larmes de désespoir ils pousseront ce cri d'adieu éternel, et répéteront la parole que nous ne pouvons nous lasser de citer ici : *Nos insensati.* — Oh ! malheureux et insensés que nous étions ! Nous nous sommes trompés.

DEUXIÈME CLASSE

LES PÉCHEURS

Alienati sunt peccatores, erraverunt, locuti sunt falsa.

Les pécheurs se sont égarés, ils se sont perdus; ils ont dit mille mensonges. (*Ps.* LVII, 4.)

La seconde classe des insensés parmi les croyants est si nombreuse qu'on peut dire qu'elle remplit le monde; ce sont les pauvres pécheurs. Il a fallu les diviser tous en une foule de catégories particulières, que nous visiterons en détail et que nous étudierons avec soin. Mais avant d'entrer dans la partie de l'asile réservée à cette grande division, pour un examen général et une vue d'ensemble, il est nécessaire de faire quelques observations très-importantes pour la direction même de nos études. Et d'abord, quoiqu'il soit incontestable que tout péché puisse être regardé comme un acte de folie, nous n'entendons parler ici que de l'habitude du péché. Cet état seul constitue la maladie; un acte passager peut être considéré comme une simple erreur, ou une faiblesse de l'intelligence, tout au plus comme un égarement d'esprit ou un moment de délire, mais l'habitude, la vie dans le péché, pour un chrétien surtout, ne peut être que le résultat d'une véritable démence. De

toutes les vérités divines, je ne crains pas de dire que c'est là certainement la plus divine et la plus sûre, en ce sens, qu'il n'y en a pas une seule que l'Esprit saint ait révélée plus souvent et répétée autant de fois. J'ai déjà dit que je pourrais citer plus de trois cents textes de l'Écriture sacrée qui le prouvent. J'invite le lecteur à s'en assurer, en parcourant dans une concordance, les mots qui peuvent exprimer cette pensée, et je me contenterai encore ici de rappeler cette parole que tous les pauvres pécheurs diront au grand jour des jugements de Dieu : *Nos insensati... ergo erravimus !* Nous étions des insensés, nous nous sommes trompés !... Hélas il sera trop tard alors de le reconnaître !... Fasse le ciel que nous puissions aujourd'hui en éclairer et en guérir quelques-uns ! Mais combien cela est difficile ! Car ces malheureux ont la prétention d'être seuls sages et raisonnables ; c'est la conséquence de leur triste maladie. Comme tous ceux qui sont atteints de folie, ils regardent les autres, ceux qui ne vivent pas comme eux, avec une sorte de compassion ou de mépris. Ils ont l'air de croire que l'homme juste se trompe ; ils se moquent de ses vertus, et ils affectent de le plaindre. O pauvres pécheurs, gardez donc pour vous cette pitié qu'on ne vous demande pas ; et quant à vos mépris, nous en appelons au tribunal de Dieu où vous nous rendrez justice vous-mêmes, en reconnaissant publiquement, et en répétant que c'était vous qui étiez insensés : *Nos insensati !*

Dans l'espérance d'en sauver quelques-uns, nous

allons prouver, par une série de propositions évidentes, que tous les pécheurs sont des fous.

I. Commençons par établir le grand principe de la sagesse, ou de la fin de l'homme : *Creatus est homo ad hunc finem ut Dominum Deum suum laudet ac reveretur, eique serviens tandem salvus fiat.* (*Exerc.*) L'homme a été créé pour connaître et honorer le Seigneur son Dieu ; parvenir en le servant à sauver son âme, voilà sa fin. Paroles sublimes qui ont été révélées un jour au pauvre soldat de Manrèze, à saint Ignace de Loyola, et que nous trouvons aussi à la première page des éléments de la doctrine chrétienne, ce livre sublime des enfants de lumière. Que cela est beau en effet ! il y a plus de sagesse dans ces deux lignes du catéchisme que dans tous les livres de l'antique et de la moderne philosophie. — Remarquons deux choses dans cette fin glorieuse : l'origine de l'homme, *Qui fait Dei.* (Luc, III.) C'est Dieu tout-puissant créateur ; et sa destinée finale, c'est le salut de son âme... Ce bonheur éternel dépend du service que nous rendrons à Dieu, ou de la tendance de l'homme à sa fin, qui n'est autre que la gloire de Dieu, fin nécessaire, comme la raison même le prouve indépendamment de la foi. — Voilà l'ordre, la vraie sagesse, c'est évident. Or, maintenant, qu'est-ce que le péché ? Le catéchisme dit : Une désobéissance à la loi de Dieu, et la théologie s'exprimant encore d'une manière plus profonde répond : *Est aversio a fine.* C'est donc résister à Dieu, mépriser sa loi, et c'est s'éloigner, s'écar-

ter de sa fin, la perdre. Ces deux définitions bien comprises nous feront voir aussitôt en quoi consiste la sagesse véritable et nous feront toucher au doigt la folie du péché. La sagesse, en effet, consiste dans la perfection ou l'excellence de la fin, et dans le choix des moyens qui peuvent nous y conduire plus sûrement ; et la folie au contraire consisterait à se tromper dans la fin même, ou dans le choix des moyens. Si au lieu de tendre à cette fin, par exemple, on s'en écartait, ou si l'on prenait des moyens opposés au but. — Or la seule fin de l'homme est de glorifier, servir et aimer Dieu, puisqu'il ne peut arriver à faire son salut autrement ; et le péché étant une révolte contre ce grand Dieu, le détournant de cette fin glorieuse, le jette loin de la voie et lui fait perdre son âme. Donc le péché est une véritable folie. — J'ai désiré présenter ce raisonnement en peu de mots, et le répéter en forme, pour me servir de cette expression de l'école, afin qu'il fût plus facile d'en saisir la force, et arriver ainsi plus sûrement à la conséquence, qui n'est autre que la proposition même de ce discours : le péché est une folie véritable, les pécheurs sont des insensés ; et il y en a une multitude infinie !

II. Maintenant prouvons cette vérité désolante plus directement encore et montrons que la folie de ceux qui vivent dans le péché est une des plus tristes et des plus dangereuses. Il y en a en effet de *partielles*, qui n'attaquent qu'une des facultés de l'âme humaine, et il

y en a de *complètes*, qui ravagent à la fois toutes ses nobles et essentielles facultés. De là cette expression vulgaire, mais admise également par les hommes de la science pratique et spéciale, ils disent comme le peuple en parlant de certains malades :.. complétement ous ; c'est indiquer par un seul mot l'excès du mal, et le peu d'espoir de guérison. Eh bien, tel est l'état des pauvres pécheurs ; ils sont complétement fous ; ils sont frappés dans toutes les facultés de l'âme. Ils ont tout perdu : la mémoire, l'intelligence, la liberté, le sentiment même ou le cœur. Entrons dans ces preuves avec courage et confiance.

1° Et d'abord le pauvre pécheur a commencé par perdre la mémoire. Il n'y a rien peut-être de plus triste et de plus frappant que ce premier symptôme. Il oublie tout, son origine, son nom même, ses titres et ses destinées. Il oublie sa parole et ses serments les plus sacrés ; il oublie jusqu'à sa propre expérience ; il oublie Dieu même, sa loi, ses promesses, ses menaces et ses bienfaits. Toutes ces paroles sont tirées des Saintes Écritures, et elles sont si vraies, qu'il suffit de les énoncer pour qu'un lecteur attentif comprenne, et soit aussitôt frappé de ce caractère de la folie des pécheurs. Aussi je croirais inutile de m'arrêter longtemps et de chercher à parcourir ces tristes ruines. Je les contemplerai un instant avec larmes.

Il oublie son origine : cet homme vient de Dieu, son âme descend du ciel, et il n'y pense plus, il a les yeux attachés à la terre et ne se souvient plus de rien.

Il oublie son nom et ses titres : enfant de Dieu, chrétien, c'est-à-dire disciple de Jésus; et ses destinées : héritier du ciel, fils de l'éternité; et il n'a plus d'amour, il n'a plus d'espérance, ni même de désirs pour cette patrie. Il est donné à la terre : *Homo terræ datus !* Il oublie ses promesses et ses serments : oui, il avait juré d'être à Dieu au premier jour, il a renouvelé ces engagements sacrés mille fois, et, infidèle, parjure, il n'y pense plus; il les viole à chaque instant. Il a oublié même sa propre expérience; il a vu la vanité, le vide, le néant de tous ces plaisirs insensés; il en a été dégoûté mille fois; il se disait lui-même désillusionné, et il oubliait aussitôt et revenait au mal. Il a senti l'épine du remords dans son cœur; il se croyait guéri, sauvé pour toujours, et quelques heures après, il avait déjà tout oublié, et il se jetait de nouveau dans le torrent des passions, comme un insensé. Il oublie son Dieu surtout, et sa loi qu'il déchire et foule aux pieds, et ses promesses, auxquelles il renonce si légèrement, et ses menaces qu'il affronte si imprudemment, et ses bienfaits et ses grâces dont il abuse constamment! Je vous le demande, si un homme venait, dans un autre ordre d'idées, à oublier ainsi toutes choses, si ce malheureux en venait à ne plus pouvoir se rappeler son nom, à ne plus savoir reconnaître son propre père; s'il ne pouvait plus, en un mot, se souvenir de rien, ni de ce qu'il a dit, ni de ce qu'il a fait, ni de ce qu'il doit faire, ne le regarderiez-vous pas comme un pauvre insensé? Et ne sera-ce donc que pour tout

ce qui touche à Dieu et au ciel, au salut et à l'éternité, que l'on resterait insensible? Croira-t-on toujours, qu'en matière de religion seulement, il ne peut y avoir de fous! Je vous dis que le nombre de ces insensés est incroyable, infini : *Stultorum infinitus est numerus.*

2° Mais voici maintenant d'autres ruines, celles de l'intelligence. L'intelligence est le siége même de la pensée, et de là toutes ces expressions ordinaires pour dire qu'un homme est fou : on dit qu'il a perdu l'intelligence ou l'esprit, quelquefois on dit qu'il a perdu la tête, parce que le front paraît être l'organe de ces opérations de l'âme, de même que le cœur est regardé comme le siége du sentiment. Eh bien! le péché ravage l'intelligence humaine et lui fait perdre toutes ses lumières... La lumière principale d'abord, qui est la foi, *luminare majus*, et la lumière seconde, inférieure, qui est la raison, *luminare minus;* et, privé de ces deux flambeaux, qui seuls pouvaient le diriger dans le chemin de la vie, ce pauvre insensé ne marche plus que dans les ténèbres, il heurte à chaque pas qu'il fait dans la nuit : *Stultus in tenebris ambulat.* (*Eccl.*, II, 14.)

Ce qu'il y a de plus déplorable dans cet état, c'est que le pécheur aime ses ténèbres, c'est que, loin de regretter la lumière qu'il a perdue, il ne veut plus la voir; il ne veut plus ni consulter sa raison, ni savoir la vérité; enfin, il ne veut plus comprendre, dit l'Esprit-Saint, de peur d'être obligé de faire le bien. *Noluit intelligere!* comme les fous véritables, qui n'ont nul regret de ce qu'ils ont perdu, parce qu'ils ne savent

pas, eux, leur malheur: au moins est-il plus probable que leur âme n'en a ordinairement ni l'appréhension, ni le sentiment, puisqu'ils ne peuvent jamais l'exprimer. C'est la seule différence que je trouve entre les aliénés ordinaires et les fous en matière de religion : *Noluit intelligere.* Pour ces derniers, c'est volontaire ; ils perdent librement l'intelligence, mais enfin ils n'en ont plus !

Aussi écoutez-les : ils appellent bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien. Toutes les idées fondamentales de la vie sont bouleversées dans leur esprit, comme les règles les plus sages de conduite sont brisées à chaque instant par le caprice de leur volonté. Ils ne vivent plus que d'illusions et de mensonges ; c'est leur nourriture ordinaire, dit le saint Prophète : *Comedisti frugem mendacii.* (Ose. x, 11.) Et ils aiment cette vaine pâture qu'ils cherchent avec ardeur. Pourquoi donc, enfants des hommes, fils de la lumière, *Filii lucis*, pourquoi votre cœur a-t-il aimé ces mensonges? *Filii hominum usquequo gravi corde, ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?* (*Ps.* iv, 3.) Ah ! c'est qu'ils ont perdu, avec l'innocence, le goût de la vérité, l'amour du bien.

Suivez les mouvements, étudiez les actions de ces pauvres insensés, vous y trouverez tous les principaux caractères de la folie : l'imprudence, l'inconstance, l'insouciance. — Imprudence : Ce malheureux a déjà si souvent éprouvé sa faiblesse ; il a été vaincu mille fois, mille fois blessé, et il court au même danger, il

s'expose de nouveau à la mort; le sage l'éviterait, mais l'insensé s'y expose : *Stultus transilit et confidit.* (*Prov.*, XIV, 16.) — Inconstance : Tandis que le sage de la religion est ferme au milieu de tous ses ennemis, calme au sein du danger, inébranlable dans ses desseins et ses résolutions; le pécheur est mobile, incertain, il tremble à chaque instant, il abandonne ses projets et laisse tomber ses armes; il change comme la lune, dit le Sage, et semble soumis à l'influence de cet astre : *Stultus sicut luna mutatur* (*Eccl.*, XXVII, 12.) — Insouciance : C'est encore un des plus tristes caractères de cette sorte de folie. Ainsi cet homme sait que, pour un moment de ce délire insensé, d'une passion honteuse, il s'expose à perdre tous les trésors et les bonheurs de l'éternité; il sait qu'il va perdre le ciel pour un peu de boue, et il est indifférent, il est tranquille, et, dans son aveuglement coupable, il n'éprouvera pas le moindre regret. Que dis-je? il joue avec le péché et s'amuse avec la mort. *Stultus illudet peccatum...* (*Prov.*, XII, 9), dit le roi Salomon; et, dans une autre sentence, le fou, dit-il, fait le mal comme en riant : *Quasi per risum operatur scelus.* (*Prov.*, X, 23.) Absolument comme les imbéciles et les fous : je ne puis me lasser de citer des paroles si frappantes et qui finiront par bien prouver la grande thèse de cet ouvrage et la proposition de chaque discours en particulier : *Stultorum*, etc.

3° La liberté est un don sacré de Dieu à l'homme. C'est une des plus saintes et des plus glorieuses préro-

gatives des créatures raisonnables, et l'âme qui perdrait cette faculté serait atteinte dans sa vie la plus intime; elle descendrait de son rang, et deviendrait semblable aux animaux, qui n'ont d'autre loi que leur instinct, et qui sont déterminés par la nature à faire chaque chose, toujours et partout de la même manière. L'homme a devant lui le bien et le mal, la vie et la mort, il peut choisir. Il est si libre, si indépendant qu'il peut même résister à Dieu. Dieu lui donne des lois, il peut ne pas obéir; Dieu lui demande son cœur, il peut le lui refuser. « Donne-moi ton cœur, » dit le Seigneur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi...* (*Prov.* xxix, 26.) « Je suis à la porte et je frappe, » *Sto ad ostium et pulso.* (*Apoc.*, iii, 20.) Il pourrait enlever ce cœur de vive force; il pourrait briser cette porte et entrer victorieux; non, il demande, il frappe, il attend et respecte la liberté qu'il nous a donnée. Il n'y a qu'une chose qui puisse priver l'homme de cette grande et noble faculté, c'est le péché, c'est la passion qui l'asservit et l'enchaîne. Le malheureux qui commet le péché devient esclave du péché : *Qui facit peccatum servus est peccati* (Joan., viii, 34); et celui-là seul est libre qui sait dominer les mouvements de son cœur : *Ille solus vere liber est qui cupiditatibus immunis est.* (S. Chrys.) Mais l'âme, ainsi dégradée par la perte de sa liberté, tombe dans une sorte d'abrutissement; et cette servitude n'est autre que la folie même du péché. Cela sera abondamment prouvé dans les discours suivants, lorsque nous traiterons de quelques maladies plus spéciales,

comme le respect humain et l'impureté, qui privent l'homme de son libre arbitre et le courbent sous la plus honteuse tyrannie. Je me contente, en ce moment, de démontrer la proposition générale, et je dis que tout péché asservit l'âme, que toute passion la captive et l'enchaîne, et qu'il y a ainsi une foule de malheureux pécheurs, qui, en se livrant au mal avec imprudence, sont devenus semblables à ces pauvres insensés qu'on est obligé de lier ou d'enchaîner; ils ne sont plus libres, ils ne savent plus ce qu'ils font : *Ignorans quòd ad vincula stultus trahatur.* (*Prov.*, VII, 22.) C'est une vérité terrible, de foi, de raison et d'expérience. Il n'est pas nécessaire de le prouver ici plus longuement : les pauvres pécheurs en conviennent eux-mêmes, ils disent simplement que c'est plus fort qu'eux, qu'ils étaient comme fous, qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient. Plaignons-les, mais n'oublions pas cet aveu ; ils sont fous, ils ne savent ce qu'ils font ; donc le péché ravit à l'homme cette glorieuse prérogative de la liberté.

4° Il ne nous reste plus qu'une dernière preuve à donner pour démontrer la folie des pécheurs. Ils sont frappés dans la partie la plus vitale et la plus intime de l'âme, je veux dire le sentiment, le cœur. Ils n'en ont plus. Je ne puis indiquer ici que des preuves générales, puisque les études spéciales que nous aurons à faire sur quelques maladies, nous donneront l'occasion de constater ce fait immense de l'insensibilité ou de la dureté des cœurs, séparés de Dieu par le péché, et abandonnés au

mal. Mais n'est-il pas évident que, le péché étant la plus noire des ingratitudes, celui qui le commet et qui surtout vit dans l'habitude du vice, a perdu tout sentiment de reconnaissance et d'amour pour Dieu son père? Il ne le connaît plus, il l'outrage sans cesse, il va, selon le langage du grand Apôtre, jusqu'à le crucifier dans son cœur, et cela au moment même où ce grand Dieu le comble de ses bienfaits, et en se servant même de ses bienfaits pour l'outrager! Car, enfin, c'est toujours en abusant de la vie que Dieu lui garde, et en tournant contre lui quelqu'une de ses facultés admirables dont il a été doué par son créateur! « O peuple insensé! dit le Seigneur par la bouche de son prophète; peuple sans cœur!... » *Populo stulte, qui non habes cor!* (Jer., v, 21.) « Que t'ai-je fait pour que tu m'oublies, pour que tu m'abandonnes. » *Populo meus, quid feci tibi?...* (Mich., vi, 3.) « Que t'ai-je fait pour que tu m'outrages, et que tu me persécutes ainsi? » *Quid feci tibi?* « Que t'ai-je fait pour que tu me donnes ainsi la mort? » *Quid feci tibi?* — « Mais leur cœur n'entend pas, dit-il, leur cœur insensé demeure indifférent à ma plainte... » *In omnibus his insensatum est cor!* (*Eccl.*, xvi, 20.) « Oh! malheureux! comprenez donc enfin, et revenez à votre Père. » *Intelligite, stulti, aliquando et sapite.*

III. Nous n'avons plus qu'une simple et dernière considération à faire, pour terminer cet examen général de la division des insensés, auxquels nous avons donné le

nom commun de pécheurs ; et, pour la traiter avec un peu d'ordre, je poserai d'abord trois questions. Ne peut-on pas espérer de guérir quelques-uns de ces malheureux? Quels sont les remèdes plus efficaces? et à quels signes, enfin, peut-on reconnaître qu'un pauvre pécheur est réellement guéri? Car on pourrait s'y tromper ; il y en a qui retombent souvent dans ce triste état, et ces rechutes fréquentes constituent comme une classe distincte et une maladie spéciale, qu'on appelle la folie intermittente.

1° Et d'abord il est certain qu'ils peuvent guérir ; on peut l'espérer, on doit y travailler avec ardeur et constance. Dieu même le désire ; n'a-t-il pas dit : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il vive, qu'il comprenne en son cœur, qu'il revienne à moi, et je le guérirai : *Corde suo intelligat et convertatur, et sanem eum.* (Is., VI, 10.) Il n'oublie jamais ses enfants, il les regarde avec tendresse ; il leur parle avec bonté ; il est toujours prêt à leur pardonner. Non, pauvres pécheurs, vous n'êtes pas abandonnés. Dans vos ténèbres, n'avez-vous pas vu quelquefois briller un éclair? C'était un regard de Dieu. N'avez-vous pas entendu sa voix douce et forte, comme la plainte de la colombe ou l'éclat du tonnerre? au milieu du bruit et des orages de toutes les passions, ne l'avez-vous pas reconnue, cette voix de votre Père? Et, dans quelques instants lucides, n'avez-vous pas eu une pensée de votre âme, un souvenir de votre Dieu, de votre éternité?... Ah ! si vous aviez voulu !... que dis-je ? si vous vouliez, au-

jourd'hui même, à cette heure, en lisant ces lignes, vous pourriez encore guérir et vous sauver. *Intelligite, stulti, aliquando et sapite!...* Oui, vous le pouvez, si vous voulez.

2° Mais que faut-il faire, quels sont les plus efficaces de tous les remèdes pour guérir ces pauvres insensés?... Ah je le dirais bien; mais je sais qu'ils ont une extrême répugnance pour les prendre; il faut pour ainsi dire les forcer, comme il sera dit aussi bientôt dans la suite de ce traité. Contentons-nous donc aujourd'hui de les indiquer seulement: c'est la prière d'abord, c'est le sacrement surtout de la pénitence, et la divine Eucharistie. On peut espérer qu'un pécheur sera bientôt guéri, s'il commence à prier; on peut assurer qu'il est déjà guéri, s'il témoigne de la confiance au médecin de son âme, parlons plus simplement, s'il va se confesser; on peut lui promettre qu'il ne retombera plus, s'il va souvent à la table sainte de son Dieu, s'il communie avec ferveur. Mais hélas! il y en a si peu qui recourent à ces remèdes puissants et salutaires. — Priez donc, ô vous qui lisez cette page, *Deus, tu scis insipientiam meam*, ô mon Dieu, qui voyez ma folie, ayez pitié de moi.... Dites en votre cœur: j'irai faire l'aveu de ma faute, *Dixi: Confitebor adversum me injustitiam meam Domino.* (*Ps.* XXXI, 6.) Allez, pauvre enfant prodigue, reprenez votre place au banquet de la maison paternelle; et votre Dieu, votre père vous pardonnera, il vous sauvera.

3° A quels signes peut-on reconnaître qu'un de ces

pauvres insensés va guérir? quels symptômes pourront nous donner cette espérance? La réponse à cette question est toute entière dans la parabole même de l'enfant prodigue, cette page la plus belle de toutes les divines Écritures. — Tant que le pécheur rira et vous paraîtra dans l'ivresse de la joie ou du bonheur, vous n'avez rien à espérer : *Fatuus in risu.. Stultitia gaudium stulto.* (*Prov.*, xv, 21.) L'insensé est toujours dans les rires; sa folie même lui est une cause de joie. Mais s'il commence à paraître un peu plus sérieux et grave, s'il réfléchit un jour, si vous le voyez pleurer surtout... ah! il est près de guérir. Tant que ce malheureux enfant a été dans les fêtes et les banquets, environné d'amis flatteurs, tant qu'il a pu avec ses trésors vivre dans l'abondance et l'ivresse, sa folie n'a point cessé; il ne pensait même pas à son père; mais quand il se vit abandonné de tous, et que, pauvre esclave il menait paître dans les champs un troupeau immonde; quand mourant de faim et réduit à désirer la nourriture dégoûtante de ces vils animaux, il commença à réfléchir un peu, il se souvint tout à coup de son père, et versant des larmes, il dit : Que je suis malheureux! moi ici je meurs de faim, tandis que les serviteurs de mon père ont du pain en abondance! Ah! je me lèverai, j'irai trouver mon père, mon bon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché!... Le voilà guéri, le voilà sauvé; car vous savez comment il a été reçu par son Père, et quel pardon lui fut donné! — Eh bien! c'est ainsi que les pécheurs, ces

pauvres insensés reviennent à la raison et à leur Dieu. C'est par le malheur ordinairement et par les larmes. Alors ils se rappellent les jours de l'innocence et de la paix; ils se souviennent de Dieu et de ses miséricordes, ils réfléchissent, ils comparent et ils reviennent. Ah! ne craignez donc pas de prier pour ces infortunés, et de demander à Dieu des douleurs, puisque c'est le seul moyen de les sauver. Et vous, pauvres pécheurs, qui souffrez, sachez que c'est une preuve que Dieu vous aime encore, un signe certain qu'il veut vous sauver. *Timeo fortunatum peccatorem*, dit un saint docteur; je tremble quand je vois un pécheur heureux, je pense qu'il ne guérira jamais de sa folie, qu'il ne sortira point de ses fatales illusions; mais s'il souffre, s'il pleure, ah! j'espère.... et je suis sûr que bientôt il y aura une belle fête dans les cieux, quand la miséricorde et la vie tomberont sur cet enfant. On l'aurait cru perdu pour toujours, et on l'a retrouvé; on l'aurait cru mort, et on le verra plein de vie et d'amour entre les bras de son père; on le verra assis à la table de son Dieu.

TROISIÈME CLASSE

LES MONDAINS

Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi!

La sagesse de ce monde n'est-elle pas une folie aux yeux de Dieu?

(1 *Cor.*, I, 20.)

La troisième classe des insensés, parmi ceux qui se disent croyants, et qui veulent garder le nom de chrétiens, se compose de tous ceux que nous désignerons, nous, par le titre de mondains, et ce titre leur convient beaucoup mieux. Nous appelons mondains ces demi-chrétiens qui voudraient comme rapprocher le ciel de la terre, réconcilier Jésus-Christ et son saint Évangile avec le monde qu'il a maudit, et pour lequel il n'a pas même voulu prier à sa mort : mondains, ces hommes qui vivent de l'esprit du monde, et qui se plaisent dans ses vanités et toutes ses pompes! et nous définissons le monde lui-même en deux mots : C'est l'ennemi de Jésus-Christ et l'ennemi des âmes. — Or il n'y a rien de plus varié, de plus mobile et de plus agité que la partie de l'édifice consacrée à tous ces pauvres aliénés. On pourrait facilement s'y tromper, si l'on n'était d'avance prévenu qu'il n'y a que des fous dans cet asile. L'étude que nous ferons auprès de ces malades est des plus importantes, mais aussi des plus difficiles,

précisément à cause de ce caractère léger; on ne peut arriver à aucun résultat par la réflexion, parce que d'abord la plupart ne se croyent pas malades, et ils sont si frivoles qu'on ne peut fixer leur attention sur rien; ils ne vivent que d'illusions et de mensonges.

La folie des mondains offre trois caractères particuliers. 1° Elle est très-ridicule. 2° Elle est souverainement dangereuse. 3° Elle est extrêmement malheureuse.

I. C'est une folie bien ridicule que celle des mondains. Il est certain que, pour un homme qui a sa raison et qui réfléchit, il n'y a rien de plus curieux, je dirais même de plus amusant que ce spectacle, si Dieu n'était pas offensé, si les âmes ne devaient pas se perdre au milieu de toutes ces petitesses et de ces vanités. Je comprends bien le contraste de ces deux philosophes, dont l'un riait sans cesse et l'autre pleurait toujours; car il y a de quoi rire vraiment, dans ce spectacle, mais aussi que de motifs pour verser des larmes! Il n'y a rien de plus petit, de plus frivole que la vie des mondains et des mondaines, si vous pouviez pénétrer leurs pensées!... Mais il suffit de les voir eux-mêmes, de les entendre parler un peu, et ils parlent beaucoup; surtout, il faut les voir agir.

Et d'abord considérés en eux-mêmes et seulement à l'extérieur, les mondains sont déjà très-singuliers: il y a quelque chose d'étonnant dans leur personne; on a peine à reconnaître une créature raisonnable et surtout

un enfant de Dieu. L'âme disparaît sous cet amas de vanités; elle est cachée sous ces enveloppes et comme étouffée sous ce poids. Il ne reste plus rien de céleste ou de divin dans l'homme : le front s'est abaissé, l'œil s'est éteint; l'image de Dieu est si changée et si altérée qu'on ne peut plus la retrouver sous cette forme.

Mais entrez dans cette âme et tâchez de voir ce qui l'occupe, à quoi elle pense. Elle se voit condamnée comme intelligence à ramper sur la terre, et à s'y livrer, en qualité d'esclave, à mille soins petits et minutieux; elle ne songe qu'à ses vanités mondaines; elle ne travaille que pour l'ornementation de son corps. Modes et toilettes, bals et spectacles, visites à faire ou à recevoir, banquets et concerts, chevaux et voitures; voilà le cercle dans lequel ces malheureux tournent sans cesse, voilà tout le sujet de leurs pensées et de leurs méditations. Et la preuve, c'est qu'ils ne parlent pas d'autres choses, ils n'ont donc pas d'autres idées? C'est le fonds toujours inépuisable de tous les entretiens du monde et de ces conversations si vives et si animées des plus beaux salons. Ces insensés répètent toujours la même chose et sur le même ton, à la ville comme à la campagne; le nom d'un cheval et celui d'une danseuse se trouvent dans toutes les bouches à la fois, on en parle avec enthousiasme, avec envie, avec admiration[1]! On ne vante, on ne blâme que sous

[1] Le *Gladiateur!*... En a-t-on parlé de ce fameux cheval! Un gentlemen, au retour des courses, disait, en pleurant de joie, que c'était le *Bossuet* de la race, la gloire de la France!... Grand honneur pour

l'inspiration de cet esprit du monde, qui fausse tous les jugements et trouble toutes les idées. Il n'y aurait pas plus de désordre ni de confusion dans une réunion de fous; en vérité, on n'y entendrait pas plus de sottises, dans un jour.

Que sera-ce donc, si maintenant nous venons à entrer dans la vie même de ces pauvres insensés! Tous leurs jours se ressemblent, et se passent, à quoi? Pour les hommes, à fumer, à friser leurs moustaches; il y en a qui vont à cheval, d'autres qui jouent aux cartes. Pour les femmes, elles se perdent dans leurs chiffons; elles courent d'un magasin à l'autre, elles se couvrent de parfums, de pommades, et de deux ou trois couleurs. Il y en a qui passent presque toute la journée à s'habiller de différentes manières; le matin, à midi, le soir. C'est la plus grosse affaire sans comparaison, comme pour les hommes, c'est de mettre leur cravate et un gant!... O vanité des vanités! Mais n'est-ce pas là une véritable folie de consumer sa vie entière dans ce misérable travail? d'y mettre son cœur, d'y consacrer son âme enfin? *Stulto labore consumeris.* (*Exod.* XVIII, 18.) O pauvres mondains, quelle folie que de s'occuper ainsi et de vivre pour ces riens!.. Malheur, dit le Prophète, malheur à ceux qui se réjouissent, et qui mettent leur bonheur dans le néant! *Qui lætamini in nihilo!* (*Amos*, VI, 14.) Il n'y a rien de plus pitoyable que ce travail ridicule,

l'*Aigle* de Meaux!... Quant aux autres *célébrités* du monde, je n'ose pas, même en note, dire leur nom tout entier. C'est une *Ri.****! C'est *la Pa.**** ou *la Th.****!

et de plus risible que cette vie insensée et tourmentée : *Vana sunt opera ejus et risu digna!* (*Jer.*, LI, 10.)

II. La folie des mondains est une des plus dangereuses, pour plusieurs raisons ; et elle est dangereuse pour eux-mêmes et pour les autres, parce qu'ils ne vivent que de mensonges et de malices. Et puis elle a un caractère singulier, c'est qu'elle est contagieuse quelquefois et même épidémique par imitation. Les mondains ne peuvent voir rien faire à un autre, sans qu'ils ne veuillent le faire tout de suite ; c'est évident, il n'y a qu'à voir la mode : ils s'y croient tous obligés, ces pauvres malades.

Mais commençons par le caractère du mensonge. Cela n'est pas étonnant ; le monde, dit l'Apôtre, *Mundus totus in maligno positus est* (JOAN., V, 19), le monde est tout dans le faux, il ne vit que dans cet élément du mal et de l'erreur. Et quel est le prince du monde? C'est le père même du mensonge, celui qui, à l'origine des temps, n'a pu se tenir dans la vérité, et qui, sous la forme du serpent, a trompé nos premiers parents. Il règne dans le monde par la ruse et la séduction, et il souffle partout son esprit d'erreur et de mensonge. — Ne vous fiez donc pas à ces pauvres malades ; il ne faut pas croire un mot de ce qu'ils disent. Ils soutiennent tout d'abord qu'ils ont parfaitement leur raison, qu'ils n'ont jamais été fous. C'est un symptôme, au contraire ; ils mentent toujours. On peut comparer les plus belles sociétés du monde à ces réunions nombreuses qu'on y

voit se former quelquefois, aux jours de ses plus grandes folies et vanités. On rassemble une foule de personnes qui ne peuvent se reconnaître, parce que chacun s'est caché sous un travestissement plus ou moins étrange : tous se sont appliqués à se déguiser parfaitement. Le plus habile est celui qui aura le mieux trompé les autres sur son état, sur son nom, sa fortune, tout enfin. Tel qui porte le plus riche costume, n'est peut-être qu'un pauvre inconnu, méprisé de tous ceux qui sont là. Celui qui porte l'épaulette et l'épée d'un général n'est peut-être qu'un lâche, ou même une femme timide; et celui qui est couvert de la robe d'un magistrat n'est peut-être qu'un misérable forçat libéré. Il n'y a donc partout autour des invités que ruse et mensonge; mais, là du moins, on est averti, et il faudrait être bien fou pour juger sur ce que l'on voit ou ce que l'on entend. Eh bien! tel est le monde ordinaire, et ce qu'on appelle le beau monde; tels sont les mondains : ce sont des menteurs, *Amat et facit mendacium* (*Apoc.*, XXII, 15).

Disons d'abord un mot des petits mensonges habituels, et auxquels on ne fait pas la moindre attention, parce que c'est généralement admis dans ce grand monde. N'est-ce pas tout à fait d'usage de tromper sur son âge d'abord, sur son nom, son teint même et sa taille, sur sa fortune aussi. — Son âge, on le diminue toujours un peu... Son nom, on le change quelquefois par l'heureuse addition d'une simple particule, ou bien on y ajoute un titre; c'est encore plus avantageux. La fortune : que de petits mensonges de luxe pour paraître

plus riche qu'on n'est réellement!... Est-ce bien de l'or toujours qui brille dans l'ameublement? est-ce le feu de vrais diamants qui étincelle dans la parure?... N'est-il pas de bon ton d'augmenter un peu les chiffres, lors même qu'on parle d'affaires sérieuses, comme de mariage? n'est-ce pas même permis aux notaires de la capitale au moins, quand ils s'entendent, comme on dit? Sur la personne même des pauvres mondains, que de petites ruses encore et de perfides artifices! *Nimium ne crede colori!* Ne vous fiez pas trop à la couleur qui charme les yeux... Ce teint n'est pas naturel peut-être; peut-être que ces dents si blanches ne tiennent pas, et que ces cheveux n'appartiennent à celle qui les porte, que parce qu'elle les a payés. Mais enfin ce ne sont là que de très-petits mensonges.

Il y en a de bien plus graves et de plus sérieux dans le monde; et je vais indiquer les sources principales de toutes ces perfidies. Fausses maximes d'abord, et fausses vertus. — Fausses maximes : les mondains ont un langage diamétralement opposé à celui de la vérité même ou de l'Évangile. Tout ce que Jésus-Christ condamne, le monde l'exalte; tout ce que Jésus-Christ recommande, le monde le méprise. Écoutez : Heureux les pauvres... Heureux ceux qui pleurent, et ceux qui souffrent, et ceux qui pardonnent... Faites pénitence... Cherchez avant tout le royaume des cieux... Et le monde, au contraire..... *Beatum dixerunt cui hæc sunt* (*Ps.* CXLIII, 15), heureux les riches. Il aime le plaisir, commande la vengeance, c'est un devoir d'hon-

neur... etc... Où est donc la sagesse? où est la folie? — Fausses vertus, car, dans le monde, elles manquent de vérité dans le principe même et dans les effets ou la fin. Aussi partout vous verrez des ruines de ces vertus naturelles et purement humaines. L'humilité n'est que de la vanité, de l'orgueil à peine dissimulé. La douce charité, dénaturée par le langage de ce monde insensé, perdra même son nom; on l'appellera de l'humanité, de la bienfaisance; et, au lieu des grands sacrifices et des dévouements que nous admirons dans les saints, elle s'installera dans des bureaux bien chauffés, et elle y distribuera des soupes économiques. La philanthropie ira jusqu'à proscrire la mendicité, jusqu'à défendre l'aumône. Certes, je ne puis avoir l'intention de blâmer ici ce qui a pu être sagement prescrit dans quelques départements, et pour prévenir des abus; je prétends seulement prouver que les vertus chrétiennes sont plus vraies que toutes les vertus du monde, même soutenues par des règlements de police.

Amat et facit mendacium. (*Apoc.*, XXII, 15.) Oui, ce monde aime le mensonge : les mondains eux-mêmes sont tous des menteurs, et quelquefois c'est jusqu'à l'hypocrisie la plus honteuse qu'ils descendent, pour feindre des sentiments nobles et religieux, et entrer ainsi dans les familles les plus honorables. Des mères trompées par ces fausses apparences ont malheureusement compromis l'avenir de leur fille unique, et n'auront jamais assez de larmes pour pleurer une vie toute brisée. Mais détournons ces pensées trop tristes, et

disons encore un mot, qui soit comme le résumé même de toutes ces folies et de ces mensonges. — *Amat et facit mendacium.* Ces malheureux ne se nourrissent vraiment que de cela. Ainsi la flatterie est pleine de mensonge, les mondains en raffolent. — La calomnie est un mensonge, c'est l'aliment le plus ordinaire de toutes ces brillantes assemblées. — S'il y a des livres dans un salon, ce sont des romans, toujours des romans, parce que ces vains récits d'aventures fabuleuses ne contiennent que des mensonges, et qu'il leur en faut toujours. Ces pauvres malades ont besoin d'émotions ; ils en cherchent partout ; ils pourraient en trouver de grandes, de profondes, dans le spectacle de la nature ; ils pourraient verser des larmes abondantes au spectacle de l'indigence et de la charité ; mais les douleurs vraies les toucheraient peu ; ils courent au théâtre, et l'image ou le récit d'infortunes simulées les ravissent ; les plaintes et les gémissements payés de la scène les font pleurer ; et ces pauvres insensés se retirent bien contents d'avoir été touchés jusqu'aux larmes, pour leur argent. O folie ! ô vanité des vanités !

Voulez-vous garder le souvenir de tant de misères ? Il nous suffira de mettre sous vos yeux une image de ces assemblées mondaines et, comme on dit aujourd'hui, un tableau vivant de ce monde. Vous allez le reconnaître ; et peut-être ne pourrez-vous vous empêcher de sourire en voyant démasquer cet esprit de mensonge. Je suppose une belle, une grande soirée, une de ces réunions nombreuses, où la conversation s'anime,

s'égaie et se nourrit de ces mille et mille petits et grands mensonges dont j'ai parlé plus haut. Mais la charité quelquefois n'y est pas plus respectée que la vérité, et voilà qu'un nom vient d'être prononcé, et livré comme par hasard à toute cette assemblée... C'est le nom de M. le Marquis de*** ou de Madame la Comtesse de *** ; et tout le monde aussitôt de parler à l'envi : on loue, on vante, et puis on blâme ; et bientôt l'on critique, on plaisante, on rit des manières et des prétentions ridicules de cette personne, absente, bien entendu ; on se moque de sa mise, du ton provincial qu'elle a gardé, et d'autres misères ; puis on en vient aux qualités de l'esprit et du cœur. La conversation s'échauffe par degrés, et la médisance et la calomnie commencent à circuler à plaisir ; tout le monde a un petit mot à raconter, une charge à faire, un ridicule à prêter, quelque trait enfin à lancer sur cette personne. On rit partout, on s'amuse à ses dépens ; et voilà que tout à coup un grand laquais entre dans le salon, et annonce le monsieur ou la dame en question... Et voyez donc le changement de scène ! A ce nom, tout le monde se lève et s'empresse. C'est à qui fera le plus d'amitié et témoignera plus de respect à cette personne. C'est un bonheur, dit-on, de la revoir enfin... il y a si longtemps qu'on soupirait après ce jour heureux !... — Nous parlions encore de vous il n'y a qu'un instant, dit un autre avec l'expression de la joie et un sourire délicieux... Et tous ces fades compliments et ces éloges perfides vont continuer jusqu'au départ de cette pauvre

personne, qui s'applaudit d'être venue et qui se félicite d'une si belle réception!... Oh! les menteurs! les menteurs!... Oh! les pauvres insensés!... Et voilà pourtant le monde de tous les jours, le monde que vous aimez vous-même, celui qui perd tant d'âmes!... Malheur, malheur à ce monde! Mais vous, pauvres malades, que ne puis-je espérer de vous guérir tous et de vous sauver! En vous apprenant à le connaître, ce serait vous apprendre à le mépriser, à le craindre, à le haïr.

Les enfants de lumière, en effet, les vrais chrétiens, les sages de la terre, non-seulement se défient du monde et de tous ses mensonges, mais ils le méprisent et le maudissent, comme le divin Maître l'a maudit au jour même de sa passion, parce que c'est un cruel tyran et l'ennemi des âmes.

III. La folie des mondains est donc extrêmement malheureuse. On ne le croirait pas, parce qu'ils paraissent toujours en fêtes. Il y a sans cesse, dans ce quartier de l'asile, des concerts, des banquets joyeux, des spectacles, des cris et des éclats de rire bruyants, mais c'est encore là un mensonge. Rien de plus triste, au fond, que la vie de ces pauvres malades. On est obligé de les surveiller avec le plus grand soin, et, malgré la vigilance de ceux qui les gardent, il y en a souvent qui se tuent de désespoir. Ces excès déplorables ne doivent pas être attribués seulement aux sombres passions, qui règnent parmi les mondains, et aux déceptions continuelles de cette vie agitée de plaisirs faux et frivoles, mais au

caractère même de ce monde cruel dont ils sont partisans... « C'est un maître dur et barbare, dit Jésus-Christ, qui ne peut s'empêcher de nous haïr. » Et les mondains, ces pauvres insensés, sont à la fois *esclaves* et *martyrs* de ses tyrannies incessantes. Il y en a de grandes et de petites, et je ne saurais dire celles qui contribuent le plus au malheur et au désespoir de ces infortunés, qu'elles finissent presque toujours par jeter dans la plus sombre mélancolie.

1° Et d'abord, les mondains sont esclaves. Les plus grandes tyrannies du monde viennent des passions qui ravagent les âmes, et qui vont jusqu'à les dégoûter de la vie. C'est l'égoïsme, l'orgueil, l'intérêt surtout; et de cette source féconde et impure, on voit sortir tous les autres vices qui dévorent la société et brisent les familles. Savez-vous ce que l'on trouve dans ce beau monde et dans ses fêtes brillantes? Les passions exaltées de l'envie, de la jalousie... des petites rivalités de rien qui montent vite jusqu'à l'aversion... des antipathies qui vont jusqu'à la haine perfide, la rancune et la vengeance. De la plaisanterie on passe à la médisance, à la calomnie, aux sombres désirs, aux passions sourdes, qui éclateront un jour, et demanderont la mort... oui, la mort!... On a vu de ces pauvres insensés s'entr'égorger pour un rien, qu'ils appelaient un point d'honneur. On a vu des hommes du monde demander du sang; et, pour un mot, chercher à donner la mort à leurs frères, à leurs amis d'enfance; comme on voit tous les ans, dans les tristes asiles de la démence, quel-

ques fous furieux, trompant la vigilance des serviteurs qui les gardent, se jeter sur un autre, et parfois même sur le maître de la maison, le frapper sous un vain prétexte, et le tuer, sans l'ombre de raison. Est-il rien de plus dangereux et de plus malheureux que cette folie? Mais si le délire ne va pas jusqu'à ces grands excès, combien de tristes malades, après mille déceptions, se voyant toujours trompés par la vaine espérance d'un bonheur que le monde promet et qu'il ne peut donner, combien se sont laissés abattre et décourager! et combien, dans ces moments de désespoir qui les privent en partie de leur libre arbitre, n'ont-ils pas brisé tous les liens qui les rattachaient encore à la vie! On les a vus mourir, victimes de ce délire sombre, que les médecins appellent la mélancolie.

Mais ce sont là des désordres encore assez rares, grâce au ciel et à la protection des anges qui nous gardent contre l'esprit homicide et le cruel tyran des enfers. Pour le tourment et le malheur des mondains, j'ai dit qu'il y a une foule d'autres petites tyrannies et de mesquines vexations de tous les jours, et qui, seules, pourraient suffire pour prouver qu'ils sont victimes d'une folie bien malheureuse... Quand je ne parlerais que de la mode, par exemple, et de toutes les exigences de ses lois insensées. Il faudrait bien le reconnaître, c'est une véritable tyrannie, un assujettissement pitoyable, une servitude odieuse, que ce mouvement perpétuel dans un petit cercle; d'où il n'est pas permis de sortir; et tous les pauvres mondains, ces tristes malades,

sont les vrais esclaves et les martyrs de cette vaine et ridicule puissance.

Ils sont esclaves, c'est évident, et je les atteste eux-mêmes. Quel ennui! quelle gêne affreuse que les lois impérieuses de la mode! Elles changent plus souvent que tous les codes et que toutes les chartes du monde; et celles qui sont plus incommodes sont encore celles qui durent plus longtemps. Ils voudraient bien s'affranchir de cette misérable étiquette, secouer, briser ce joug insupportable; mais on ne le peut pas. On est forcé d'obéir, on est condamné à s'habiller de telle et telle manière, pour la forme au moins, si ce n'est pour la couleur. Vous voudriez bien vous contenter de vous habiller une fois par jour; c'est bien assez, en effet; mais non, ce tyran ne le veut pas. La mode, pour les dames, au moins, commande trois sortes de toilettes; il faut obéir, et l'on commence, le matin, à travailler une petite heure pour prendre le premier uniforme; c'est le plus simple, pourtant; l'après-midi, une grande heure pour changer de costume et sortir; mais le soir, oh! pour la toilette du soir, pour la grande tenue et la mise par excellence, il faudra bien deux heures[1]. Oh! pauvres esclaves, que je vous plains! pauvres insensées, que j'ai pitié de vous! Mais il y a bien d'autres sacrifices que celui du temps. Pour obéir aux caprices de ce tyran de la mode, il faut payer un gros impôt d'argent;

[1] Toilette du soir, qu'on a si bien définie par un mot qui dispense de tout commentaire : toilette incomplète. Il y manque beaucoup de choses, en effet.

les plus riches s'en plaignent, et ils ont bien de la peine à en venir à bout, sans faire de dettes : tant le monde est prodigue des biens de ces malheureux serviteurs, de ceux qui suivent ses lois ! Faut-il parler encore de tant d'autres usages, ou supplices qu'il faudra nécessairement subir ?... Et les visites à recevoir ou à rendre, quel ennui, la plupart du temps !... Vous aviez besoin de repos, vous auriez voulu rester un peu tranquille chez vous ; non, c'est impossible, il faut sortir par la pluie, et aller voir cette personne que vous n'aimez qu'à demi, ou bien il faut recevoir cette autre que vous aimez encore moins, et faire bonne contenance pendant une heure entière que va durer ce supplice. Ah ! que le Prophète avait raison de se moquer de ces pauvres esclaves ! « Ils auront, dit-il, des maîtres ridicules, de petits tyrans qui s'amuseront à les tourmenter de mille manières, et pour des riens. *Tyranni ridiculi ejus erunt...* » (*Hab.* I, 10.) Mais les tyrans ne faisaient pas seulement des esclaves ; ils faisaient des martyrs. Vous allez voir.

2° Les mondains sont de vrais martyrs : c'est incroyable tout ce que le monde fait souffrir à ces pauvres insensés. Ils sont tous condamnés à des supplices très-variés, et quelques-uns même à mort, positivement. Oui, il y en a tous les ans qui meurent victimes de ce cruel tyran. — Commençons par les tortures ordinaires, et parlons encore de la mode. Mais vraiment, sans chercher à vouloir jouer sur les mots, ce qui ne serait pas assez digne d'un sujet grave en lui-

même, quoiqu'on ne puisse s'empêcher d'y prendre par moments le ton de l'ironie et la couleur de la satire, ne peut-on pas comparer nos jeunes mondains et surtout nos belles mondaines à ces vrais martyrs d'autrefois, qu'on brûlait sur les bûchers ardents, qu'on étendait sur les chevalets, et que l'on tourmentait de mille et mille manières? Je vois qu'on les serre et qu'on les étreint, comme eux, dans des liens et des ceintures apprêtées avec tant de violence, qu'ils ne peuvent plus respirer... Oh! pauvres femmes, la nature ne vous avait pas ainsi créées; vous deviez avoir plus de liberté pour souffler, remuer et marcher!... Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, jusqu'à l'extrémité des doigts, tous vos membres sont serrés, pressés et contrariés dans leurs mouvements... On approche de votre tête des fers ardents; vous demeurez des heures entières immobiles, pendant qu'on travaille à vous faire souffrir pour vous parer, pauvres victimes! Mais vraiment vous êtes presque aussi mal dans vos habits que nos aliénés avec la camisole de force, et aussi embarrassées de ces paquets énormes de vêtements immenses et qui gênent la marche et le repos, que nos martyrs de la Chine : cet appareil ressemble assez bien à ce qu'ils appellent une cangue et une *cage;* n'est-ce pas même le nom que vous donnez à tous ces ressorts d'acier qui vous enferment? Vous portez des bracelets; pourquoi ne pas dire des menottes? N'est-il pas vrai que le monde, ce cruel tyran, a demandé au moins à toutes les petites filles quelques gouttes de sang, pour

suspendre à leurs oreilles un anneau d'or?... Mais ce n'était là qu'un premier signe d'engagement à son service. Ajouterai-je le tourment des veilles prolongées, de la faim, de la soif, du froid, du chaud, que les malheureuses victimes du monde sont si souvent exposées à endurer pour lui plaire, et même pour prendre part aux plus grands plaisirs de ses partisans? Parcourez seulement une journée des deux principales saisons, à la ville comme à la campagne, et vous vous rappellerez une foule de ces petites et insupportables tyrannies. Il faut être fou pour s'y laisser ainsi condamner : *Tyranni ridiculi ejus erunt...*

Mais voici quelque chose de bien plus grave. Combien parmi ces malheureux esclaves sont réellement et positivement morts victimes de ces persécutions odieuses! Qui ne l'a pas entendu raconter? Un tel a été condamné à donner sa vie dans un duel : l'honneur, le faux honneur du monde l'obligeait à mourir. Telle jeune personne a contracté dans une belle soirée la maladie, qui vient de la conduire au tombeau. Après une de ces brillantes fêtes du soir, bals ou spectacles, quand, à l'atmosphère embrasée d'un salon ou du théâtre, a succédé tout à coup l'air froid et glacé de la cour d'honneur ou de la rue, elle a respiré la mort. Ah! si Jésus-Christ en avait demandé autant à ses disciples, ne dirions-nous pas que sa loi est impossible et son joug trop pesant?

3° Ce qu'il y a de plus triste à dire, c'est que cette folie du monde et ces tyrannies vont jusqu'à faire

des apostats. Ce serait bien facile de le prouver pour toutes les passions, et surtout pour la faiblesse du respect humain. Mais je ne parle encore ici que des usages et même de la mode, et je soutiens que souvent cet esclavage ira jusqu'à l'apostasie véritable. Ce crime, en effet, peut se consommer de bien des manières. Aux jours de persécution, on a vu des tyrans qui se contentaient du silence, d'un geste, d'un signe, et ceux qui avaient la faiblesse de se taire, de laisser tomber quelques grains d'encens devant l'image des dieux, ou de porter le signe de l'idolâtrie, étaient sûrs d'éviter la mort ; ils étaient vraiment apostats. L'Église pleurait sur ces lâches et indignes enfants, traîtres à Dieu et renégats de la foi. Eh bien ! je dis que le monde aussi pousse jusqu'à l'apostasie de Jésus-Christ et de son Évangile, quand il commande à des chrétiens de se couvrir de toutes ces vanités, quand il invite à ses plaisirs coupables, à ses fêtes, que l'Évangile proscrit sous le nom de pompes de Satan ; quand surtout il vous oblige, pauvres femmes, à suivre ses modes coupables et à prendre ses parures indécentes et scandaleuses. Les anges versent des larmes amères et détournent leurs regards. Et moi je demande avec Tertullien à ces indignes chrétiennes, esclaves d'un monde maudit, si elles oseraient bien, ainsi vêtues et parées, suivre Jésus-Christ au Calvaire?... Non, sans doute... « Eh bien ! leur dit-il avec sa dure éloquence et son caractère un peu sombre et sévère, croyez-vous donc un jour pouvoir le suivre au ciel, avec toutes ces vanités et ces

pompes voluptueuses!... Non, vous n'irez pas! » *Hodie vos tales videat Christus, quales tunc videbit!*

Autrefois, avant que le Dieu-homme fût descendu des cieux, il y avait sur la terre des insensés qui adoraient des idoles stupides de bois ou de pierre; mais parmi ces divinités impuissantes, plusieurs étaient horriblement cruelles : il leur fallait du sang humain, et on leur en donnait. Des pères dénaturés, des mères, chose incroyable et pourtant bien certaine, des mères immolaient leurs enfants à ces dieux infâmes, sans mêler des larmes au sang de ces tendres victimes, qui poussaient des cris en mourant! Quels dieux! et peut-il être une folie plus grande que cette superstition insensée? Eh bien! oui, tel est le monde, ce dieu maudit; tels sont les mondains qui vivent sous les lois de ce tyran; tels sont les parents aveugles qui lui sacrifient leurs enfants! On parait les victimes désignées pour mourir sur ces hideux autels, et l'on voit aussi parmi nous des mères, qui travaillent à parer leur fille qu'elles préparent elles-mêmes pour l'heure de l'affreux sacrifice du monde!

Puissent ces paroles éclairer, toucher quelques-unes de ces pauvres âmes, et sauver quelques-unes de ces victimes infortunées!

QUATRIÈME CLASSE

LES PEUREUX

Dicite pusillanimis : Confortamini et nolite timere.

Dites à ceux qui n'ont pas de cœur : Allons, du courage, et n'ayez pas peur.
(Isaïe, xxxv, 4.

J'aborde un sujet triste et humiliant, une espèce de folie d'une nature singulière, et qui affecte plus souvent les hommes que les femmes, je dois l'avouer en commençant, et il sera bien facile de le prouver : c'est la manie du respect humain. Il y a toujours eu des lâches et des peureux au service de Jésus-Christ; il y en a encore, et ce n'est pas un anachronisme que je fais ici. Je sais dans quel siècle nous sommes, et à qui je m'adresse; je sais que souvent on a prétendu qu'il n'y a plus de respect humain, mais je ne crois pas à cette parole. On assure qu'il y en a moins aujourd'hui qu'autrefois; on dit qu'il n'y en a presque plus, à Paris, par exemple, et savez-vous pourquoi? parce qu'on peut s'y cacher, et faire ce que l'on veut. — Se cacher! mais c'est une infâme lâcheté, c'est de la peur et du respect humain, c'est une folie!... Avons-nous donc un Dieu dont on puisse rougir!... Ah! si seulement je pouvais blesser ces lâches, et leur rendre un peu de cœur! j'espérerais les guérir, et toute la grâce que je demande

à Dieu dans ce moment c'est qu'il me donne des paroles saintes, pleines d'une juste indignation et pleines d'ironie. Je n'ai jamais essayé de parler sur ce sujet, sans éprouver ces deux sentiments de la colère et du mépris... Ah! pauvres chrétiens que vous êtes, tremblez donc, mais moi je n'aurai pas peur, allez! *Paveant illi, et non paveam ego.* (Jér. XVII, 18.) Je me moque bien de tout ce que vous pouvez penser ou dire de moi, *Mihi autem pro minimo est ut vobis judicer*, (I. Cor., IV, 3) et je ne rougis pas de l'Évangile de mon Dieu Sauveur, *Non erubesco evangelium* (Rom., I, 16).

Le respect humain est une folie qui prend autant sur l'esprit que sur le cœur; autrement cette faiblesse est la preuve : I° d'un petit esprit, et II° d'un pauvre cœur.

I. Et d'abord, c'est la preuve d'un petit esprit... mais commençons par bien définir le respect humain. C'est une sotte et vaine crainte des hommes, une sotte et vaine terreur, qui fait préférer les jugements et les pensées de quelques mauvais sujets, aux pensées et aux jugements mêmes de Dieu. Ainsi, un homme a de la foi encore et quelques restes de vertus; il est chrétien dans le fond de son âme; il voudrait bien être fidèle à la loi de son Dieu, respecter tel précepte de l'Église; il serait seul et sûr de n'être vu de personne, qu'il garderait certainement l'abstinence, le vendredi; mais si on le voit, que dira-t-on?... Et il a peur; il mange de la viande : c'est du respect humain. Cet autre a déjà éprouvé bien souvent que les discours qu'on tient dans

telle société font du mal à son âme, et finissent par ébranler sa foi; il voudrait bien pourtant conserver cette lumière qui s'en va; il voudrait surtout se taire et ne pas mêler sa voix à celle des ennemis de Jésus-Christ; mais s'il renonce à voir ce monde, à prendre part à ces discours, que dira-t-on?... Il a peur : c'est du respect humain. Un autre, et j'atteste les anges du Ciel qu'il y a beaucoup de pauvres chrétiens dans ce cas, surtout parmi les classes élevées, un autre, dis-je, souffre cruellement des remords de son cœur et de la famine horrible qui dessèche son âme; il voudrait bien aller chercher la paix aux pieds d'un prêtre, confesser ses fautes, et puis venir à la table sainte, au banquet divin, où depuis longtemps il est invité. Mais comment faire?... On le saura sans doute, et si on le voit!... que dira-t-on?... Et cela le retient; il a peur : c'est du respect humain. — Et voilà ce que j'appelle une folie véritable, une sorte de démence odieuse et pitoyable à la fois; car ici la maladie prend quatre caractères singuliers et qui méritent le mépris des hommes autant que la haine de Dieu; caractères de manie ridicule, de lâcheté indigne, de la plus odieuse servitude et de la plus honteuse hypocrisie.

1° Manie étrange et ridicule du respect humain. Voyez plutôt, de grâce, ce que veulent ces pauvres insensés, écoutez ce qu'ils disent, considérez ce qu'ils font. — Ils veulent plaire à tout le monde... à tous! Mais, en vérité, ce n'est pas possible, c'est une folie : *Contenter tout le monde et son père!* il faut être fou

pour y prétendre. Tous ne se ressemblent pas : il y en a de bons et de mauvais, il y en a de blancs et de noirs ; mais eux, ils veulent ressembler et plaire à tous à la fois, et ils aiment mieux contenter tout ce monde que Dieu leur Père et le Créateur du monde. Folie évidente, à peu près, comme si un homme venait à perdre soudain l'intelligence et la mémoire, au point de ne pouvoir plus distinguer entre le roi et les derniers valets de sa cour, entre son père même et le premier venu, et s'il voulait rendre à ces inconnus les hommages qu'il avait coutume de rendre à son roi et à son père, avant son malheur. On plaindrait cet homme, on dirait qu'il est devenu fou ! Mais ce qu'il y a de plus curieux ici, c'est que l'esclave du respect humain veut plaire à des gens, qu'il ne peut s'empêcher de mépriser, et qu'il méprise réellement dans son cœur. C'est évident; car enfin pour qui a-t-on cette vaine crainte, cette peur si ridicule, si ce n'est pour des hommes sans principes ou du moins sans aucune vertu solide? Il y a donc nécessairement contradiction dans les idées, dans les sentiments de ce pauvre malade : c'est un symptôme de folie; il est vraiment fou.

Mais écoutez ce qu'ils disent, et vous en serez encore bien plus sûr. Le principe par excellence, l'axiome favori de ces hommes mobiles, est vraiment curieux : c'est qu'il faut faire comme les autres. Quoi! comme tous les autres? Oui, et tout ce qu'ils font! Mais s'il plaît à quelqu'un de se ruiner, de se tuer en se jetant par la fenêtre?... Oh! non, ils n'iront pas jusque-là...

ils ne l'entendent que pour les choses de l'éternité!... Voyez-vous, c'est le seul point sur lequel ils ne savent plus raisonner. Ils n'ont cette idée fixe et malheureuse que pour l'affaire du salut, et ce qui touche à leur âme ou à leur Dieu; et sur ce point, en effet, ils veulent faire comme les autres; ils imitent les autres; ils ne feront pas un pas, si celui qui est devant eux ne bouge. Si l'on marche, ils avancent, n'importe où l'on va, à la messe ou au spectacle; si on prie, ils prient; si on jure, ils blasphèment. Et comme tous les malheureux qu'un triste accident a privés de raison, avec cette idée fixe et invariable, ils ont un mot qu'ils ne cessent de répéter: Mais qu'est-ce qu'on dira? ou : Que dira-t-on? Ah! pauvres malades, on dira que vous êtes fous!

Voyez plutôt ce qu'ils font; c'est encore un signe ou un symptôme. Ils font précisément le contraire de ce qu'il faudrait pour obtenir ce qu'ils veulent. Ils désirent être bien vus et estimés de tout le monde, et par cette étrange mobilité de sentiments et ces inconstances de caractère, ils travaillent à être méprisés de tous. Ils craignent qu'on ne les voie, qu'on ne les remarque et qu'on ne parle d'eux, et ils attirent les regards du monde. Partout on parle de leurs fausses démarches, de leur vraie manie; on rit partout de leur qu'en dira-t-on. C'est ainsi qu'un insensé, un vrai fou, par son air inquiet, timide, incertain ou empressé sans motif, se fait aussitôt reconnaître et attire sur lui tous les regards, en passant dans la rue ou en entrant dans une église.

2° Lâcheté du respect humain. La peur, une peur d'enfant est dans un homme un symptôme de folie, et c'est un des caractères de la maladie de ces indignes chrétiens. Ils ont toujours peur, mais de qui et de quoi? Ils s'imaginent, frappés qu'ils sont, ils s'imaginent que tout le monde pense à eux, et va leur déclarer la guerre; ils voient des ennemis partout; ils tremblent de faire un pas, dans la crainte de tomber dans quelque piége... C'est dans ce triste état d'aliénation qu'était tombé, avant sa mort coupable, le trop fameux philosophe de Genève... Je l'ai dit, sa peur insensée croissant de jour en jour et le rendant odieux et insupportable même à ses amis, on le fuyait, on n'osait plus lui parler; et ce malheureux, persuadé que tout le monde s'occupait de lui et formait une ligue secrète contre ses jours, afin de prévenir la fureur de ses prétendus ennemis et déjouer leurs desseins, finit par se donner la mort. Eh bien, tel, et plus malheureux encore, est l'homme qui se livre au respect humain.

En effet, de quoi s'agit-il? D'un mot, d'un regard, peut-être d'un sourire ou d'une grimace... et encore d'un mot qu'on n'oserait pas dire devant lui... Oh! les pauvres chrétiens!... Oui, cela les empêche de faire le signe de la croix, de se mettre à genoux, de prier, d'aller à confesse, d'aller au Ciel enfin!... O mon Dieu, quelle folie! *Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor* (Ps. xiii, 5.) « Ils ont tremblé, dit le Prophète, là où il n'y avait rien à craindre; » et il ajoute avec une ironie amère et en se moquant d'eux : *Sa-*

gittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum. (Ps. XLIII, 8.) « Les flèches des plus petits enfants ont suffi pour leur faire peur et les blesser à mort. » — Et ce sont des soldats de Jésus-Christ! Oh! certes, ce n'est pas ainsi que se sont montrés nos frères aînés et nos pères dans la foi; c'étaient des héros! et ils seraient morts avec joie plutôt que de la trahir ainsi... Que dis-je, ils seraient... ils sont morts sous le glaive et dans les souffrances; et vous tremblez, vous! Une parole vous fait peur, comme si vous n'aviez pas celle de Dieu... Un regard vous effraye... comme si Dieu et ses anges ne vous voyaient pas... Les jugements du monde vous épouvantent, comme si vous ne pouviez pas en appeler au jugement et au tribunal de Dieu même! Vivre pour ce grand Dieu, combattre pour sa gloire, mourir pour son amour, c'est la pensée, c'est le désir des vrais chrétiens, des soldats de Jésus-Christ. Vous ne l'êtes donc pas, vous qui craignez tant les hommes, qui avez tant de respect humain. Vous êtes des lâches! vous êtes des insensés!

3° Esclavage honteux du respect humain; c'est le troisième caractère de cette maladie. La faiblesse ou la lâcheté de ces pauvres chrétiens va jusque-là; c'est une servitude humiliante. Ils sont les serviteurs de tout le monde, mais des serviteurs rampants, à l'œil bas et timide, comme dit saint Paul, *Ad oculum servientes* (Éph., VI, 6). Toujours, avant, pendant et après une action, ils sont là, incertains, et cherchant à savoir si c'est bien au goût, à la pensée des autres; tâchant de deviner ce qu'on dira d'eux, à propos de ceci ou de

cela, *Ad oculum servientes*... Ah! de grâce, permettez-leur donc d'avoir une pensée, laissez-leur un peu de liberté, quelques moments au moins pour respirer! Mais non, c'est impossible, ils sont vendus, ils ne peuvent rien se réserver. Je vous dis que, de toutes les servitudes, il n'y en a pas de plus tyrannique. Pauvre malade, esclave insensé, vous pensiez, vous désiriez vous arrêter ici, vous trouviez que vous aviez été déjà entraîné trop loin; mais non, il faut marcher encore, car on vous regarde. Quoi! je mêlerais ma voix à ces discours impies, je ferais l'incrédule et l'athée, moi!... Oui, parle, car si tu gardais le silence, que dirait-on? Tes maîtres sont incrédules et athées, il faut dire comme eux. — Quoi! je ferais cette action infâme, moi!... Oui, marche, on t'appelle, on te regarde, obéis donc, esclave... Il faut ainsi se soumettre et marcher, jusqu'où, grand Dieu! Je le dirai avec larmes : jusqu'à la mort, jusqu'en enfer! Oui, la tyrannie du respect humain va jusque-là!... Mais vous le savez bien; et qui ne l'a pas vu! Voici la mort qui approche, la mort qui brise tous les autres engagements; elle ne peut pourtant pas rompre les liens de cette honteuse servitude. Le malade voudrait bien se confesser, la foi s'est réveillée dans son cœur... — Se confesser! tu ne le feras pas!... et que dirait-on, si on le savait?... Oh! si pourtant je pouvais voir un prêtre, pense-t-il tout bas!... — Un prêtre! — Tu ne le peux pas! qu'est-ce qu'on dirait? On en rirait peut-être : et qui donc? un, deux ou trois petits incrédules qui sont là fixés près de lui... comme

des tigres sur leur proie. Tous les autres, les parents, les amis admireraient cet heureux retour à Dieu : il y en a qui prient avec larmes pour cela; ils seraient consolés si... Eh bien! non... l'esclave du respect humain a trop peur de ces deux ou trois petits incrédules dont il est le très-humble serviteur, et le prêtre ne sera pas appelé, le prêtre ne sera pas reçu; le malade ne se confessera pas, et cet insensé, par ordre supérieur des petits incrédules ou des libres penseurs, ira en enfer! Que voulez-vous? il est engagé! On veut qu'il meure sans confession; on veut qu'il aille en enfer, il ira! O sainte liberté des enfants de Dieu! ô noble indépendance des chrétiens! ô droits sacrés de l'homme affranchi par Jésus-Christ, qu'êtes-vous devenus?... Que direz-vous, malheureux, quand vous paraîtrez devant ce grand Dieu qui va vous juger?... Ils n'iront pourtant pas à son tribunal pour vous défendre, ces misérables que vous redoutez tant, ces deux ou trois petits incrédules!... Et moi je vous apprendrai celui qu'il fallait craindre, dit Jésus-Christ, c'est celui qui juge et qui condamne pour l'éternité : *Ostendam autem vobis quem timeatis.* (Luc, xii, 5.)

Affranchissez-vous donc, et méprisez tous ces vains jugements des hommes qui meurent... Croyez-moi, ne faites plus attention à eux, et dites comme l'Apôtre : *Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer* (I *Cor.*, iv, 3); pour moi, je me moque bien de vos jugements. Voyez-vous, quand un chrétien, un vrai sage de la foi est devant Dieu, et qu'il prie à genoux, il y aurait

derrière lui une armée d'incrédules, qui riraient ou qui feraient des grimaces, qu'il ne daignerait pas même se retourner pour les voir et leur dire : *Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer*. Allons donc! je me moque bien de tout cela ; ce n'est pas vous qui m'empêcherez de le servir, de le prier, de l'aimer!

4° Au quatrième chef, j'ai accusé le respect humain d'hypocrisie, et je prouve qu'il y a encore de la folie dans ce dernier caractère. Ce pauvre insensé est un vrai caméléon, qui n'a rien de fixe, et qui prend toutes les couleurs ; cela dépend de ceux qui le regardent. C'est un vrai Protée : il change à plaisir ; il se transformera, comme on veut. Il sera chrétien, religieux, un petit saint ; et puis tout à coup indifférent, incrédule, athée, s'il le faut. Cela dépend de vous ; comme vous voudrez parler, il répondra ; mais ne pensez pas le saisir, le comprendre, car toujours il déguise ses sentiments, ou plutôt il n'en a pas, il ne fait que refléter ce qu'il croit voir dans l'âme des autres. Hypocrisie d'autant plus honteuse, que pour lui c'est presque toujours le mensonge d'une lâche vertu, qui se couvre du manteau du crime. Qu'on se pare du masque de la vertu, cela se concevrait encore, car cette apparence est belle, au moins ; mais qu'on se cache sous le plâtre hideux du vice, n'est-ce pas la plus sotte et la plus révoltante hypocrisie? Cet homme serait bon et religieux, et il veut paraître tantôt libertin, tantôt impie, selon le temps, selon les lieux ou les personnes : est-il rien de plus petit, de plus infâme et en même de plus sot,

de plus déraisonnable? N'est-ce pas une folie? Ce sont pourtant ces misérables, qui sont cause qu'on a joué la religion sur les théâtres du monde, et qu'on a osé y faire rire et plaisanter sur le prétendu caractère mobile et inconstant des dévots. Mais, qu'on le sache bien, il n'y a de Tartuffes qu'aux Petites-Maisons; ce ne sont pas des chrétiens, ces hommes ridicules et méprisables. Les vrais enfants de Dieu tiennent de l'immutabilité de Dieu même, ils ne changent pas ainsi : le ciel et la terre passeront plutôt que de voir un vrai chrétien changer, ou déguiser seulement un principe de sa foi. J'en atteste le ciel et ses anges, et j'en appelle au témoignage de tous nos frères les martyrs : ce n'est pas là notre caractère!...

Mais quelle folie, encore une fois! Rougir de l'Évangile, rougir de Jésus-Christ, et de ce nom pour la gloire duquel nos pères mouraient avec tant de joie... Et dire encore que ces insensés ne rougissent que de cela! On ne craint pas d'afficher son nom partout, et ce que l'on est, ou ce que l'on fait : un tel, médecin, architecte, tailleur, épicier... On aime les insignes, l'uniforme de sa profession; on est fier, glorieux de porter la robe ou l'épée... et l'on a peur de paraître serviteur de Dieu, disciple de Jésus!... Comme si nous avions un Dieu dont on puisse rougir!.. Quoi! les païens n'ont jamais rougi de leurs dieux, ni de les adorer publiquement... et quels dieux pourtant ils avaient!... des dieux de bois pourri ou de pierre dure; des dieux infâmes et ridicules ; ils adoraient sans rougir des ani-

maux; des crocodiles et des serpents, en Égypte des chats et des oignons, sans rougir et sans respect humain!... Et des chrétiens craindraient d'adorer le grand Dieu du ciel et de la terre, et Jésus-Christ son fils unique et notre Sauveur! Il y en a qui rougiraient de faire le signe de la croix, quand Jésus-Christ n'a pas rougi lui-même de mourir sur la croix pour nous! O folie incomparable! ô lâcheté impardonnable! Écoutez donc et méditez cette parole d'un grand docteur de l'Église! *Salvus sum, si non confundar de Deo meo!* (Tert.) Je suis sauvé, dit-il, si je ne rougis pas de mon Dieu... Oui, je serai sauvé, car mon Dieu ne rougira pas de moi devant son Père, ni devant ses anges, tandis qu'il rougira de tous ceux qui auront rougi de lui sur la terre. Et quelle honte alors pour ces pauvres insensés, quand ils seront ainsi confondus à la face de l'univers, qui se lèvera avec Jésus-Christ contre eux : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.* v, 21.)

II. Le respect humain n'est pas seulement une folie qui prend sûr l'intelligence; elle affecte le cœur et le livre au plus affreux délire; je veux dire le crime de l'ingratitude la plus odieuse, et de l'apostasie même la plus honteuse. Mais il suffira d'un mot pour faire entendre ces tristes vérités.

1° Caractère d'ingratitude. Celui qui est esclave du respect humain, ce malheureux insensé compare et préfère les pensées, les regards, les jugements des hommes aux pensées, aux regards, aux jugements de Dieu même. Il est vrai de dire que ce désordre se

trouve essentiellement dans tous les péchés, mais le plus souvent cette comparaison n'est qu'implicite et indirecte; ici, elle est formelle et réfléchie. On met dans la balance les jugements de Dieu et les jugements des hommes, on pèse, on examine et l'on se décide. On dit : Dieu me voit, mais voilà un homme qui me regarde aussi... A qui faut-il plaire et obéir? De qui faut-il plutôt craindre les regards? Et l'on prononce après examen... Est-il rien de plus outrageant?... Mais y a-t-il rien de plus insensé? C'est un pauvre enfant qui méconnaît son père ; c'est un serviteur insensé qui ne sait plus distinguer son maître, et qui dans son délire oublie également les droits les plus sacrés, les engagements les plus sûrs, les promesses et les menaces les plus certaines!... Et encore que préfère-t-il à son père et à son Dieu? Les jugements de quelques misérables pécheurs qui n'ont jamais rien fait pour lui, qui n'ont aucun droit sur sa vie, et qui ne pourront le sauver de la mort, ni de la colère divine qui doit venir... Ah! c'est ainsi qu'au jour de la Passion, le traître, l'infâme Judas a mis dans la balance, d'un côté, Jésus, son Dieu et son maître, et de l'autre, trente deniers; et il a trouvé que c'était assez pour le prix de sa trahison. C'est ainsi qu'au même jour, les perfides Juifs ont comparé ce même Dieu à un homme, à un assassin, à un voleur, à un monstre, à Barrabas; et, dans l'opinion de ce peuple ingrat et aveugle, l'assassin, le voleur, le monstre, Barrabas a été préféré au Dieu des miséricordes, à l'auteur de la vie, à Jésus-

Christ le Sauveur. Quel outrage ! mais aussi quelle vengeance le ciel n'a-t-il pas tirée de cet apôtre perfide et de cette nation insensée et sans cœur?... *Populestulte, qui non habes cor!* dit le Seigneur par son Prophète. (Jér., v, 21.)

2° Mais voici le dernier caractère de cette triste maladie du respect humain. Sous l'influence fatale de ses vaines frayeurs, le pauvre malade atteint de cette manie, finit toujours par être entraîné dans l'apostasie de la foi, ou du moins de la loi divine. Ne le voyez-vous pas? On parle contre la religion de Jésus-Christ, et ce lâche chrétien, au lieu de la défendre, se tait, ou peut-être même qu'il mêle sa voix à celle des infidèles, qui blasphèment ce qu'ils ignorent. N'est-ce pas un parjure, une apostasie de la foi ? Avez-vous lu la *Vie de Jésus?* Croyez-vous encore à sa divinité?... Il se tait, c'est déjà une infidélité, une perfidie... Mais y croyez-vous donc?... Et le voilà qui se met à parler contre ce Dieu-homme, et qui cherche à expliquer aussi certains miracles, à parodier quelque texte de la loi évangélique. C'est abandonner Jésus, c'est le vendre et le trahir ; c'est une apostasie. Ainsi, autrefois, aux jours de la persécution, les tyrans cruels faisaient des apostats de bien des manières ; à quelques-uns, on disait seulement : Taisez-vous, on ne vous demande que cela, et vous ne serez pas condamnés ; à d'autres : Maudissez le Christ et foulez sa croix aux pieds. Et quelques lâches se taisaient, tandis que les vrais amis de Jésus répétaient : Je suis chrétien , et quelques-uns foulaient

la croix aux pieds et brûlaient de l'encens aux dieux, tandis que les autres d'un signe de croix les renversaient dans la poussière, et demandaient la sentence de mort... Il y avait donc beaucoup de martyrs et quelques apostats... De nos jours, au contraire, la persécution du respect humain fait beaucoup d'apostats. Les uns se taisent, les autres parlent avec les ennemis de Jésus et le trahissent.

Il en est de même pour la loi divine et pour les préceptes de la sainte Église. Par exemple, pour l'abstinence du vendredi; soyez sûrs que si on y manque, c'est bien plutôt par respect humain que par gourmandise, et pour manger de la viande. Dans quelques-uns c'est indifférence, mais, pour la plupart, c'est du respect humain. Il suffit quelquefois d'un ou deux misérables incrédules, qui se posent en petits tyrans dans les auberges, et se chargent de faire abjurer la loi de Jésus-Christ, à table d'hôte, non par les tourments ou la menace du feu ou du glaive, mais par la crainte d'une raillerie, ou la terreur d'un sourire ou d'une grimace! Et il y en a qui ont peur et qui mangent de la viande! Quelle folie! et quelle lâcheté!

Je ne crains pas d'exagérer en disant, que cette tyrannie du respect humain fait plus d'apostats encore aujourd'hui et de parjures, que tous les persécuteurs en ont pu faire jamais... peut-être même plus qu'ils n'ont fait de martyrs. Je vois dans l'histoire de la Passion, que c'est le respect humain qui a fait le premier apostat. Pierre, Pierre, ce grand apôtre, privilégié

entre tous, a renié Jésus-Christ, apostasié son Dieu ; où donc, quand et comment? Ce n'est pas devant les juges, ni devant les bourreaux ; ce n'est pas à la menace de la mort, mais à la voix d'une pauvre servante, *una ex ancillis* (Marc, XIV, 66) ; il a eu peur de paraître ce qu'il était vraiment dans son cœur, le disciple de Jésus, et il le renia trois fois ; trois fois il a juré qu'il ne le connaissait pas : *Non novi hominem.* (Matth., XXVI, 72.) Il y a là une terrible leçon pour nous ! Mais quelle douleur pour le cœur de Jésus !

Eh bien ! dans l'étude de ses souffrances et de sa mort, il y a une autre considération qui me touche encore plus, c'est que s'il a été condamné, crucifié, ce n'est que par respect humain : et, quiconque a lu attentivement cette histoire douloureuse, en sera convaincu. Il est évident, en effet, que Pilate voulait sauver Jésus-Christ ; il l'a essayé, il l'a dit même plusieurs fois, il en a pris les moyens les plus étranges sans doute, mais il le voulait. Qu'est-ce qui l'a donc empêché de dire, en sa qualité de juge et de maître : Cet homme est innocent ! de dire même : C'est un Dieu ?... Ce n'est que la peur et le respect humain. Il a jugé, condamné Jésus-Christ à la flagellation, à la croix, par respect humain. Pierre, dans un moment de délire, Pilate dans un accès de folie, tous les Juifs, dans un jour de démence l'ont abandonné, condamné, crucifié, et il est mort victime de son amour, mais, encore une fois, livré aux bourreaux et sacrifié, par respect humain. Et c'est ainsi que tous les jours de lâches chrétiens, des insensés l'abandonnent et le crucifient dans leur cœur.

Je n'ai point parlé dans cette conférence des remèdes que l'on peut apporter à un si grand mal, ni du traitement de cette triste maladie. Si on pouvait parvenir à faire réfléchir un peu ceux qui en sont atteints, ils seraient bientôt guéris, assurément; mais la peur ne raisonne pas, tout le monde le sait bien, et on le dit partout. Voici pourtant quelques questions que je propose de faire à ces pauvres esclaves : *Tu qui es?* qui êtes-vous?... *Quis ut Deus?* qui est comme Dieu?... et *Quid est homo?* qu'est-ce que l'homme?... — C'est ce que disait à peu près à ses soldats un grand général : « Voyez quels sont vos ennemis, et souvenez-vous de ce que vous êtes. » Et, par cette courte harangue, il leur rendit du cœur, et ils remportèrent la victoire. Dieu dirait aussi à ces pauvres et indignes soldats : *An me, an vos, an hostem ignoratis?* (*Conc.*) Est-ce que vous ne savez plus qui je suis, ce que vous êtes et ce que sont ces gens-là?... Allez et mettez-les en pièces!... Ce généreux capitaine montrait à ses troupes les aigles de Rome toujours victorieuses... et Jésus-Christ nous montre sa croix et le ciel. — Mais, encore une fois, ces pauvres malades ne seront guère ranimés ni encouragés par ces paroles. La peur les empêchera d'entendre.

Je ne connais donc plus qu'un seul remède qui puisse les sauver, mais un remède violent. Oui, je le crois, on pourrait guérir un grand nombre de ces pauvres et lâches serviteurs de Jésus-Christ, et ramener même à la foi une foule de renégats, si ce remède venait un

jour à être appliqué à notre société malade; mais ce remède n'est presque plus de notre temps. Ce serait la persécution, une bonne persécution. Je le dis avec confiance, nous aurions encore bien des martyrs, et peut-être qu'on ne verrait pas beaucoup d'apostats. En présence des bourreaux, ces chrétiens retrouveraient toute la force de leur foi, et mourraient pour Jésus-Christ avec bonheur... Et vous-même qui lisez ces lignes, et qui avez peur de faire le signe de la croix devant un enfant, peur de vous mettre à genoux dans une église, ou de faire maigre un vendredi, vous auriez la force et le courage de mourir plutôt que de renoncer à Jésus-Christ, et de fouler aux pieds sa croix adorable.—Allons donc, ô mon frère... soldat de Jésus-Christ, *confortamini, estote fortes in bello.* (Jos., x, 25.) Ranimez-vous, soyez brave dans les combats. Enfant des martyrs, souffrez et mourez comme eux, ou nous serons obligés de demander à Dieu pour son Église des persécutions sanglantes, puisqu'il n'y aurait plus d'autres remèdes pour vous guérir et pour vous sauver.

C'était aux premiers jours de l'Église, à son âge d'or et de sang, si je puis ainsi parler, quand elle ne comptait que des enfants fidèles au dedans, des ennemis et des bourreaux au dehors. Les saints ne pouvaient se réunir, comme aujourd'hui, dans des temples dignes de leur Dieu ; c'était dans des antres obscurs, des cavernes profondes, de vastes souterrains, qu'ils offraient le sacrifice; c'était souvent même dans des tombeaux; à Rome, l'église, c'étaient les catacombes. Là se rendait

la foule empressée des chrétiens ; des femmes pieuses, des vieillards, des enfants, des guerriers aussi, des courtisans même; car, malgré tous les Césars, la religion faisait d'immenses progrès dans l'empire. Un pontife vénérable immolait en ces lieux sacrés la divine hostie du monde; on y priait pour l'empereur, pour les bourreaux, et, après les mystères, on s'encourageait au martyre, on s'animait à la mort. Un jour, c'était le jour même de Pâques, au moment où le pontife Caïus célébrait la fête dans ces grands tombeaux, à l'instant le plus solennel du sacrifice, à l'instant où le saint vieillard, debout à l'autel, élevait sur la tête des fidèles recueillis la Victime d'amour... voilà que tout à coup le silence religieux qui régnait sous ces voûtes sacrées, fut troublé par un bruit d'armes... et le cri mille fois répété : « Mort aux chrétiens ! mort aux chrétiens !... » C'était une légion de soldats ou plutôt de bourreaux envoyés par le tyran Dioclétien, cet empereur imbécile et cruel ; et les bourreaux, conduits par un faux frère, par un apostat, s'avançaient à grands pas pour tuer et pour boire du sang. Et cependant, parmi tous les fidèles, parmi toutes ces victimes de la mort, nul n'avait daigné se retourner; tous, ils priaient, en silence et les yeux fixés sur l'autel, où venait de descendre l'Agneau de Dieu. Le pontife avait déposé doucement le calice sur la pierre sacrée ; l'encens fumait autour du tabernacle... « Mort aux chrétiens ! » répètent les bourreaux, revenus d'un premier sentiment de crainte et de respect. Et, tirant l'épée et frappant leurs bou-

cliers, à l'ordre du préteur, ils répètent encore : « Mort aux chrétiens !... — Enfants, dit alors le prêtre, Jésus-Christ est mort pour nous; courage, il va vous couronner !... » Et tous ils dirent d'une seule voix : « Je suis chrétien ! » Et le carnage commença ; on n'entendit pas un soupir, pas une plainte, mais seulement ces deux cris : « Mort aux chrétiens ! » et : « Je suis chrétien ! » Et des mères, pressant leurs petits enfants sur leur sein, leur disaient : « Nous allons au ciel... mon fils, n'aie pas peur !... » Et le sang coulait à torrents. Après tous les autres, et glorieux de leur foi, heureux de leur bonheur, le pontife Caïus dit à son tour : « Je suis chrétien ! je suis leur père ! » Et sa tête roula sur les marches de l'autel... Et les bourreaux, en silence, ivres de sang, sortirent des catacombes, toujours conduits par le faux frère, l'apostat... Leurs pas incertains retentissaient sous la voûte menaçante des martyrs... que les anges venaient de couronner dans les cieux.

Eh bien ! oui, je le crois, nous aurions encore des martyrs aujourd'hui. Il nous faudrait une bonne persécution pour rendre du cœur aux chrétiens, pour guérir une foule de ces pauvres malades, esclaves du respect humain.

CINQUIÈME CLASSE

FOLIE DES INDÉCIS OU EXPECTANTS

(DÉLAI DE LA CONVERSION)

Non tardes converti ad Dominum et ne differas de die in diem.

Ne tardez pas de revenir au Seigneur, ne remettez pas d'un jour à l'autre.
(*Eccli.*, v, 8.)

La lumière a déjà brillé aux yeux de plusieurs de nos pauvres malades; ils ont reconnu dans leur âme les symptômes et les caractères de cette triste folie du péché et des passions. La grâce de Dieu a parlé en même temps à leurs cœurs; ils ont conçu au moins quelques désirs de sortir de cet état, peut-être même qu'ils en ont l'espérance, et qu'ils ont essayé de quelques-uns de nos remèdes... mais ils ne sont pas encore décidés tout à fait, et il y en a beaucoup qui disent : « Plus tard, je le ferai; plus tard, nous verrons... demain. » Oh ! pauvres pécheurs ! *Stulti, aliquando sapite!*... Ah ! revenez de suite, aujourd'hui même. Attendre, différer, c'est la plus grande de toutes les folies, surtout, si elle venait à prendre le caractère de la prudence mondaine et l'apparence de la sagesse ou de la raison... Parmi tous nos pauvres malades, il n'y en a pas de plus à plaindre que ceux qui veulent raisonner, discuter et prouver qu'ils ne sont pas fous, qu'ils ne l'ont jamais été, qu'il faut

les laisser sortir de l'asile et leur rendre la liberté. Cette folie *raisonnante*, comme on l'appelle, est un des plus mauvais symptômes. Au contraire, ce sera un signe de guérison prochaine et assurée, s'ils conviennent qu'ils étaient malades... mais qu'ils voient bien maintenant leurs erreurs, et qu'ils reconnaissent leurs illusions. C'est tout ce que je désire et tout le but de cette conférence, une des plus importantes de ce Traité... Mais, ici, il faut absolument séparer ces pauvres insensés, et parler à chacun en particulier. Sans ce moyen, on ne parviendrait jamais à se faire comprendre, et surtout à en convaincre ou persuader un seul. Entrons donc, non plus seulement dans une division spéciale, mais dans la cellule, dans la chambre d'un malade quelconque, et tâchons de raisonner avec lui. Il ne sera pas difficile de lui prouver, qu'il ne peut pas avoir une seule bonne raison à apporter, pour différer sa conversion ou son retour à la sagesse, pour différer même d'un jour, et que ce serait une insigne folie d'attendre à demain.

Nous parlerons : d'abord à son esprit, pour l'éclairer et le ramener tout doucement à la raison ; et puis à son cœur, pour essayer de le toucher, s'il n'avait pas assez bien compris toutes les réponses que nous ferons à ses objections.

I. Quand on presse un de ces pauvres malades, c'est-à-dire un pécheur, d'avoir pitié de son âme, de penser à son salut, de revenir à Dieu, il ne résiste pas toujours, mais il répond qu'il le fera plus tard, qu'un

jour il se convertira... et, pour se défendre, il apporte une foule de mauvaises raisons, qui toutes peuvent se réduire à deux mots : je ne puis pas, je ne veux pas encore aujourd'hui ; plus tard, nous verrons, je vous le promets, je reviendrai... Eh bien, nous allons prouver que c'est une folie véritable de parler et surtout d'agir ainsi. Mais afin de ne pas blesser ou contrarier le malade en le pressant trop, je vais répondre à tous ses raisonnements et les réfuter les uns après les autres.

1° La première raison que l'on donne toujours est celle-ci : Moi! je n'ai pas besoin de me convertir, je ne fais de mal à personne, je n'ai jamais tué, ni volé... ainsi je ne suis pas malade, comme vous l'entendez. — Hélas! tous les aliénés, tous les fous disent cela : Je ne suis pas malade, je ne comprends pas pourquoi on m'a mis dans cette maison, il n'y a que des fous ici, c'est une infamie... Et, si vous essayez de raisonner, ils s'irritent ; et ils pourraient, dans un accès de délire furieux, vous frapper et vous donner la mort. — Pauvre pécheur, il faut que vous soyez bien malade pour parler ainsi et dire que vous n'avez pas besoin de conversion ! C'est un aveuglement incroyable, une folie bien déplorable... Vous qui êtes si faible et si misérable, sans force et sans vertu : il faut que vous ayez tout oublié, et perdu le sentiment même de votre vie. Mais voyez donc un peu votre passé... Souvenez-vous de tant de misères et de crimes; et, pour le présent, considérez les ravages affreux que le péché a faits dans

votre âme et la stérilité de toutes vos œuvres! Vous êtes si fragile et si inconstant; chaque jour vous trouve infidèle à vos résolutions, à vos promesses, à vos serments les plus sacrés; et l'esprit du monde, l'indifférence même ont ravagé tout bien en vous, et plongé votre âme dans une fatale et sombre léthargie... Quant à l'avenir; sachez que vous aurez encore bien des combats à soutenir et des luttes terribles contre une foule d'ennemis acharnés à votre perte. Êtes-vous prêt et assez fort par la foi pour résister? — Vous n'avez pas besoin de vous convertir, pauvre insensé? Est-ce bien vrai? le pensez-vous sérieusement? et n'auriez-vous rien à faire s'il fallait mourir cette année, ce mois, aujourd'hui même?... Où iriez-vous? Êtes-vous bien sûr que vous iriez au ciel? êtes-vous bien sûr même d'être dans le chemin? — Ah! craignez plutôt d'irriter le Seigneur par tous ces retards et ces longues résistances à sa grâce. Si vous ne vous convertissez pas, il va tirer son glaive, et frapper... *Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit.* (*Ps.* VII, 13.) Et ne dites plus que vous n'avez pas besoin de vous convertir; c'est une folie.

2° La seconde raison n'est pas meilleure que la première; ce malheureux, cet insensé, obligé de reconnaître qu'il n'est pas encore un saint, et qu'il aurait bien besoin de changer de vie, se jette d'un autre côté, et il dit: Je l'avoue, je devrais, mais je ne puis pas; au moins je ne le puis pas encore, nous verrons plus tard, maintenant c'est impossible. — *Insipiens!...* Pauvre malade! qu'avez-vous dit? Je vous réponds que

vous le pouvez, et qu'il n'y a rien d'impossible du tout, même pour aujourd'hui. Voyons, qu'est-ce qui vous manque? Est-ce la lumière du ciel ou la grâce de Dieu!... Le voilà qui parle lui-même à votre âme, le voilà qui frappe à la porte de votre cœur. Il vous appelle, il vous presse dans l'ardeur de son amour infini. Ne dites pas que vous ne pouvez pas, mais dites que vous n'avez pas de courage et que vous avez peur... Vous n'êtes pas encore guéri.

Je ne puis pas, c'est impossible! — Et pourquoi donc ne pourriez-vous ce que tant d'autres ont bien pu avant vous, et ce que tant de pécheurs peuvent encore tous les jours? C'est le raisonnement si simple de saint Augustin, et qui suffit pour le sauver de tous ses égarements : *Non poteris quod isti et istæ?* Est-ce que vous n'en avez pas vu plusieurs, qui étaient malades comme vous et qui ont été guéris? Ils avaient des passions comme vous; ils étaient aussi faibles que vous... et ils sont revenus à Dieu; et voilà qu'ils marchent avec bonheur dans les sentiers de la vérité et de la sagesse. *Non poteris quod isti et istæ?* Ne dites donc pas que c'est impossible; mais dites que vous n'avez pas le courage, et que vous avez peur; c'est toujours l'influence de la maladie, c'est de la folie.

—Non, je ne puis pas, vous dis-je, c'est impossible! — Mais, êtes-vous donc perdu sans ressource, damné pour toujours? Êtes-vous décidé à vous laisser aller ainsi à l'abîme de l'enfer?... Ce serait la folie même du désespoir, la plus sombre de toutes ces tristes ma-

ladies. — Je ne dis pas cela, je dis que c'est impossible maintenant, et que je ne puis pas aujourd'hui. — Eh bien, quand pourrez-vous donc? Est-ce demain? aurez-vous plus de grâces, plus de lumière, plus de raison? aurez-vous plus de force? Allons donc! ne dites pas cela, ce serait folie de le croire d'abord, et vous ne pouvez le dire sérieusement. C'est que vous manquez de courage, vous avez peur; et pourtant Dieu sera si bon! Il vous attend encore aujourd'hui, et peut-être que demain, vous ne pourrez plus réellement, et que ce sera impossible.

3° Troisième raison. Eh bien! si ce n'est pas absolument impossible, c'est trop difficile pour moi, dit le pauvre insensé. Voyez-vous, aujourd'hui, à mon âge, dans ma position; ah! que ce serait dur, quels sacrifices vous me demandez! C'est trop difficile. — *Insipiens!*... Pauvre insensé! Ne comprendrez-vous pas? Eh bien, quoi! quand ce serait difficile et encore plus difficile que vous ne le supposez; il le faut, il le faut absolument; il n'y a que cela d'important et de nécessaire, votre salut; il faut éviter l'enfer, il faut aller au ciel. C'est difficile sans doute, et Jésus-Christ même l'a dit, qu'il fallait faire des efforts, qu'il fallait combattre et remporter la victoire pour arriver au bonheur éternel. Et ne serait-ce pas une folie que de renoncer à la gloire, à la félicité même des cieux, parce qu'il faut travailler un peu et souffrir quelques jours sur la terre?

— C'est trop difficile. Eh non, pauvre malade, c'est

un effet même de la faiblesse de votre esprit qui vous fait imaginer cela, et vous vous découragez sans raison. Demandez plutôt à ceux qui ont marché avant vous et qui ont remporté cette victoire. Ils avaient cru, eux aussi, que c'était bien difficile, et il leur a suffi de vouloir. Si vous voulez comme eux, vous pourrez triompher comme eux.

— Quoi! à mon âge, vous dis-je, si jeune encore! j'ai des passions ardentes... et le monde m'enchante, ses plaisirs me ravissent; j'aime tant ses fêtes et ses spectacles; je ne puis y renoncer encore... Plus tard, nous verrons, c'est trop difficile aujourd'hui; plus tard, je vous le promets. — *Insipiens!* N'est-ce pas folie et ingratitude à la fois de vouloir ainsi donner aux passions et au monde le temps de la jeunesse et les prémices de la vie? comme si le Seigneur n'avait aucun droit sur le cœur de l'homme au printemps de ses années; et comme si les passions que vous allez nourrir dans votre âme ne devaient pas grandir de jour en jour. Ne dites donc pas encore ici que c'est difficile, dites que vous n'avez pas de courage, ni de volonté, dites que vous avez peur; et c'est de la folie.

Oh! si vous saviez comme le Seigneur est bon! comme son joug est aimable!... Vous ne diriez plus cette parole insensée : C'est trop difficile. D'abord il l'a dit lui-même : *Jugum meum suave est, et onus meum leve.* (Matth., xi, 30.) Mon fardeau est léger, mon joug est plein de douceur. Et, en effet, tous ceux qui l'ont porté et qui ont marché à sa suite, l'ont répété

aussi ; ils assurent qu'ils avaient le bonheur et qu'ils surabondaient même de joie au milieu des plus grandes tribulations; ils étaient heureux dans les larmes et dans les persécutions, heureux non-seulement par l'espérance du ciel, *Spe gaudentes;* mais de la sainte ivresse de la croix de Jésus-Christ. Ah ! c'est lui, qui est le bon maître; et le monde, au contraire, est un cruel tyran. Il est plus difficile même de se perdre en suivant les maximes de ce perfide, et en se livrant à tous ses plaisirs insensés, que de se sauver dans les sacrifices que peut demander l'amour de Jésus crucifié... Sans vouloir chercher ici d'autres preuves, j'en atteste le pauvre pécheur lui-même ; qu'il se souvienne et qu'il dise s'il a été heureux dans la voie de l'iniquité ; et, s'il a goûté une fois combien le Seigneur est bon, qu'il ose donc dire encore que c'est trop difficile de le servir et de l'aimer! Ce qu'il refusera peut-être d'avouer aujourd'hui, ce malheureux le proclamera un jour hautement, à la face du monde entier, quand il reconnaîtra sa folie : *Ambulavimus vias difficiles*, nous avons marché par de rudes sentiers dans le mal; *Nos insensati, ergo erravimus.* (*Sap.*, v, 7.) Que ne le fait-il aujourd'hui? que ne le dit-il, pendant qu'il en est temps encore ?

4° Voici la quatrième raison ou plutôt le prétexte insensé qui le fait différer depuis longtemps : c'est le respect humain. Je me convertirais bien aujourd'hui ; mais qu'est-ce qu'on dirait de moi? J'ai des amis qui en parleraient, j'en suis sûr, ou qui s'en moqueraient...

Et il n'ose pas ajouter : Je n'en ai pas le courage... Plus tard, nous verrons, dit-il.—*Insipiens!*...Pauvre insensé, ne comprendrez-vous donc pas que c'est une folie? — J'en ai parlé dans la conférence précédente, et je n'ai pas la pensée de résumer ici, même en peu de mots, ce qui a été dit. Il suffira, j'espère, pour répondre à cette objection, de cette seule réflexion : Mais qu'importe, mon ami, ce que l'on dira de vous, pourvu que Dieu soit content, et que vous le soyez aussi?... N'est-ce pas lui qui juge?... N'est-ce pas de vous qu'il s'agit, et de vous seul? Appelez-en tout simplement à son tribunal, si on vous condamne dans le monde ; et vous verrez un jour comme il cassera la sentence des pécheurs, et comme ils changeront eux-mêmes leur manière de voir et de juger. Or savez-vous ce qu'ils diront un jour? Ils diront qu'ils n'étaient que des fous, des insensés, et qu'ils se sont trompés. — Ne songez donc plus à ce qu'ils diront peut-être aujourd'hui, mais à ce qu'ils diront certainement demain. Et puis, encore une fois, qu'importe !... qu'ils disent ce qu'ils voudront. Êtes-vous libre enfin ou esclave? — S'ils veulent que vous alliez en enfer, êtes-vous décidé à le faire? C'est pourtant là que vous conduirait cette sotte et ridicule crainte des hommes, cette folie malheureuse, la crainte du qu'en dira-t-on.

Mais puisque ce mot a tant de magie sur certains esprits égarés, je veux le reprendre et le leur expliquer un peu ; et je vais dire à ce pauvre malade, que ce vain prétexte arrête encore, je vais lui dire ce qu'on dira. — Eh bien, mon ami, on dira que vous avez bien fait de

vous convertir ; on admirera votre conduite et votre courage. Vos parents, vos amis véritables diront : Quelle grâce et quel bonheur ! Mais vraiment on devait bien s'y attendre : un homme si bon, un cœur si droit, une âme si honnête, un homme si charitable ne pouvait finir autrement. Et puis, c'était l'enfant des Saints; vous n'avez pas connu son père ni sa mère, vous; mais, si vous saviez, c'était un ange que sa mère ; son père était un saint : ils auront bien prié dans le Ciel pour leur enfant, et le voilà enfin tout à fait digne d'eux. — Je vous assure que c'est là tout ce que l'on dira de vous, comme je l'ai entendu dire de tant d'autres. Maintenant, pour les incrédules, qu'ils disent ce qu'ils voudront, qu'importe! mais si vous y tenez, je vais vous dire encore ce que l'expérience m'a appris. D'abord ils ne diront rien du tout ; ils seront tout étonnés et confus ; et s'ils disent quelque chose, ce sera pour approuver ce que vous avez fait ; et peut-être qu'ils feront comme vous, et ils feront bien. J'ai vu souvent des fous guéris, parce que celui qui était à côté d'eux était soudain revenu à la raison. Ayez donc un peu de courage et de confiance, pauvre malade, pauvre pécheur, et convertissez-vous aujourd'hui.

5° Mais voici sa dernière objection, la plus mauvaise de toutes. — Eh bien, oui, dit-il, je reviendrai, je me convertirai, mais plus tard. J'en ai toujours eu la pensée et le désir d'abord, et tout ce que vous venez de dire me touche et m'a convaincu ; je le ferai, je vous le promets, je vous le jure... mais plus tard, nous ver-

rons, ne me pressez pas... plus tard. — *Insipiens!*... Pauvre insensé, fou que vous êtes, vous ne comprenez donc pas? Plus tard; ah! ce sera trop tard pour vous comme pour tant d'autres, qui ont été surpris par la mort, le jour où ils n'y pensaient pas, à l'heure où ils n'étaient pas prêts; et, c'est de foi, remarquez bien, que l'on doit être surpris de cette manière, *Qua hora non putatis*... (Luc, XII, 40); *Quanescitis hora*. (Matth., XXIV, 42.) Plus tard! mais avez-vous donc fait un pacte avec la mort, vous? et quand ce serait, je vous dirais encore de vous en défier; elle est si perfide! *Noli esse stultus, ne moriaris in tempore non tuo*. (*Eccl.*, V, 18.) Ne soyez pas si insensé, de peur que vous ne mourriez dans un temps autre que celui que vous fixez ainsi. — Plus tard! mais c'est qu'elle vient vite, la mort; si vous attendez à demain, et qu'elle vienne aujourd'hui, vous êtes perdu. *Mors non tardat*, et elle ne tardera pas longtemps, *cito veniet*, elle va venir, *sicut fur*, comme un voleur... *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te*. (Luc, XII, 20.) Pauvre insensé! ce sera peut-être cette nuit qu'on va vous demander votre âme! — Plus tard! mais êtes-vous bien sûr de pouvoir plus tard vous convertir?... bien sûr même de vouloir vous convertir demain? Aujourd'hui vous avez la grâce, la lumière, et demain la nuit va venir. Il y en a beaucoup qui ne pouvaient plus même dire un mot, le jour qu'ils avaient fixé pour leur conversion, c'est-à-dire le jour de leur mort. D'autres n'avaient plus la conscience, le moindre sentiment d'un désir, d'une volonté. Pour

plusieurs, on a vainement cherché partout un prêtre, ils n'ont pas pu se confesser.—Plus tard ! et, en attendant le pardon de Dieu que vous espérez, vous allez donc continuer de l'offenser et d'outrager tous ses attributs et sa miséricorde, sur laquelle vous comptez avec tant de présomption! Il ne faut pourtant pas se moquer ainsi de lui ; on ne le fait pas impunément, dit l'Apôtre, et je vous en avertis : *Deus non irridetur.* (*Galat.*, VI, 7.) Voyez donc s'il ne faut pas être fou pour différer ainsi, et oser dire cette parole imprudente : Plus tard!... C'est d'ailleurs troubler, déranger tous les desseins de Dieu sur vous, et tous les plans de sa providence paternelle sur votre salut et votre bonheur, et par conséquent, c'est vous exposer mille fois à vous perdre.

Eh bien ! voyez maintenant si vous avez une seule autre raison pour différer encore votre conversion. J'atteste que je n'en connais pas ; jamais un pécheur ne m'en a donné d'autres ; et, quand je le pressais de se rendre, d'avoir pitié de son âme, il n'a jamais su répondre que cela : Je ne puis pas, je ne veux pas encore, nous verrons plus tard... Il n'y a pas là une bonne raison ; c'est une réponse insensée... Ce délai de la conversion est une véritable folie. — C'est bien démontré.

II. Et maintenant adressons-nous au cœur de ce pauvre malade. Il est bien convaincu, il voit son état et sa triste position ; mais il n'est peut-être pas touché, il hésite encore peut-être : il a peur de Dieu, il a peur

de son père... Mais ce serait là le comble même de la folie! Dieu est si bon! c'est le Père des miséricordes. Enfant ingrat, est-ce que vous l'avez oublié?... est-ce que vous ne le connaissez plus? — Mais c'est sa voix qui vous parle ici, c'est son cœur qui vous rappelle... Que dis-je?... sa tendresse vous poursuit, son amour vous presse!... Pauvre enfant prodigue, après tant de folies et d'égarements, après tant de malheurs et de ruines, revenez à lui, et, si vous voulez savoir comment il vous recevra, lisez cette histoire touchante de ses pardons et de ses larmes, voyez la révélation qu'il en a faite lui-même, dans la plus belle page de son livre, en saint Luc, chap. xv. — J'aime à faire lire cette parabole aux pauvres pécheurs, parce que j'en ai vu plusieurs qui sont revenus à leur Dieu, seulement par ce souvenir de leurs beaux jours; et c'est dans l'espérance de guérir un pauvre cœur malade, un esprit égaré, que je me décide à transcrire ici cette touchante histoire, sans y changer un seul mot, sans commentaire. C'est votre histoire, ô mon frère, pauvre pécheur; lisez. *Tolle, lege!...*

« Un homme avait deux enfants, et le plus jeune dit « à son père : Mon père, donnez-moi la part du bien « qui doit me revenir. Et le père leur fit le partage de « son bien.

« Peu de jours après, le plus jeune de ces deux en- « fants ayant ramassé tout ce qu'il avait, s'en alla voya- « ger dans un pays fort éloigné, où il dissipa tout son « bien, en excès et en débauches.

« Après qu'il eût tout dépensé, il arriva une grande

« famine en ce pays-là : et il commença à être dans « l'indigence.

« Alors il s'en alla, et se mit au service d'un des ha- « bitants du pays, qui l'envoya à sa maison des champs, « pour y garder les pourceaux.

« Et il eût souhaité remplir son ventre des restes de « ce que les pourceaux mangeaient ; mais personne ne « lui en donnait.

« Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : Combien « il y a de serviteurs dans la maison de mon père, qui « ont du pain en abondance, et moi ici je meurs de faim.

« Je me lèverai et j'irai à mon père, et je lui dirai : « Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous ;

« Et je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : « traitez-moi comme l'un de vos serviteurs qui sont à « vos gages.

« Il partit donc, et s'en vint trouver son père. Lors- « qu'il était encore bien loin, son père l'aperçut, et en « fut touché de compassion, et courant à lui, il se jeta « à son cou et l'embrassa.

« Et son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le « Ciel et contre vous, et je ne suis plus digne d'être « appelé votre fils.

« Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez promp- « tement la plus belle robe, et l'en revêtez, et mettez- « lui un anneau au doigt et des souliers à ses pieds.

« Amenez un veau gras, et le tuez. Faisons bonne « chère, et réjouissons-nous,

« Parce que mon fils, que voici, était mort, et il est

« ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé... » (Saint Luc, chap. xv.)

Méditez un instant ; priez et levez-vous, faites un pas et la miséricorde de Dieu va tomber sur vous : les larmes de votre père vont vous purifier, le sang même de Jésus va couler sur votre âme ; courage et confiance. Il attend, il espère, il pardonne ! Revenez à lui ; pauvre pécheur, et vous serez sauvé.

Allez aujourd'hui même vous jeter aux pieds du prêtre, qui pardonne et guérit au nom du Seigneur. Le père de votre âme, celui qui vous a fait faire votre première communion, attend, et il prie depuis si longtemps ; comme il va se réjouir avec les anges de votre retour, et vous donner avec bonheur le pardon du Ciel ! Courage donc et confiance ! Et lorsque vous serez guéri, vous direz, avec tant d'autres qui avaient cru, comme vous, que c'était difficile, impossible ; vous direz que vous étiez fou d'avoir des idées si fausses sur la conversion du cœur ; vous voudrez le répéter à tous ceux que vous savez encore malades, pour les éclairer, pour les toucher aussi et les ramener à Dieu ; et, pour vous, pour l'Église même et pour le Père de votre âme, ce zèle sera le témoignage le plus sûr, la preuve la plus certaine d'une guérison parfaite et d'un retour complet à la raison, à la vraie sagesse, qui seule fait le bonheur de cette vie, et peut nous assurer la félicité des cieux.

QUATRIÈME SECTION

FOLIE DES DÉVOTS

PREMIÈRE CLASSE

LES SCRUPULEUX

(ILLUSIONS)

Cor stultorum dissimile erit.

Le cœur des insensés est très-mobile et changeant. (*Prov.*, xv, 7.)

Il n'y a presque point de rapports entre les malades que nous allons examiner et essayer de guérir, et tous ceux que nous avons vus jusqu'à présent. Ici le fond même de la raison n'a pas été ébranlé, mais à la surface il y a une telle agitation, qu'ils ne peuvent presque plus rien voir, et ils se trompent si souvent, qu'on ne peut s'empêcher de les regarder aussi comme des fous. Ils ne sont pas méchants, mais ils ne pourront jamais rien faire de bon, tant qu'ils seront dans cet état maladif; et ils disent et font des choses si singulières, si bizarres, que, tout en les plaignant sincèrement, parce qu'ils sont bien malheureux, il est comme impossible

de ne pas rire en traversant la galerie qui leur est réservée. Il y en a qui restent à genoux des heures entières, qui répètent dix fois, vingt fois la même prière, qui font beaucoup de signes de croix de suite. D'autres ferment les yeux et n'osent rien regarder. Quelques-uns font d'étranges grimaces et secouent la tête à chaque instant. Vous voyez bien que je veux parler ici de quelques travers, que l'on remarque parfois dans les personnes pieuses et dévotes. Certes, il est bien loin de ma pensée de vouloir me moquer de de la piété, de la dévotion ; mais je désire et j'espère guérir quelques âmes pures et ferventes, des vaines tentations, des illusions et surtout des scrupules par lesquels l'ennemi de Dieu et des hommes s'efforce de les arrêter, ou du moins de les tourmenter dans le chemin du ciel. Il est certain que le scrupule peut aller jusqu'à la folie.

Pour mettre un peu d'ordre dans nos observations et traiter ces pauvres malades avec méthode, nous les partagerons tous en trois catégories. La première est composée de ceux en qui dominait la raison avant leur malheur. La deuxième, de ceux en qui l'imagination était plus forte que la raison, et la troisième, de ceux qui n'ont que du sentiment ou du cœur : car il est d'expérience que les affections, dont je vais parler, sont très-différentes dans les âmes, et varient selon le caractère des sujets et les nuances principales de leurs dispositions naturelles. *Cor stultorum dissimile erit.*

I. Et d'abord, voyons ceux en qui avait toujours dominé l'intelligence, la raison; les têtes solides et les bons jugements. On s'étonnera sans doute qu'il y en ait parmi nos malades; cela est pourtant certain; mais je me hâte de le dire, c'est dans une proportion assez minime. La Grèce antique a compté sept sages, la Religion qui, à la lumière de la raison, ajoute la lumière de la foi, doit nécessairement en former un bien plus grand nombre : il y en a très-peu cependant en comparaison de ceux en qui l'imagination l'emporte ou le sentiment. Je dois encore ajouter un mot : c'est plutôt parmi les hommes que parmi les femmes, que l'on rencontre cette qualité éminente d'une forte raison et d'un jugement ferme et éclairé. Cela posé, j'entre hardiment dans mon sujet, et je dis que ces têtes carrées, et ces esprits raisonneurs sont singulièrement exposés à une sorte d'épreuve spéciale et qui en a fait sombrer plusieurs. Habitués à raisonner toujours et sur toutes choses, voulant trouver la raison de tout ce qu'on leur dit, voir et expliquer tout dans les sciences humaines, ils procèdent quelquefois de la même manière en ce qui tient à la foi, dans l'examen des mystères de la religion et l'autorité de l'Église... Là commence pour eux le danger, et plusieurs sont tombés dans l'erreur, dans le mensonge; il y en a qui se sont précipités dans les folies de l'incrédulité, et jusque dans la nuit de l'athéisme. Cet état est appelé folie raisonnante par tous les célèbres mentalistes. Elle peut aller jusqu'à l'obstination et une sorte de fureur, et des hommes atteints de

cette manie ont embrassé l'hérésie, se révoltant contre toute parole divine, et ne voulant avoir d'autre règle que l'inspiration même de leur propre esprit, qu'ils mettaient au-dessus de toute autorité. Et c'est ainsi que s'est vérifié en eux l'oracle de l'éternelle vérité qui a dit : Que les hommes superbes et fiers de leur haute intelligence seraient dissipés, et que les riches seraient renvoyés comme des pauvres et des ignorants : *Dispersit superbos mente cordis sui ;* et *Divites dimisit inanes.* (Luc, I, 51.)

Mais voici un des caractères singulièrement curieux de cette folie des hommes savants, de ces fières intelligences : c'est qu'après avoir perdu la simplicité de la foi, et refusé d'admettre les mystères saints de la religion dont ils ne peuvent se rendre raison, ces pauvres insensés se jettent dans une foule de superstitions plus ridicules les unes que les autres, et ils admettent sans difficulté les fables les plus absurdes. On a vu de ces fortes têtes, détraquées, des philosophes, croire aux revenants, croire aux songes. Souvent ils sont fatalistes; ils parlent du hasard comme d'un être réel, et qui fait une foule de choses; cela leur paraît plus clair que la Providence. Ils sont sujets à des peurs étranges; le nombre 13 les épouvante ; ils ne se mettraient jamais à table au nombre de 13, car ils croiraient bien fermement qu'un des convives devrait mourir dans l'année : soyez sûrs qu'ils ne se mettront pas en route le 13 du mois... Il y a pour eux des jours néfastes, et rien ne pourra les décider à commencer quelque chose d'im-

portant un vendredi. S'ils voient une araignée le matin, ils se désolent d'avance et s'attendent à un grand chagrin, mais le soir, ils regarderaient cette rencontre comme un signe de bonheur! Ils iront consulter, je ne sais quelle sorte de devins ou sorciers, donnant leur croyance aux diseurs de bonne aventure, aux tireuses de cartes, aux tables tournantes. Oui, il y a encore assez de spirites dans cette classe, et ce sont les plus difficiles à ramener à la raison[1]. Mais, en vérité, n'est-ce pas de la folie que tout cela? Est-ce la peine d'être philosophe, de faire le difficile, et de tant raisonner quand il est question de la foi et de l'Évangile, ou des miracles, ou des mystères, pour être si simple et si crédule?

Je ne connais qu'un seul moyen pour éviter tous ces malheurs, et un seul remède pour guérir l'âme intelligente, qui serait déjà tombée dans ces aberrations d'incrédulité ou de superstition : ce remède c'est la plus humble soumission au médecin, c'est-à-dire au prêtre qui parle au nom du Seigneur, et qui seul peut sauver ces pauvres malades. Ce remède c'est l'obéissance parfaite à la voix de l'Église, ou la foi du charbonnier, comme on dit, c'est-à-dire, une foi simple, je ne dis pas sans raison, mais sans raisonnement. Croire et se taire. Je ne conseillerai jamais à ces pauvres in-

[1] On aurait peine à croire le nombre étonnant de vrais aliénés, conduits à cet état, par le spiritisme. Les médecins aliénistes en sont effrayés eux-mêmes. J'en ai interrogé plusieurs, et tous ils m'ont affirmé le fait. Il y aura peu de lecteurs, j'en suis convaincu, qui ne puisse citer quelques exemples de ce malheur.

sensés les lectures savantes de la haute polémique, je ne voudrais pas entrer en discussion avec eux, ni ouvrir un cours de conférences publiques ou privées dans lesquelles ils pourraient exposer leurs difficultés, et où l'on résoudrait leurs objections. Déjà de son temps, Tertulien avait reconnu que l'on n'arrivait à rien par tous ces moyens. Si vous voulez les guérir, faites-les prier et répéter sans cesse leur acte de foi, leur *Credo*, et ces invocations saintes de l'Évangile : *Adauge in me fidem.* (Luc, xvii, 5.) *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.* (Marc, ix, 23.) Mon Dieu, augmentez la foi dans mon cœur; je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité. Mais par-dessus tout, s'ils désirent eux-mêmes se sauver, qu'ils se soumettent avec humilité et qu'ils obéissent [1].

II. Voici une autre classe de malades bien plus nombreuse parmi les croyants, et on en trouve même assez souvent de cette espèce, parmi les plus fervents serviteurs de Jésus-Christ. Ce sont ceux en qui domine l'imagination, cette faculté vive et ardente que sainte Thérèse ap-

[1] Encore le bon docteur Pinel. Il cite un exemple frappant de cette folie raisonnante : « Une dame, dit-il, d'un esprit très-cultivé et douée de qualités rares tomba dans cet état malheureux... Persuadée que le vendredi est un jour néfaste, elle finit par n'oser ce jour-là sortir de sa chambre. Le mois commence-t-il par un vendredi, c'est un sujet de terreur pour cette longue suite de jours; et, par degrés, le jeudi même, comme veille du vendredi, lui inspire les mêmes alarmes, etc... C'était une espèce de vésanie mélancolique. Je mis en usage quelques remèdes simples, avec les moyens moraux que cet état pouvait suggérer, » etc. (P. 164.)

pelait avec infiniment d'esprit la folle du logis; et elle a, en effet, le caractère d'une petite folle : elle juge, elle prononce vite, et se trompe bien souvent, car elle ne réfléchit pas, et elle prend l'ombre pour la réalité. Elle est à la fois craintive et présomptueuse; elle passe soudain de la joie la plus vive à une sombre tristesse, et cela sans raison pondérable. Elle s'épouvante à la seule pensée d'une faute légère, et bientôt après, elle commettra des énormités. Elle portera une âme ardente et nouvellement convertie, à prendre des résolutions exagérées, impossibles, ou à faire des vœux téméraires et imprudents; et avec cela, vous trouverez encore des défauts sérieux, des fautes positives, l'omission de bien des devoirs essentiels et l'oubli des préceptes les plus graves.

Mais un des signes principaux de cet empire de l'imagination sur l'esprit, c'est l'inquiétude avec les vains scrupules et les illusions, dans lesquels cette âme se tourmente et s'agite sans cesse. Dans cet état maladif, et qui doit bientôt se terminer par des accès de folie intermittente, un pauvre chrétien n'est plus capable de distinguer entre la tentation et le péché; quelquefois même il ne pourra plus discerner entre ce qui est bien et ce qui est mal, ce qui est permis ou défendu. Il s'effraye à la vue de ce qu'il regarde comme un devoir, une sainte obligation, et il ne croit jamais avoir satisfait à la loi de Dieu ou aux préceptes de l'Église. Ce sont ces pauvres scrupuleux, qui répètent toutes leurs prières, qui font dix ou vingt signes de croix au commen-

cement et à la fin de la messe : la messe, ils ne croyent jamais y avoir bien assisté, ils y retournent et font encore plus mal. Sans parler des gestes ridicules, et de mille grimaces qui les font aussitôt reconnaître ; ils secouent la tête violemment avec le signe de résistance, ou bien ils la penchent avec affectation. Tous ceux qui voient ces manières bizarres, et cette agitation, ne peuvent s'empêcher de croire que ce sont des fous ; ils ne se trompent pas entièrement, car il y a des signes positifs d'aliénation mentale par moments, et, je ne crains pas même de le dire, si ces pauvres malades de scrupules ne prennent pas les plus fortes résolutions de faire exactement tout ce que dit et prescrit leur médecin ; c'est-à-dire le père de leur âme, ils ne tarderont pas à devenir réellement fous, à perdre tout à fait la raison, comme cela est malheureusement prouvé par l'expérience, et comme je l'ai vu moi-même plusieurs fois.

En effet, du scrupule l'esprit passe bien facilement, et presque sans s'en apercevoir, dans l'illusion même : et l'état habituel de l'illusion est une véritable folie, ou une manie, que les médecins spéciaux appellent l'hallucination. L'illusion peut subsister avec la fréquentation des sacrements ; elle s'entretient même quelquefois par des oraisons trop prolongées, dans lesquels un malade se figure voir Dieu et converser avec les saints et les anges. Si le directeur veut retrancher une communion, ces âmes se révoltent et s'indignent. Si on a l'air de douter un instant de leurs prétendues grâces sensi-

bles, de leur visions, elles n'ont plus l'ombre de confiance en vous, et, si vous essayez de leur retrancher un jeûne, vous ne les reverrez plus! Il le faut pourtant, car si vous aviez le malheur de les croire, de les encourager dans cette voie, vous acheveriez en quelques jours la ruine complète et l'égarement de ces pauvres esprits, déjà bien frappés. L'histoire est pleine de ces tristes exemples; et tous les jours, dans la conduite des âmes, on apprend avec douleur des traits analogues à ce que fit un pauvre religieux du désert qui, pour se punir d'une petite faute de gourmandise, prit dans un moment de ferveur, ou plutôt sous l'inspiration de son imagination illusionnée, la singulière résolution de ne plus manger. Il y tint réellement deux jours, trois jours, quatre jours... il alla jusqu'au cinquième, mais son esprit venant à s'affaiblir de plus en plus, ce pauvre homme devint fou tout à fait, et se jeta dans un puits où il mourut, sans avoir manqué à sa résolution, car il n'avait pas promis de ne point boire! Combien de traits de ce genre ne pourrions-nous pas citer encore! Mais c'est assez pour prouver que les imaginations vives et ardentes sont plus exposées. L'ennemi de tout bien les trompe, les séduit souvent en se changeant en ange de lumière; il en a perdu beaucoup.

Que faut-il faire pour éviter ses piéges? et quels remèdes seront plus efficaces pour guérir ces tristes maladies du scrupule et des illusions? Ne parlons pas de remèdes pharmaceutiques, puisque ce n'est pas notre partie; il a été cependant reconnu, lorsque les scru-

pules étaient trop forts, qu'il n'était pas inutile de recourir au médecin, et j'ai vu des cas où des douches sur la tête, données par ordre de la Faculté, ont obtenu un plein succès. Des docteurs homœopathes ont également réussi avec quelques doses de *faba Ignatiana* à la sixième dilution. Mais je laisse ce traitement à qui de droit. Je propose les remèdes que l'expérience a depuis longtemps reconnus comme les plus puissants ; et, chose remarquable, le Saint-Esprit par la bouche du plus sage des rois en a indiqué deux, tout à fait contradictoires, que l'on pourrait dire conformes à ces deux branches séparées des sciences médicales : l'allopathie et l'homœopathie... Parlez, dit-il, aux pauvres fous dans le sens de leur manie; c'est de l'homœopathie; — et dans une autre sentence, il dit tout le contraire, il fait de l'allopathie : Gardez-vous de leur parler en entrant dans leurs idées. *Responde stulto juxta stultitiam suam*, — et, *Ne respondeas stulto juxta stultitiam suam*. (*Prov.*, xxvi, 4, 5.) Cela doit dépendre du tempérament : à ceux qui sont irritables et qui pourraient devenir furieux, il faut éviter la contradiction, on peut avoir l'air de croire ce qu'ils disent, pour les ramener plus facilement à la raison : les autres peuvent être guéris par la négation formelle de ce qu'ils avancent, et on leur impose d'autorité les pensées vraies et les jugements raisonnables[1].

[1] C'est ce que faisait le docteur Esquirol, si célèbre dans ce traitement des maladies mentales; au rapport de Pinel, qui, de son côté, assure qu'il a toujours suivi la même méthode; mais ils paraissent l'un et l'autre

Il y a des remèdes généraux et qui conviennent à tous, comme le travail. Il faut occuper sans cesse ces imaginations ardentes; l'étude d'une langue difficile ou d'un art agréable; un exercice modéré et quelquefois même violent, a suffi pour guérir en peu de jours les scrupuleux les plus gravement malades; des distractions convenables ont amélioré l'état de plusieurs, et dans certains cas, on peut même permettre quelques spectacles innocents. Le travail manuel fait une diversion utile, mais il ne guérit pas entièrement, à moins qu'il ne soit un peu dur, et, pour ainsi dire, forcé.

Mais par-dessus tout, c'est la patience et l'obéissance qui doivent sauver ces pauvres âmes et les délivrer. La patience d'abord dans le médecin ou le directeur. Qu'il écoute bien son malade une fois, qu'il y mette une grande bonté, qu'il lui témoigne un véritable intérêt; ensuite, qu'il décide en deux mots, et, après avoir prononcé d'une manière nette et précise; qu'il tienne avec fermeté à ce qu'on obéisse. Défense absolue de répéter les prières ou les pénitences, de revenir avant la communion, de faire des gestes ridicules, etc... Et quant au pauvre malade, de son côté, il lui faut de la patience aussi, mais surtout une soumission absolue; il faut obéir à la lettre. Qu'il ne s'étonne pas, qu'il ne se fâche pas, qu'il ne se désole pas de ses misères, de ses dis-

préférer la voie de la douceur. C'est surtout, dit Pinel, en prenant avec eux (les aliénés) un air de bonhomie et le ton d'une extrême franchise, qu'on peut pénétrer leurs pensées les plus secrètes, éclaircir leurs doutes... Ils ne peuvent être ramenés que par des manières douces et bienveillantes. (P. 135.)

tractions, par exemple, ou de ses mauvaises pensées; et que toujours il prononce en sa faveur dans le doute. On n'offense pas Dieu, quand on ne le veut pas, et il ne risquera jamais rien en obéissant, puisque, même au tribunal de Dieu, ce serait une bonne excuse. Mais aussi faut-il absolument qu'il obéisse en toutes choses et sans crainte, qu'il ne manque pas une seule des prescriptions et ordonnances : ainsi, ne jamais répéter sa pénitence; n'omettre aucune communion permise. Il y va de ses plus hauts intérêts du temps et de l'éternité; sans l'obéissance il peut réellement devenir fou et se perdre. Il n'y a pas un médecin tant soit peu pratique, pas un prêtre habitué au saint ministère de la direction des âmes, qui n'ait eu à déplorer quelques malheurs de ce genre; et tous, quand nous avons trouvé des sujets dociles, nous avons été assez heureux pour les sauver.

III. Il nous reste à dire quelques mots de la troisième catégorie, c'est-à-dire des malades en qui domine le sentiment ou le cœur. Ce sont ordinairement les plus belles âmes, les plus nobles et les plus généreuses; mais aussi les plus sensibles, les plus impressionnables. La sensibilité est un beau présent de la nature, mais il y a bien des dangers pour les cœurs qui en sont doués. Ils sont destinés à de grandes souffrances. Ils sont exposés à tomber aussi dans bien des folies; mais de tous nos malades, ce sont les plus à plaindre peut-être. On les reconnaît facilement; ils sont tristes et silen-

cieux; ils pleurent souvent; ils refusent parfois de répondre, même au médecin, et se défient de tout le monde: c'est la mélancolie du cœur; ce sont les âmes qui se disent incomprises, et il est certain qu'il y en a, puisqu'elles ne s'ouvrent pas, ou qu'elles parlent souvent un langage si étrange, qu'on ne l'entend pas. Ces malheureux sont exposés principalement au découragement, au désespoir même. Ces cœurs sensibles s'attachent aussi trop facilement et se laissent prendre à mille chaînes, qui les retiennent d'abord, et qui les brisent en les partageant. De plus, comme ils se laissent diriger toujours par ce qu'ils sentent ou par l'impression, il y a dans ces malades un caractère singulier d'inconstance et de mobilité continuelles. Plusieurs se contentent de vains désirs et ne font rien. Les autres se désolent, se désespèrent de ne rien sentir; les femmes surtout, en qui domine cette faculté, se laissent aller au découragement aussitôt qu'elles ne sentent plus l'amour de Dieu dans leur cœur, ni le regret de leurs fautes. Il faut qu'elles pleurent absolument, ou elles croiraient s'être mal confessées: elles pensent avoir fait une communion sacrilége, si elles n'ont pas senti la flamme de l'amour divin; et alors surviennent les dégoûts, les ennuis, les tentations même de désespoir, et il y en a qui ont tout abandonné pendant des années. Elles ne pouvaient avoir aucune raison pour se conduire ainsi; c'était une folie! Vous voyez combien ces âmes sensibles y sont exposées, et que la maladie chez elles peut prendre

mille formes aussi tristes que dangereuses; car la fin serait l'impureté même; il faut bien le dire et l'expérience le prouve tous les jours.

Mais quels remèdes employer pour prévenir ici ou vaincre le mal?... Avant tout, la prière et l'obéissance aussi, l'obéissance parfaite. — La prière fervente produira l'amour de Dieu, et une fois que ces cœurs aimeront, ils seront sauvés. Mais qu'ils sachent bien que ce feu sacré de l'amour de Jésus se nourrit du bois même de la croix. Oh! si ces âmes comprennent et qu'elles se décident à marcher avec constance dans cette voie de sacrifices, il est impossible de dire jusqu'où elles arriveront; il n'y a plus de bornes à leur perfection, et elles seront si heureuses que le ciel même ne saurait plus les attirer; elles voudraient toujours aimer et souffrir, comme tant de fidèles épouses du Sauveur, comme Thérèse de Jésus, à qui ce Dieu avait tout donné: un cœur si sensible et si tendre, une imagination si vive et si ardente, et en même temps un jugement si sûr et si parfait; elle avait tout! Aussi a-t-elle connu tous les dangers; mais elle a su les éviter tous par la fidélité de son amour et par son obéissance. Elle était docile, elle ouvrait son cœur avec tant de simplicité, qu'elle a fait la confession de sa vie et le récit de toutes les grâces qu'elle a reçues, pour obéir à son directeur. Cette confiance est absolument nécessaire, cette soumission indispensable, surtout dans ces âmes qui sont d'autant plus exposées, qu'elles sont plus capables d'honorer Dieu par un plus grand amour.

Et vous, mon cher lecteur, examinez-vous un instant devant Dieu, et voyez ce qui peut dominer en vous... La raison, l'imagination, ou le cœur; il y a toujours une faculté qui l'emporte; souvenez-vous des luttes que vous avez à soutenir, et soyez fidèle aux conseils qui vous ont été donnés aujourd'hui. Vous éviterez de grandes erreurs, de grands malheurs surtout. Vous marcherez toujours dans les voies de la sagesse et de la prudence, *Caute ambuletis, non quasi insipientes* (*Éph.*, v, 15), tandis que les pauvres insensés marchent à l'aventure, sans guide, et se perdent dans les sentiers difficiles de l'iniquité. Que votre cœur surtout s'élève, qu'il se détache des choses créées, pour chercher Dieu, pour l'aimer; c'est votre fin suprême, c'est tout votre bonheur.

DEUXIEME CLASSE

LA TIÉDEUR OU LES TIÈDES

Fatuæ autem sapientibus dixerunt
Date nobis de oleo vestro.

Les vierges folles dirent aux sages :
Donnez-nous un peu de votre huile.
(Matth., xxv, 8.)

Quelle a été la cause du malheur de ces vierges folles, et quel était le caractère même de leur folie ? L'Évangile ne le dit point ; mais la méditation du texte sacré, l'interprétation fidèle des Pères et des Docteurs de l'Église, nos maîtres dans la foi, nous l'ont appris. Ce fut la tiédeur, maladie terrible, qui doit faire le sujet de cette conférence ; et, de toutes les questions que nous avons abordées dans ce traité de la folie des hommes en matière de religion, c'est la plus difficile, la plus importante, la plus effrayante même. De toutes les études que nous avons faites dans l'examen des désordres de l'esprit et du cœur, ou de la démence spirituelle, c'est la plus compliquée ; de toutes les folies, enfin, c'est la plus dangereuse, la plus triste, la plus incurable même. La tiédeur !

Et d'abord, c'est le sujet le plus difficile de tout ce traité. Il y a deux écueils devant moi, et je prie le Seigneur de m'envoyer la lumière de son saint Esprit pour les éviter. J'ai peur d'en dire trop ici, et de jeter peut-

être le découragement ou le désespoir dans une âme fervente qui s'appliquera tout et qui croira voir en elle les symptômes affreux de cette maladie ; mais je crains encore bien plus de ne pas en dire assez et de laisser dans son sommeil de mort, une âme déjà frappée, peut-être même déjà condamnée. — C'est le sujet le plus important, car, la tiédeur est la maladie ordinaire des personnes pieuses, c'est-à-dire des personnes qui liront plus habituellement ce livre. Qu'elles le sachent donc bien, si elles doivent devenir folles et mourir dans cet état, ce sera la folie de la tiédeur qui les perdra. Elles ont moins à craindre de toutes les autres affections mentales dont nous avons parlé ; mais elles sont exposées à celle-ci : là est le danger pour les âmes chrétiennes et dévotes ; qu'elles lisent donc avec attention et qu'elles s'attachent à suivre fidèlement les remèdes qui seront indiqués ; ils sont aussi puissants pour prévenir le mal que pour le guérir. — C'est enfin le sujet le plus effrayant, et j'aurai à dire en effet des paroles plus terribles que tout ce qui a été dit jusqu'à présent. Hélas ! et ne vais-je pas peut-être prononcer moi-même ma condamnation et ma sentence, en rappelant toutes les malédictions de Dieu contre les âmes tièdes et languissantes ! O mon Dieu ! vous qui connaissez ma folie, ayez pitié de moi, *Tu scis, Deus, insipientiam meam, miserere mei, Deus, miserere.*

Je dirai : I°, les causes et les symptômes ; II°, la nature ou les caractères ; III°, les remèdes de cette triste maladie.

I. Les causes et symptômes : ce qui fait tomber une âme dans cette folie, et à quels signes on peut reconnaître si elle est déjà frappée. Je réunis dans une même division les causes et les symptômes, parce qu'il y a une corrélation frappante entre les unes et les autres ; telle cause est en même temps un signe, comme on le verra facilement. La première cause, la cause la plus ordinaire, c'est une négligence habituelle dans le service de Dieu, et tout ce qui tient à la vie spirituelle, comme la prière, les sacrements... On s'y traîne avec lâcheté ; on omet souvent les exercices qui coûtent le plus à la nature, ou on les fait mollement, avec ennui et dégoût. Mais remarquez bien, j'ai dit une négligence ordinaire, une habitude, en un mot, car un peu de lâcheté en passant, une omission même volontaire, mais dont on se repentirait au moment de l'examen, et dont on promettrait de se corriger, ne serait pas même un commencement de tiédeur ; ce ne serait que de la faiblesse et de la fragilité. La tiédeur, en un mot, ne connaît pas les repentirs, ni les luttes ; à peine si elle connaît les remords, puisque dans cet état une âme languit, elle dort, elle se meurt. Cette observation ne doit pas être oubliée, un seul moment, dans l'exposé de cette première partie, si on veut bien juger, et surtout éviter le découragement.

La deuxième cause, c'est le mépris des petites choses, des petites fautes que l'on commet trop facilement, et le mépris des petites grâces auxquelles on résiste sans scrupule ; mais je parle encore d'un mépris habituel...

En passant, un chrétien dira : ce n'est rien ; par exemple, ce n'est qu'un petit mensonge, un simple regard de curiosité, et il se laisse entraîner; mais plus tard il demande son pardon, il s'impose une pénitence et reprend avec ardeur ses bonnes résolutions ; ce n'est que de la fragilité, un moment d'inconstance, mais ce n'est pas de la tiédeur, encore une fois.

La troisième cause, c'est le partage du cœur. Oh ! voilà un signe bien positif, un des symptômes les plus certains. Si on veut concilier le service de Dieu avec les plaisirs du monde, si une âme sensible, en qui domine le cœur, veut avec l'amour de Dieu garder et nourrir un autre amour, que ce Dieu jaloux ne peut souffrir et qu'il condamne, c'est évidemment la folie de la tiédeur, qui commence à s'emparer d'elle, et qui va la perdre bientôt, si on n'y prend garde.

La quatrième cause et symptôme, c'est l'ennui, le dégoût des choses de Dieu, de tous les exercices de la piété : prière, lecture, sacrements; mais ne confondez pas cet état avec les sécheresses et les aridités, qui peuvent être une épreuve du ciel, et qu'il envoie souvent aux âmes les plus pures et les plus ferventes. Il y a une différence infinie; l'âme tiède s'endort tranquille, sans Dieu ; ne fait aucun effort pour le chercher, tandis que l'autre l'appelle avec larmes, le cherche avec ardeur et finit toujours par le retrouver avec joie. Le chrétien tiède tombe donc dans cet état par l'ennui, son âme s'endort dans le dégoût : *Incidit in languorem præ tristitia... Dormitavit anima mea præ tædio.*

(*Ps.* CXVIII, 28.) Vous voyez bien ici la cause et en même temps le signe de la maladie.

Il me semble que nous pouvons résumer tout en quatre mots : on reconnaîtra qu'une âme est tiède, si on remarque habituellement en elle des signes d'ennui, de tristesse, de langueur; si elle n'éprouve ni repentir ni remords après ses fautes ordinaires, si elle succombe sans efforts, sans résistance, sans lutte; si elle cherche le plus souvent à vivre de concessions qu'elle fait au monde et à sa conscience; si enfin elle fait mollement, avec dégoût et négligence l'œuvre de Dieu et ce qui tient à son service. Un esprit de routine, pour me servir de ce mot, serait encore un symptôme important, car on n'avance pas dans cette ornière; on s'y traîne avec lâcheté, on y rampe dans la boue.

Mais il y a un moyen encore plus facile et plus simple de juger de l'état de votre âme devant Dieu. Méditez la définition de la ferveur; si vous en avez les marques vous pouvez être bien sûr de n'être pas tiède; il y aurait une contradiction évidente et dans les termes. Voici cette définition doctrinale, de saint Basile : *Fervorem esse existimo cupiditatem vehementem, stabilem, constantem Deo placendi in omnibus.* « La ferveur est une passion ardente, un désir impétueux qui porte à faire toujours et constamment ce qui plaît à Dieu. » Si la pensée d'un sacrifice vous touche et vous attire, si ce sentiment d'amour vous entraîne, si vous vous jetez sur la croix avec ardeur, si vous aimez à vous immoler

pour votre Dieu... ah ! ne craignez pas ; vous ne pouvez être tiède; mais si, au contraire, la vue d'un sacrifice, si la pensée d'une croix vous épouvante, vous cause de l'horreur... ah ! vous n'avez plus d'amour, vous n'avez point de ferveur ; vous commencez à être tiède, vous êtes déjà bien malade.

II. Et maintenant nous allons étudier la nature et les caractères de cette triste maladie dans votre cœur. C'est une folie véritable, mais il n'y en a pas de plus malheureuse et à la fois plus dangereuse : malheureuse, car on souffre horriblement; dangereuse, je dirai même incurable, car on en meurt presque toujours. Tâchez de prévenir cette mort : *Ante languorem adhibe medicinam.* (*Eccl.*, XVIII, 20.)

1° On souffre dans ce triste état, et toujours sans consolation. — On souffre, *du côté de Dieu*, qui se tait ou se plaint, qui menace et châtie sévèrement ces cœurs indociles. Qui lui a jamais résisté et conservé la paix? *Quis restitit ei, et pacem habuit?* (Job, IX, 4.) Vous lui refusez tout ce qu'il vous demande, comment pourrait-il vous accorder ce que vous lui demandez? Il ne vous répondra donc pas; vous serez privé de ses grâces de lumière, de paix et d'amour : Je mettrai, dit-il par un de ses prophètes, des épines dans toutes vos voies : *Ego sepiam viam tuam spinis.* (Osée, II, 6.) Mais il serait superflu de chercher à prouver plus longtemps cette vérité, quand l'expérience de tous les jours vient la confirmer. Et vous qui lisez ceci, quand avez-

vous été heureux au service de votre Dieu? n'est-ce pas aux jours de la ferveur? par exemple, au jour d'une première communion, lorsque vous étiez tout à lui? Et quand avez-vous eu de la peine, de l'ennui, du dégoût, si ce n'est quand vous avez commencé à languir, à résister à son amour, quand vous avez été tiède et languissant à son service?

On souffre, *du côté du monde*, dont on n'a pas les folles joies et les plaisirs coupables, mais auquel on fait tous les jours de nouvelles concessions, et dont, par cette conduite inconstante et lâche, on s'attire les blâmes sévères et les justes mépris. Ce malheureux insensé se voit également privé des consolations du ciel, qui l'attire, et des plaisirs coupables du monde qui cherche à l'entraîner, et, dans cette lutte incessante, il est comme les martyrs sur le chevalet, supplice horrible inventé par les plus cruels tyrans : ils étaient attachés sur cet instrument de souffrances ; et, avec des chaînes de fer, on apprêtait, on tirait, on séparait, on arrachait avec violence les membres de ces pauvres victimes. Mais que dis-je? les martyrs pouvaient regarder le ciel avec espérance, et ils mouraient avec bonheur ; tandis que les âmes tièdes vivent dans le remords et les ténèbres, et s'en vont mourir dans le doute et l'incertitude.

On souffre, *du côté de soi-même*, c'est-à-dire de ses passions de plus en plus frémissantes et tyranniques. Quel supplice! quels déchirements dans ce partage du cœur! Il ne peut y avoir de repos ni de paix dans cette âme, ni le jour ni la nuit... Elle n'est plus dans les

conditions du bonheur; et je veux lui rappeler ici ce grand principe qui, seul, pourrait suffire pour éclairer la vie des chrétiens. Si vous êtes fidèle, vous aurez la paix; si vous êtes généreux, vous aurez la joie; or, une âme tiède n'est pas fidèle; elle n'est pas généreuse; donc elle ne peut avoir ni la paix ni la joie au service de Dieu, mais bien le trouble et le remords.

2° De toutes les maladies mentales et spirituelles, la tiédeur est la plus dangereuse. — Et c'est ici que j'entre dans les terreurs de ce sujet. Cette âme languissante, et qui vit dans une espèce de torpeur ou de sommeil léthargique, reste plongée jusqu'à la fin dans la plus fatale illusion sur son état; elle se trompe elle-même jusqu'à la mort, mais elle est perdue, elle est condamnée. Quand le médecin spirituel trouve un de ces pauvres malades, il ne peut s'empêcher de reconnaître aussitôt le danger, et il prononce en lui-même la sentence fatale: *Morieris tu et non vives!* (*IV Rois*, xx, 1.) il va mourir bientôt; il est impossible qu'il vive. — Tout, en effet, m'assure cette mort, et tout m'épouvante dans cette mort de l'âme tiède.

Tout m'assure qu'elle va mourir. — La parole expresse de Dieu même... *Qui spernit modica, paulatim decidet.* (*Eccl.*, xix, 1.) Celui qui méprise les petites choses (l'âme tiède) tombera, mourra peu à peu, tout doucement. Saint Bernard est encore plus effrayant : *A minimis incipiunt qui in maxima prorumpunt.* On commence par de petites fautes, et on est précipité dans les plus grandes... Mais c'est surtout la parole du Pro-

phète qui m'épouvante : *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter.* (Jér., XLVIII, 10.) Maudit celui qui fait avec négligence l'œuvre de Dieu. Elle est donc déjà perdue, condamnée, maudite cette âme qui fait avec lâcheté, avec mollesse et dégoût l'œuvre du Seigneur, c'est-à-dire l'âme tiède.

La nature même du cœur humain et des passions le prouve également... Si l'on ne résiste pas, on est entraîné ; si on accorde quelque chose à ses passions, elles deviennent de jour en jour plus fortes et plus terribles. Aujourd'hui ce n'est encore qu'une petite plante qui vient de naître, on peut l'arracher facilement et la jeter au feu ; mais si on la laisse grandir, bientôt ce sera un grand arbre, et c'est en vain que vous voudrez mettre la cognée à la racine ; il résistera, et vous goûterez bientôt les fruits de la mort. Aujourd'hui, ce ne sont encore que de jeunes lionceaux qui viennent de naître, et qu'il est facile d'étouffer, avant qu'ils soient armés de leurs dents terribles, mais si vous les nourrissez, ah ! malheureux ! ils auront bientôt grandi et appris le carnage ; ils vont vous dévorer et vous donner la mort : *Factus est leo, et didicit prædam facere et homines vorare.* (Ézéch., XIX, 3.)

L'expérience de tous les temps ; notre propre expérience, hélas ! ne le démontre aussi que trop. *Quomodo cecidisti !* (Is., XIV, 12.) Comment êtes-vous tombé, vous qui étiez si fort et qui marchiez si bien dans le sentier de la justice ? Vous avez peu à peu ralenti votre marche ; peu à peu vous avez retranché de vos prières,

vous avez veillé avec moins d'attention sur vous-même, vous n'avez plus fait de sacrifices à l'amour de Dieu ; vous avez été lâche, mou, infidèle; en un mot, vous êtes devenu tiède, et l'ennemi, voyant vos forces diminuer, a profité d'un moment où vous étiez moins sur vos gardes ; il vous a attaqué soudain, et vous avez été blessé à mort, vous avez succombé... Tout m'assure donc cette mort, elle est certaine; et je ne connais pas de folie plus triste que celle-là : dormir pour ainsi dire sur sa tombe, mourir et persister à se croire encore plein de force et de vie... C'est effrayant!

Oui, tout m'épouvante dans cette mort. L'illusion d'abord et l'aveuglement qui précède jusqu'au moment même de la chute. C'est ce mot terrible de Jésus-Christ : *paulatim ;* elle tombe, elle meurt si doucement, cette âme, qu'elle n'y pense pas, elle ne s'en doute pas. Que dis-je? elle est déjà morte peut-être, et, dans son illusion, elle croit vivre, et elle n'aura pas de larmes, parce qu'elle a en effet conservé quelques apparences de la vie. Oui, il y en a beaucoup, dit saint Cyprien, qui traînent des âmes mortes sous l'apparence de la vie... et vous-même qui lisez ceci, mon cher lecteur, *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (*Apoc.*, III, 1), vous avez encore quelques signes de vie, et vous êtes peut-être mort, *Et ipse ambulans funus tuum portare cœpisti, et non acriter plangis!* (S. Cyp.) Vous-même déjà vous portez le deuil, vous assistez au triste convoi de votre âme, et vous n'avez pas poussé un cri, ni versé une larme! *Paulatim!...* Vous descendez tout douce-

ment à cet abîme de la mort! Il est si facile en effet de passer d'une simple pensée à un désir coupable, d'un regard de curiosité à un regard de complaisance, à un regard plein d'adultère... si facile après un mot piquant, une petite plaisanterie, de se laisser aller à une médisance grave. Vous tomberez ainsi sans y faire attention : *Paulatim*. Que dis-je? vous êtes tombé, vous êtes mort déjà, et vous continuez à vous faire illusion. Quel danger, ô mon Dieu! Quoi! le prêtre lui-même, quand vous accusez une faute, ne peut pas quelquefois distinguer ni prononcer si elle est mortelle ou vénielle, et vous, qui n'avez pas étudié comme lui la sainte théologie, vous qui jugez en votre propre cause, ne devez-vous pas être encore bien plus dans le doute et la crainte? Ne pouvez-vous pas vous tromper plus facilement?... Vous êtes descendu si doucement, que vous ne vous en êtes pas aperçu... et déjà vous n'avez plus la vie! *Paulatim!... Et mortuus es!* — Voyez donc la différence, si une âme brûlante de ferveur et d'amour vient à être tentée ; elle est effrayée, elle crie au secours, elle prie avec ardeur; si elle se sent entraînée ; elle crie plus fort... O mon Dieu! où suis-je? où vais-je?... Ayez pitié de moi, ô Marie immaculée, à mon secours!... Si elle tombe! oh! si elle tombe, réveillée au bruit de sa chute, et se voyant dans les ténèbres, elle va crier encore avec larmes : Où suis-je, ô mon Dieu! où suis-je?... Du fond de l'abîme, j'élève la voix, ayez pitié... *De profundis clamavi*... Mais l'âme tiède, elle a déjà commencé à descendre tout doucement ; elle n'a pas

même pensé à se demander où elle était, où elle allait: déjà elle est arrivée au fond de l'abîme, qu'elle ne sait pas où elle est; elle ne prie pas plus, elle y reste, elle est morte! *Et mortuus es!*

C'est ainsi qu'au milieu des champs, on voit quelquefois un arbre, qui portait encore au matin des fleurs et des fruits superbes, et le soir, sans que la foudre des cieux soit tombée à la cime, sans qu'on ait mis la cognée à la racine de cet arbre, toutes les feuilles et les fruits sont tombés, et il est mort sur pied. Un petit ver a depuis quelque temps mordu la racine, il a détourné peu à peu la séve, la source de la vie; il n'y en a plus au cœur de l'arbre, il l'a perdue peu à peu, et pourtant il est mort soudainement. — *Paulatim decidet... A minimis incipiunt...*

Mais il y a une autre similitude, une image bien plus frappante et tirée des maladies qui affectent les corps. Saint Augustin a exposé sur ce point une doctrine profonde dans ses homélies; il assure qu'il y a des analogies entre toutes ces maladies et les diverses infirmités de l'âme, et que les miracles opérés par Jésus-Christ quand il les guérissait, *Et sanabat omnes* (Luc, VI, 19), doivent être autant d'enseignements sublimes sur les plaies des âmes et sur leur guérison. Vous comprenez bien ces analogies et similitudes. Les sourds, les aveugles, sont l'image de ces pauvres pécheurs qui n'entendent plus, qui ne voient plus; la lèpre est l'image du vice impur; la fièvre, le symbole de la cupidité, *Febris nostra avaritia est!* (S. Aug.). Eh bien, il y

a une maladie affreuse, désolante, incurable, et qui ne pardonne jamais, une maladie étonnante parce qu'elle ne fait pas trop souffrir, et qu'elle est pleine d'illusions aussi, et cette maladie a non-seulement des analogies frappantes avec la tiédeur dont nous parlons, mais elle porte le même nom, elle s'appelle aussi une maladie de langueur : c'est la phthisie ou maladie de poitrine... Elle a les mêmes caractères absolument, et la personne qui en est atteinte est déjà près de mourir, qu'elle ne sait pas même le danger. Elle continue, pour ainsi dire, le train de sa vie ordinaire ; on la voit encore s'asseoir quelquefois à la table de famille, descendre au salon, prendre part à quelques fêtes du soir ; et cependant tout le monde sait bien qu'elle est très-malade ; on le dit partout : elle est condamnée, et déjà au deuxième ou troisième degré... Eh bien ! vous-même, mon cher lecteur, vous en êtes peut-être là aussi ; votre confesseur le sait bien, il tremble, il vous a peut-être prévenu, mais vous n'avez pas compris, et vous allez bientôt mourir, si vous n'êtes pas encore mort. *Paulatim!*... Et cependant vous avez des apparences ; vous donnez même encore quelques signes de vie, vous priez quelquefois ; peut-être qu'on vous voit même souvent à la sainte Table ; je vous dis que vous êtes condamné, vous êtes tiède et languissant, vous allez mourir, ou vous êtes mort, *Et mortuus es*[1]!...

[1] J'ai vu à Paris un exemple bien frappant de ces morts imprévues après une maladie de langueur. C'était une jeune et riche héritière atteinte depuis plusieurs mois de phthisie, qui devint tout à coup galo-

Et tout m'épouvante encore une fois dans cette mort : l'illusion, l'aveuglement; je dirai l'insensibilité, l'endurcissement qui la suivent. Dites-moi, en effet, si vous pouvez imaginer quelques moyens pour réveiller cette âme qui dort, et ramener la vie qui s'est éteinte ainsi : *Paulatim*... Est-ce une lecture? oh ! non ; elle en fait tous les jours et sans fruit. Est-ce une confession? mais non : elle a été hier peut-être à confesse ; son confesseur lui a parlé avec force, mais c'est en vain, elle n'a pas compris. Est-ce la communion?... au contraire, et il est d'expérience que c'est un jour même de communion qu'elle doit mourir; ce sera un dernier abus de grâce, et le démon veut remporter ce triomphe un jour de fête pour insulter Jésus-Christ, dans ce cœur

pante, c'est le mot reçu, et il y a des âmes pour qui la mort arrive aussi bien vite. Tout le monde, elle seule exceptée, voyait son état, mais on ne savait pas, quand serait le dernier jour. La mère avait supplié le médecin de l'avertir à temps, et celui-ci examinait, suivait assidûment les progrès du mal. Il entend un matin une réponse certaine de mort prochaine, un signe, un bruit sûr de la tombe. Avec infiniment de précautions, il prévient la mère ; il dit qu'il voit avec douleur que les remèdes n'opèrent presque pas, et que le mal s'obstine, enfin, qu'il y a progrès dans la maladie... La mère éperdue demande si elle va perdre sa fille... et quand?... Le docteur hésite, dit qu'il y a tant de ressources à cet âge, et qu'on doit toujours espérer... et se retire. On ne dit pas un mot à la jeune fille. Son confesseur vient quelques heures après le médecin ; pas un mot... Et cependant la malade qui ne sait rien, quelques heures après ces visites... sonne, appelle une femme de chambre et demande à s'habiller pour le dîner, elle prescrit la robe qu'elle veut mettre, une belle robe de satin lilas, et quand on lui apporta sa belle robe, elle était encore sur son fauteuil, mais un peu plus pâle, et immobile ; elle était morte!... tout doucement, comme meurent les âmes tièdes... *Paulatim*. On ne l'aurait pas crue morte; et ni vous non plus. *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* (*Apoc.*, III, 1.)

ingrat. Serait-ce donc la parole sainte, une retraite? Ah! j'ai beaucoup prêché dans ma vie; j'en ai donné beaucoup, de retraites, et j'ai vu des miracles de miséricorde, j'ai vu une foule de pécheurs se convertir, et le cœur d'un grand nombre d'insensés revenir à la raison et rentrer dans les voies de la sagesse, j'ai vu des incrédules, des athées, des impies, des libertins, pleurer, revenir à Dieu; mais des âmes tièdes!... oh! que cela est rare! Oui j'aimerais mieux parler à un impie, à un voluptueux, à un sacrilége, qu'à une de ces âmes tièdes; c'est bien plus facile, il y a bien plus d'espérance! Et si quelqu'un venait à s'étonner, à se scandaliser peut-être de ce que je dis, c'est qu'il ne connaîtrait pas, ou qu'il aurait oublié la parole de Dieu même, car il l'a dit aussi et de la manière la plus positive: *Utinam frigidus esses aut calidus; sed quia tepidus es incipiam... te evomere ex ore meo!* (*Apoc.*, III, 15, 16.) « Plût au ciel que vous fussiez froid ou chaud, mais parce que vous êtes tiède je vais commencer à vous vomir de ma bouche! » Froid, c'est-à-dire incrédule, aldultère, sacrilége... Je l'aimerais bien mieux: et, en effet, Jésus-Christ aime encore ces malheureux pécheurs, ces pauvres insensés, il les appelle à son cœur, il les regarde avec miséricorde, il est prêt à leur pardonner; mais les tièdes, ces âmes lâches et molles lui soulèvent le cœur; il les rejette et les vomit, *Evomere!* Voilà la parole la plus effrayante de toutes les saintes Écritures, et je n'oserai l'interpréter dans sa force, de peur de jeter le désespoir dans plus d'un cœur.

Mais je me demande, en tremblant, comment cette âme pourra revenir à Dieu, et si ce Dieu, pourra encore la recevoir quand elle aura mérité d'être ainsi rejetée et vomie avec dégoût! *Incipiam te evomere!* N'est-ce pas une folie de s'exposer à un pareil malheur?

III. Pour terminer ce sujet, il ne me reste plus qu'un mot à ajouter, et je vais indiquer ici quelques remèdes et essayer de traiter ces pauvres malades. — Je suppose donc, mon cher lecteur, que vous ayez reconnu dans votre âme les signes ou les symptômes de cette triste maladie; je vais plus loin : en étudiant les caractères de la tiédeur, je suppose que vous ayez été convaincu que vous étiez déjà frappé au cœur et si fortement atteint, que vous soyez réduit à douter même de votre vie, *Non credes vitæ tuæ...* Enfin, vous ne savez pas, mais vous ne pouvez plus croire à la vie de la grâce. — Eh bien, ne vous découragez pas, ne vous désespérez pas. Je ne puis retirer aucune des paroles que j'ai dites, c'est la vérité même; et toutefois, il y a encore des remèdes à un si grand mal, et, si vous voulez, vous pouvez guérir. Mais le voulez-vous? C'est là toute la question, *Vis sanus fieri?* (Jean, v, 6.) Si vous le désirez, si vous le voulez; courage et confiance! Il y a trois remèdes. Lisez attentivement.

1° Le premier, c'est la prière. Hélas! les âmes tièdes prient peu et elles prient bien mal; mais, c'est pourtant encore le remède le plus facile pour elles. Priez avec bonne volonté, mais adressez-vous surtout au

Cœur de Jésus. Le divin Sauveur a promis de se laisser toucher, quand on aurait recours à son Cœur : J'aurai, dit-il, pitié de tous, même des âmes tièdes. Dites-lui donc souvent : *Ecce quem amas infirmatur.* (Jean, xi, 3.) O Cœur sacré, celui que vous aimez est malade ; et il vous sauvera. Celui que vous aimez est malade... c'est la prière qu'on lui faisait pour Lazare, et Lazare était mort ; déjà, depuis quatre jours, il dormait, *Dormit.* (*Ibid.*) — Mais, Jésus a été touché de cette prière, il est venu au tombeau de son ami, et il a pleuré dessus, *Et lacrymatus est Jesus.* (Jean, xi, 35.) Ainsi, peut-être, vous qui lui dites : *Ecce quem amas infirmatur*... Vous êtes mort aussi... Mais, Jésus sera touché, parce que vous aurez parlé à son Cœur ; et il pleurera sur vous, il vous rendra la vie... *Vis sanus fieri?* Le voulez-vous donc ?

2° La réflexion, la méditation. Hélas ! les âmes tièdes commencent toujours par laisser ce pieux exercice. Il faut le reprendre, si vous désirez guérir. Mais je conseillerai toujours à ces malades de méditer sur les grandes vérités de la foi et sur les fins dernières : La mort, le jugement, l'enfer et l'éternité. Il ne faut pas moins que la voix puissante du tonnerre de Dieu, pour les réveiller, ces malheureux, de leur sommeil de mort. J'ajouterai la méditation de la Passion de Jésus-Christ, parce que, du haut de sa croix, il tombera une goutte de sang sur vous, et, où tombe cette rosée céleste, on renaît, on revit. *Vis sanus fieri?* Voulez-vous donc guérir ?

3° Le sacrifice! Voilà le grand moyen et le plus excellent de tous les remèdes. Mais, hélas! les âmes tièdes ont horreur du sacrifice, qui pourrait si facilement les guérir et les sauver. Faites aujourd'hui un petit sacrifice; remportez sur vous-même une petite victoire; par exemple, réprimez la vaine curiosité d'un regard inutile, retenez sur vos lèvres une parole oiseuse, faites la plus légère mortification à table. Aujourd'hui, dis-je, un petit sacrifice, deux demain, trois le jour suivant, puis quatre; allez ainsi de victoires en victoires, je vous promets que vous serez guéri en quinze jours... Et ne pensez pas que ce soit dur ou difficile; au contraire, dès le premier jour, vous retrouverez la paix, fruit de la bonne volonté; et ensuite, vous goûterez la joie du service de Dieu, la joie de son Saint-Esprit, la joie, fruit de la générosité et de l'amour divin. — Si vous voulez, courage et confiance. Dites au Seigneur, *Non moriar sed vivam.* (*Ps.* cxii, 17.) Non, mon Dieu, je ne mourrai pas; je vivrai pour votre gloire et pour votre amour; et il vous renouvellera dans la force de votre jeunesse, je veux dire qu'il vous rendra toutes les grâces et le bonheur de la première ferveur.

QUATRIÈME SECTION

FOLIE DES PASSIONS

OU

ÉTUDES DES SIGNES ET DES CARACTÈRES DE LA MALADIE

AVANT-PROPOS

Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. — Et mundus transit, et concupiscentia ejus.

Tout ce qui est dans le monde peut se résumer en ces trois mots : Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie. — Et le monde passe et ses concupiscences aussi.

(I Jean; II, 16, 17.)

Jusqu'à présent nous n'avons encore fait que des études générales sur cette grave question de la folie des hommes au point de vue religieux. Nous avons constaté la présence du mal dans un très-grand nombre de sujets. Mais nous ne nous sommes occupés que des divisions principales et de la classification des malades ; et, dans ces catégories diverses, nous avons déjà si-

gnalé bien des symptômes et indiqué quelques remèdes généraux. Désormais, nous allons rechercher les causes ordinaires, les signes et les caractères spécifiques de ces tristes maladies, et nous tâcherons déjà d'appliquer à chaque espèce les remèdes les plus sûrs et les plus efficaces. Pour me servir des termes de la science médicale, si je ne me trompe, après la symptomatologie, nous allons entrer dans l'étiologie et la séméiologie de la folie religieuse.

Or, il y a trois causes principales de tous ces désordres d'esprit et de tous ces égarements du cœur. Trois grandes blessures ont été faites à l'âme humaine dans les premiers jours de la vie; et Dieu même nous a révélé cette source profonde de nos misères, par la bouche de son Apôtre le plus cher : *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum et superbia vitæ ; Et mundus transit et concupiscentia ejus :* — tout ce qu'il y a dans le monde peut se résumer en ces trois mots : Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie; et le monde passe, et ses concupiscences aussi. C'est donc : 1° la soif, le désir insensé du plaisir ou de la volupté; 2° la soif de l'or, le désir, le goût de ce qui brille aux yeux, ou l'amour de la richesse, l'avarice; 3° enfin, et par-dessus tout, la soif de la gloire, le désir des honneurs, l'ambition ou l'orgueil de la vie.

Voilà les trois sources profondes, amères, inépuisables, hélas ! de tous nos maux, les trois grandes passions qui ravagent les esprits et les cœurs; voilà la cause

principale de toutes les folies sur lesquelles nous avons dirigé nos études, et nous allons entrer avec courage dans ce nouvel examen[1].

Trois classes de malades se présentent donc, et réclament nos soins : les *voluptueux*, les *avaricieux*, les *orgueilleux*. Seulement, nous croyons pouvoir suivre un autre ordre que celui indiqué par le saint Apôtre ; nous commencerons par l'orgueil ; puis, nous parlerons de l'amour de la richesse, et enfin de la volupté. Cette classification n'a rien de contraire à la gradation ascendante du texte divin, et pourra contribuer à simplifier le travail de nos études. — Entrons de suite dans la partie de l'asile réservée à tous ces pauvres malades; voici la première division et la classe des orgueilleux.

[1] Un mot du célèbre docteur Esquirol : « Parmi les aliénés confiés à mes soins, les uns avaient été d'un orgueil excessif, les autres très-colères... Avec ces dispositions primitives, il ne manque plus qu'une affection morale pour déterminer l'explosion de la fureur ou l'accablement de la mélancolie. » (*Des passions considérées comme cause de l'aliénation mentale.*)

L'aliénation mentale tire si souvent son origine des passions, qu'un auteur anglais (Chrigton), en publiant un ouvrage sur l'égarement de la raison, s'est presque entièrement borné à décrire les signes et les caractères des passions humaines, leurs divers degrés d'intensité, et leurs effets plus ou moins violents sur l'organisation physique. (Pinel.)

PREMIÈRE CLASSE

L'ORGUEIL OU LA SOIF DE LA GLOIRE

Ubi fuerit superbia, ibi erit contumelia; ubi autem est humilitas ibi et sapientia.

Partout où se trouve l'orgueil, il y a folie; partout où se trouve l'humilité, on voit la sagesse. (*Prov.* XI, 2.)

Nous commençons par la folie de l'orgueil, parce que cette passion est le principe de tout mal, la source ou la cause de toutes les iniquités : *Initium omnis peccati superbia...* (*Eccl.*, X, 15.) Au premier regard, les orgueilleux ne paraissent pas fous. On voit bien quelque chose de singulier dans toute leur personne ; ils sont recherchés, prétentieux, vains, fats, comme nous le dirons tout à l'heure dans l'étude de leur caractère. Mais il y a tant d'hommes qui ont et qui affectent cette bonne opinion d'eux-mêmes et un certain mépris pour les autres, qu'ils ne se font pas trop remarquer d'abord ; ce n'est qu'après un examen plus sérieux et plus attentif qu'on s'aperçoit qu'ils ont entièrement perdu la raison. Il y a beaucoup d'hommes frappés de cette manie de l'orgueil : les fous par ambition remplissent le monde entier, *Stultorum infinitus est numerus...* Il y en a dans toutes les conditions et de tous les métiers. Il y a cependant plus d'hommes que de femmes

dans cette division. Mais quand une femme a le malheur d'être atteinte de cette manie, elle peut être regardée comme incurable. Elles sont très-exposées à tomber dans le délire de la vanité, qui rentre, il est vrai, dans ce défaut, mais qui est bien moins dangereux. Parmi les hommes, on a remarqué depuis longtemps et dans tous les pays, que c'étaient ceux qu'on appelle *parvenus* qui étaient plus ordinairement sujets à cette maladie. Ceux de bonne maison et de noble race paraissent être plus à l'abri de ce danger ; ils sont simples et distingués, mais point orgueilleux, ni fiers, ni dédaigneux. Encore un mot, pour les femmes, quelles que soient d'ailleurs leur naissance ou leur position, si elles se font auteurs, si elles écrivent, un roman surtout, avec quelque succès, elles seront terriblement exposées, et il sera bien difficile de les guérir. Je n'ajoute plus qu'une remarque, avant d'entrer dans l'étude de cette folie malheureuse : c'est que tous les hommes, tous, les Chrétiens même, peuvent tomber dans ce genre de maladie ; car c'est un mal très-subtil, dit saint Cyrille, un poison très-délié, un venin caché et qui pénètre en secret dans les âmes ; rien de plus dangereux que cette vaine gloire : *Subtile malum*, *secretum virus*, *venenum latens*, *vana gloria*.

Première partie : l'étude de cette maladie, ses caractères, ses symptômes et ses effets. — Deuxième partie, le traitement ou les remèdes. Plus simplement encore : I° Prouver que l'orgueil est une véritable folie. II° Essayer de la guérir.

I. L'orgueil est une estime désordonnée de soi-même, un amour déréglé qui porte l'homme à mépriser les autres ; c'est un désir de domination qui fait que l'on veut s'élever toujours au-dessus de ses semblables. L'orgueil, quelquefois, n'est que de la vanité, de la présomption, de la fatuité ou de l'amour-propre. Il y a bien quelques nuances dans ces formes diverses qu'affecte la maladie, mais c'est toujours le même fonds, la soif de la gloire. Et cet orgueil est une folie véritable ; car, celui qui est dominé par ce sentiment, n'a et ne peut avoir aucune raison pour penser, pour parler et pour agir comme il fait.

Il ne pense qu'à lui-même ; il ne voit, il n'estime, il n'aime enfin que lui-même ; il se préfère à tous les autres, comme s'il était seul au monde, ou comme si tous les autres n'avaient été créés que pour le servir. Mais il est évident qu'il faut être fou pour croire cela. Il y a bien d'autres habitants que vous sur cette terre ; il y en a qui peuvent valoir autant que vous, et par la naissance et par les qualités de l'esprit et du cœur, par les dons de la fortune ou de la nature. Il y en a d'aussi beaux, d'aussi forts, d'aussi grands, d'aussi riches que vous. Et quand vous n'y seriez pas, le monde pourrait bien encore se passer de vous, j'espère !

Il ne parle que de lui-même ; c'est la conséquence : n'ayant pas d'autre pensée, il ne peut parler d'autre chose. Comme dans les tristes asiles d'aliénés, on en voit qui répètent toujours le même mot, ainsi ces mal-

heureux ne cessent de redire le mot qui caractérise la nature de leur folie. Ce mot fatal, c'est le pronom personnel *je* ou *moi*... Ils disent du bien d'eux-mêmes; ils en disent même quelquefois du mal, plutôt que de se taire; mais dans ce cas, ils se fâchent, si on a l'air de les croire, et ils s'emportent jusqu'à vous insulter et même vous frapper. Leur bonheur, c'est de faire parler le monde, d'attirer les regards, d'occuper les autres d'eux-mêmes.

Vous remarquerez le même caractère dans toutes les actions de ces pauvres insensés. Ils se regardent comme le centre du monde, comme le terme de la création; ils voudraient commander à la nature entière : ils s'irritent contre la pluie; ils s'indignent contre le vent qui souffle; ils menacent le soleil qui, l'été, darde sur eux des rayons brûlants. Un orgueilleux veut que les autres travaillent pour lui, que les arts suent en son honneur. Il attire tout à lui, pour mettre tout sous ses pieds et s'élever ainsi au-dessus de ses semblables.

Il suffirait d'ailleurs de méditer un instant sur la définition même de l'orgueil, ou sur la nature de la vertu opposée à ce vice, pour comprendre que c'est une folie, mais une véritable folie. L'orgueil n'est qu'un mensonge. L'humilité, c'est la vérité; et l'ange des ténèbres, qui n'a pas su rester dans la vérité, mais qui a conçu le dessein insensé de s'élever, a perdu aussitôt l'intelligence, et il a été frappé d'aveuglement; il est tombé des cieux. C'est le sort de tous les mal-

heureux qui veulent l'imiter... Ils disent aussi dans leur cœur : *Ascendam!... ascendam!...* je monterai. Ils montent en effet dans leurs pensées coupables, mais, à mesure qu'ils s'élèvent, ils voient leurs idées s'effacer ; leur tête tourne, ils perdent l'équilibre, ils tombent, hélas ! et c'est toujours dans la boue, comme nous le verrons bientôt. Je prouve seulement ici que c'est dans l'erreur, dans le mensonge; mais cette erreur, ce mensonge devenant une habitude, un état de vie, un renversement absolu de toute réalité dans leur existence, ils sont réputés avec raison comme dépourvus d'intelligence; ils sont regardés comme des fous, et, comme tels, séparés des sociétés humaines.

Dites-moi, en effet, si un simple et pauvre villageois venait tout à coup à s'imaginer qu'il est le fils d'un roi puissant, s'il se glorifiait de porter dans ses veines le plus noble sang du monde, et, s'il parlait et agissait dans cette conviction, ne dirait-on pas que c'est de la folie? — Et, si un pauvre mendiant, couvert des haillons de la misère venait tout à coup à penser et dire qu'il possède tous les trésors de la terre, qu'il est vêtu d'or pur et des soies les plus précieuses ; s'il voulait consacrer une partie de ses prétendus trésors à construire des palais à la ville, acheter des châteaux à la campagne... n'aurait-on pas pitié de lui? ne dirait-on pas que c'est un fou? — Et si un pauvre ignorant, qui n'a jamais rien appris, qui ne sait pas même écrire son nom, venait à se persuader un jour qu'il

sait tout; si, dans cette idée, il allait fouiller dans les livres de la plus haute science et de toutes les langues; s'il se mettait à ouvrir une académie, un cours public, et s'il parlait à ses disciples prétendus comme le précepteur du genre humain et la lumière du monde, ne dirait-on pas qu'il est fou?... Vous en diriez autant de celui qui se croirait assez fort pour prétendre ébranler les colonnes du ciel, ou d'une parole, d'un souffle, déplacer ou transporter les montagnes... Autant de celui qui s'estimerait le plus vertueux des hommes, qui se regarderait comme un saint, et qui réclamerait en conséquence des hommages... Oui, ce seraient des fous. Eh bien! n'est-ce pas là précisément la pensée, le sentiment de tous les orgueilleux? n'est-ce pas ainsi qu'ils parlent et qu'ils agissent, quand ils se glorifient d'être riches et puissants, de posséder toute science, toute vertu, quand ils cherchent et mendient des honneurs et qu'ils veulent de la gloire?

Mais il est temps d'indiquer au moins quelques symptômes de cette triste maladie, ou les signes auxquels on peut reconnaître qu'un homme est déjà fou d'orgueil, ou ne tardera pas à le devenir. Pour juger avec prudence, il faut le regarder et l'écouter attentivement. Des airs de fatuité ou de prétention, des gestes multipliés, un regard hautain, un sourire méprisant, une démarche fière, imposante, l'attitude d'une personne qui pose, ou qui veut paraître méditer : ce sont là les symptômes les plus ordinaires et les plus sûrs... Il y en a qui marchent si fièrement qu'on voit bien

aussitôt ce qu'ils pensent; ils croient évidemment que la terre n'est pas digne de les porter... A côté d'eux il n'y a plus que des nains; ce sont là certainement des fous d'orgueil, et, comme dit un grand docteur, les *animaux de la gloire.* — Il y en a d'autres dans cette même catégorie, qui sont moins dangereux et qui pourraient vous amuser quelques moments par toutes les petites sottises que leur inspire la vanité. On les voit se mirer et s'admirer sans cesse; ils regardent leurs mains avec bonheur; ils s'occupent beaucoup de leurs cheveux; la ligne droite est une affaire capitale; ils se drapent dans leurs habits et restent longtemps dans la contemplation de leur manteau, ou de leur robe dont la queue traîne dans la boue. On voit bien que ces pauvres malades s'estiment beaucoup, parce qu'ils ont un habit brodé, ou une belle plume à leur chapeau... Mais, dit le bon saint François de Sales, qui ne voit que c'est une folie? Car, enfin, s'il y a un mérite ou quelque gloire à cela, c'est pour le tailleur qui a fait leur habit ou pour l'oiseau, qui avait cette belle plume à la queue. — *Magna miseria homo superbus!* Ah! oui, vraiment, c'est une grande misère qu'un homme orgueilleux, dit saint Augustin!

Écoutez-les maintenant, et vous pourrez encore plus facilement juger l'état de ces pauvres insensés et le progrès du mal. Les orgueilleux parlent beaucoup; ils parlent haut, ils parlent d'eux-mêmes; et, dit le Sage, ils parlent sans fin; *Stultus verba multiplicat.* (*Eccl.*, x, 14.) Il y en a qui ne cessent de pérorer, même quand

ils sont seuls; on en voit passer dans les rues, ou se promener à grands pas dans les jardins publics; et ils déclament tout haut avec de beaux gestes; puis ils s'arrêtent soudain, et se frappent le front comme pour en faire jaillir de nouvelles étincelles. — Écoutez en passant, vous verrez qu'ils parlent d'eux-mêmes; vous entendrez ce pronom personnel qui retentit dans leurs phrases ambitieuses : *je*, au commencement d'une période; *moi*, à la fin. De temps en temps l'homme atteint de ce mal, dans ses moments de crises, souffle avec force : ce sont des bouffées d'orgueil, comme on dit, parce que la science, dont il se croit plein, le gonfle et l'étouffe... *Scientia inflat;* il faut qu'il respire fortement, et il croit alors remplir le monde de lumière, ou éloigner, écarter ceux qui ne sont pas dignes de vivre si près de lui. — Une autre observation : quoiqu'ils soient un très-grand nombre dans leur section, ils parlent souvent seuls, parce qu'ils n'ont pas d'amis, *Fatuo non erit amicus* (*Eccl.*, xx, 17), et, s'ils viennent à s'entretenir ensemble, c'est alors qu'il y a des cris dans cette enceinte et des disputes sans fin : *Fatuus statim indicat iram suam* (*Prov.*, xii, 16), ils s'irritent de la moindre contradiction. Quelle misère!... *Magna miseria homo superbus!...*

Je terminerai cette première réflexion par une remarque grave et très-importante dans le sujet; et, après avoir prouvé que l'orgueil est un vice insensé, une folie véritable aux yeux de la foi, je ne crains pas d'affirmer que, de toutes les passions du cœur humain, c'est

celle qui de tout temps a réellement perdu le plus d'intelligences et conduit le plus de malheureuses victimes à l'état positif d'aliénation mentale, à la démence la plus fatale et ordinairement la plus incurable. Les médecins spéciaux l'ont reconnu et le répètent sans cesse dans les ouvrages qu'ils ont écrits sur cette triste maladie[1]. Il a suffi quelquefois d'une petite déception, d'un insuccès, pour jeter un homme dans le désespoir et lui faire perdre entièrement l'esprit. Il y en a qui sont devenus fous, pour n'avoir pas obtenu, à jour fixe, la croix d'honneur qu'ils avaient demandée et qu'ils croyaient avoir si bien méritée... D'autres seulement, parce que leur fils avait échoué dans un examen... Tel autre, parce que, dans une réunion du monde, il aura fait un faux pas en dansant, ou dit une parole contre la grammaire! enfin pour des misères, des riens...

Mais qu'est-il besoin des aveux des médecins pour reconnaître ce fait capital? Il suffit d'entrer dans un de ces tristes asiles de la démence, et vous verrez que, sur cent aliénés, il y en a près de la moitié qui sont fous par orgueil. Voyez, écoutez, vous dirai-je encore. Dans leur folle ambition, ces malheureux avaient rêvé la gloire, la domination, et leur âme en s'égarant s'est

[1] La haute opinion qu'on a de soi-même peut être si exagérée, que l'aliéné ne soit plus susceptible d'être ramené à l'ordre... C'est-à-dire que sa manie devient incurable. Les exemples des aliénés qui se croient des têtes couronnées, ne sont pas rares dans les hospices de l'un et l'autre sexe. Et comment détruire une illusion qui devient si puissante et si chère? M. Vierus ne cite-t-il point un aliéné si infatué de son pouvoir suprême, qu'il se disait le souverain des rois : *Rex regum, dominus dominantium*. (Pinel.)

mise un jour à réaliser ces songes insensés, et les voilà qui se croyent de grands généraux ou des ministres puissants ; que dis-je ? rois ou empereurs ! En cette qualité, ils donnent des ordres, font des lois ; il y en a qui commandent des armées... de moutons... ou qui se battent en braves contre des arbres[1]. O folie encore plus étonnante ! il y en a qui se croyent Dieu, ou fils de Dieu[2], tout-puissants, et qui s'imaginent faire des miracles à chaque pas ! Ils pensent qu'ils sont assis sur des trônes... et leur orgueil les a jetés dans la boue ; car c'est là toujours la destinée finale de ces hommes fiers et orgueilleux ; comme l'ange rebelle, ils ont voulu s'élever et ils sont tombés, et ils restent dans la fange. Quelle misère !... *Magna miseria homo superbus.*

II. Essayons maintenant de traiter ces pauvres malades et de les guérir. Je l'ai dit, c'est difficile ; dans un grand nombre de sujets, la folie d'orgueil paraît incurable. Il y a pourtant des remèdes, et, dans bien des cas, ils ont opéré avec une efficacité merveilleuse ; on a même obtenu des guérisons presque instantanées. Je

[1] Il est ordinaire de trouver l'aliénation jointe avec un ton présomptueux et toute la bouffissure de l'orgueil... Et après ce préambule, le docteur Pinel cite un exemple frappant rapporté par le docteur Perfect (*Annals of Insanity*), « d'un homme dont la contenance et les traits portaient l'empreinte de la hauteur, et qui fut renfermé pour cause de folie. Il conserva le même orgueil dans le lieu de sa détention, et il donnait des ordres avec toute l'arrogance d'un despote d'Asie. Il finit par se croire Chancelier d'Angleterre, Duc de Batavia, et un puissant monarque... *Ascendam !... Ascendam !...* »

[2] Pinel en a vu un qui signait, *Christ*.

ne veux pas revenir sur les remèdes généraux et préventifs contre ce genre de maladie, et qui conviennent à tous ces insensés, comme la prière, les sacrements surtout, et les larmes ou les chagrins de la vie. Les deux premiers remèdes sont tout-puissants; mais les orgueilleux refusent obstinément d'y recourir et de se mettre à genoux; on ne peut tenter de les y forcer, car alors ils s'irritent et deviennent furieux jusqu'au blasphème. Le dernier de ces remèdes, je veux dire le chagrin, les souffrances de la vie en ont guéri plusieurs; mais quelquefois aussi ce moyen n'a servi qu'à exaspérer encore plus le caractère de ces malheureux.

Il faut donc indiquer ici d'autres remèdes spéciaux et directement efficaces contre cette horrible passion; et, comme elle attaque à la fois l'esprit et le cœur, nous allons proposer l'antidote sacré de l'humilité d'esprit et de cœur : c'est aller droit à la source même du mal, et le vaincre dans son principe, d'après l'axiome d'Hippocrate : *Contraria contrariis curantur*, les contraires se guérissent par les contraires; axiome si bien expliqué par le Pape saint Grégoire : « Le céleste médecin, dit-il, nous a appris à opposer à tous les vices un remède contraire. De même que dans la science médicale on guérit l'excès de la chaleur, les inflammations, par le froid, et l'excès d'un tempérament froid par la chaleur, ainsi Notre-Seigneur Jésus a voulu donner à toutes les passions du cœur des remèdes opposés : à ceux qui aiment les plaisirs, il recommande la chasteté; à ceux qui tiennent à l'argent, il ordonne le déta-

chement, l'aumône; aux caractères vifs et emportés, il prescrit la douceur, la patience, et l'humilité aux esprits fiers et orgueilleux[1]. »

1° Et d'abord l'humilité d'esprit, c'est-à-dire la pensée vraie de notre propre misère, de notre néant. A moins que l'orgueil n'ait entièrement égaré ou plutôt ravagé l'intelligence, il ne sera pas difficile d'arriver à remettre cette pensée et même ce sentiment dans l'âme des pauvres malades. Il suffit d'obtenir d'eux qu'ils réfléchissent tous les jours quelques instants, et le matin de préférence, sur eux-mêmes, sur leur origine et sur leur fin. Et je vais indiquer sommairement quelques-unes des questions qu'on peut leur adresser pour les amener à méditer un peu, et bientôt ils finiront par comprendre et revenir à la raison. Ces grandes paroles de l'Écriture sacrée ont déjà rendu la lumière à bien des insensés : *Tu quis es?* Qui êtes-vous?... *Quis ut Deus?*... Qui est semblable à Dieu? *Undè venis*, et *quò vadis?* D'où venez-vous? et où allez-vous? Et ces autres : *Quid superbit terra et cinis* (*Eccl.* x, 9)? *aut quid gloriaris* (*Ps.* LI, 5)? Cendre et poussière, de quoi vous enorgueillissez-vous? de quoi pouvez-vous ainsi

[1] *Cœlestis medicus singulis quibusque vitiis obviantia adhibet medicamenta. Nam sicut in arte medicinæ calida frigidis, frigida calidis curantur; ita Dominus noster contraria opposuit medicamenta peccatis, ut lubricis continentiam, tenacibus largitatem, iracundis mansuetudinem, elatis præciperet humilitatem.* (Saint Grég.) On ne parlait pas encore d'homœopathie en ce temps-là, et pour les maladies de l'âme, cette manière de traiter ne saurait être la meilleure. Il faut toujours *Ire contra*, aller contre.

vous glorifier? *Et quid habes quod non accepisti?* (1 *Cor.*, IV, 7.) Qu'avez-vous donc que vous n'ayez reçu? Vous êtes si petit et si faible; vous n'êtes qu'une cendre impure, une poussière immonde, une feuille morte... *Folium quod vento rapitur*... (Job, XIII, 25), le vent des passions vous emporte et va vous jeter dans la boue! Vous n'êtes rien, et moins que rien, puisque vous avez commis le péché, qui vous souille aux yeux de Dieu et de ses anges; le péché qui mérite l'éternel opprobre et la malédiction éternelle. — Oui, on a vu des fous d'orgueil, ouvrir soudain les yeux de l'esprit à l'une de ces questions; ils méditaient, ils comprenaient la vérité; ils se connaissaient eux-mêmes, ils devenaient humbles; ils étaient guéris. Mais, je l'ai dit, pour arriver à ce résultat, il faut beaucoup de patience; il faut leur répéter sans cesse les mêmes choses, pour qu'ils comprennent.

Il y avait dans une des plus célèbres maisons d'aliénés de Paris un malade qui, après vingt-huit ans de traitement, n'avait pu être guéri; il se croyait Dieu. Ce n'est que lorsqu'il fut près de mourir, qu'il revint à la raison. Le docteur lui dit simplement que ce n'était pas possible qu'il fût Dieu, puisqu'il était à la mort; et il lui tenait la main et lui tâtait le pouls... Le malade réfléchit un moment, comprit et fut guéri; les vingt-huit-années de sa démence furent soudain comme anéanties; c'était moins qu'un songe de la nuit dans sa vie entière; il se retrouvait au jour où on l'avait amené dans cette maison; mais les années avaient passé, le mal

était réel, la mort était près, et il ne retrouva sa raison, que pour pouvoir se préparer à son éternité! — Hélas! n'est-ce pas le sort d'une foule d'orgueilleux? Ces insensés ne reviennent et ne comprennent qu'à la mort. Heureux encore mille fois ceux qui ont cette grâce de votre miséricorde, ô mon Dieu! car c'est une des folies du pécheur qui vous cause le plus d'horreur : *Pauperem superbum odivit anima mea* (*Eccl.*, xxv, 4), Dieu hait le pauvre superbe et hautain ; il condamne à mort et réprouve celui qui a l'audace de ravir sa gloire, et de respirer l'encens qui ne doit brûler qu'à ses autels.

Aussitôt que l'on remarquera l'effet des premières questions sur l'esprit d'un pauvre malade, et qu'il commence à réfléchir un peu, pour achever et assurer la guérison complète de son esprit, il n'y a plus qu'à lui inculquer les deux grands principes de la foi et de la raison sur ce point capital ; et il aura bientôt la connaissance de la vérité, c'est-à-dire la véritable humilité d'esprit. Or voici ces principes : 1° Dieu n'a jamais rien fait que de rien. 2° Celui qui s'abaisse sera élevé, et celui qui s'élève sera abaissé. La raison de cette loi, c'est que Dieu, jaloux de sa gloire, ne veut la donner à personne. Mais, comme votre malade ne serait pas encore assez bien pour saisir toute la force de cette raison, il sera mieux de s'attacher à lui prouver la vérité de ces principes et de la parole divine seulement par des faits; alors elle est à la portée même des plus faibles esprits, et elle ne manquera pas de le

frapper par son évidence. Vous n'aurez donc qu'à parcourir toute l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, ou les annales de l'Église; ce que l'on peut faire en rappelant simplement quelques noms des plus célèbres, et vous lui ferez remarquer partout cette loi solennelle, sans exception... *Ea quæ non sunt*, ou, *infirma mundi elegit* (I *Cor.*, I, 27); *exaltavit humiles* (Luc, IV, 52)... Dieu a choisi ce qui n'était rien, préféré ce qui était faible; il n'a élevé que ce qui était humble. — Dans l'ordre des plus grands travaux de sa puissance et de sa miséricorde; aux jours de la création et de la réparation, comme dans l'œuvre de la sanctification, toujours *Ea quæ non sunt*... Moïse, David, Jahel, Débora... Dieu lui-même s'est anéanti et il a choisi pour amis et disciples des hommes de rien; *Ea quæ non sunt.* — Enfin, c'est une loi dont on retrouve l'application dans toute l'histoire du monde et de l'Église surtout, *Ea quæ non sunt*, tandis qu'au contraire il résiste aux superbes, il déteste les orgueilleux; il les abaisse, il les écrase. J'affirme que les plus fous, je veux dire les plus ambitieux du monde, seront bientôt guéris, s'ils réfléchissent un peu sur ces grandes maximes et ces faits importants... Ah! vous voulez de la gloire, mon ami, eh bien! voici le moyen, soyez humble et petit, sans cela vous ne ferez jamais rien, Dieu ne se servira pas de vous... Du bruit, peut-être, il y a bien quelques hommes superbes qui en ont fait; du mal, aussi, il y a des ambitieux qui en ont fait beaucoup; mais quelque chose de grand, de vraiment

grand pour Dieu, pour le bonheur du monde, pour l'éternité ; jamais ! Il faut être humble pour cela : *Ea quæ non sunt.*

2° Il ne sera donc pas très-difficile de guérir l'esprit d'un fou orgueilleux, mais cette guérison est loin d'être complète, radicale ; il faut tâcher d'arriver à guérir le cœur même, et c'est le miracle incomparable de notre dernier remède qu'on appelle la vertu d'humilité, mais l'humilité de cœur. Ce n'est plus la simple connaissance de notre néant, la vue de notre misère, mais un acquiescement de l'âme à cette vérité, et comme la conséquence pratique de cette vérité et de ce jugement. Quoi de plus juste, de plus sage en effet que ces conclusions ! Restez à votre place, vous êtes petits ; pourquoi vous hausser tant ? Jamais vous ne pourrez ajouter une coudée, un pouce à votre taille... Vous êtes faibles, et vous voulez ébranler les colonnes du monde et porter l'univers sur votre tête !... Vous êtes pécheurs, vous avez mérité l'opprobre éternel, et vous cherchez encore de la gloire ! Quelle inconséquence ! quelle injustice ! Ne serait-il pas plus raisonnable d'accepter les humiliations, de rechercher même les mépris et d'embrasser la croix de votre Sauveur !

Et voilà précisément le grand remède ; le vrai moyen de parvenir à cette vertu d'humilité de cœur ; c'est de la contempler en Jésus-Christ, qui lui a donné par ses exemples, un charme infini. C'est la première et la dernière leçon de ce bon Maître aux enfants des hommes ; il ne demande que cela de tous ses disciples : qu'ils

apprennent de lui à être doux et humbles de cœur; et, à cette condition, il leur promet le repos, la paix, le bonheur de la vie. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.* (Matth., xi, 29.) Il a passé trente-trois ans sur la terre pour apprendre aux hommes cette leçon sublime de l'anéantissement, car, l'humilité de cœur va jusque-là: s'anéantir, désirer d'être méprisé, regardé comme rien, *Nesciri et pro nihilo reputari* (*Imit.*); et lui-même, il a commencé par s'abaisser et s'anéantir, en se faisant semblable à nous, en prenant la forme de l'esclave, et en naissant comme un petit pauvre dans une étable.

Il faudra donc raconter toute l'histoire de cette vie divine à cet homme orgueilleux, pour le guérir de ses folles prétentions et de ses désirs insensés de gloire; d'abord, les mystères de la vie cachée d'un Dieu, pendant trente ans, à Nazareth! Quand il obéissait humblement à Marie, sa mère, et à Joseph, ce pauvre ouvrier, sous les ordres duquel il travailla pendant tout ce temps... et les mystères plus étonnants encore de sa vie publique et souffrante, quand il fut rassasié d'opprobres. Vous le suivrez dans toutes les scènes de ses ignominies, aux tribunaux des juges iniques, Anne, Caïphe, Hérode et Pilate, qui l'ont injustement condamné. Vous lui ferez voir un Dieu insulté, souffleté par les soldats ivres de vin et de fureur, attaché à la colonne des esclaves, et cruellement flagellé par une légion de bourreaux. — Couronné d'épines et raillé par

tout un peuple ingrat, dans sa qualité de roi, avec ce triste diadème et son sceptre de roseau, et son manteau d'écarlate en lambeaux! Mais, surtout, vous lui montrerez Jésus, habillé de sa robe blanche, et traité de fou au palais d'Hérode, qui se moqua de lui, et le livra au mépris de toute sa cour impie et licencieuse!... Enfin, prenant une croix et la plaçant sous les yeux de ce pauvre malade d'orgueil, vous tâcherez de lui faire comprendre ce grand signe du roi des cieux, ce prodige d'anéantissement et d'amour... et vous lui demanderez s'il veut encore de la gloire, lui, quand son Dieu a été traité de cette manière et, qu'au milieu de toutes ses ignominies, non-seulement il ne s'est jamais plaint, mais qu'il gardait le silence, et ne cessait de prier pour ses bourreaux, dont il semble même avoir voulu excuser le crime dans sa prière de grâce : *Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt!* (Luc., XXIII, 34.) Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font!

Et qui donc, à la vue de tant d'outrages, et qui, au pied de la croix, pourrait encore vouloir s'élever et se glorifier?... Qui serait insensible à ces exemples... et refuserait d'imiter son Dieu? Qui pourrait craindre encore les mépris de la terre, qui pourrait ne pas aimer, ne pas désirer avec Jésus d'être méprisé, outragé, regardé comme rien? *Nesciri et pro nihilo reputari*... On a vu des hommes si bien guéris après avoir entendu cela, qu'ils se sont jetés dans des excès contraires : ils ne voulaient plus que des mépris, ils au-

raient même voulu passer pour des fous. Que dis-je? il y en a qui sont devenus vraiment fous de la croix de leur Dieu et ils n'aimaient plus, à son exemple, que les opprobres et les outrages dont ils se rassasiaient comme lui, en silence et avec délices. *Ibi erit sapientia;* et c'était là un grande sagesse, une science sublime : celle du grand Apôtre qui disait simplement qu'il était fou pour son Christ : *Nos stulti propter Christum* (I *Cor.*, IV, 10); celle des disciples qui se réjouissaient d'avoir souffert publiquement l'ignominie pour le nom de Jésus... *Ibant gaudentes a conspectu concilii quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (*Act.*, V, 41); celle de saint Jean de la Croix, qui ne demandait à Jésus-Christ qu'une seule chose, la grâce de souffrir et d'être méprisé pour lui : *Pati et contemni pro te!* Voilà la vraie sagesse encore une fois, *Ibi erit sapientia!... Nos stulti propter Christum.*

Deux paroles de Dieu vont terminer et comme résumer tout ce discours... Prenez garde, ô mon frère, vous qui lisez ceci, craignez que Dieu ne voie en vous ce sentiment de superbe, et cette folie de l'orgueil, car vous seriez bien malheureux : *Ego novi superbiam tuam* (I *Rois*, XVII, 28); il s'éloignerait de vous, il se retirerait dans sa gloire et dans le ciel des cieux : il irait si loin de vous, qu'il ne vous verrait plus, et que vous ne pourriez plus vous faire entendre : *Deus alta a longe cognoscit* (*Ps.* CXXXVII, 6); il résisterait à votre prière, *Superbis resistit*, il finirait par vous haïr, pau-

vre orgueilleux : *Pauperem superbum odivit*... Humiliez-vous donc sous sa puissante main et sous son regard éternel : *Humiliamini sub potenti manu Dei*... (I Pierre, v, 6); et si enfin vous voulez encore de la gloire, regardez donc le ciel, où l'on ne peut entrer qu'à cette condition d'être petits et semblables aux petits enfants : *Nisi efficiamini sicut parvuli* (Matth., xviii, 3), semblables surtout à Jésus doux et humble de cœur, à Jésus méprisé, outragé, crucifié, anéanti.

Prenez garde, ô mon frère, car si l'orgueil vient à s'emparer de votre âme, vous allez bientôt vous perdre dans cette folie et vous tomberez dans la boue : *Erunt homines elati, superbi, tumidi.* (I *Tim.*, iii, 2.) Il y aura toujours, dit le grand Apôtre, des hommes fiers et orgueilleux, enflés de leur science prétendue : *Semper discentes et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes* (II *Tim.*, ii, 7); ils travaillent, ils étudient sans fin et n'arrivent jamais à la vérité, à la sagesse; et Dieu les a livrés au sens réprouvé du mal, aux ignominies des honteuses passions, et à la folie des désirs : *Errantes et in errorem mittentes.* (II *Tim.*, iii, 13.) L'esprit du monde s'empare de ces esprits orgueilleux et les précipite dans la fange impure; les animaux de gloire, par un juste décret du ciel, sont condamnés à vivre dans la boue sur la terre; et quand viendra le jour des justices, ce sont les premiers qui s'écrieront avec douleur : *Nos insensati!*... Insensés, fous que nous étions : *Quid profuit nobis superbia?* (*Sap.*) Et de quoi nous a servi cet orgueil et cette gloire de la

terre?... Nous nous sommes trompés; voilà les vrais sages, ce sont les humbles et les petits, les pauvres de la terre, les voilà qui sont maintenant reconnus et glorifiés comme enfants de Dieu!... et seuls ils sont appelés à la gloire éternelle! *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei!* (*Sap.*)

DEUXIÈME CLASSE

LA CUPIDITÉ OU LA SOIF DE L'OR

Quid prodest stulto habere divitias?
De quoi peut servir à un fou d'avoir beaucoup d'argent.
(*Prov.*, XVII, 16.)

A cette question, le plus sage des rois a répondu lui-même, que toutes les richesses de la terre ne peuvent servir de rien à l'insensé, puisque avec son or il ne pourra jamais acheter la sagesse ni un peu de raison ; *Quid prodest... cum sapientiam emere non possit?* Ne croyez pas non plus qu'il puisse acheter le bonheur; il n'y a point de bonheur pour celui que dévore cette passion de la cupidité. Job a bien dit pourtant : *Dives et felix...* heureux et riche, et il y a beaucoup de personnes qui s'imaginent que ces deux mots vont bien ensemble; mais il n'y a rien de plus rare que le bonheur dans la richesse, même la plus légitime, et, il est impossible avec l'amour de la richesse, la passion de l'argent ou la soif de l'or. J'ose assurer que, parmi les insensés dont nous étudions la vie et le caractère, ce sont les plus malheureux peut-être, et même certainement après ceux qui sont brûlés, consumés par la troisième concupiscence de la chair ou de la volupté. L'Esprit Saint a défini ce triste état de délire par un

seul mot qui en révèle toute la nature : *Fallacia, deceptio divitiarum*. Ceux qui en sont atteints, les riches du monde, vivent incessamment dans les illusions et les tromperies; ils sont sous le prestige, et se nourrissent de mensonges. La vue seule de l'or ou de l'argent produit un effet incroyable sur certains esprits : ce n'est pas trop de dire qu'ils se perdent en un instant : les yeux sont éblouis, *Concupiscentia oculorum*, la tête se prend, on devient fou. Cela sera bien prouvé, j'espère, dans la suite de ce discours; mais, avouez avant toute preuve, qu'il est bien difficile, à un homme riche, de ne pas faire de temps en temps quelques folies, et que, dans la jeunesse au moins, il est comme impossible de n'avoir pas quelques jours de ce délire étrange.

Nous allons suivre le plan ordinaire. I. Étudier cette maladie. II. La traiter et la guérir dans les cœurs.

I. La passion des richesses est une folie véritable, folie triste et sombre, dans le genre de celles que les aliénistes appellent mélancolie. On reconnaît aussitôt ce caractère dans les malheureux qui en sont atteints; on les voit marcher avec inquiétude, regarder sans cesse avec défiance; il y en a qui comptent jour et nuit leur or et leur argent sans faire de bruit, d'autres cachent leur trésor dans la terre. En général, ces pauvres malades dorment peu, ils sont agités, troublés par des rêves effrayants, des rêves de voleurs; ils sont la plupart très-maigres, et leurs habits sont malpropres; voilà pour le plus grand nombre. Mais, par un

contraste singulier, quelques-uns, parmi les plus jeunes, sont au contraire très-élégants, et ceux-là jettent l'argent à pleines mains, et par les fenêtres, comme on dit; ils jouent beaucoup. On les croirait presque heureux, mais au fond ils ne le sont pas plus que les autres, et ils ne tarderont pas à devenir sombres et mélancoliques à leur tour. C'est dire assez clairement que la passion des richesses jette le cœur des hommes dans deux sortes de folies contradictoires, l'avarice et la prodigalité; mais je ne dirai qu'un mot de cette dernière classe bien moins nombreuse.

Ainsi, d'après le texte de l'Apôtre, l'amour déréglé de la fortune, le seul que nous examinons ici, le seul coupable, est une folie, c'est la folie des désirs : *Concupiscentia oculorum.* Et il y a, en effet, trois désirs insensés dans le malheureux malade que cette passion égare : le désir d'avoir, — le désir d'amasser, — le désir d'entasser; et ces désirs s'emparent de l'homme et le dominent aux trois âges de la vie. La jeunesse soupire après ces richesses qu'elle convoite ; l'âge mûr travaille sans repos et s'épuise pour augmenter sa fortune, et la vieillesse, la triste vieillesse, se penche vers la terre pour y cacher son trésor, dont elle fait son idole, et auquel elle sacrifie tout.

1° Désir d'avoir, d'acquérir la richesse de la terre : oui, c'est principalement dans la jeunesse qu'on est exposé à cette maladie. La vue de l'argent, de l'or surtout exalte ces pauvres têtes et fascine les cœurs. — On s'imagine que la fortune fait le bonheur, et dans

ce premier transport on oublie tout le reste; on renoncerait à tout pour cette illusion. Il n'y a plus qu'une seule pensée dans ces âmes, une idée fixe, qui est bien rendue par ces deux mots qu'ils répètent sans cesse : Si j'étais riche!... C'est même un signe certain, c'est un des symptômes les plus sûrs que le délire commence, et que bientôt la raison va s'égarer. Oui, quand vous entendrez un jeune homme dire ces paroles : Oh! si j'étais riche! prenez garde, il va perdre la tête, il sera bientôt fou...

Eh quoi! des hommes raisonnables, des chrétiens pourraient penser que leur bonheur consiste dans la richesse de la terre, et que Dieu l'aurait mis dans l'or ou l'argent! mais c'est une folie!... Et le roi David l'a bien dit : Il n'y a que des insensés qui ont pu tenir ce langage : *Beatum dixerunt cui hæc sunt.* — En voyant briller l'or sur les vêtements des riches de la terre, en voyant l'éclat des appartements qu'ils habitent, le nombre des esclaves qui les servent et la splendeur de leurs festins somptueux, ils disaient : Qu'ils sont heureux ceux qui possèdent tout cela! *Beatum dixerunt cui hæc sunt...* et ils regardaient avec envie, ils soupiraient avec ardeur, et ils appelaient la fortune.... Mais, encore une fois, c'est une vraie folie que tous ces vains désirs et ces illusions. Car le bonheur n'est pas là. Eh bien, quoi! réfléchissez un instant, et écoutez ce que dit la raison ; analysez en quelque sorte ce mot qui vous trompe : qu'est-ce donc que la richesse, ou bien qu'est-ce que cela veut dire : être riche? C'est tout sim-

plement avoir du foin ou de la paille en quantité; c'est avoir beaucoup de bois, ou du charbon de terre, ou même simplement des pierres, surtout si, en les mettant les unes sur les autres, on en a déjà fait plusieurs maisons, qu'on peut vendre ou louer fort cher; être riche, c'est avoir beaucoup de ce métal jaune ou blanc qu'on va chercher dans les entrailles de la terre, qu'on purifie par le feu, et dont on fait un tas de pièces rondes; ou bien encore, être riche, c'est avoir une quantité de petites feuilles de papier timbré au chiffre de mille francs, ce qui est encore plus facile à porter et à cacher. Là! voilà ce que c'est!... Voilà le grand bonheur que désirent tant de jeunes insensés! Mais, en vérité, il faut être fou pour cela, et la simple raison le dirait aussitôt à tous ceux qui voudraient la consulter. Voyons : que peut faire la paille ou le foin? que peuvent les pierres, et l'or et l'argent pour le bonheur d'une âme? pour la félicité d'un cœur? Quelle place peuvent tenir toutes ces choses dans la vie? Il ne pourra jamais entrer une parcelle d'or dans le cœur, l'âme ne peut avoir de prises sur ces vanités; se nourrir de paille, d'or ou d'argent, et désirer tout cela avec tant d'ardeur, c'est une folie qui commence, c'est la folie de la jeunesse!... Mais, hélas! elle ne passe pas avec les illusions de cet âge; et, si malheureusement le jeune homme a rencontré la fortune, il ne fera désormais que s'y attacher encore plus passionnément, et ce sera dans la maladie une nouvelle phase, souvent plus funeste encore et plus difficile à guérir.

2° Cette phase ou cette crise est le désir, l'envie d'amasser, d'amasser toujours, ou d'augmenter cette fortune ; et c'est dans l'âge mûr que l'homme se trouve exposé à cette recrudescence du mal, qui semble constituer un nouveau genre de folie. On a bien défini cet état, quand on l'a appelé une soif ; oui, c'est la soif de l'or... soif brûlante et insatiable, car plus on en a, plus on en veut avoir. Et pour cela on sacrifie follement son repos, en se livrant à des travaux forcés, à des veilles prolongées ; on s'expose quelquefois à perdre des biens incomparablement plus précieux que ces vaines richesses, comme la santé, l'honneur, la vie même. Des hommes qui pourraient vivre tranquilles et heureux, se jettent dans des entreprises téméraires, imprudentes et insensées, qui troublent leur existence et leur sommeil. Les uns, pour augmenter leur fortune, en mettent une grande partie dans l'industrie, et la compromettent ; les autres, plus imprudents encore, l'exposent dans des jeux de bourse, et la perdent en un jour avec leur honneur ! C'est une véritable folie. Mais ceux qui réussissent ne sont pas moins insensés, puisqu'en augmentant leurs trésors, ils ne font qu'augmenter leurs soucis et leurs peines. Comme le malade infortuné qui pense éteindre la soif qui le dévore, en buvant à longs traits l'eau amère qu'il a trouvée au désert... mais plus il boit, plus il a soif, et jamais il ne dira c'est assez. On doit déjà reconnaître à ces traits un des caractères les plus étranges de la troisième et dernière phase de la maladie.

3° Je veux dire la passion d'entasser toujours, et de conserver, de grossir le trésor, sans y toucher jamais : c'est la folie de l'avarice proprement dite. Nous l'appelons une démence sénile, parce qu'elle affecte plus ordinairement les vieillards; on l'a vu pourtant quelquefois commencer dans l'âge mûr et même dans l'enfance. De toutes les folies humaines, l'avarice est la plus étrange, la plus déraisonnable, la plus triste et la plus sombre, et en même temps la plus bizarre et la plus amusante. Elle est ordinairement incurable, et de jour en jour elle se montre plus intense et plus ridicule. On a de tout temps diverti le public, en représentant sur la scène quelques traits de la folie de ces pauvres malades, mais sans succès, car on n'en a jamais guéri un seul; on a fait rire à leur dépens, voilà tout. Les avares, d'ailleurs, vont rarement au spectacle, c'est trop cher, et un Harpagon lirait Molière bien des fois, avant de le comprendre. Cette folie n'a pas précisément de caractère dangereux; cependant on a remarqué une chose assez singulière, c'est qu'elle peut être héréditaire; mais dans un sens contradictoire ou opposé, c'est-à-dire que les enfants des avares sont presque toujours des prodigues, qui dépensent et jettent à pleines mains l'argent et l'or que leurs pères avaient amassé, entassé et gardé avec tant de précautions. Il faut que cette observation, toute singulière qu'elle puisse paraître, soit bien fondée, puisqu'on l'a faite de tout temps et chez tous les peuples du monde. C'est même un proverbe dans toutes les langues des peuples civili-

sés, et l'avarice, d'ailleurs, ne se trouve que dans les mœurs de la civilisation. — J'ajoute enfin que, si le caractère de cette maladie a le privilége d'amuser tout le monde, elle réjouit particulièrement les héritiers de ces pauvres malades ; et, si je le dis d'une manière aussi dure, aussi crue et brutale, c'est que je sais qu'il y en a eu quelques-uns de guéris par cette seule réflexion. Ils étaient visiblement contrariés de la pensée qu'on se réjouirait de leur mort, et ils se sont arrangés de manière à ne pas faire trop de plaisir à leurs neveux et petits-neveux[1].

Mais prouvons que le désir d'entasser toujours de l'or et de le conserver, constitue un état maladif et devient une véritable folie. C'est à ces malheureux que nous pouvons surtout appliquer la parole du Sage : *Quid prodest stulto habere divitias?* Et de quoi peut servir au fou d'avoir de l'argent? — Pour les autres dont nous avons parlé plus haut, la richesse est une cause de peines, de mille agitations et de toutes sortes de travaux; mais enfin ils en font quelque chose; s'ils travaillent, ils s'amusent aussi un peu; mais pour celui-ci, pour l'avare qui n'y touche pas, *quid prodest?* c'est inutile; son or ne sert à rien du tout. *Est quasi*

[1] J'ai entendu dire d'un jeune héritier, neveu d'un riche et vieux célibataire : Le voilà *joliment* content! il a son affaire : mais il ne l'a pas volé, il a fallu attendre bien longtemps. Est-ce clair, cela?... Mais en attendant, le neveu n'avait pas mal entamé la fortune sur laquelle il comptait : *Insere nunc, Daphni, pyros...* J'en ai connu d'autres qui ont été bien attrapés, c'est le mot, à l'ouverture d'un testament sur lequel ils avaient aussi trop compté... et qui n'était pas tout entier en *leur faveur*.

pauper... dit Salomon ; il est comme un pauvre, mal logé, mal nourri, mal vêtu, et encore il ne peut pas dormir, parce qu'il a toujours peur qu'on ne lui prenne ce trésor. C'est une vraie pitié ; et il est certain qu'une pierre à la place de cet argent, lui ferait tout autant de bien. Si l'on était bien sûr que cet homme n'a pas un seul héritier, on ne lui ferait pas le moindre mal de prendre tout et de mettre une pierre à la place ; il ne s'en apercevrait pas, si ce n'est quand il viendrait pour voir et compter, car c'est là une des manies de ces pauvres malades, voir, toucher et compter de l'argent...

Aussi arrive-t-il assez souvent que ces hommes de fortune, par l'incessante tension de leur esprit et l'infatigable ardeur de leur âme, qui s'est attachée passionnément aux biens de la terre, deviennent fous dans le sens le plus strict, et qu'on est obligé de les enfermer. C'est par cette remarque importante que je veux terminer la première partie de ce discours.

Oui, la passion de la richesse, l'amour ou la soif de l'or a conduit, et conduit encore tous les jours les hommes à la folie. Allez et visitez ces tristes asiles de l'aliénation mentale, asiles si peuplés depuis quelques années et qu'on est obligé de multiplier et d'agrandir partout en France et en Angleterre ; allez et demandez aux hommes spéciaux qui traitent ces maladies, demandez-leur combien il y a de riches prodigues et de riches avares parmi ces infortunés confiés à leurs soins, et vous serez étonné. Ce n'est pas dans la même propor-

tion que pour les orgueilleux, ni même que pour la classe des voluptueux ou des libertins que nous allons examiner bientôt, mais leur nombre est effrayant toutefois... Demandez la cause de leur maladie, on vous dira : les uns, c'est par excès de travail et de veilles pour amasser la fortune ; les autres, c'est par désespoir de l'avoir dissipée en peu d'années dans les jeux et les courses ; quelques-uns par suite d'une catastrophe qui les a dépouillés de tout. Pour plusieurs, c'est la conséquence des privations incessantes que leur imposa l'avarice. Celui-ci a été frappé de démence et a voulu se tuer après une perte au jeu... Celui-là est devenu fou de joie à la nouvelle d'un héritage inespéré. Mais enfin dans cette classe ils sont tous victimes de la passion de l'or[1]... Vous en serez convaincu à première vue, si je puis m'exprimer ainsi. Vous en rencontrerez partout dans ces maisons qui ont l'air d'être encore tout occupés d'affaires, de calculs. Il y en a, en effet, qui comptent sans cesse et qui couvrent de chiffres des rames de papier... Il y en a qui refusent de manger, en disant qu'ils sont ruinés et qu'on va les prendre pour les conduire à Clichy... Hélas! n'ai-je pas vu mourir ainsi, et

[1] J'ajoute avec le docteur Pinel que la guérison est rare : « Le traitement d'un aliéné, dit-il, devient d'une difficulté extrême, s'il a possédé autrefois de grandes richesses. J'ai observé dans ce cas que l'homme parle souvent des millions dont il peut disposer, des récompenses qu'il réserve à ceux qu'il protége. On pourrait tout au plus excepter quelque homme rare ou d'un caractère élevé, qui n'aurait vu dans la fortune et les places que le noble avantage de concourir au bonheur de l'espèce humaine. » — Mais cet homme évidemment n'aurait pas eu la soif de l'or.

dans cette malheureuse conviction, un des plus grands et des plus riches seigneurs de nos jours, qui laissait un héritage de plusieurs millions à des enfants, destinés sans doute à les dissiper en peu de temps ; car ils avaient déjà bien mangé sur leurs espérances et joliment entamé cette belle fortune !... Il reste donc prouvé que le goût et la soif des richesses sont une sorte de folie, et que cette passion peut conduire ses tristes victimes à une véritable démence. — Essayons maintenant de guérir ces infortunés.

II. Le traitement de cette maladie ne peut guère être que préventif, car parvenue à un certain degré, elle est à peu près incurable, surtout dans la troisième phase, lorsqu'elle a pris le caractère spécial de l'avarice, puisqu'on a vu plusieurs de ces insensés mourir de faim au milieu de leurs trésors, auxquels ils se refusaient obstinément de toucher. Mais ce sera déjà un service immense rendu à l'humanité, que de travailler à préserver les âmes contre un si grand danger ; et j'affirme que l'on sera à l'abri, si on suit les prescriptions sages et faciles que je vais indiquer. Si j'avais le malheur d'être riche, peut-être que je serais moi-même bien malade aussi, et que je ne ferais pas ce que je vais dire ; mais aujourd'hui je vois, et je vois clairement dans la lumière de la foi et de la raison, ce qui peut sauver l'esprit et sauver le cœur de tous ces tristes égarements, en un mot préserver l'âme de cette folie de la cupidité, *Fallacia divitiarum*.

Eh bien donc, si j'étais riche, voici ce que je voudrais éviter, et ce que je voudrais faire; je le dirai simplement, mais bien convaincu d'une chose, c'est qu'avec ce moyen, jamais je ne deviendrais fou.

1° *Ce que je voudrais éviter.* — Trois choses. La première, la plus importante, la seule même nécessaire, avant tout, et en un mot, je voudrais éviter de me perdre, comme tant d'autres, avec mon argent et mon or. Je voudrais éviter l'enfer, où tant de mauvais riches sont ensevelis; je ne voudrais pas me perdre, ni mon âme, ni mon Dieu, ni mon éternité pour la plus belle fortune du monde, et toutes les richesses de la terre. Je commencerais donc par m'assurer si tout ce que j'ai est à moi, bien à moi; et, si je trouvais un sou qui ne m'appartînt pas, dont je ne fusse pas sûr, je ne voudrais pas le garder d'abord, et je m'arrangerais de manière à le rendre le plus tôt possible à qui il appartient; et, si je ne pouvais pas vraiment découvrir à qui il appartient, je le donnerais plutôt à Dieu ou à ses pauvres, que de le garder; car, enfin, je ne voudrais pas me perdre pour un sou, ni pour un million... Puis, si après ce premier examen, j'étais décidément bien sûr et certain que tout est à moi, que je n'ai rien qui soit à mon prochain, ou illégitimement acquis, je rechercherais avec la même attention, si je n'ai pas trop pour moi seul de toute cette belle fortune et de toutes ces richesses; s'il n'y a pas un peu, beaucoup même de superflu dans ma maison, et dans toute ma vie; et alors, sans cependant vouloir m'exposer à descendre

de mon rang, sans vouloir perdre ma position, je voudrais encore donner à Dieu et à ses pauvres une grande partie de ce superflu. Voyant que j'ai trop, je donnerais à ceux qui n'ont pas assez, et par ce moyen, par cet acte de vraie sagesse et de prudence chrétienne, non-seulement je me préserverais du danger de la richesse, et je ne me perdrais pas, mais je m'assurerais de mon salut et de mon bonheur. Enfin, je voudrais m'examiner encore sur un point grave en cette matière, j'interrogerais souvent, je sonderais mon cœur, pour être bien sûr qu'il ne s'attache pas, qu'il ne tient pas trop à l'argent; et, toutes les fois que je croirais remarquer qu'il commence à prendre goût à la chose, à aimer l'or un peu plus qu'il ne faut, à tenir à ces misérables écus, j'en voudrais encore donner davantage à Dieu et à ses pauvres. C'est alors que je ferais une belle aumône, et je serais sûr de me délivrer de cette soif... Il faut ainsi et toujours aller contre les tendances mauvaises du cœur, et vaincre le mal par le bien. *Ire contra; Vincere bono malum.* Je voudrais être prudent toutefois, je voudrais être sage dans ces pieuses largesses, car même dans ce genre, il faut éviter tout excès, quoiqu'à dire vrai, c'est bien moins de ce côté que l'on ait jamais à craindre.

Secondement, si j'étais riche et homme du monde, je voudrais éviter de me ruiner comme tant d'autres, comme une foule de mes amis, et de mes parents; et pour cela : point de folles dépenses, point d'entreprises téméraires, ni de jeux insensés. Mais je vais entrer dans

le détail de toutes ces petites et grandes folies que je voudrais éviter pour ne pas me ruiner. Ainsi, je ne pourrais me décider, si j'étais un riche seigneur, à tenir pension pour des chiens; je me passerais d'une meute, pour plusieurs raisons, mais il n'y en a qu'une à rappeler dans le sujet qui nous occupe, c'est que l'entretien, la nourriture de ces bêtes coûtent énormément, et qu'elles ne servent pas à grand'chose. J'irais pourtant à la chasse, mais je n'aurais pas une meute de quarante ou cinquante chiens, c'est trop vraiment. J'aurais certainement des chevaux, si j'étais riche, mais je n'en voudrais pas trop non plus; d'abord je n'en mettrais jamais, jamais plus de deux à ma voiture. Je ne sais pas combien j'en aurais, mais dès lors qu'ils ne serviraient plus de rien, je n'en voudrais pas. Enfin, je n'aimerais pas à mettre plus de trois à six mille francs pour une belle paire. J'en verrais peut-être qui ont moins de fortune que moi, et qui mettent plus, mais j'y tiendrais, et je trouve que c'est bien assez comme cela.

Si j'étais riche, j'éviterais aussi le luxe des collections. C'est déjà une petite manie; et il y a dans ce goût quelque chose qui approche un peu de la folie dont j'ai peur. Ainsi des collections de tabatières, des collections de pipes de tout prix et de toutes les époques, des collections de cannes... des collections de vases étrusques ou chinois, de fioles ou de lampes sépulcrales. J'ai vu des enfants renverser et casser en jouant de si beaux vases de ce genre! et des laquais briser par maladresse du vieux Sèvres qu'on estimait si cher! Je

ne ferais pas même collection de médailles ni de tableaux. Ah! des tableaux, j'en ai tant vus d'empilés, d'entassés les uns sur les autres, et dans la poussière, qu'on ne pouvait plus savoir ce que c'était! Eh bien! même pour les livres, quoique j'aime assez les livres, je ne voudrais pas en faire ce qu'on appelle une collection, parce que l'on n'ouvre jamais les livres de cette espèce, surtout s'ils sont richement reliés. J'aurais une bibliothèque bien choisie, mais pas de collection encore une fois.

Si j'étais riche, et dans le monde, je donnerais bien quelques soirées, mais pas de fêtes proprement dites, ni de bals; c'est-à-dire que j'inviterais des amis; et, si l'on jouait dans mes salons, ce ne serait jamais ce qu'on appelle jouer; on ne pourrait pas y perdre beaucoup. Il y a un jeu que je détesterais par-dessus tout, si j'étais riche, c'est celui de la Bourse; je ne mettrais jamais les pieds dans ce mauvais lieu.

Enfin, j'éviterais avec soin de donner à mes enfants ou petits-enfants, neveux ou petits-neveux des joujoux de prix, avec lesquels j'ai reconnu qu'ils ne s'amusent point, et qu'ils n'auraient jamais le plaisir de pouvoir casser, briser... ainsi des poupées qui parlent, des moutons qui bèlent, des lapins ou des souris même, qui courent; bien moins encore des oiseaux automates qui chantent; tout cela coûte énormément et ne peut amuser les enfants plus d'une heure. Toutes ces dépenses sont folles, encore une fois, ce sont de vraies folies. Il me resterait donc assez d'argent, et je sais

bien ce que j'en ferais. Je serais vraiment riche, et je donnerais toutes ces économies aux pauvres du bon Dieu; je donnerais à Dieu même tout ce que j'aurais gagné, en évitant ces dépenses ridicules, inutiles, insensées.

Troisièmement, si j'étais riche, je ferais tout mon possible pour éviter de me laisser voler. Je sais que c'est bien difficile, quand on a de la fortune, mais on peut encore y parvenir avec de l'esprit et de la bonne volonté. Il y a trois sortes de voleurs contre lesquels je me tiendrais en garde : les gens, les fournisseurs, et la mort surtout. — Pour éviter d'être volé par mes gens, j'aurais beaucoup d'ordre, et je tiendrais à voir moi-même et acquitter les notes, à vérifier les comptes et les dépenses. Il y a une chose bien simple, c'est de savoir ce que l'on reçoit et ce que l'on donne; ne pas sortir de cette règle de simple bon sens : ne pas dépenser plus qu'on n'a de revenu ; mais la sagesse va bien plus loin, et l'on tâche de ne pas dépenser tout. — Quant aux fournisseurs, le meilleur moyen d'éviter d'être volé par eux, c'est de les payer comptant: il y a des riches qui ne pourront croire cela, et il n'y a rien de plus vrai cependant; car il y a un intérêt terrible qu'il faudra payer un jour; et les tailleurs ne s'enrichiraient pas tant, s'il y avait moins de crédit. Je ne voudrais jamais de dettes; et j'ai reconnu que payer tout de suite, c'est d'ailleurs un bon moyen pour ne pas payer deux fois. — Mais le point principal est surtout d'éviter de se faire voler par la mort. Notre-Seigneur a

dit qu'elle viendrait comme un voleur; on peut néanmoins éviter d'être volé par elle; et voici comment je ferais. Je donnerais de mon vivant, le plus possible, au bon Dieu et à ses pauvres; et j'aurais ainsi le bonheur et le mérite du bien que je ferais. Pas si fou, que de le laisser aux autres, à mes héritiers par exemple, qui peut-être ne feraient pas ce que je voudrais, ou ne le feraient qu'à regret. Qui sait? on voudrait peut-être même casser mon testament. J'aimerais bien mieux donner de mon vivant que de me laisser aussi voler par la mort... Donc, mon cher lecteur, vous voyez que toute ma sagesse consisterait principalement dans l'aumône; c'est la charité qui me donnerait les moyens d'éviter toutes les folies, dans lesquelles on est si exposé à tomber, quand on est riche.

2° Et maintenant savez-vous *ce que je voudrais faire* si j'étais riche? trois choses encore, mais que j'exposerai en moins de mots. Je voudrais d'abord assurer mon capital, par le moyen même de mes revenus et garder ma position dans l'autre monde, c'est-à-dire que je tiendrais à être riche aussi dans l'éternité; puis je voudrais acheter le bonheur; et enfin, acheter même le Ciel; et tout cela est possible, quand on a de la fortune; avouez que ce serait être bien insensé que de renoncer à tant de priviléges.

Je voudrais donc, avant tout, assurer mon capital et garder ma position, être un des riches de l'éternité, *Divites æternitatis*. On a bien de la peine aujourd'hui à placer ses fonds, mais je connais un bon moyen de ne

pas les perdre : c'est la charité, c'est l'aumône, par laquelle on prête à Dieu même, *Fœneratur Domino qui miseretur pauperis.* (*Prov.*, XIX, 17.) On est sûr de ne jamais connaître la misère, quand on a pitié de ses pauvres, *Qui dat pauperi non indigebit.* (*Prov.*, XXVIII, 27.) — Voilà donc le fonds assuré; mais ce n'est pas assez : je tiendrais à être encore riche dans le ciel. Or, c'est la charité qui doit être la mesure et la proportion des mérites, comme elle en est la condition et la raison; donc, encore une fois, si j'étais riche, je voudrais aimer, secourir les pauvres. Mais, hélas! combien y a-t-il de riches qui ne savent pas cela!

Ne pouvant acheter la science ni la vertu, quoiqu'on en prête souvent aux riches de la terre et quelquefois plus qu'ils n'en demandent; si je l'étais, moi, je voudrais acheter le bonheur; et on le peut, cela est certain; mais, à peine s'il y a quelques propriétaires qui le comprennent et qui savent comment cela se peut faire. Il n'y a pourtant rien de plus simple, il n'y a encore qu'à aimer les pauvres; il n'y a qu'à leur faire l'aumône; toujours, toujours l'aumône; et remarquez, je vous prie, que cela est également prouvé par la foi, par la raison et par l'expérience. La foi l'a révélé : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem...* (*Ps.* XLI, 1.) *Beati misericordes...* (Matth., V, 7.) *Benefacit animæ suæ vir misericors...* (*Prov.* XI, 17.) Heureux celui dont l'intelligence s'élève à comprendre le mystère de la pauvreté et qui sait compatir à sa douleur... Heureux ceux qui ont pitié... C'est faire du bien à son âme que

d'avoir compassion de ses frères... Et cette parole est si vraie, que je ne crains pas d'affirmer sur expérience, le succès du traitement. Qu'un riche de la terre, fût-il déjà bien malade, lors même que déjà la soif de l'or aurait égaré son esprit, et lui aurait fait perdre toute intelligence du bien, que ce riche fasse un jour une belle aumône, et, avec sa raison, il retrouvera soudain toute l'espérance de la vie et même le sentiment du bonheur! *Beatus qui intelligit!*

Enfin, si j'étais riche, je voudrais surtout acheter le ciel, et même une bonne place dans le ciel. Jésus-Christ avait dit d'abord qu'il est très-difficile d'y entrer dans cette condition ; et puis, un jour, sans retirer sa parole, il a voulu, ce semble, l'expliquer d'une manière si douce et si consolante, que les riches n'auront plus rien à craindre, s'ils savent comprendre, et s'ils veulent profiter d'un moyen si facile. Oui, on peut acheter le ciel par la charité, par l'aumône. Les pauvres y retiendront une place pour ceux qui auront eu pitié d'eux sur la terre; et Jésus-Christ, dont le cœur est fidèle et reconnaissant, ne pourra pas oublier ce qu'on lui aura donné, dans la personne de ses amis. C'est même le seul souvenir qu'il paraît devoir rappeler au grand jour des récompenses éternelles, et la seule raison de la sentence de bénédiction : J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, etc... *Venite, benedicti... Esuriri, et dedistis mihi manducare!* (Matth., xxv, 35.) Venez, enfants bénis de mon Père, venez à la gloire!

Ah! quand les riches avares et sans pitié verront

monter au ciel la troupe des élus; quand, parmi ces enfants de Dieu, ils reconnaîtront des hommes qui, sur la terre, ont su faire la charité à Jésus-Christ et par ces aumônes, mériter le bonheur éternel... Ah! c'est alors qu'ils diront avec désespoir : *Nos insensati!...* Il nous eût été si facile, ô mon Dieu, d'obtenir, de mériter et d'acheter le même bonheur!... *Nos insensati!... Divitiarum jactantia quid contulit nobis?...* (*Sap.*, v, 8.) Que nous reste-t-il de l'éclat de nos richesses?

Agite nunc divites. (Jacq., v, 1.) Eh bien donc, aujourd'hui même, mon cher lecteur, faites un grand acte de sagesse, c'est-à-dire une belle aumône. Croyez-moi, votre bonheur peut en dépendre. Hélas! vous avez peut-être déjà fait tant de folies avec l'argent que Dieu vous avait prêté pour le bien. Rachetez tout et tâchez de devenir un jour riche dans le ciel ; là il n'y a pas de ruine possible, ni de voleurs, ni de mort; amassez-y donc des trésors : c'est pour le ciel qu'il est permis d'être avare; c'est la vraie sagesse, et Jésus-Christ même nous l'a dit expressément : *Thesaurisate autem vobis thesauros in cœlo.* (Matth., vi, 20.)

TROISIÈME CLASSE

LA VOLUPTÉ OU LA SOIF DU PLAISIR

Concupiscentia carnis...
C'est la concupiscence de la chair.
(Jean., II, 16.)

De toutes les passions, la plus odieuse, la plus humiliante, la plus insensée, la plus directement opposée à la gloire de Dieu et à la dignité de l'homme, c'est l'amour de la volupté! C'est... il faudra bien prononcer ce mot..., c'est le vice de la chair ou l'impureté, avec ses désirs honteux et ses convoitises abominables, qui abrutissent l'intelligence humaine et souillent le cœur. L'impureté, folie horrible; ordinairement triste et sombre, presque toujours incurable, quoique souvent la victime de cette passion retrouve quelques instants lucides, qui ne servent, hélas! qu'à rendre son malheur plus grand et son désespoir plus affreux encore par le poids des remords.—La volupté, qui outrage Dieu dans tous ses attributs de gloire, Dieu, dis-je, le Père trois fois saint qui, dès l'origine, avait créé l'homme à son image et qui s'en est repenti bientôt, quand il le vit tombé dans cette fange impure; Dieu qui, dans sa colère, et pour purifier le monde, ouvrit les cataractes des cieux, et qui, après les eaux du déluge, envoya les flammes de sa vengeance sur des villes coupables. —

La volupté, qui outrage surtout le fils de Dieu, fait homme dans le temps, le Verbe fait chair, *Verbum caro factum*... et qui voit par ce crime son corps profané et ses membres souillés; Jésus-Christ qui, dans sa passion, pour réparer et expier ces infamies, a voulu subir les horreurs de la flagellation, et, supplice encore plus grand pour un Dieu, la honte de se voir trois fois dépouillé de ses vêtements, au jour de ses ignominies et de sa mort sur la croix. — La volupté, passion encore plus odieuse à l'Esprit-Saint, qu'elle contriste dans son temple et qu'elle chasse de son propre tabernacle, c'est-à-dire de notre âme... Car il ne peut plus demeurer dans l'homme devenu chair : *Non permanebit Spiritus meus in homine quia caro est*. (Gen., VI, 3.) — La volupté, enfin, si opposée à la nature de l'homme, dont elle détruit et anéantit les plus essentielles facultés, en asservissant l'âme au corps, l'esprit à la chair, et en blessant la vie même de son cœur. Tout cela sera prouvé quand nous dirons les effets et les caractères de cette folie! Ah! que ne puis-je du moins espérer de guérir quelques malades! Il y en a tant! La plupart des hommes, a dit le grand évêque de Reims, le bon saint Remi, la plupart se perdent, se damnent, par les désirs honteux de la chair : *Propter vitium carnis pauci salvantur*. — Le nombre de ces fous malheureux est infini, *Stultorum infinitus est numerus*.

Nous suivrons le plan ordinaire : I. La nature ou les caractères, c'est-à-dire le diagnostic, l'étiologie. II. Le traitement où la thérapeutique de cette affreuse maladie.

I. L'impureté ou l'amour de la volupté est la plus insigne des folies, parce qu'elle suspend, diminue et ravage même toutes les facultés humaines, en asservissant l'âme à la matière, au corps[1]. Déjà nous avons touché à ce point, en parlant des effets du péché en général ; mais, il y a dans le sujet qui nous occupe, des considérations toutes spéciales et des preuves encore plus frappantes.

Ainsi : 1° pour l'intelligence et la mémoire, n'est-il pas bien remarquable que les païens eux-mêmes aient reconnu la vérité de ce fait capital ? Les philosophes d'Athènes et de Rome assurent, que les grandes pensées et les nobles sentiments ne peuvent s'allier avec les désirs coupables d'un cœur gâté et corrompu. L'esprit s'aveugle et rien ne peut plus dissiper ces ténèbres volontaires, pas même la crainte de perdre l'honneur ou la vie. Combien d'anges tombés dans cette fange impure ! Combien de ces lumières célestes éteintes dans la boue ! Et qui n'a pas vu ces ravages de l'impudicité !... Un jeune homme, aux jours de son innocence, donnait au monde et même à l'Église de sublimes espérances ; il s'élevait à son aurore comme un astre éclatant ; on avait salué avec bonheur ses premiers succès ; et puis, tout cela est tombé, il est mort. *Ecce mysterium dico* (I *Cor.*, xv, 51),

[1] Dans le langage médical on doit entendre par aliénation mentale (folie) la diminution, la suspension ou l'abolition passagère ou durable des facultés intellectuelles, morales ou affectives, qui font perdre au malade la raison, la conscience de ses actes, son libre arbitre (le Dr Ilermel). On verra qu'il n'y a pas un mot dans toute cette définition qui ne doive s'appliquer aux malheureuses victimes de la volupté.

c'est un grand mystère que je dis en ce moment, mais c'est une vérité bien sûre et bien importante. La raison de cette chute, de cet obscurcissement, c'est le péché impur, qui suffit seul pour éteindre le flambeau sacré du génie et la flamme du cœur.—Celui qui n'a pas vu ces tristes ravages, c'est qu'il a des yeux pour ne pas voir, car ces ruines se trouvent partout dans le monde.

Et qu'on ne me dise pas qu'il y a de grandes exceptions ; qu'on ne vienne pas me parler de quelques impies ou incrédules, qui ont eux-mêmes fait l'aveu et comme la confession publique de leurs faiblesses, et qui auraient toutefois conservé quelques rayons éclatants d'intelligence et les inspirations d'un génie supérieur, car, je répondrais aussitôt que je ne puis le croire. Il y avait bien encore, dans ces esprits déchus, certaines lueurs vagues et incertaines, comme ces feux trompeurs qui attirent le voyageur imprudent et le conduisent au précipice. Dans d'autres, j'ai vu des flammes rouges mêlées aux tourbillons d'une sombre fumée, j'ai vu des feux lugubres, semblables à ceux qui sortent des flancs d'une montagne embrasée ou du cratère des volcans, et qui portent au loin la terreur, le ravage et la mort... Mais des pensées sages et vraiment élevées, des sentiments généreux et sublimes ; non, il n'y en avait plus dans ces esprits souillés par le vice impur! Cela est si vrai, que l'on saura bien jusqu'à la fin des âges reconnaître, dans les œuvres de ces hommes, ce qu'ils ont fait aux jours, où leur âme n'avait pas encore été blessée. Il n'y avait rien alors du délire

fatal, rien des pensées extravagantes que l'on a remarquées avec douleur, depuis la chute de cet ange, depuis que cet enfant sublime est descendu si bas !... La torche enflammée que l'on s'obstine à laisser sur la tombe de l'un de ces philosophes, est l'image sensible, non de la lumière qu'il a jetée dans le monde pour l'éclairer, mais du feu impur des passions qu'il a répandu partout au sein des sociétés, et qui les dévore et les consume aujourd'hui. Il a incendié la terre, cet homme-là ; et il brûle encore nos campagnes, et jusqu'aux plus pauvres chaumières.

2° Mais voici un autre malheur, c'est la perte de la liberté. S'il est vrai que toutes les passions de l'homme le rendent esclave et le dépouillent de cette faculté essentielle, qui sépare et distingue la créature raisonnable des êtres inférieurs et sans raison ; il est certain aussi, qu'entre toutes les passions, il n'y en a pas de plus tyrannique que la volupté. Les malheureuses victimes de ces plaisirs grossiers, deviennent semblables à la bête, qui n'a pas l'intelligence ni le libre arbitre ; ou plutôt, et, pour ne pas sortir un instant de notre sujet, elles deviennent semblables à ces insensés qui ne savent plus ce qu'ils font, qui ne sont plus maîtres de leurs actions ni de leurs mouvements, et qui, tantôt se jettent comme des furieux sur ceux qui passent auprès de leur loge, et tantôt tournent contre eux-mêmes leur propre rage, et vont jusqu'à se donner la mort. Plaignez-les, mais n'essayez pas de leur faire des observations ou des reproches ; ils ne comprennent pas et ils re-

commenceront encore le lendemain, emportés par la même fureur. Saint Augustin a été, pendant quelques années, en proie à cette triste maladie, et il nous assure qu'il était comme enchaîné par des liens de fer. J'ai vu, moi, un grand nombre de ces malheureux que j'avais crus sauvés, parce que dans un jour de calme et de lucidité parfaite, ils avaient déploré leur triste état et promis, juré même devant Dieu, de ne plus se laisser aller au mal; et en effet, pendant quelques jours ils avaient été très-raisonnables et très-sages. On les croyait bien délivrés et complétement guéris; mais, hélas! ce n'était qu'une intermittence; et voilà que la passion se réveillant dans leur cœur et venant à troubler leur tête d'un nouveau vertige, ils se livraient avec plus de fureur encore aux mêmes excès. Infortunés esclaves, tristes victimes, ils retombaient dans la fange; et c'est alors que, découragés et désespérés, ils avouaient que le mal était plus fort qu'eux, et qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient dans ces moments de crise; absolument enfin, comme des fous, vous le voyez! C'est la proposition même de tout ce discours; et la preuve, tirée de l'aveu de ces pauvres malades, me semble bien digne de toutes nos réflexions.

3° Enfin c'est le cœur même ou le sentiment, que la volupté change et dénature dans l'homme; cette faculté morale et affective, la plus noble de notre âme. Le cœur ne devient plus que de la terre, parce qu'il n'aime plus que la terre; il devient de la boue, parce qu'il n'aime que la boue. Loi sacrée découverte par le

grand docteur saint Augustin : *Terram amas, terra es !* Un cœur vicieux n'est plus qu'une cendre immonde, une poussière impure, plus vile que la fange, avaient dit le roi Salomon et le grand prophète Ézéchiel : *Cinis est enim cor ejus, et luto vilior vita.* (*Sap.*, xv, 10.) *Tu es terra immunda.* (Ézech., xxii, 23.) Mais ce n'est encore là que le commencement des ravages de la passion... Le cœur, livré à ce mal et privé de la lumière de sa raison, va devenir semblable à celui des bêtes, insensible, dur et cruel comme celui des bêtes : *Cor feræ detur ei.* (Dan., iv, 13.) *Viscera impiorum crudelia.* (*Prov.*, xxii, 10.) C'est alors qu'on voit des enfants sans pitié, des enfants sans cœur, des enfants dont l'âme semble n'avoir été pétrie que de sang et de boue... Leur mère dont l'âme est de feu et de larmes s'efforce en vain de les reconnaître. Ah ! combien dans ma vie de prêtre, en ai-je vu de ces mères désolées... et qui venaient pleurer à mes pieds !—J'ai perdu mon enfant, disaient-elles... Ah ! qu'y a-t-il donc dans son cœur ? il ne me comprend plus, il ne m'aime plus... Autrefois, quand je pleurais, il pleurait avec moi, il dévorait mes larmes, et maintenant jour et nuit je verse des pleurs... Il ne m'aime plus ! qu'y a-t-il donc ? — Ah! pauvre mère ! ce qu'il y a !... C'est le péché qui a changé son cœur... Que dis-je? changé... il n'en a plus ! La volupté va jusqu'à tuer l'âme et ôter le cœur. Cet enfant ne peut plus vous aimer. Il y a deux passions qui détruisent, qui ôtent et qui tuent le cœur : la volupté et la sensualité ou l'intempérance :

Fornicatio et vinum auferunt cor. (Osée, IV, 11.) Mais l'enfant, l'homme qui a perdu son cœur, est-ce seulement un insensé, un fou? N'est-ce pas une brute insensible, un animal sans raison, une bête?

Faut-il ajouter, pour compléter ces notions sur la folie de la passion impure, qu'elle étend ses ravages jusque sur le corps même qu'elle dégrade et abrutit? Oui, elle éteint le feu, la flamme du regard; elle couvre le front de nuages ou de rides précoces. J'ai vu des enfants devenus en quelques jours méconnaissables aux yeux mêmes de leur mère. Ainsi, un homme avant d'être frappé dans son intelligence, avant d'être devenu fou, avait la dignité, la distinction de sa naissance; il marchait d'un pas ferme et régulier, comme le roi de la nature; et depuis son malheur il baisse la tête, son regard est bas, sa parole n'a plus le même son, et tout en lui porte le signe de la dégradation, de l'abrutissement.

Faut-il ajouter encore que la folie de l'impureté, avec ces caractères odieux que nous venons de signaler et tous ces tristes symptômes, en présente encore de tout particuliers et même contradictoires selon la nature et la complexion des sujets malades? Ainsi, quoique le plus souvent elle soit incurable, elle est aussi intermittente, à tout âge. On a vu des enfants gâtés et corrompus de bonne heure, des jeunes gens emportés dans leurs désirs jusqu'à la fureur, et même des vieillards décrépits et encore livrés à l'esprit impur. On en a vu de si sensibles, par moments, au remords et à la

honte, qu'on aurait pu croire qu'ils étaient guéris; ils pleuraient amèrement, ils disaient que c'était fini... mais, hélas! ce n'était qu'une intermittence, un moment lucide, un rayon de raison, et puis on les voyait retomber dans leur insensibilité ordinaire et dans leurs habitudes honteuses.

Ajouterai-je que, de toutes les folies, celle de la volupté est la plus contagieuse, la seule même qui soit réellement et directement contagieuse? Il a suffi d'un mot pour la communiquer, d'un regard pour la donner, et faire perdre à un cœur l'innocence et le bonheur! Quelquefois il a suffi d'un mauvais livre qu'on a laissé traîner sous les yeux d'un pauvre enfant, pour troubler son imagination et lui ravir la raison, pour le jeter enfin dans tous les désordres de cette folie malheureuse. Veillez donc, parents chrétiens, mères vertueuses, veillez sur vos petits enfants, si vous voulez qu'ils soient préservés, si vous tenez à leur bonheur.

Ajouterai-je enfin, pour conclure cette première partie, une remarque aussi essentielle dans notre sujet? c'est que l'impureté, comme l'orgueil et l'amour des richesses, est non-seulement une folie aux yeux de la foi, mais que cette passion conduit ordinairement ses malheureuses victimes ou à la mort ou à une véritable aliénation; au crétinisme, à l'idiotisme stupide ou à la fureur du désespoir. Je l'affirme, et ce n'est qu'après avoir consulté les médecins les plus savants en cette matière, après avoir lu les livres qui traitent spécialement de ces tristes affections; je l'affirme, et j'ajoute

que la folie, résultant des passions honteuses, n'affecte jamais que l'un de ces trois caractères : ou c'est une obscénité telle qu'il faut reléguer ces malheureux dans des loges séparées et semblables à des prisons; il faut à jamais les cacher dans les ténèbres, de peur qu'ils ne souillent les yeux ou les oreilles des autres; ou bien c'est un idiotisme abject qui les tient penchés vers la terre et aussi insensibles que la bête; ou bien c'est une manie, une fureur qui les agite et les exalte, et alors ils poussent des cris de rage, et, s'ils n'étaient comprimés par des liens de force, qui les retiennent comme enchaînés, ils se jetteraient sur leurs gardes, ou se tueraient eux-mêmes. — Allez, allez et demandez à visiter ces tristes asiles de la démence, et quand vous verrez des malades, avec ces symptômes, ne pensez pas faire un jugement téméraire, en disant dans votre cœur : Sans doute celui-ci était un libertin... et celui-là aussi est une victime de l'impureté[1]!.. Hélas! et com-

[1] L'idiotisme est quelquefois si complet, et l'état de stupeur et d'insensibilité si marqué, qu'un aliéné de cette sorte n'a pas même l'instinct des animaux... La vie se passe dans une alternative d'un égarement érotique et de l'apathie la plus stupide. — De pareils vices sont un des grands obstacles à la guérison de la manie, et lors même qu'on est parvenu à dissiper ses symptômes les plus violents, il succède une débilité plus ou moins marquée de la raison, ou plutôt un état de démence qui confine pour toujours ces insensés dans les hospices. On voit ces malheureuses victimes de la débauche se jouer de tous les moyens de répression qu'on peut prendre; aussi ne reste-t-il plus qu'à les confiner dans des loges écartées, et à les laisser se plonger dans toutes les saletés que leur imagination abrutie leur suggère, sans infecter les autres par leur exemple. (Pinel, n° 81.) Est-il au pouvoir de la médecine de rétablir une raison égarée par l'épuisement et l'abus extrême des plaisirs? et n'est-ce pas une sorte de démence accélérée? (172.)

bien pensez-vous que chaque jour il meure en France, et à Paris seulement, de victimes insensées de ce vice abominable?... La gloire de nos armées tombe sous ses coups ; il y en a plus qui succombent à cette passion que dans les combats les plus longs et les plus acharnés. Nos hospices, les salles de nos asiles en renferment plus que les champs de Solferino et les fossés de Sébastopol! — Pleurons, gémissons sur leur sort... Essayons de guérir ceux qui ne sont pas encore désespérés, et de prémunir contre ce danger et ces folies quelques âmes innocentes et pures!

II. Traitement de la maladie. — On est si exposé dans le monde que je ne comprends pas comment il y en a qui échappent! Il y a partout tant de piéges et de scandales! L'air que l'on respire dans les grandes villes est comme souillé, infecté du vice impur, et il est impossible de s'y soustraire à une sorte de vertige qui trouble les esprits. Malheur, malheur au monde, à cause de ses scandales! la mort y est partout. *Mors ubique.* (Tert.) Que voit-on? qu'entend-on? qu'est-ce que la vie du monde?... Soirées et concerts, bals et spectacles, fêtes et banquets... Et ces modes profanes et scandaleuses!... et ces brochures licencieuses, et ces feuilles impures qui apportent régulièrement chaque jour une dose de poison, pour ruiner l'intelligence et gâter le cœur. Qui donc pourra jamais échapper à ces fatales influences et éviter la mort?

Il y a deux sortes de remèdes pour prévenir cette

triste maladie, et deux aussi pour en guérir, quand déjà on a été atteint du mal.

Et d'abord je vais indiquer les remèdes préventifs. Jésus-Christ même nous les a fait connaître dans la parole célèbre qu'il a adressée à ses Apôtres, la veille de sa mort. *Vigilate et orate*, disait-il; veillez et priez. Tout est là!

1° *La vigilance* ou la fuite des occasions... *Vigilate*. Vous êtes si faible par vous-même, et vous êtes environné de tant d'ennemis acharnés à votre perte; si vous avez le malheur de vous exposer au danger, vous êtes sûr de trouver la mort. On a vu des anges chanceler, on en a vu tomber du ciel. Il a suffi d'un regard imprudent, pour entraîner dans un délire fatal des âmes pures et innocentes... Souvenez-vous de David; il était si saint, si doux et si juste; et pour un seul regard, il a été bouleversé; son intelligence s'est troublée soudain, et son cœur est devenu cruel et plein d'iniquité... Souvenez-vous de Samson; il a perdu toute sa force et sa vertu... Souvenez-vous de Salomon; sa sagesse s'est évanouie, et sa gloire est tombée dans les passions honteuses. Êtes-vous plus saint que David? plus fort que Samson? plus sage que Salomon?... Veillez donc, défiez-vous de vous-même, ou vous périrez dans un accès de cette triste folie.

Vigilate : Cette vigilance, nécessaire à tous, l'est encore bien plus à la jeunesse, d'abord, et puis à ceux qui ont déjà été malades, c'est-à-dire à ceux qui auraient eu déjà, dans un temps, quelques accès de

ce délire malheureux, ou donné quelques signes de folie.

J'ai dit à la jeunesse, parce que c'est l'époque de la vie où l'on est plus exposé. Le roi Salomon a écrit sur cette prédisposition du jeune âge des choses admirables au livre de la *Sagesse*, et notamment au chapitre cinquième de ses *Proverbes*... Il suffit, dit-il, pour perdre ces pauvres enfants, d'un regard, d'un cheveu, d'un cil... Ils voient passer devant eux une image, et ils la suivent; ils sont comme entraînés... La voix de la sirène qui attire aux écueils et à la mort, n'est qu'une figure bien imparfaite, pour nous faire comprendre tous ces dangers. Que la jeunesse veille donc; mais aussi que les parents veillent sur le trésor de son innocence, et qu'ils s'efforcent d'éloigner des yeux des enfants tout ce qui peut les souiller, et d'écarter de leurs cœurs tout ce qui peut les flétrir.

Vigilate : Veillez surtout, ô vous qui avez déjà connu et éprouvé le vertige de la passion. Il est démontré par l'expérience que l'on ne guérit jamais parfaitement de cette folie malheureuse. Le roi de la Sagesse l'a dit en parlant au nom du Seigneur. On a vu, mystère profond! abîme de la faiblesse de l'esprit humain! on a vu des hommes guéris depuis plus de quarante, et cinquante ans même, et qui n'avaient pas donné le moindre signe de démence pendant ces longues années, on les a vus, pour une simple imprudence, retomber dans cet état, que dis-je? dans un état plus affreux encore et y rester jusqu'à la mort. C'est après ces rechutes sur-

tout, que ce genre de folie devient incurable. Des vieillards, qui avaient été la sagesse même, se sont perdus, et ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient; c'était pour leur famille une honte, une consternation; un désespoir pour leurs enfants. Si des saints, si des colonnes du ciel, si des anges même peuvent chanceler et tomber, que ne doivent pas craindre des hommes du monde, surtout quand déjà ils ont connu leur faiblesse? Veillez donc et tremblez, vous qui êtes si fragiles!

2° *La Prière*, *orate*. Il faut prier, avant la tentation, et prier surtout à l'heure du danger. Et c'est déjà une grande sagesse, dit l'Esprit-Saint, que de demander à être sage, puisque nous ne pouvons l'être sans un don particulier de Dieu, sans sa grâce: *Nisi Deus det.* (*Sag.*, VIII, 20.)... *Et hoc ipsum erat sapientia.* (*Ibid.*) Oui, sans le secours du Ciel, c'est impossible, *Nisi Deus det.* Les gens du monde le savent bien. Disons mieux, ils ne savent qu'une chose, c'est qu'il est impossible d'être sage, c'est-à-dire pur et chaste. Ils pensent donc que tous les hommes sont faibles comme eux, fous comme eux; ils le disent avec une sorte de bonne foi, et ils refusent de croire à la sagesse, à la vertu, à la pureté même des prêtres ou des épouses de Jésus-Christ; parce qu'ils ne savent encore une fois qu'une seule chose, c'est que cela n'est pas possible. Mais s'ils savaient, comme nous, ce que peut la prière; s'ils savaient la grâce, la force que donne la prière, ils ne seraient plus si incrédules, et ils pourraient eux-mêmes en faire la douce expérience. *Orate*, priez, priez donc et vous ver-

rez. C'est la condition; mais sans cette condition, je le dis aussi, c'est impossible, et je ne croirai pas non plus, je ne croirai jamais à la vertu de celui qui ne prie pas, fût-il d'ailleurs l'homme le plus honnête du monde, fût-il même un prêtre... fût-il un ange du Carmel, un ange de la charité ! *Orate; oportet semper orare!* (Luc, xviii, 1.) Il faut prier, prier sans cesse, mais surtout dans la tentation. Il faut appeler le secours au moment du combat, à l'heure du danger.

Lorsque vous sentez que déjà le délire de la passion commence, quand les idées se troublent et que la raison s'obscurcit, quand le cœur déjà ressent, je ne sais quelle atteinte de cette flamme impure qui l'agite; ah! priez, car ce sont les premiers symptômes de la maladie, c'est le vertige qui s'annonce; criez au secours. Allez vous cacher dans les plaies, dans le Cœur même de Jésus-Christ, sous le manteau de la Vierge Immaculée; appelez-la à votre aide; invoquez les anges du ciel. Voyez Paul; il a prié trois fois, quand l'esprit de Satan allait le souffleter, et il a obtenu la grâce suffisante, la force et la victoire. Souvenez-vous, dans ces moments, de dire et de répéter les prières que l'expérience des chrétiens nous a recommandées plus spécialement. Il y en a de vraiment miraculeuses, et je puis dire que je connais des âmes très-faibles et dans lesquelles on avait reconnu les prédispositions les plus certaines à la folie de la volupté, et qui dans la jeunesse avaient inspiré des craintes sérieuses; j'en connais, en qui on avait pu remarquer les plus tristes symptômes de la maladie, et

qui ont toujours été préservées par ces petites prières : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui « avons recours à vous. » ... *Per sanctissimam virginitatem et Immaculatam Conceptionem tuam, o purissima Virgo Maria, munda cor meum et carnem meam.* « Par votre sainte virginité, par votre Immaculée Con- « ception, ô très-pure Vierge Marie ! purifiez mon cœur « et mes sens... » Soyez sûr que si vous priez, surtout la Reine des anges, vous serez pur, vous serez préservé de cette triste folie.

Et maintenant disons un mot des remèdes pour guérir les âmes qui auraient eu le malheur d'être tombées dans cet affreux délire : comment faut-il traiter ceux qui ont donné déjà des signes certains d'une démence impure? Il y a deux grands remèdes aussi, indiqués par le Sauveur ; et deux autres non moins efficaces que l'expérience a fait connaître aux amis de Dieu. — Je veux dire le travail et la mortification ; — mais surtout la confession et la communion.

Le travail peut être également recommandé pour prévenir et pour guérir. J'ai vu dans des asiles d'aliénés de pauvres malades, qui ont été réellement sauvés par ce moyen. On les occupait du matin au soir ; on ne leur laissait pas le temps de songer aux vaines idées qui avaient troublé leur esprit ; le calme se faisait peu à peu, ils guérissaient. Et vous aussi vous pouvez, par un travail constant éloigner, détourner toutes les pensées du mal, et fermer l'entrée de votre âme aux suggestions du perfide ennemi. C'est le conseil des plus sages di-

recteurs ; l'expérience des saints amis du ciel, et l'exemple des pères du désert, nous auraient appris ce secret : *Semper te diabolus occupatum inveniat*, dit saint Jérôme. Que toujours le démon vous trouve occupé... et vous serez pur.

La mortification. — Jésus-Christ l'a dit aux apôtres : *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi in oratione et jejunio.* (Matth., xvii, 20.) C'est par la prière et le jeûne, c'est-à-dire par la pénitence et la mortification que l'on peut chasser ce genre de démons. N'est-ce pas d'ailleurs une loi universelle et déjà rappelée plusieurs fois, que l'on guérit les contraires par les contraires. La volupté asservit l'âme au corps par l'amour insensé des plaisirs ; et la pénitence vengeant l'âme, lui fait dominer la chair, et la crucifie. Quiconque a parcouru la vie des saints et cherché avec soin le secret de leurs vertus, ne pourra douter un seul instant de la vérité de cette proposition : La pénitence est le plus puissant remède contre ces faiblesses honteuses de la chair. Elle a guéri les plus malades, et préservé miraculeusement les autres. Saint François d'Assise, en se roulant au milieu des épines ; Louis de Gonzague en imprimant à sa chair innocente les stigmates de la Passion, et tant d'autres saints par les plus cruelles macérations ont, non-seulement obtenu d'être à l'abri de ces passions malheureuses, mais ils ont mérité le privilége insigne de guérir tous ceux qui les invoquent avec confiance, pour éviter ce danger et triompher de l'enfer.

Maintenant il nous est encore donné deux autres

remèdes plus puissants contre la chair et ses convoitises. C'est le sacrement auguste de la Pénitence, et l'Eucharistie.

La Pénitence d'abord ou la Confession. Là on consulte un médecin charitable et sûr ; un médecin tendre et éclairé. Ses avis, ses conseils paternels, pourvu qu'on ne lui cache rien et qu'on ait le désir de se sauver, sont toujours efficaces... Sa parole guérit infailliblement, mais c'est à la condition formelle qu'on aille souvent le trouver; *toties quoties*, chaque fois que l'on a éprouvé quelques atteintes de ce délire malheureux ; chaque fois que dans ce délire on aura fait quelque faute, il faut aller retrouver le médecin, le père de votre âme ; et il aura bien pitié de vous. Ne craignez pas, pauvre pécheur, et faites-en vous-même l'expérience; la confession vous sauvera, vous guérira toujours. Mais, hélas ! un des symptômes les plus sûrs d'une folie complète en ce genre, c'est la répugnance pour un remède si simple, et une sorte d'horreur pour toute consultation des médecins, même les plus habiles ; et voilà pourquoi il y a, en effet, si peu de nos pauvres malades qui guérissent ; ils refusent obstinément et pendant de longues années de faire l'aveu de leurs misères. La même résistance se manifeste aussi à l'égard du dernier remède le plus fort, le plus doux, le plus puissant de tous, la divine Eucharistie.

Ah ! si les pauvres pécheurs savaient le don de Dieu, la puissance de ce pain des anges et la douceur de cette manne des cieux ! *Si scires donum Dei !...* (Jean, IV,

10.) Ils demanderaient à communier souvent, et ils triompheraient tous par la vertu de ce sacrement. J'ai connu plusieurs de ces pauvres malades que le travail forcé du jour n'avait pu dompter, que la prière même n'avait pu guérir, j'en ai vu, que l'on avait essayé de réduire par la pénitence et par des jeûnes effrayants (on est bien obligé quelquefois d'enchaîner des fous furieux; de les priver de nourriture et de sommeil), et ils avaient résisté à tout. En vain des médecins habiles et pleins de tendresse, je veux dire des prêtres, leurs confesseurs, les voyaient chaque jour et leur prodiguaient mille soins... ils étaient toujours aussi faibles, aussi malheureux, toujours aussi insensés. Leur folie était jugée incurable, quand on leur a dit de communier, de communier tous les jours, et Dieu a béni cette inspiration, béni ce remède et leur obéissance; ils ont été guéris... C'était fini, à jamais fini, je l'espère, car il y a des années qu'ils persévèrent dans la plus parfaite sagesse et la plus saine raison de la foi victorieuse. Le pain des forts leur a donné le courage de la lutte et la gloire du triomphe. Le vin qui fait germer les vierges les a transformés; et depuis, ce sont des anges sur la terre, des anges dans la chair, *Angeli enim sunt, angeli in carne.*

O belle vertu de pureté, ô gloire incomparable de la virginité, qui pourra dire tes charmes et ton bonheur! Ceux qui sont purs sont les vrais sages de la terre; ce sont les seuls amis du Roi des cieux. — Les âmes pures suivront partout l'Agneau dans la patrie; les vierges

sages porteront une auréole de lumière, un diadème de gloire, et seules elles chanteront un cantique éternel, un cantique toujours nouveau. — *Virgines enim sunt! — Angeli in carne!*

QUATRIÈME CLASSE

LES PÉCHÉS CAPITAUX

Videte insanias multas.

Considérez ici beaucoup de folie à la fois. (Amos, III 9,)

Je vais réunir dans une seule conférence un grand nombre de preuves de la folie des hommes, et je me propose, en étudiant la nature des péchés capitaux, dont je n'ai pas encore parlé, de démontrer la proposition générale de tout ce traité religieux. Ces péchés, source impure de mille iniquités, ou plutôt ces tristes passions sont en effet une folie véritable, ou du moins elles entraînent ceux qui en sont les victimes dans une foule d'illusions et d'extravagances; elles sont toujours opposées à la droite raison et à la justice suprême ou à la vérité.

Il y a sept péchés capitaux : l'orgueil, l'avarice, la luxure, la colère, l'envie, la gourmandise, la paresse; et tous ils frappent et altèrent également l'intelligence et le cœur de l'homme. Mais comme il a été parlé déjà dans les pages précédentes des trois premiers sous le nom des trois grandes concupiscences, nous n'en dirons plus qu'un mot ici, et en passant.

I. *L'orgueil.* Sans revenir sur ce qui a été dit et prouvé, je me contenterai de faire remarquer ici deux

sortes de folies dans lesquelles l'âme superbe est comme nécessairement entraînée, je veux dire la vanité et le mensonge. Est-il rien de plus ridicule, de plus sot que ces airs de grandeur ou de vaine complaisance qu'affecte toujours l'homme orgueilleux?... On ne le comparera plus seulement à un pauvre insensé qui se loue et s'admire, mais à un vil animal qui se gonfle ou se dresse pour paraître plus important et plus grand; ou à cet oiseau stupide qui se pavane en se promenant au milieu des autres, qu'il étonne ou qu'il irrite par ses prétentions. Ces deux mots inséparables dans toutes les langues : une *sotte vanité* suffiraient, pour prouver notre proposition, car la vanité est fille de l'orgueil.

Mais le mensonge que cet amour déréglé de soi-même, et que le désir de plaire et la soif de la gloire ne manquent jamais d'inspirer, nous paraîtra sans doute une preuve encore plus frappante de ce délire de l'orgueil. Mensonge pour se vanter, mensonge pour s'excuser, mensonge pour s'élever; à chaque instant on surprend l'homme avide de gloire dans quelqu'une de ces fautes que, dans le langage ordinaire, on appelle des mensonges d'orgueil. Or, c'est là un signe de folie d'après la sentence même du plus sage des Rois : *Mendacium viro insensato*... (*Eccl.*, XXXIV, 1.) Il n'y a en effet qu'un enfant sans raison, ou un fou privé de sa raison, qui puisse mentir de cette manière et si souvent.

II. *L'avarice.* Nous avons parlé longuement de cette

manie étrange ou plutôt de cette triste et sombre passion ; car elle oblige à bien des sacrifices. *Dura jubet avaritia.* (S. Aug.) Elle fait cruellement souffrir ses victimes ; et celui qui est possédé par ce démon de l'or, met sans cesse le trouble dans sa maison et bouleverse tout autour de lui : *Conturbat domum suam, qui sectatur avaritiam*, dit Salomon. (*Prov.*, xv, 27.) Il n'y a plus d'ordre possible ni de paix dans cet intérieur. Ce pauvre insensé se vole lui-même et se prive de tout ; il est mal logé, mal nourri, mal vêtu, il va mourir de faim. Je l'ai dit, c'est la folie la plus triste pour celui qui en est atteint, mais la plus singulièrement comique et risible pour les autres. Sa mort réjouira bien du monde, et on pourra dire de lui, comme des fous de famille, que ce n'est qu'à la mort qu'il aura été bon à quelque chose et utile à ses amis.

III. *La luxure ou l'impureté.* Comme nous avons aussi traité longuement ce sujet, je n'ajouterai qu'un mot sur la nature de ce mal et sur ses suites. C'est encore une folie sombre et lugubre... Ses fruits sont plus amers que le fiel, et les blessures qu'elle fait dans une âme sont plus profondes et plus douloureuses que les coups portés par l'épée dans les combats, dit saint Jérôme : *O quam acerbus est fructus luxuriæ, felle amarior, crudelior ferro.* Ces plaies sont toujours mortelles, et cette folie est souvent incurable. *Plaga pessima et insanabilis.* (*Jér.*, xxx, 12.) En effet, qui pourra jamais compter les victimes de cette passion honteuse?

Et ce qu'il y a de plus triste à dire, c'est que la plupart meurent dans cet état et sans se reconnaître. La jeunesse se jette sans réflexion dans ce chemin, et la vieillesse même ne peut plus revenir sur ses pas, ni s'affranchir de cette tyrannie. *Adolescens juxta viam suam etiam quum senuerit, non recedet ab ea.* (*Prov.*, XXII, 6.) Mais venons de suite à l'étude des autres péchés capitaux, et, quoique tous ces vices semblent pouvoir rentrer dans la grande division des trois concupiscences, il est cependant certain que ces quatre dernières passions renferment des caractères particuliers, et dénotent une nouvelle folie, avec des symptômes et des remèdes spéciaux. Nous suivrons l'ordre naturel indiqué dans tous les catéchismes. Il n'y en a pas de plus logique.

IV. *La colère.* Le sage a dit qu'elle repose au cœur de l'insensé : *Ira in sinu stulti requiescit* (*Eccl.*, VII, 10), mais il suffit d'un mot pour la réveiller. Les anciens philosophes disaient avec raison que la colère est une folie de courte durée, un délire momentané : *Ira furor brevis.* Celui que la colère emporte, *n'est plus maître de lui-même, il ne se possède plus, il est hors de lui.* Toutes ces paroles demandent à être méditées, et elles suffiraient pour prouver que cette passion est une folie véritable. Cet homme, en effet, ce pauvre insensé ne sait plus ce qu'il dit, ni ce qu'il fait ; il va bientôt se repentir et pleurer quand il saura qu'il a dans sa fureur trahi les secrets de l'amitié, ou révélé des choses qui compromettent son honneur ou sa fortune. Dans son

délire il a peut-être brisé à ses pieds un vase précieux, mis en pièces ou jeté au feu un papier important, et d'où dépendait l'avenir de ses enfants. Enfin c'est comme un fou, qui ne sait plus ce qu'il fait, ou qui fait ce qu'il ne voudrait pas faire.

Il suffit au reste de voir un homme en colère, et, on reconnaît aussitôt qu'il n'a plus sa raison, qu'il est fou : ses regards étincelants le feraient prendre pour une bête sauvage ; sa parole est heurtée, brisée par la contraction des nerfs, elle n'a presque plus rien d'humain et ressemble à des cris inarticulés ; on ne le comprend pas ; on voit qu'il ne sait pas ce qu'il dit. Ses gestes menaçants inspirent l'effroi, et on recule ; on fuit instinctivement, comme on ferait à la vue d'un taureau furieux ou d'un chien enragé. Dans sa passion il ne connaît plus rien ; il frapperait, il tuerait son frère, son père, comme un étranger, puisqu'il ne voit plus et ne connaît plus.

Heureusement que ces accès ne durent pas. La colère est de sa nature une folie intermittente et lucide ; aussitôt que la crise est terminée, la raison revient. Celui qui ne décolèrerait pas, comme on dit, serait complétement fou, et fou à lier. Il y en a de cette espèce dans les asiles ; on est obligé de leur mettre une camisole de force, de les enfermer dans d'étroites cellules ; jour et nuit on les entend pousser des cris qui ressemblent à des hurlements de bêtes féroces ; et malheur au garde s'ils viennent à briser leurs liens ! malheur à tous ceux qui tomberont sous leur pas s'ils par-

venaient à sortir de leur loge! Il y a tous les ans des victimes de ces insensés, contre lesquels la justice ne peut rien, puisqu'ils sont fous.

Or qui n'a pas rencontré dans le monde des natures méchantes, des cœurs mauvais qui, semblables à ces malheureux aliénés, ne savent que haïr et crier, médire et calomnier! Pour les calmer ou les réduire, les hommes de la science ont été obligés souvent de recourir à la privation de nourriture et surtout de sommeil, comme pour les bêtes les plus féroces.

Heureusement parmi nos malades, il y en a peu d'aussi méchants et d'aussi redoutables. Plusieurs même n'éprouvent que très-rarement de ces grands accès ; leurs crises nerveuses ne durent pas longtemps. Mais il y en a beaucoup, qui, sans être emportés à ce point, se laissent aller à une espèce de petit délire qui expose aussi à bien des sottises. Les médecins de l'âme donnent à cet état d'agitation le nom de mouvement d'impatience ou de vivacité. L'accès passé, le malade reste tout confus de ce qu'il a dit et fait dans ce moment d'oubli ; mais c'est trop tard. Ces natures ardentes et impressionnables sont bien malheureuses ; il est rare qu'elles passent un jour sans éprouver quelque crise nouvelle, et il est très-difficile de les guérir. On les reconnaît facilement; la moindre petite contrariété, un mot suffit pour qu'elles éclatent; leur folie se déclare aussitôt, dit le Sage : *Fatuus statim indicat iram suam.* (*Prov.*, xii, 16.) Gardez-vous d'ajouter un mot; vous les feriez entrer à l'instant dans un accès

plus grave de démence; l'impatience deviendrait de la colère. On a fait encore sur cette maladie une remarque étonnante, mais prouvée par l'expérience et attestée par les plus habiles docteurs en cette matière ; c'est que plus on est faible et timide par nature et par caractère, plus on est exposé à ces mouvements impétueux de vivacité et de colère ; ainsi il n'y en a pas de plus terrible parmi ces pauvres malades que les femmes, on ne peut les apaiser ni les calmer, *Non est ira super iram mulieris*, dit le Sage (*Eccl.*, xxv, 25) ; il n'y a pas de colère comme la colère de la femme[2].

Il est bien rare cependant que, même dans les plus grands accès, elles se laissent aller au blasphème, comme les hommes. Le blasphème ! c'est le dernier acte de la folie de colère ; c'est le péché le plus absurde que l'homme puisse commettre, c'est le plus sot abus de la raison, ou, pour mieux dire, l'acte le plus déraisonnable que l'on puisse faire; car rien ne saurait expliquer cette démence. L'imprécation ne peut être qu'un cri de fou ou de damné. Les autres péchés, toutes les autres folies se comprennent encore, par je ne sais quel plaisir qui trompe, mais ici quel avantage, quel plaisir peut trouver ce malheureux malade? Et il

[1] Les emportements répétés de colère sont toujours nuisibles au jugement dont ils empêchent le libre exercice, et une irascibilité extrême est quelquefois le prélude de l'aliénation... Elle est à craindre surtout pour les femmes, comme le prouvent les exemples fréquents que j'ai notés dans l'hospice de la Salpêtrière. Si on en contracte l'habitude, elle peut finir par un délire furieux, ou un état de stupeur et de démence. (Pinel, p. 32.)

n'est pas rare cependant d'en rencontrer dans cette classe qui jurent et qui blasphèment pour un rien. Parmi les fous furieux, c'est assez ordinaire et quelquefois aussi parmi ceux qui sont regardés comme bien moins malades, je veux dire ceux qui ne sont que vifs et impatients, cela se voit; c'est une horrible habitude qu'ils ont contractée; on ne peut les entendre sans frémir : on se croit en enfer... Oui, le blasphème est une voix de l'abîme !

Je voudrais indiquer au moins quelques remèdes et apprendre à traiter ces pauvres insensés. On a réussi quelquefois, on en a guéri plusieurs en leur parlant très-bas, au moment même de l'accès..., ils étaient surpris, et ils se calmaient à l'instant. On a essayé aussi des remèdes physiques et matériels, comme des douches. C'est très-bien. Quand cette folie de colère prend aux enfants, il a suffi quelquefois de les coucher à terre, ou de leur jeter au visage un verre d'eau froide; ils se taisaient aussitôt; c'était fini pour le jour. Mais puisque c'est surtout des remèdes spirituels que je dois enseigner l'usage, je proposerai simplement de méditer la parole de Jésus-Christ : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth., xi. 29.), apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et je voudrais mettre sous les yeux de l'homme en colère l'image du crucifix, et lui montrer ce grand exemple du pardon et de l'amour, même envers des bourreaux.

V. *La Gourmandise*. Cette passion est une folie in-

contestable, mais d'une espèce particulière, en ce sens que celui qui s'y livre a nécessairement encore un peu de raison ; seulement il ne s'en sert que pour en abuser; il n'emploie son intelligence, ce qui lui en reste, que pour la perdre entièrement. Ainsi, les bêtes sont capables de fureur, elles deviennent enragées; mais elles ne se laissent point aller, comme l'homme, à aucun excès dans le boire ou le manger. Il n'y a dans toute la nature animée, que les enfants qui n'ont pas encore toute leur raison, ou les gourmands, c'est-à-dire ces pauvres malades, ces insensés dont je parle, qui mangent jusqu'à se faire mal, et qui boivent jusqu'à l'ivresse.

L'ivresse, folie véritable qui fait perdre complétement la raison et qui ôte à un homme son cœur même, comme dit l'Esprit-Saint... La vue seule de ces êtres dégradés et abrutis inspire la crainte, le dégoût et l'horreur. Ce sont des éclats de rire stupides, ou des pleurs insensés, et trop souvent des accès de fureur déplorables. Ces malheureux ne reconnaissent plus personne. On en a vu qui frappaient leurs femmes, et qui tuaient leurs enfants. Plusieurs sont tombés morts dans une crise de cette affreuse folie; ivres-morts est une expression de la plus sage philosophie et de la plus triste expérience. Les sauvages sont très-enclins à cette maladie; et on assure qu'il y a des peuples civilisés qui exploitent cette prédisposition, et qui leur vendent au prix de l'or le breuvage maudit qui les prive de la raison et qui leur donne la mort. Mais ce que l'on aurait

peine à croire, c'est que dans nos cités les plus belles et les plus riches, on peut voir tous les jours de pauvres et dignes ouvriers, de braves soldats, des hommes très-honnêtes, d'ailleurs, qui sont frappés de cette maladie honteuse, de cette démence volontaire. On les voit errer dans les rues et sur les places publiques; on se gare d'eux, comme de fous qui pourraient insulter en passant et même frapper... Que dis-je? des ouvriers et des soldats! Cette folie n'a-t-elle pas atteint tous les rangs de la société? et ne sait-on pas qu'à la suite de banquets officiels et d'orgies secrètes, ce spectacle hideux est donné au monde? On voit ces malheureux tomber sous la table, s'y livrer à un sommeil honteux, ou se quereller et crier comme des furieux; briser, casser tout ce qui tombe sous leurs mains, et finir par se battre comme des fous!... Eh! bien! je vous assure que le repas des aliénés dans un asile et dans les maisons de santé, n'a rien d'aussi dégoûtant que ce spectacle!

Ce sont des hommes pourtant, et qui se disent chrétiens!... Il y a peu de femmes heureusement dans cette catégorie de nos malades; une seule atteinte de cette folie, une femme ivre, ce serait mille fois plus hideux encore, mille fois plus effrayant! Elles sont bien plus rageuses dans le vin : *Mulier ebriosa, ira magna.* (*Eccl.*, xxvi, 11.)

Ah! si parmi nos lecteurs il se trouvait un homme qui eût éprouvé, ne fût-ce qu'une seule fois dans sa vie, une crise de cette triste maladie; un homme qui reconnût seulement en lui les premiers symptômes de

ce vice affreux de la gourmandise, je le conjure, s'il veut éviter la honte de la folie complète, et l'ivresse de mort, de prendre le remède indiqué par les grands docteurs de la science des saints, et de s'appliquer dès aujourd'hui à suivre fidèlement les règles de la tempérance, ce régime admirable et sûr donné par saint Ignace de Loyola au livre des *Exercices spirituels*. Qu'il se fixe une loi de sobriété, et que jamais il ne la dépasse ; que plutôt il reste au-dessous de ce qui lui serait permis... *Quanto plus ademerit*, etc... Que non content d'éviter tout excès, il s'efforce de rendre à son esprit toute sa lumière et sa force, par la pratique du jeûne et de la mortification. C'est par ces dignes fruits de pénitence qu'il rachètera ses premiers égarements, qu'il évitera les rechutes ; et il ne sera pas exposé aux suites fatales de ce vice qui a conduit bien des hommes à la plus hideuse de toutes les démences[1].

VI. *L'Envie* est évidemment une des filles de l'orgueil ; mais elle a des symptômes particuliers, un caractère propre et spécial ; elle ressemble tellement à la jalousie, que souvent on les confond, malgré les nuances qui les distingue. La base de ces deux maladies est commune : c'est un chagrin amer, une colère secrète que l'on éprouve à la vue du bien ou du bonheur des autres ; et cette passion, si on ne la réprime, tourne

[1] L'habitude de l'ivrognerie surtout, pourrait dégrader peu à peu la raison et aboutir à une aliénation déclarée, comme le prouvent des exemples nombreux observés dans les hospices. (Pinel, p. 152.)

facilement à la folie; elle est même une folie véritable, car ce sentiment injuste ne peut s'expliquer; on ne peut avoir aucune bonne raison pour s'y abandonner. Cette maladie est sombre; elle appartient à la division des affections mélancoliques. Ceux qui en sont atteints se reconnaissent facilement. Ils parlent peu; ils ont le regard bas, inquiet, oblique, et, de temps en temps, ils prononcent des paroles menaçantes. C'est comme une humeur noire qui altère et dénature toutes choses dans la vie de l'homme; elle le porte à s'attrister de ce qui devrait le réjouir, et à se réjouir de ce qui est malheureux. Le bien d'autrui devient un mal pour cet insensé, et le mal des autres lui paraît un bonheur personnel. Il n'y a rien que de faux dans ses jugements, mais il est le jouet de son imagination, et il s'attriste réellement ou se réjouit d'après ces vaines illusions. Ajoutons que le malade qui est atteint de cette manie est extrêmement à plaindre; son âme est agitée dans les abîmes, et ses os pénétrés, consumés par la sombre envie, tombent en pourriture, dit le Sage : *Putredo ossium, invidia.* (*Prov.*, XI, 30) Aussi est-il reconnu qu'on ne peut vivre longtemps dans cet état : *Zelus et iracundia minuunt dies.* (*Eccl.*, XXX, 26.)

Je n'ajoute plus qu'une seule observation pour compléter la notion abrégée de cette folie : c'est qu'en général les femmes y sont plus exposées que les hommes. Leur cœur est plus sensible, leur imagination plus vive, et il n'est pas rare d'en trouver qui ont été atteintes de ce mal dévorant sans aucune raison... Il n'y avait pas

même l'ombre d'un prétexte à leurs vaines craintes, à leurs défiances, qui bientôt se changeaient en noire jalousie, et Dieu seul peut savoir par quelles tortures alors elles passent, et à quels excès elles peuvent se porter... C'est une vraie folie, je le répète, et dans ce cas je l'ai trouvé presque toujours incurable. J'ai vu des mères jalouses de leurs filles; j'ai vu des épouses jalouses de leurs maris, et il a fallu les séparer à jamais! Oserai-je ajouter, avec le Sage, que ce sont ordinairement les femmes les plus belles ou les plus spécieuses, car saint François de Sales aime mieux cette expression, qui sont atteintes de cette folie déplorable : *Pulchra et fatua* (*Prov.*, XI, 22), dit le Sage : Belle et folle!

Mais comment éviter ces malheurs, prévenir ou guérir cette folie jalouse et envieuse? Je l'avoue, c'est très-difficile, et la sainte Écriture même l'a révélé de la manière la plus positive. Je ne connais d'autres remèdes que la réflexion et la prière; mais ces âmes n'en sont pas trop capables. Il faut les aider, les calmer en leur montrant souvent qu'elles se sont trompées dans leurs jugements; mais surtout il faut prier pour ces pauvres malades[1].

VII. *La Paresse* enfin; voilà le dernier des péchés capitaux, et il n'y a rien de plus insensé que ce vice. *Qui sectatur otium stultissimus est* (*Prov.*, XII, 11); le

[1] Pinel cite aussi plusieurs cas de folie causée par cette passion, et de folie incurable.

paresseux est le plus fou de tous, dit le Sage. Il se consume dans ses vains désirs et toutes sortes de velléités qui le tuent, *Desideria occidunt pigrum* (*Prov.*, XXI, 25), parce que voulant sans raison, sans motif, il veut et ne veut pas, *Vult et non vult piger*. (*Prov.*, XIII, 4.) Il se lève; on croirait qu'il va marcher, et la peur le prend; il s'arrête ou rentre en tremblant, et dit : Il y a un lion là-bas, *Pigrum dejicit timor... dicit : Leo est foris*. (*Prov.*, XVIII, 8.) Chez lui, abandonné à sa paresse, il n'apprend que le mal; l'oisiveté étant la mère de tous les vices : *Malitiam docuit otiositas*. (*Eccl.*, XXXIII, 29.)

Entrez dans la partie de l'asile réservée à ces pauvres malades, et considérez-les un instant. Vous serez attristé de ce spectacle. La paresse les enchaîne dans une espèce de léthargie; c'est le sommeil honteusement prolongé jusqu'à des heures incroyables : dix heures, onze heures du matin! On ne peut les faire lever pour prendre leur repas; et il y en a réellement qui déjeunent presque tous les jours dans leur lit. Quand on est parvenu à les faire lever, ils mettent un temps infini à s'habiller; leur toilette leur prend une heure; et dans le courant du jour, qu'est-ce qu'ils font?... Ces pauvres malheureux ont l'art de s'ennuyer à tout; ils se lassent de suite, s'ils se promènent; s'ils parlent, ils bâillent; enfin ils ne font rien ou ne s'occupent qu'à des riens. Ils sont toujours en retard et ils négligent principalement les choses essentielles, parce qu'ils ne commencent jamais que par les choses

qui leur plaisent davantage. Le monde, hélas! est plein de ces insensés, *Stultorum infinitus est numerus.*

Il faut cependant reconnaître, pour être juste, que les riches sont plus exposés à ce genre de folie que les pauvres, et, ici encore, les femmes plus que les hommes. Aussi le Sage dit-il qu'une femme forte est bien rare, qu'il est difficile d'en trouver une, et qu'il faut aller loin. Mais que fait-elle donc de si merveilleux, cette femme forte?... Lisez et méditez : elle travaille; ses mains tournent le fuseau, et ses doigts manient admirablement l'aiguille. Il faut voir l'ordre qu'elle sait mettre dans la maison, et comme tout marche! Ses domestiques, bien vêtus, travaillent aussi de leur côté avec joie, et ses enfants, bien nourris, sont si contents! Sa demeure est comme le temple de la sagesse même, et son mari est fier de posséder un si grand trésor. — Eh bien! mettez à la place de cette femme une de ces pauvres insensées dont nous parlions tout à l'heure; quelle différence! Toute la scène change : le désordre est partout, les domestiques ne font rien; les enfants se battent; et le mari se fâche ou s'en va, ce qui est encore bien plus funeste.

Ces malades, manquant absolument de volonté et d'énergie, sont très-difficiles à traiter. Il est rare qu'on en guérisse, car leur état conduit à une sorte d'idiotisme. Ils ne sont plus capables de rien ; il n'y a plus de ressort. On pourra cependant parvenir à leur faire du bien en leur donnant peu à faire à la fois, et en les encourageant pour le peu qu'ils font. On augmente

ensuite leur petite tâche, en proportionnant la récompense à ces nouveaux efforts, et insensiblement, on les relève, on leur rend ainsi la raison et la vie; on arrive à les sauver [1].

Jugez quelle honte, quels regrets et quels désespoirs, quand un de ces pauvres insensés, qui aurait ainsi perdu le temps de la vie dans la paresse, reviendra tout à coup à la raison! Ce sera à l'heure même de mourir ; car je l'ai dit, tous généralement reviennent en ce jour décisif, où va commencer leur éternité. — Quels remords donc et quel affreux désespoir, quand ces malheureux, éclairés soudain de la lumière du ciel, et jetant un regard sur toute cette vie stérile, et sur les siècles qui vont s'ouvrir, comprendront le prix du temps qu'ils ont perdu, qu'ils ont *tué* dans la paresse, et quand ils verront qu'ils auraient pu gagner et mériter si facilement par le travail, le repos et la gloire de Dieu même! Ah! n'est-ce pas alors que voyant leurs jours vides, ils

[1] Rien de plus remarquable que la doctrine de Pinel sur ce point. Non-seulement il reconnait que la folie dans un grand nombre de sujets a été déterminée par la paresse, mais il indique le travail comme un des moyens les plus efficaces pour guérir les pauvres malades. Il faudrait citer ici quatre ou cinq pages admirables. Je me contenterai de quelques lignes. « Ce n'est plus un problème à résoudre, dit-il, c'est le résultat le plus constant et le plus unanime de l'expérience, que, dans tous les asiles publics, le plus sûr garant du maintien de la santé et de l'ordre, est la loi du travail. Très-peu d'aliénés doivent être éloignés de toute occupation active... Le travail change la chaîne vicieuse des idées, fixe la fonction de l'entendement... Rien n'est plus ordinaire que les guérisons opérées par cette vie active, tandis que l'aliénation des nobles qui rougiraient du travail des mains, est presque toujours incurable. » (P. 139, 140, 141.)

s'écrieront eux aussi : Nous avons été des fous ! — *Nos insensati !... ergo erravimus.....* Mais il ne sera plus temps, ils n'auront plus un seul jour, ni une heure. *Tempus non erit amplius.*

Hâtez-vous donc pauvres pécheurs, et dès aujourd'hui revenez de votre folie, sortez de cette coupable léthargie et travaillez pendant qu'il fait jour ; bientôt la nuit va venir, et vous ne pourrez plus rien faire. Rachetez le temps perdu, par la charité surtout et par la pénitence. Évitez avec soin ces grandes causes des regrets à l'heure de l'éternité. Craignez de boire à ces sources de toutes les iniquités ; fuyez l'orgueil, l'avarice, la luxure, la colère, la gourmandise, l'envie, la paresse, et vous serez un jour comptés parmi les enfants de Dieu et les héritiers de son bonheur.

TRAITEMENT DE LA MALADIE

OU

ÉTUDES DES CAUSES ET DES REMÈDES

AVANT-PROPOS

Curate infirmos qui in illa sunt.

Guérissez les malades qui sont dans cette maison. (Luc., x, 9.)

Après avoir étudié les symptômes et les divers caractères de la folie des hommes en matière de religion, et constaté l'existence du mal, au sein même de la société chrétienne, nous allons désormais nous attacher à la recherche des causes principales de tant d'égarements, et à l'étude des grands remèdes que la foi nous offre pour prévenir ces tristes maladies, ou pour les guérir dans l'âme de ses enfants.

C'est la dernière partie de notre traité. La science médicale la désignerait encore par un mot grec, sous le nom de *thérapeutique*. Ai-je besoin de dire que c'est

la fin première, le but unique de notre travail?... Nous commencerons par les conseils de la médecine préventive, en apprenant à éviter les trois causes ordinaires de la folie religieuse; et nous terminerons en indiquant les remèdes les plus sûrs pour le traitement et la guérison de la maladie.

Les causes du mal sont l'irréflexion, les lectures dangereuses, et une mauvaise éducation.

Les remèdes sont la pensée méditée de la fin, ou le souvenir de la mort; une consultation en règle, c'est-à-dire la confession, et enfin l'alimentation prescrite, c'est-à-dire la communion.

I

CAUSES DE LA MALADIE

PREMIÈRE CAUSE

L'IRRÉFLEXION

De olatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.

Toute la terre est désolée, parce qu'il n'y a personne qui réfléchisse dans son cœur. (Jér., XII, 11.)

Le prophète des larmes, Jérémie, debout au milieu des ruines du temple et de la cité sainte, cherchait dans son esprit quelle pouvait être la cause de toutes ces calamités pour sa malheureuse patrie. Il interrogeait Dieu même dans une prière fervente, et lui demandait la raison d'une si grande colère contre son peuple. Soudain une lumière vive a frappé cette haute intelligence et il s'écria en gémissant : Voilà pourquoi la terre a été ravagée, la ville sainte ruinée, et le temple abattu..... C'est qu'il n'y a plus personne qui pense, qui réfléchisse en son cœur. *Quia nullus est qui recogitet corde!* (Jér., XII, 11.) — Et nous, après avoir jeté les yeux sur la terre et sur les sociétés hu-

maines que nous avons vues livrées à tant d'illusions et d'erreurs, cherchant la cause de tous ces malheurs, de ces ruines intellectuelles, et demandant aussi à Dieu sa lumière, nous avons vu que la source principale de toutes ces folies était dans le défaut de réflexion. On ne pense pas, on ne réfléchit pas ; il n'y a pas de cœur qui médite, pas d'âme qui apprenne à voir et juger : on ne comprend pas !... *Quia nullus est qui recogitet corde.*

C'est pourquoi, en entrant dans la dernière partie de ce traité, et devant d'abord examiner les causes générales de la folie des hommes en matière de religion, nous avons cru devoir, avant tout, signaler l'irréflexion comme la première et la principale. Elle est en effet la cause : I° que l'on ne voit pas ; ou II° que l'on voit mal... L'homme irréfléchi est toujours aveugle ou dupe ; il se trompe nécessairement ; en un mot, il se conduit sans raison, et comme un insensé.

I. On ne voit pas. — Pour voir en effet, comme nous l'entendons ici, il faut regarder ; et, pour regarder, il faut faire attention ; autrement il est certain qu'on ne voit pas plus que les bêtes, et qu'on ne comprend pas ; on ne sait rien, ou du moins on ne se souvient de rien. N'est-ce pas pour cela qu'une des premières conditions du traitement des aliénés consiste dans l'isolement ? on les sépare de leurs relations ordinaires ; on va même jusqu'à les priver de tout rapport avec leur famille. Une mère ne pourra plus voir sa fille, un père ne peut faire la moindre visite à son fils ; et, dans ce système

d'isolement, le pauvre malade souvent se met à réfléchir sur les causes de sa solitude; il regrette le temps où il était si heureux, il redemande les siens... il pleure leur absence, et c'est un des meilleurs et des plus sûrs symptômes de guérison. Il a réfléchi; il est sauvé.

C'est ainsi que pour ramener à la raison les pauvres pécheurs, il est utile de les isoler, autant qu'on peut; on les met en *retraite*, on les aide à méditer un peu sur les vérités importantes de la foi, et souvent, pour les guérir entièrement, il a suffi des premières questions qu'on leur adressait dans la méditation de la fin de l'homme : *Tu qui es? quo vadis?...* Qui êtes-vous? où allez-vous?... D'autres ont été touchés par ces mots également pleins de lumière : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?...* (Matth., xvi, 26.) De quoi peut servir à un homme de posséder le monde entier, s'il vient à perdre son âme? J'en ai connu un qui a été guéri en entendant ces trois mots qu'il répétait d'abord comme machinalement, et qu'il finit par comprendre : *Unum est necessarium.* (Luc, x, 42.) Une seule chose est nécessaire... et un autre par cette belle sentence de notre frère saint Louis de Gonzague : *Quid hoc ad æternitatem!* Qu'est-ce cela auprès de l'éternité? etc. Ils étaient d'abord tout étonnés, comme serait un aveugle qui, par miracle, ouvrirait les yeux, ou comme un sourd qui viendrait à entendre soudain; puis ils regardaient un peu plus attentivement, ils répétaient ces paroles, et ils parvenaient à voir et à enten-

dre... ils réfléchissaient en un mot, et ils étaient guéris et sauvés. J'en ai vu plusieurs, que j'ai moi-même visités, dans la petite cellule où je les tenais enfermés pour les exercices de la retraite, et qui, revenus comme d'un long sommeil ou plutôt d'un long délire, me disaient : « Comment n'ai-je donc jamais pensé à cela? Ah! que j'étais insensé !... En vérité j'ai pu passer tant d'années dans cet égarement et cette folie! Oh! que ne puis-je le dire à tous ceux que j'ai connus et qui sont encore dans les mêmes erreurs! Je voudrais leur faire voir ce que j'ai vu ici, et entendre ce que j'y ai entendu. » C'était le symptôme, le signe le plus sûr de leur guérison.

Il est de fait que la plupart des hommes, faute de réflexion, ne savent pas ce qu'il faut absolument savoir, et que par suite ils font ce qu'il faudrait éviter de faire, sous peine de se perdre éternellement. — Voyez plutôt, je vous prie, ce qu'ils pensent de Dieu, de leur âme, du temps et de l'éternité, du péché et de la grâce, ce qu'ils pensent même du monde; et vous comprendrez aussitôt qu'un peu de réflexion leur ferait en un instant changer tous ces jugements insensés. Ils verraient!...

Pour toutes ces choses, l'homme irréfléchi est absolument comme celui qui ne sait pas, et il ne s'en occupe pas plus que celui qui n'a pas vu. Il oublie son Dieu; il n'y pense pas plus que l'insensé qui ne croit pas à l'existence de Dieu ; il vit à peu près en athée, ou bien c'est pour lui un Dieu inconnu, *Deo ignoto*, dont

il méprise la loi, et les menaces et les promesses. Peut-être même qu'il n'aura pas d'autre Dieu que l'or ou la volupté... On a beau l'avertir, cet homme ne réfléchira pas, et par conséquent ne comprendra pas, mais au jour de la mort quel changement dans ses idées! quelle lumière! Il verra alors Dieu, comme il est, grand, puissant, juste juge, et fin suprême de l'homme : il le verra; mais ce sera trop tard.

Pour son âme, il en est de même; il n'y pense pas plus aujourd'hui que s'il n'en avait pas. Il ne fait rien pour elle; il est même son ennemi, car il y en a beaucoup, dit la sainte Écriture, qui ne l'aiment pas : *Hostes sunt animæ suæ.* (Tob., XII, 10.) Il la met sous les pieds de son corps, c'est-à-dire qu'il lui préfère la vie, la santé du corps, *Projecisti me post corpus tuum* (III Rois, XIV, 9); c'est comme un matérialiste insensé. Mais un jour, à l'heure de la mort, un seul moment de réflexion lui révélera l'existence de cette âme, l'excellence de sa fin... Hélas! ce sera trop tard; il verra, quand il ne sera plus temps!

Le péché et la grâce, voilà deux mots qu'il est aussi impossible de comprendre sans la réflexion. Celui qui ne réfléchit pas, avale l'iniquité comme l'eau; et pour l'homme attentif, le chrétien sérieux, ce serait un poids qu'il ne pourrait porter sans remords et sans regret. La grâce tombe et coule comme l'eau du ciel sur la pierre, dans un cœur frivole et qui ne médite pas; et dans l'âme fidèle et attentive, c'est comme une pluie féconde qui descend des cieux sur l'herbe altérée;

c'est comme la rosée qui tombe au calice des fleurs qu'elle embaume... La grâce et le péché, ce sont deux poids bien différents au jugement de Dieu, *Onus Dei*... Un seul instant de réflexion, à l'heure de la mort, par exemple, fera comprendre tout cela au pécheur insensé, mais il ne sera plus temps de réparer, d'expier, de confesser même le péché; et les jours de grâce et de miséricorde ne seront plus.

Il en est de même pour ce monde. C'est uniquement parce qu'on ne réfléchit pas, qu'on l'aime et qu'on s'y attache. L'âme qui voudrait méditer un peu sur ses vanités, s'en déprendrait aussitôt. Il n'y a rien, en effet, dans tout cela, que de petit et de frivole, rien que de fragile et de peu durable... L'univers entier ne peut remplir le cœur de l'homme, dit saint Ambroise : *Animam Dei capacem quidquid Deo minus est non implebit.* Et la figure de ce monde qui passe ne saurait combler les désirs d'une âme faite pour l'immortalité. On voit aussitôt qu'il n'y a pas de proportion entre de pareilles misères, et les désirs, les espérances de cette âme. La gloire, les richesses, les plaisirs peuvent bien séduire un enfant, tromper la jeunesse, arrêter quelques instants un homme léger, inattentif; mais un esprit sérieux et qui réfléchit, c'est impossible; et s'il avait eu le malheur de se laisser entraîner pendant quelques jours, il y aura au moins une heure où la réflexion lui rendra la vérité... Les mondains au contraire ne verront qu'à l'heure de la mort. Ils ne comprendront le néant de ce monde, qu'au moment où il faudra le quit-

ter; c'est-à-dire trop tard!... quand il ne sera plus temps!... Quels regrets alors de s'être perdus pour ces vanités!

Nous sommes bien avertis cependant, et par la parole divine, et par l'expérience même; mais la légèreté de notre esprit, le défaut de réflexion nous fait oublier ces grandes vérités et tous les principes de la sagesse. Oui, c'est pour un grand nombre d'hommes un parti pris, une résolution arrêtée de ne pas penser à ces choses, de ne pas lever les yeux en haut; *Statuerunt oculos suos declinare.* (*Ps.* xvi, 11.) Mais, enfin, pourquoi donc les pécheurs et les mondains ne veulent-ils pas réfléchir?... Parce qu'ils aiment leurs illusions : *Noluit intelligere, ut bene ageret* (*Ps.* xxxv, 4); ils ne veulent pas comprendre de peur d'être obligés à bien faire... J'ai connu un de ces pauvres malades, un jeune insensé, qui me conjurait un jour de ne pas prier pour lui, de peur de le *désillusionner*... et j'ai gardé cette lettre comme une preuve authentique de cette étrange folie des pécheurs. Il suffirait pourtant pour prévenir ces tristes égarements du cœur de les forcer à faire une seule réflexion, toute simple, et qui en a déjà éclairé et touché plusieurs; c'est qu'après tout, qu'ils y pensent ou qu'ils n'y pensent pas, qu'ils réfléchissent ou ne réfléchissent pas; qu'ils changent et se convertissent, ou qu'ils restent comme ils sont et ne se convertissent pas; cela ne fait rien du tout à la vérité : elle reste immuable : ils ont pourtant une âme, et ils n'en doivent pas moins mourir; bientôt mourir...

et dans ce jour ils verront; mais ils verront avec regrets, avec désespoir, parce qu'il n'y aura plus rien à faire. Ils verront alors ce que c'est que Dieu, et ce que c'est que leur âme, et le temps et l'éternité, et le péché et la grâce: ils verront le néant de ce monde pour lequel ils se seront perdus.

Pensez-y donc, mon cher lecteur, aujourd'hui même, et, pendant que vous le pouvez encore utilement, réfléchissez, méditez! Méditer! vous pensez peut-être que cela est bon pour les prêtres seulement et pour les religieuses. Ce serait une grave erreur : on ne peut être saint, ni chrétien, sans la méditation; on ne peut être raisonnable même, sans la réflexion... et ceux qui laissent ainsi tout aux prêtres et aux religieuses : la méditation, la pénitence, etc., devraient craindre de leur laisser aussi le ciel; car il est très-difficile d'y aller sans la réflexion; et si vous marchez sans savoir où vous allez, il est bien à craindre que vous n'y arriviez pas un jour!

II. Mais voici une considération plus importante encore dans le sujet qui nous occupe. Ne pas voir c'est un malheur, un grand malheur; toutefois il y a quelque chose de plus triste, c'est de voir mal, de voir sous un faux jour. L'aveugle peut finir, et réellement finit encore assez souvent par comprendre qu'il lui manque un sens... il doute, et il demande, au moins reçoit-il plus volontiers le conseil et le secours qu'on lui offre pour le remettre dans le chemin... Mais celui qui voit

encore un peu, et qui se croit assuré de savoir, de connaître, marche sans défiance et s'égare de plus en plus. Or, tel est l'état d'une âme qui ne réfléchit point, et il y en a tant! *Stultorum infinitus est numerus.*

Il est évident que cet homme irréfléchi sera dominé, ou par son imagination ou par une passion quelconque, et dès lors il est condamné à devenir la dupe de mille et mille pensées, plus ou moins absurdes et déraisonnables. Qui ne sait les folies de l'imagination [1]? Un saint prêtre, un missionnaire célèbre de ce siècle, a eu raison de lui attribuer tous les maux qui troublent la société, et la famille chrétienne. Je me propose d'exposer dans la prochaine conférence les ravages que font les mauvaises lectures dans l'intelligence des hommes, eh bien! c'est par l'imagination que tout ce mal se fait. Cette faculté se trouve tellement exaltée par la peinture d'un bonheur idéal, dont on lui présente le charme dans ces malheureux romans, que la vie réelle devient impos-

[1] L'imagination, cette faculté de l'entendement qu'il est d'ifficile de contenir dans de justes bornes, quelquefois même pour l'homme doué de la raison la plus saine, l'imagination qui donne si souvent lieu dans la vie civile à tant de scènes folles, ridicules et déplorables, pourrait-elle ne pas devenir la source la plus féconde des illusions, des écarts et des opinions extravagantes que manifeste l'aliénation mentale?... Et après en avoir cité plusieurs exemples, le bon docteur Pinel ajoute : On serait tenté de traiter de fictions vaines et de fables les idées fantastiques dont ces pauvres malades sont la dupe, si elles n'étaient attestées par le rapport unanime de tous les observateurs anciens et modernes, et si les exemples ne s'en renouvelaient chaque jour. (P. 106, 109.) Et il termine en disant que le moyen de ramener ces esprits égarés et de les calmer, c'est de les faire réfléchir, en les entretenant avec douceur, et dans l'isolement.

sible à une foule d'âmes... Que faudrait-il pour se préserver de cette folie, en supposant même que l'on ait eu l'imprudence de lire quelques-uns de ces livres coupables? Il suffirait de réfléchir un peu et sur ce qu'ils contiennent, et sur la manière dont se font ces misérables petites brochures. On n'y trouve en effet que des rêves d'imaginations creuses et trop souvent dépravées; les inspirations d'esprits exaltés, et toujours échauffés par les fumées du vin. Les écrivains eux-mêmes, qui vivent du travail de ces productions échevelées, en conviennent. Le jour et la nuit ils ne cessent de boire, de fumer et de rire, en se moquant du public sur la folie duquel ils comptent avec raison pour vendre et débiter toutes ces fadaises... Et croyez bien que, si je le dis aussi clairement, c'est que je le sais très-positivement, et par l'aveu des auteurs et même des éditeurs.

Quant aux passions, leur influence sur l'esprit de l'homme est encore plus sensible, et elles dénaturent entièrement les jugements de l'intelligence, en lui faisant voir chaque chose sous un faux jour. De là toutes les folies que nous avons eu l'occasion de remarquer dans le cours de ce traité; les folies de l'orgueil, de la cupidité, de la volupté. Si l'on réfléchissait un peu, est-ce qu'il serait possible d'être dupe à ce point de ces vaines pensées?... Je n'en donnerai qu'une seule preuve, mais frappante: cela est si vrai, que dans le traitement de toutes ces diverses affections mentales, nous aurions toujours pu signaler comme premier remède la réflexion. Si vous pouvez obtenir d'un pauvre

malade qu'il réfléchisse un peu, de quelque nature que soit sa folie, je vous promets qu'il sera guéri. Je n'en excepte aucun, croyants ou incroyants, athées et matérialistes, impies ou indifférents, fous d'orgueil, d'avarice ou de volupté, pauvres esclaves du respect humain, et victimes de scrupules; s'ils voulaient, tous pourraient guérir. La réflexion, un peu de méditation leur ferait voir aussitôt ce qu'ils n'ont pas vu encore, ou du moins ce qu'ils n'ont jamais bien vu ! J'oserais dire qu'il n'y a pas une erreur au monde qui n'ait pour cause une passion; et que l'on aurait pu tout prévenir par la réflexion. Je ne crois pas l'intelligence capable d'erreur proprement dite; il n'y aurait pas un jugement faux, en opposition à la raison, c'est-à-dire à la vérité; mais la passion obscurcit, aveugle notre âme; la précipitation ou le défaut de réflexion l'entraîne et la jette hors de la voie; c'est donc, encore une fois, c'est l'irréflexion qui nous perd et nous égare.

Et d'où vient, je vous prie, la différence que vous mettez entre les conseils d'un sage vieillard et les jugements d'un jeune étourdi? N'est-ce pas parce que le sage pense et réfléchit avant de parler? Il a vu beaucoup, il parle peu, et jamais avec cette précipitation qui caractérise les autres âges de la vie; et vous croyez avec raison qu'il ne pourra pas se tromper, tandis que l'enfant ou le jeune homme, qui ne doutent de rien et ne réfléchissent jamais, vous entraîneraient dans l'erreur, vous feraient faire des folies, comme on en fait à cet âge de l'imprudence.

C'est pour cela sans doute que le saint Apôtre recommande tant à l'âme fidèle de réfléchir, de méditer : *Hæc meditare, in his esto.* (I *Tim.*, IV, 15.) Il veut que l'esprit et le cœur s'appliquent à cet exercice ; quand on lit, il recommande que ce soit avec toute l'attention possible et avec réflexion : *Attende lectioni.* (I *Tim.*, IV, 13.)

Je ne demanderai donc au lecteur qu'une seule chose, c'est qu'il garde un mot, un seul mot dans son cœur. Il est bien difficile qu'il n'ait pas encore trouvé dans ce livre un seul mot du ciel, une de ces paroles qui viennent à l'esprit, comme une lumière, un rayon, un éclair ; un mot enfin qui ait retenti dans son âme avec plus de force ou de douceur. Eh bien ! tout ce que je lui demande, c'est de conserver ce mot dans son cœur fidèle ; qu'il y pense quelquefois, qu'il médite, et ce sera pour lui le principe même de la sagesse et de la sainteté.

Encore une observation plus nette et plus précise pour conclure : il n'y a vraiment que deux sortes d'hommes qui ne réfléchissent pas : les idiots ou crétins, et les esprits légers et superficiels, les étourdis. — Pour les premiers, ils sont positivement fous ; les derniers disent et font à chaque instant des folies : donc il reste prouvé que l'irréflexion est une des causes les plus certaines de toutes nos erreurs, et par conséquent de la démence au point de vue religieux.

Je terminerai ces sujets par une dernière pensée sur la belle prière de saint Augustin : Seigneur faites que

je vous connaisse et que je me connaisse moi-même : *Domine, noverim te, noverim me!* Voilà la vraie, la divine sagesse, la plus haute des sciences philosophiques. Or, on ne peut sans étude arriver à cette connaissance de Dieu et des hommes, et il ne peut y avoir d'étude sans le travail de la réflexion, c'est encore plus évident; mais il y en a si peu qui réfléchissent sur la terre!... Sans doute, et c'est la cause même de ses plus grandes désolations selon le prophète : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde* (Jér., xii, 11); et c'est pour cela que le Sage a dit qu'il y avait un nombre infini de fous dans le monde... *Stultorum infinitus est numerus.* — Demandez plutôt dans une réunion d'hommes ce que c'est que Dieu, et vous verrez; demandez ensuite ce que c'est que l'homme, d'où il vient, où il va!... et vous verrez!

Mais si l'irréflexion est la cause première de la folie des hommes, nous ne craignons pas d'assurer aussi que la réflexion serait le premier et le plus efficace de tous les remèdes. Cette vérité a été prouvée dans les discours préliminaires et dans la conférence du péché, par l'exemple frappant de l'enfant prodigue. Ce n'est en effet, que lorsque ce pauvre enfant, dans l'état affreux où l'avaient réduit ses folies et ses ingratitudes, se mit à réfléchir un instant, qu'il se souvint de son père, et que, comparant sa misère aux belles années de son innocence et de son bonheur, il prit aussitôt la résolution de revenir à son père et de lui demander pardon : *In se reversus, dixit : Surgam.* (Luc, xv, 17, 18.)

C'est le malheur qui l'a fait réfléchir, mais c'est la réflexion qui l'a fait revenir et qui l'a sauvé définitivement. Sans le chagrin et la misère, il n'aurait peut-être jamais réfléchi ; mais sans la réflexion jamais il ne serait revenu. Et c'est pour cela que nous avons dit souvent qu'il fallait, pour guérir nos pauvres malades, demander à Dieu de leur envoyer des peines, de grandes peines, puisque c'est le seul moyen de les faire réfléchir, et par conséquent de leur rendre la raison et de les sauver.

DEUXIÈME CAUSE

LES MAUVAISES LECTURES

Attende lectioni.

Faites bien attention, prenez garde à vos lectures. (1 *Tim.*, IV, 13.)

Je ne crains pas d'affirmer qu'une des causes les plus générales et les plus funestes de la folie des hommes en matière de religion, ce sont les mauvais livres. La vie des gens du monde, si futile d'ailleurs et si oiseuse, laisse peu de temps, il est vrai ; mais on le consacre ordinairement à des lectures vaines, imprudentes et dangereuses ; et ces lectures sont pour un bon nombre la source des plus grands malheurs, et le principe des égarements les plus déplorables. Pour avoir ouvert et parcouru un seul de ces livres impies ou licencieux, il y en a qui sont devenus fous en un jour. Les uns sont tombés dans l'incrédulité ; ils se sont faits athées, matérialistes, panthéistes même ; et les autres se sont plongés dans le délire des passions honteuses, qui les a conduits à la mort de l'indifférence. — Parents, veillez, si vous voulez vous éviter bien des larmes.... Prenez garde aux lectures de vos enfants ; *Attende lectioni.* Voilà donc un des sujets les plus graves à traiter dans le plan de cet ouvrage. C'est une sorte de réquisi-

toire, en forme que j'entreprends contre cette manie curieuse et cette fureur de tout lire, de voir tout ce qui paraît. Je vais prouver que ces mauvaises lectures sont la cause d'une foule de désordres dans les esprits et dans les cœurs, un principe de folie véritable pour un très-grand nombre d'hommes; mais je dis de la folie la plus dangereuse et souvent la plus incurable; comme il n'est que trop prouvé par la vie et la mort de tous ces vieux insensés qu'on appelle des voltairiens. La race heureusement en diminue chaque année; mais il s'en forme d'autres presque aussi méchants à des écoles nouvelles; et comme, en général, on sait moins son catéchisme aujourd'hui qu'au temps de ce philosophisme railleur, il y a encore plus de dangers peut-être pour nous et pour nos enfants.

Nous aurons à examiner ici trois classes de malades : I° ceux qui lisent; II° ceux qui prêtent ou qui vendent; et III° ceux qui font les mauvais livres. Les premiers sont des insensés dont la folie va directement au *suicide*, et finit toujours par là; les seconds sont des *homicides*, des assassins d'âmes; les troisièmes, dans leur fureur, s'en prennent à Dieu même et sont des *déicides*. — Il est très-rare de guérir les fous de cette dernière espèce; ils se révoltent contre tous les remèdes et se défient de tous les médecins qui voudraient les soigner. Ils ne croient plus à rien, ils sont presque toujours désespérés.

I. Commençons par ceux qui lisent ces mauvais

livres, et disons d'abord ce que nous entendons par mauvais livres. C'est tout écrit en opposition avec la foi ou la loi de Dieu, en opposition avec l'Évangile de Jésus-Christ, en opposition avec l'enseignement de l'Église. Ce sont tous ces petits romans du jour, où la vérité se voit méprisée, outragée par le blasphème et la plaisanterie; où les passions se trouvent excitées par les peintures séduisantes du vice et par la glorification même de la chair. J'appelle encore mauvais livres, ces feuilles éphémères, ces journaux, ces feuilletons surtout, où chaque jour la religion est attaquée avec malice, calomniée avec fureur; où ses ministres sont outragés avec mensonge dans leur mission divine, et jusque dans leurs plus sublimes dévouements. Et je dis que lire ces livres impies, ces romans infâmes, ces feuilles perfides, c'est une folie véritable, un délire insensé qui va jusqu'au *suicide*. Ces malheureux ressemblent à celui qui, au lieu de la nourriture saine et abondante qu'on lui présente chaque jour, irait de préférence se jeter sur de la boue infecte pour s'en nourrir, et ne voudrait que des poisons mortels pour breuvage. Ne dirait-on pas que cet homme est fou? et n'est-ce pas ce que font tous ceux qui lisent ces livres mauvais et qui se nourrissent de leurs doctrines impures? J'ai dit qu'ils vont dans cette folie malheureuse jusqu'au suicide, et je le prouve, car ils tuent leur esprit et leur cœur.

1° Ces insensés *tuent* leur esprit par ces mauvaises lectures. — C'est évident, car ils ne nourrissent leur

intelligence que de mensonges, et l'intelligence humaine ne peut vivre que de lumière et de vérité. Dans ces livres tout est faux. Les pensées comme les sentiments; les faits eux-mêmes sont inventés à plaisir par des esprits faux, volontairement faux et à dessein, de parti pris. Le fonds, la forme, tout jusqu'aux circonstances les plus minutieuses, jusqu'aux plus petits détails, tout est pure fiction, mensonge positif: c'est du roman enfin, comme nous disons dans notre langue toujours admirable et si logique, c'est-à-dire tout mensonge.

Encore si dans ces œuvres d'imagination on parlait un langage propre à diriger l'esprit des hommes et leur intelligence vers le bien et le beau, j'entends ce qui est vrai, honnête, juste, réel; il y aurait bien moins de temps perdu dans ces lectures vaines et stériles. Mais hélas! au contraire, on ne recueille de toutes ces fictions insensées que l'illusion de la vie, et mille erreurs, où l'imagination va se perdre à la poursuite de je ne sais quel idéal qui ne se trouve nulle part. Est-ce la vérité que je dis? et dans combien de familles n'a-t-on pas eu à déplorer de véritables folies, parce que les esprits trompés et les imaginations exaltées par ces tristes lectures s'étaient laissés emporter à l'ennui, au dégoût mortel de la vie réelle et positive, ou à la fureur des désirs les plus insensés. Allez donc et visitez les asiles d'aliénés, qui regorgent partout, allez et demandez combien il y a de ces vrais fous, surtout parmi les jeunes femmes que vous verrez passer rêveuses

devant vous, les yeux au ciel ou pleins de larmes ; et parmi les jeunes gens qui restent là tristement assis sur un banc dans le jardin; demandez combien il y en a qui ont perdu et tué leur intelligence par ces fatales lectures, et on vous le dira, comme on me l'a dit, et vous en serez effrayé.

2° Ils *tuent* leur cœur par la lecture de tous ces mauvais livres, irréligieux ou obscènes. Ils y perdent en effet non-seulement l'idée de ce qui est vrai, de ce qui est beau, mais l'amour même et jusqu'au sentiment de ce qui est bon et juste, de la vertu en un mot. Toutes les règles véritables de l'équité et de la morale sont sans cesse attaquées dans ces feuilles impies, je veux dire la conscience et l'Évangile, ces deux paroles divines, écrites l'une dans notre cœur, et l'autre dans un livre saint qui n'est que le code même des lois les plus sacrées. On s'en moque ouvertement ; on les met en contradiction avec les principes de notre bonheur et les progrès de notre civilisation, tandis que d'autre part on vante, on exalte, on divinise les passions, même les plus viles, en montrant la vertu, les dévouements dans des cœurs misérables et dégradés par le plus infâme de tous les vices. Je vous le demande, est-il possible de se nourrir de ces doctrines perverses, de n'étudier que ces exemples du mal, sans perdre et sans gâter entièrement son cœur? Qui pourrait encore aimer la vertu que l'on voit toujours malheureuse et méprisée? Qui pourrait longtemps rester pur et innocent au milieu de cette fange? Vous ne serez donc pas

étonné de voir des libertins de dix ans et des athées de douze. J'en ai vu de ces jeunes fous, et j'affirme que la maladie était en eux le fruit de ces lectures mauvaises. Des parents imprudents les avaient permises, ou du moins ils ne les avaient pas empêchées, par indifférence ou par impiété. Ces pauvres enfants avaient perdu, tué leur cœur; c'était un suicide moral[1].

5° Et maintenant savez-vous quel a été le châtiment de ces malheureux parents? C'est que leurs enfants ont été jusqu'au suicide véritable. Avec la vie de l'âme ils ont perdu la santé, la vie du corps, par suite de leurs lectures coupables. Je n'exagère point, je ne dis que ce que j'ai vu moi-même, et ce que l'on voit tous les jours dans ces familles peu chrétiennes. — On s'épuise de veilles d'abord; disons le mot, on se tue à lire ces livres. Ces misérables romans. C'est une vraie passion; on lit tout le jour, on y passe les nuits, et comme on dit, on les dévore, avec une sorte de frénésie qui agite, qui trouble, qui énerve, qui tue enfin. — Ce n'est pas assez, on se tuera bientôt d'excès, en se laissant emporter au torrent des passions; c'est la fatale conséquence de ce qu'on vient d'apprendre, le jour où l'on a perdu l'innocence, en respirant le poison qui s'exhale de toutes les pages d'un livre impur. La jeunesse imprudente boit et s'enivre aussitôt à la coupe des plaisirs dont on lui a vanté les douceurs, elle boit et s'enivre, sans trouver le bonheur. — Cruelle illusion du monde!

[1] La lecture assidue des romans a souvent amené le même événement, l'explosion du délire le plus furieux. (Pinel, p. 20.)

Horrible déception de la vie ! dit-elle alors... Où est donc ce que j'ai rêvé, ce que l'on m'avait dit?... Et voilà que l'ennui commence, et le dégoût de tout. Avec les remords qui troublent, vient le désespoir qui exalte... Et que voit-on ensuite?... des morts volontaires, des suicides de jeunes fous, des suicides d'enfants. Ils se tuent de désespoir ou seulement par ennui, et on les trouve morts, tenant d'une main l'arme qui leur a brisé la tête, ou le poignard qui a percé leur cœur ; et de l'autre, le livre, arme plus terrible encore, le livre qui avait d'abord frappé cette tête insensée, et blessé ce pauvre cœur !...

O parents infortunés ! je vous en prie, si vous aimez vos enfants, prévenez ce malheur. Ne laissez pas sous leurs yeux un seul de ces livres coupables qui les perdraient ; arrachez de leurs mains ces feuilles plus dangereuses encore peut-être, parce que l'on s'aperçoit moins vite des ravages qu'elles produisent dans les esprits et dans les cœurs : le poison venant pour ainsi dire goutte à goutte. Mais il causerait certainement la mort, et bientôt, je vous en avertis... Si vous voyiez cet enfant que vous aimez, se saisir d'une arme meurtrière, prêt à se frapper, à se donner la mort, vous vous jetteriez sur lui, pour lui arracher le poignard des mains... Si vous voyiez votre fille unique prendre par mégarde un vase qui contiendrait un poison mortel et l'approcher de ses lèvres pour le boire, vous vous jeteriez sur elle pour lui arracher la coupe fatale et la briser... Eh bien ! si vous aimez vos enfants, je le ré-

pète, il faut mettre encore plus d'ardeur et d'empressement, pour soustraire à leurs regards, pour arracher de leurs mains ces livres funestes qui leur donneraient la mort aussi ; mais une mort bien plus terrible que celle du fer ou du poison. Le fer, le poison ne peuvent perdre que la vie du corps, la vie du temps, tandis que les lectures mauvaises, un livre impie, une seule page obscène peut donner la mort à l'âme, et la mort pour l'éternité !

II. Vendre ou louer, prêter ou donner un livre mauvais, c'est une folie qui devient criminelle, puisqu'elle va jusqu'à l'homicide des âmes. C'est un assassinat spirituel prémédité, et le plus souvent avec les circonstances odieuses d'un vil intérêt ou d'une passion abominable.

Il y en a sans doute, parmi ces malheureux, qui ne savent pas le mal qu'ils font ; mais tous les fous en sont là, quand ils font du mal ; et c'est une raison de plus pour les craindre et les enfermer ; on ne peut trop se défier d'eux. On doit surtout comprimer ceux dont je parle ici et les empêcher enfin de nuire, autant qu'on peut, car ils font des ravages affreux, incalculables. Ces hommes sont comme les ennemis des sociétés humaines qu'ils troublent, les ennemis des familles, où ils mettent le désordre, les ennemis directs et personnels de quiconque ouvrira l'un de leurs mauvais romans.

1° Et d'abord c'est se montrer ennemi de la société,

de l'État, que de vendre, louer, prêter ou donner un de ces livres funestes, car c'est le moyen le plus puissant pour semer partout le désordre et l'anarchie. Le démon n'a pas d'armes plus perfides, *Arma dæmonum mali libri*, a dit un saint docteur de l'Église; et un grand philosophe des temps modernes assure que l'apparition d'un livre coupable, en français surtout, doit être regardée comme une déclaration de guerre faite à l'Europe entière. Et cela est vrai, en droit et en fait; car l'expérience a donné à cette parole grave et prophétique une bien solennelle sanction. Qui ne voit en effet, qu'en remuant les fondements mêmes de la morale et les principes de la religion, on ébranle tout l'édifice social qui repose sur cette base? Et qui ne sait que l'enseignement du mensonge, et surtout l'excitation des passions au cœur de l'homme porte les esprits à la division, à l'envie, à la haine, et par une conséquence inévitable, à l'anarchie même et à la révolte? Une fois qu'une de ces maximes fatales est tombée au sein des sociétés, c'est comme un principe ou un germe qui s'y développe nécessairement, et qui portera ses fruits un jour. On l'a bien vu, et on le verra encore...

Les grandes révolutions ont éclaté après ce déluge de mauvais livres qui ont corrompu la fin du dernier siècle. On a tant parlé à l'homme de ses droits, qu'on lui a fait oublier tous ses devoirs... Aujourd'hui on ne parle que de l'or; eh bien! tout le monde en voudra, et ceux qui n'en ont pas, en prendront à ceux qui en ont, et l'on ne traitera de voleurs que ceux-là même

qui en possédaient. On a osé écrire, on a pu imprimer que Jésus-Christ n'est pas un Dieu. Eh bien! on ne croira plus ce qu'il a dit; on ne fera plus rien de ce qu'il commande, et l'on retombera dans la barbarie et dans l'esclavage dont il avait affranchi le monde. *Et nunc reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram!* (*Ps.* II, 10.) Sachez donc et comprenez cela, princes de la terre, juges des peuples, et ne laissez pas miner votre puissance, ni ébranler vos trônes par ces doctrines insensées que propagent partout les livres impies et obscènes!... Vous seriez les premiers victimes de ces désordres; et fasse le ciel qu'il soit encore temps d'arrêter le mal, et de guérir les sociétés, que cette folie attaque et dévore sous nos yeux!!!

2° Efforcez-vous au moins, vous, mon cher lecteur, de prévenir autant que vous le pourrez tous ces malheurs dans votre famille; car elle est menacée directement. Vous avez des ennemis personnels dans ces hommes cupides ou insensés, qui vendent ou louent, qui prêtent ou donnent à vos enfants, ou à vos serviteurs, un de ces tristes livres. C'est le moyen le plus sûr pour introduire chez vous toutes sortes de désordres à la fois. Sans parler en effet du temps perdu à ces lectures coupables, qui absorbent les heures du jour et souvent bien des heures dans la nuit, il n'y a rien au monde de plus propre à dégoûter de tout travail sérieux, condition essentielle pour le bonheur d'une famille entière. Les cœurs désaffectionnés par ces vaines illusions, se désunissent, se divisent, se séparent. Un mari néglige ses

affaires et ses intérêts; une femme abandonne le soin de sa maison, et apprend bientôt, par ennui, à devenir infidèle à ses devoirs les plus sacrés. Les enfants ne veulent plus obéir et secouent, impatients, le joug de toute autorité qui les gêne. Les domestiques apprennent vite dans ces livres à mépriser, à détester leurs maîtres qu'ils regardent comme des ennemis, ou bien ils se perdent comme eux à faire des intrigues... Je ne connais pas de moyen plus terrible pour se venger d'une famille entière; il n'y a qu'à faire entrer dans cette maison un mauvais livre; autant vaudrait y jeter la peste, ou y mettre le feu.

Tremblez, parents imprudents, veillez avec soin, vous avez autant d'ennemis qu'il y a de mauvais livres dans le monde. Ce serait une folie que d'en laisser entrer chez vous, une folie que d'en garder un seul, fût-ce dans une bibliothèque fermée; car soyez sûrs que l'on saura bien trouver un jour ce poison mortel et qu'on le boira; soyez sûrs que cette étincelle cachée sous la cendre, mettra un jour le feu dans la maison de vos enfants. Voulez-vous donc leur laisser la mort pour héritage? Mais il n'y a que la mort dans ces livres impies ou obscènes. Ah! plutôt, si vous aimez vos enfants, détournez d'eux un si grand danger, et, sans tarder plus longtemps, jetez tous ces livres dans les flammes. Ce sera un grand acte de prudence, un acte de vraie sagesse... *Attende lectioni.*

3° Je n'ajouterai plus qu'un seul mot pour éclairer le lecteur imprudent, qui a dans ses mains un de ces livres. Il a acheté, ou bien on vient de lui prêter ce

roman, qui court le monde et dont on parle partout. Prenez garde, celui qui vous l'a vendu ou donné ne vous aime pas; il vous trompe : c'est du poison qu'il vient de vous livrer, pour un vil intérêt ou par une lâche complaisance... Craignez les ravages que la lecture de ce roman a déjà faits dans une foule d'esprits et de cœurs, peut-être plus forts que votre esprit et votre cœur... Je vous répète que ceux qui répandent ces brochures impies, sont des ennemis, des assassins. Ceux qui empoisonneraient les sources publiques de la cité, ne feraient pas autant de mal aux habitants, que ces misérables à la société entière. Celui qui mêlerait un poison subtil et mortel à la nourriture préparée pour une famille ne ferait pas plus de mal, que celui qui introduirait un livre mauvais dans une maison. Celui qui, dans un accès de délire, frappe et tue son frère, ne lui ferait pas plus de mal que celui qui lui donne ou lui prête un mauvais livre. *Attende lectioni*.

III. Que dire maintenant de ceux qui écrivent, composent et publient un livre de cette sorte, un roman impie, scandaleux; un journal où Dieu est sans cesse outragé, où la foi des chrétiens est attaquée, la religion méprisée; un livre où le vice impur est enseigné, préconisé, exalté?... Ah! ce sont les plus coupables sans doute de tous les hommes, mais aussi les plus insensés. De toutes les folies dont nous avons parlé, c'est la plus affreuse, et évidemment la plus incurable, en ce sens du moins que ces malheureux ont fait et feront toujours

un mal incalculable. Ne voyez-vous pas que ces pauvres malades, que ces fous s'attaquent à Dieu même? ils voudraient le détrôner, l'anéantir. Oui, leur folie va jusqu'au désir, jusqu'au vœu insensé de la mort de Dieu même; dans leur cœur ils sont vraiment déicides. Ah! misérables que vous êtes, il y a déjà eu beaucoup de fous comme vous au monde, et de plus fiers que vous, et ils n'ont rien pu contre ce grand Dieu, ni contre la vérité, ni contre la vertu; et vous ne pourrez rien non plus, allez! J'ai vu, dans un asile d'aliénés, un pauvre homme qui était furieux contre le soleil : le poing crispé, le bras tendu, il criait contre cet astre brillant, et le menaçait avec rage; il montait sur un banc du parc, comme s'il voulait l'atteindre et l'arrêter dans sa course; il lançait en l'air des pierres énormes dans la direction de ses feux... Cris impuissants! vaine colère! le soleil continuait à éclairer ce fou de sa lumière et le réchauffait de ses plus doux rayons... Et je ne pouvais m'empêcher de penser, en souriant de pitié, à tous ces philosophes incrédules, à ces pauvres fous, ennemis de Dieu, qui ont écrit des livres contre lui. N'ont-ils pas essayé aussi de s'élever, en montant sur leurs paperasses, jusqu'au trône de Dieu, pour le faire tomber? Ils répétaient leurs blasphèmes : Écrasons l'infâme!... Et le Très-Haut les regardait et les attendait avec patience, puis il les laissait mourir les uns après les autres... *Patiens quia æternus.* (Tert.)

Mais il y a dans ce délire impie, dans cette folie horrible, dans cette guerre à Dieu, un caractère tout parti-

culier que je dois signaler, un caractère qui m'a fait dire tout à l'heure que ces malheureux me semblaient incurables, un caractère enfin qui m'empêche en quelque sorte de pouvoir espérer leur guérison et de croire jamais à leur salut. C'est que le scandale de leurs livres ne peut plus avoir de fin; c'est que partout et toujours ils font et feront du mal... Non, je ne comprends pas comment un homme pourrait être heureux dans le ciel, et continuer sur la terre à combattre son Dieu, et à perdre des âmes pour lesquelles ce Dieu à tant souffert, pour lesquelles il a donné tout son sang. Or il est certain que ces livres impies continueront à jamais ce mal des âmes et ce combat contre la vérité. Le feu a été mis par une main imprudente; il a pris partout; déjà il a consumé la maison, il va dévorer la ville entière. Eh bien! que le malheureux, que le fou qui a jeté l'étincelle, pleure tant qu'il voudra, il ne pourra pourtant pas éteindre la flamme!... Et celui dont je parle, cet impie savait bien ce qu'il faisait, lui; il est bien plus coupable... Je ne dis pas pourtant, non, je ne dis pas qu'on le condamnera à la mort éternelle, s'il se repent, s'il pleure son crime avant de mourir; mais je répète que je ne comprends pas, que je ne puis comprendre comment cet homme pourrait jamais être heureux dans le ciel, et continuer à faire tant de mal sur la terre! Le scandale de sa folie embrasse tous les temps, tous les lieux; elle est vraiment incurable dans ce sens. Ses outrages contre Dieu, ses blasphèmes contre les mystères, ses sarcasmes contre la religion,

ses mensonges contre l'Église, ses calomnies contre les ministres de l'autel ne passeront pas ; toutes ses paroles demeureront et continueront l'œuvre de persécution contre Dieu et son Christ, et il ne cessera de le crucifier dans bien des cœurs. Comment pourrait-il le louer et le bénir dans la gloire? Ce serait un des mystères les plus profonds des miséricordes éternelles ; et, dans la vue de ce mystère, je crois qu'il faut toujours prier pour ceux qui ont eu le malheur de commettre ces scandales.

Et maintenant, pour terminer ce triste sujet, en indiquant au moins un remède à cette folie criminelle, je dirai d'abord : Ne lisez pas, ne lisez jamais un seul de ces livres mauvais, et, sous aucun prétexte, n'en gardez pas un ; brûlez, brûlez-les tous ; n'en laissez pas un seul à vos enfants, ce serait un bien triste héritage ; et vous les aimez tant!...

Ce n'est pas assez, si vous aimez Dieu, si vous aimez vos frères, vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour vous opposer au mal, que fait partout la diffusion des mauvais livres ; vous contribuerez par vos soins, par votre fortune même et par de généreux sacrifices à la propagation des bons livres qui portent à Dieu et qui sauvent des âmes. Celui qui donne le *Voltaire des chaumières*, met le feu dans nos campagnes ; celui qui donne l'*Évangile* et l'*Imitation*, pourra l'éteindre, et y porter la lumière et la paix... Courage donc, luttons contre le mal et contre le scandale. Il sera doux à la mort de penser, que l'on aura fait quelque chose pour la gloire de

Dieu, et que l'on contribue à le faire connaître, aimer et servir. — Enfin, nourrissez vous-même votre âme de ces pieuses lectures, qui portent toujours la foi et la consolation de Dieu dans les cœurs simples et fidèles... *Attende lectioni*. Lisez avec prière et réflexion, et Dieu même parlera à votre cœur.

TROISIÈME CAUSE

LA MAUVAISE ÉDUCATION

Proverbium est : Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea.

Voici un proverbe : l'enfant marche dans une voie, la voie où on le met, et même, quand il sera vieux, il n'en sortira pas, il ne s'en écartera guère.

(*Prov.*, XXII, 6.)

J'aborde une des questions les plus graves qui puissent se présenter dans le sujet qui nous occupe ; et ce n'est pas sans trembler que je l'aborde, car je vais toucher au cœur des sociétés humaines et de la famille chrétienne, en révélant la cause première de tous nos malheurs, et la raison des progrès effrayants de ces tristes maladies qui affectent les esprits égarés, et qui vont jusqu'à perdre les intelligences ; la cause, en un mot, de la folie en matière de religion, et la raison de ce grand nombre de fous que l'on voit partout dans le monde. J'affirme que l'on doit, avant tout, attribuer ce malheur à la triste éducation que l'on donne aux enfants. On leur transmet pour ainsi dire avec le sang le germe fatal de la maladie ; on le développe imprudemment dans leur cœur, et alors la folie devient d'autant plus difficile à guérir qu'elle est vraiment comme héréditaire, et de famille. Or, c'est une des plus dange-

reuses conditions, un des caractères les plus effrayants dans l'espèce, d'après tous les médecins spéciaux et les plus consciencieux.

Je dirai d'abord ce que la raison demanderait, ce que la sagesse exigerait des parents pour prévenir ce malheur, c'est-à-dire I° ce qu'il faut pour qu'une éducation soit bonne, et puis II° j'exposerai les défauts ordinaires des éducations du monde, si propres à troubler les esprits et à corrompre le cœur des petits enfants ; et l'on verra combien une bonne éducation est rare, combien d'enfants sont mal élevés, et l'on ne sera plus étonné qu'il y ait tant de fous sur la terre : *Stultorum infinitus est numerus.*

I. Dieu a confié aux parents une bien haute et sublime mission en leur donnant un enfant... Ils doivent apprendre à ce petit être chéri à connaître, à servir et aimer leur père et créateur qui est dans les cieux, et pour cela il faut *élever* cet enfant; méditez, comprenez ce mot qui est plein de sagesse et de lumière : *élever* un enfant. Hélas ! combien de parents imprudents les abaissent plutôt, et les tournent vers les choses d'en bas ! et comment pourrait-il en être autrement puisqu'eux-mêmes ils sont penchés et inclinés vers la terre ?... Il faut absolument que les parents se disent et comprennent la parole profonde que Dieu même prononça au conseil des cieux, le jour où il devint le père de l'homme : *Faciamus hominem ad imaginem nostram* (*Gen.*, I, 26), faisons-le à notre image, à notre ressemblance... Oui,

cet enfant sera l'image de ceux qui lui ont donné le jour. Il sera sage, s'ils sont sages, insensé et fou, s'ils sont fous et insensés... On va lui apprendre à marcher bientôt ; prenez garde, car il ne sortira point de la voie où on le mettra... *Etiam cum senuerit, non recedet ab ea.* (*Prov.*, XXII, 6.)

Que faut-il donc pour élever un enfant dans le chemin de la sagesse ? Que doivent faire les parents, s'ils veulent sauver cette âme et la préserver de la folie, cette maladie si commune de nos jours, et surtout dans la jeunesse ? Il faut : 1° aimer cet enfant ; 2° le nourrir ; 3° le former ou le diriger.

1° Il faut aimer les enfants. Dieu ne l'a pas dit dans sa loi écrite sur la pierre, bien qu'il ait dit aux enfants d'aimer leurs parents. Cette parole avait été si bien gravée dans le cœur des pères et mères, qu'il eût été inutile de la répéter au Décalogue. Et moi aussi je pense que je ne dois pas insister sur ce premier et essentiel devoir ; il suffit de le rappeler : je n'ajouterai qu'un mot. On doit les aimer, tous également, et sans caprice, sous peine de voir bientôt naître des sentiments d'envie, de jalousie, qui troubleraient aussitôt la douce harmonie des cœurs, et qui pourraient même aller jusqu'à la haine, la vengeance et la mort. Joseph a été bien longtemps malheureux parce qu'il avait été plus aimé que les autres ; et sans tous les prodiges d'un Dieu, il aurait été victime de ses frères jaloux. Mais ce que je vous recommanderai encore plus instamment, c'est d'aimer surtout l'âme de vos enfants, de les ai-

mer pour leur bien, pour l'éternité. Il y a des parents dont le cœur petit et étroit n'aime que pour le temps, il y a des pères qui ne se préoccupent que du bonheur matériel de cette vie si courte, sans penser à l'avenir ; et il y a des mères qui n'aiment dans leurs enfants que la forme extérieure, sans jamais songer à l'âme. Elles aiment ce qui doit sitôt leur être ravi, la beauté des traits, l'éclat des yeux, que sais-je ? les cheveux même que la plus petite maladie peut faire tomber ! Et l'âme, la beauté, l'innocence de l'âme, l'éclat de la grâce, les trésors de vertus ne les touchent pas ; les blessures et les maladies, la mort même de l'âme les laissent insensibles et indifférentes !... N'est-ce pas une fatale illusion, une sorte de folie, qui aveugle à ce point les parents malheureux ?

2° Il faut les nourrir... Le corps, sans doute, mais l'âme aussi, c'est précisément ce que nous entendons par ce mot admirable *élever*. — Pour le corps... ô mères chrétiennes qui lisez ceci, je vous en prie, nourrissez vous-mêmes l'enfant que le ciel vous a donné. C'est une gloire et un bonheur ; si vous le pouvez, faites-le. Ce sera aussi pour vos enfants un bien réel, et vous pouvez par là prévenir bien des peines et même des désordres. Dieu ouvre sur le cœur des mères une source mystérieuse, où ce petit être chéri doit aller puiser la force et la vie ; ne l'éloignez pas de votre cœur ; c'est le plus doux berceau pour un enfant, le sein de sa mère. Mais enfin, si le ciel vous avait refusé cette gloire, et, si vous avez vu tarir cette source sacrée, pre-

nez bien garde et choisissez entre mille celle qui devra vous remplacer. Qu'elle soit digne de cette mission ; que ce soit une mère vertueuse, et que son lait soit pur!... N'avez-vous pas remarqué une chose, comme moi, dans la vie des saints : c'est que presque toujours ils avaient sucé l'amour de la vertu avec le lait de leur mère?... Et dites-moi, quel malheur si la sainte Vierge avait été obligée de donner son fils à une autre, et de confier le divin Jésus à une étrangère pour le nourrir!... Il y a des enfants qui, dans ce sens, ont été vraiment changés en nourrice; ils étaient nés avec tous les instincts du bien et de la vertu, et ils ont goûté à une source impure l'attrait du mal.

Nourrir ; encore un mot, et qui sera compris des pères et mères : Oui, ayez confiance ; Dieu même vous donnera toujours ce qui est nécessaire ; ne craignez pas que ces chers petits manquent jamais de pain : et si le Seigneur vous donne beaucoup d'enfants, soyez sûrs qu'il les bénira. N'offensez point votre Dieu qui est l'auteur de la vie, et qui s'est toujours montré le père des familles nombreuses.

Mais c'est surtout l'âme que l'on doit *nourrir;* l'esprit ou l'intelligence par l'instruction, et le cœur par l'éducation, puisque malheureusement on ne peut pas encore se servir du mot *élévation*, qui rendrait bien mieux la pensée vraie. L'esprit des petits enfants est extrêmement actif. Il y a en eux une curiosité naturelle et pleine d'ardeur ; ils veulent tout savoir ; ils interrogent sur toutes choses : profitez-en pour leur dire

toujours la vérité. C'est un bien mauvais système de ne bercer les enfants qu'avec des contes et de les nourrir de fables, quand on pourrait leur enseigner tant de belles choses, qui les amuseraient et les instruiraient en même temps. Ne vous pressez pas trop cependant, et ne cherchez pas à faire de votre fils un petit prodige, un puits de science : ces natures forcées tournent mal, ces fleurs printanières avortent et n'ont presque jamais de fruits. Plusieurs de ces enfants sont devenus idiots, crétins, par la faute des parents, d'autres se sont montrés insupportables par leur orgueil ; quelques-uns même sont morts fous, et avant douze ans. Vous aurez à veiller dès le plus bas âge sur le choix des *bonnes*. Ah ! voilà encore un mot superbe de notre langue ; il y en a si peu de *bonnes* domestiques aujourd'hui ! Choisissez comme pour la nourrice, et tâchez qu'elle ne fausse pas l'esprit de votre enfant par des contes effrayants qui troubleraient son sommeil ; et par-dessus tout, qu'elle soit honnête et modeste. Après les *bonnes*, ce sera le choix des maîtres qui commenceront son instruction ; ce choix est aussi important que celui des livres que vous mettrez bientôt entre ses mains... Veillez, si vous voulez que votre enfant apprenne bien, et qu'il soit sage.

C'est le soin principal, ou la nourriture du cœur, l'éducation. C'est, à proprement parler, le travail de l'*élévation ;* ce qui doit faire l'homme et le chrétien, ce qui forme le caractère. Il faut d'abord bien vous persuader que tout est renfermé dans ces deux mots de la loi du Seigneur : Aimer Dieu et le prochain.

Si vous apprenez cela à un enfant, il en sait assez. Mais pour qu'il aime Dieu il faut qu'il le connaisse, donc avant tout la science de la doctrine chrétienne ou du *catéchisme*. S'il connaît et s'il aime ce Dieu, il ne manquera pas de lui exprimer ce sentiment de son cœur, donc la *prière*, que l'on apprendra de bonne heure aux enfants, et que l'on tâchera de faire toujours avec eux.

Pour le prochain, vous vous appliquerez surtout à leur inspirer le sentiment de pitié pour les pauvres, et vous leur ferez donner souvent l'aumône. Quand la charité passe par la main de ces petits innocents, elle est plus agréable à Dieu ; et c'est parce que Vincent de Paul avait appris dès l'enfance à laisser la moitié de son pain à ceux qui n'en avaient pas, qu'il s'est élevé si haut, et qu'il a mérité d'être appelé le père des pauvres.

3° L'enfant grandit ainsi dans la sagesse. Mais ce n'est pas assez, il faut le *diriger* désormais dans la vie; et cette direction doit commencer par prévenir le mal, couper, retrancher tout ce qui ne serait pas dans l'ordre ou conforme à la raison et à la vertu ; puis il n'y aura plus qu'à mener ou conduire le jeune élève dans sa voie. Quant à la répression du mal, à la correction des vices naissants, il faut autant de force que de douceur. La force est donnée au père avec l'autorité, et qu'il se souvienne d'Héli, du prêtre Héli qui a perdu ses enfants Ophni et Phinées par une trop grande faiblesse. Mais la douceur et la pitié ne doivent pas abandonner la mère; elle détournera la menace, elle apaisera la

colère ; au moins elle essuyera les larmes de son pauvre enfant, elle lui rendra du courage et de la confiance ; et celui-ci, de peur d'irriter encore son père, de peur d'affliger sa mère, ne retombera plus dans la faute qui a été justement punie. C'est ainsi qu'il s'élèvera, et que, encouragé et soutenu surtout par les exemples de ses parents, il s'avancera rapidement dans la pratique de tout bien. Il se montrera, comme eux, fidèle à la loi du Seigneur, et respectera son saint jour ; fidèle aux préceptes de la sainte Église, il n'en rougira jamais ; et parce que dans cette famille on aura cherché avant tout le règne de Dieu, tout le reste lui sera donné par surcroît. Un bon ange conduira lui-même les pas de ce jeune homme, quand, pensant à son avenir, il voudra se fixer ou s'*établir*, comme on dit encore. Ses parents aussi le dirigeront, dans le choix de son cœur ; sans contrainte, sans violence, sans s'opposer à la voix du ciel, ni à une vocation sainte, dans le cas où Dieu viendrait à parler ; et ils le béniront avec espérance et amour. *Ecce sic benedicetur homo.* (*Ps.* CXXVII, 4.) Voilà les conditions d'une bonne et sage éducation ; comment on pourrait éviter et prévenir tant de malheurs au sein de la famille chrétienne ; comment on peut assurer le bonheur de tous les membres qui la composent. Car il y a des promesses magnifiques faites par le Seigneur à ceux qui garderont ainsi sa loi. Il y en a pour le temps et pour l'éternité.

Dans le temps, c'est la récompense de l'union des cœurs, qui assure la paix et la félicité constante de tous

les membres de cette famille; et, encore aujourd'hui, sous la loi nouvelle, des jours heureux, une douce et longue vie. Je sais que nous avons des promesses d'un ordre supérieur; mais celle-ci n'a pas été encore retirée; elle ne le sera jamais, et Dieu se plaît à le prouver souvent, en nous montrant de belles et nombreuses familles qu'il a bénies dans trois et quatre générations. Vous en connaissez, mon cher lecteur, j'en suis sûr; et je pourrais moi-même en citer beaucoup d'exemples.

Quant à l'éternité, seule chose nécessaire, c'est là toute l'espérance des parents chrétiens, qui auront bien élevé leurs enfants: eh bien! ils n'en perdront pas un seul; ils les auront élevés pour le ciel: ils iront tous, ils s'y retrouveront un jour, et ensemble ils béniront le Dieu des miséricordes qui sauve ceux qui espèrent en lui.

Mais hélas! combien il est rare aujourd'hui, qu'on élève les enfants dans ces conditions de la sagesse! Aussi de tous côtés j'entends des plaintes, on dit même partout qu'il n'y a plus d'enfants; et il est bien vrai, il n'y en a plus, de purs, d'innocents, de dociles; il n'y en a presque plus de tendres ni d'affectueux; il n'y en a plus que de *terribles*, et je prétends bien donner à cette expression un sens plus profond que celui qu'on y attache communément dans le monde. Mais aussi que de folies dans la jeunesse, et que de malheurs dans la famille!...

II. Je vais dire maintenant la cause la plus réelle de nos maux, en exposant les défauts les plus ordinaires de

l'éducation de nos jours, et les châtiments réservés à cette coupable négligence, qui transmet par un fatal héritage à ces pauvres enfants la folie malheureuse de leurs pères. En un mot, voyez-vous, on les abaisse au lieu de les élever. Mais, afin de mettre de l'ordre dans nos preuves, je dirai : 1° comment, dans quelques familles, on néglige, comment on abandonne absolument ce soin de l'éducation ; 2° comment en d'autres, on fait ou plutôt on défait, on dénature ce premier travail, c'est-à-dire en faussant les pensées de l'esprit, et en dépravant les sentiments du cœur ; 3° comment enfin souvent on perd et l'on détruit en quelques jours une éducation bien faite et terminée dans d'assez bonnes conditions. En trois mots : Éducation nulle, éducation manquée, éducation perdue !

1° Suivons le même plan et revenons sur les idées que nous avons déjà touchées. D'abord au lieu d'*aimer* les enfants, on les *gâte*, et je prie le lecteur de méditer un instant sur ce mot que je souligne à dessein, parce que, encore une fois, notre langue est pleine de ces expressions admirables de sagesse. Oui, on les *gâte* par un excès de tendresse, de faiblesses, de caresses ! On flatte ainsi leur vanité, on amollit leur caractère, on énerve en eux le sentiment de la force. Et pourquoi aime-t-on les enfants ? Et qu'est-ce qu'une mère imprudente aime le plus en eux et avec des préférences marquées et même hautement avouées? c'est l'enveloppe matérielle, la forme, la grâce, la couleur ! et ces pauvres enfants n'entendant parler que de leurs grands

yeux, de leur petite bouche, de leurs beaux cheveux, croient que c'est là le principal, et voyant bien que l'on n'aime que cela, ils apprennent bientôt, et nécessairement à n'aimer que cela aussi. Ils se gâtent.

Nous avons dit que le second devoir des parents était de *nourrir* les enfants. Eh bien! c'est en ce point surtout qu'on les gâte encore et d'une manière plus déplorable, parce que les conséquences seront plus difficiles à réparer. Pour le corps d'abord; ce sont souvent des soins exagérés, des délicatesses funestes, même à la santé; et comme l'enfant voit bien qu'on ne s'occupe que de cela : nourrir, vêtir le corps, il pense qu'il n'y a rien de plus important, de plus nécessaire dans la vie, et que l'âme ne mérite pas tant que l'on s'occupe d'elle. Peut-être même qu'on ne lui en a pas encore parlé!

Cependant les années de la première enfance étant passées, il faut bien penser à nourrir autre chose que le corps, et l'on va s'occuper de l'éducation et du caractère. Mais comment! Je l'ai dit; c'est avec la plus coupable négligence que des parents abandonnent ce premier soin et ce devoir essentiel et le plus important, puisque c'est le seul moyen d'élever l'esprit et le cœur des enfants et d'en faire un jour des hommes et des chrétiens. Dans les classes pauvres, et souvent même dans les familles les plus riches, c'est par intérêt que l'éducation entière sera compromise. Pour les pauvres d'abord, au lieu de les envoyer chez les Frères ou chez les Sœurs, par exemple; dans une bonne école enfin,

on se hâte de les faire travailler, de les enfermer dans un atelier, où ces malheureux enfants apprendront à nouer et attacher un fil, pour gagner quelques sous, qu'ils perdront à jouer le même jour peut-être; mais ils ne sauront rien de Dieu, rien du ciel, et ils vivront sans désir, sans espérance, que dis-je? sans la pensée d'une autre vie... Ils sont donc bien exposés à vivre toujours comme des indifférents, et même comme des matérialistes et des athées. Ils seront donc du nombre de ces insensés bien certainement, et toute leur vie.

Pour les riches, c'est aussi souvent par intérêt, que l'on se dirige dans leur éducation. S'il s'agit d'une maison, et que l'on n'ait pas réussi à obtenir une *bourse*, n'importe dans quel collége, on choisira l'institution qui demande moins. S'il est question d'un précepteur, on prendra de suite et sans autres informations, celui qui a des prétentions moins élevées. L'enfant sait déjà très-bien que tout est dans la fortune; on ne parle que de cela devant lui. Il a déjà quelque chose à la Caisse d'épargne; il sait qu'on a mis une petite somme sur sa tête dans une maison de banque et dans une compagnie d'assurances... Je ne dis pas que ce soit très-mal de faire ces choses; mais au moins qu'on ne lui en parle pas toujours! mais qu'on lui donne aussi une petite bourse pour les pauvres! autrement je vous dis qu'il ne pourra jamais aimer que l'argent, qu'il croira que l'or est le Dieu du monde, que la richesse est le seul bonheur; et vous l'exposez à devenir fou, comme tant d'autres, par la convoitise des biens de la terre,

fou par cupidité et avarice. Son esprit sera nécessairement frappé de ces fausses idées, les seules qu'on lui aura données.

Et malheureusement son cœur sera encore plus mal nourri. J'ai dit que l'*élévation* du cœur se faisait par la vérité et par la charité... la vérité de la foi, la charité ou l'amour de Dieu et du prochain. Eh bien! où l'enfant trouvera-t-il cette nourriture sacrée, cette lumière de vérité? et qui lui donnera ce pain substantiel que son âme désire? La vérité, c'est dans l'Église de Dieu son père qu'il la trouvera; c'est le prêtre qui la donne; c'est au catéchisme en un mot. Or, pour une multitude étonnante d'enfants, ils ne peuvent pas y aller, ou bien ils ne le veulent pas, parce qu'on leur a dit qu'on pouvait bien s'en passer; et ils vivront dans les ténèbres, semblables à des animaux sans intelligence; semblables à des crétins sans raison. Dès lors aussi sans amour de Dieu, sans amour du prochain. Dieu! ils ne le connaissent pas, on ne leur a pas dit qu'ils avaient un Père dans les cieux; ils ne savent pas lui parler. Il y a si peu de familles aujourd'hui où l'on apprenne bien à prier aux enfants, où l'on fasse ensemble la prière du soir, qui serait si douce pourtant et si délicieuse pour un père et pour une mère! Et quant aux pauvres, je l'ai dit, on ne leur a pas appris à les aimer, à les secourir; ils n'en ont peut-être jamais vu, comment pourraient-ils les aimer? D'ailleurs l'égoïsme a déjà resserré leur cœur, et un vil intérêt a desséché en eux le sentiment de la pitié et de la com-

passion. J'expose seulement ici les faits, je dirai plus tard les châtiments réservés aux parents insensés, qui négligent ainsi l'éducation de leurs enfants.

2° D'autres non moins imprudents et tout aussi coupables, sans abandonner absolument ce devoir essentiel, s'en acquittent si mal, qu'au lieu d'élever, ils abaissent ; au lieu de former, d'éclairer et diriger, ils dénaturent, ils faussent les sentiments ; ils *gâtent* tout; je reviens encore à ce mot, qui en fait d'éducation me semble renfermer tant de choses, mais j'en restreins ici la signification, pour ne l'appliquer en ce moment qu'au caractère. On gâte donc le caractère, le cœur et l'âme même des enfants, par faiblesse. Des parents insensés (des mères même! qui cependant ont plus de foi) non-seulement ne préviennent pas le mal, ne répriment pas les premiers mouvements des passions naissantes, et ne corrigent pas les défauts ordinaires de l'enfance ; mais il en est qui sourient quelquefois à certaines petites malices précoces, et qui semblent applaudir à quelques paroles étonnantes dans un âge si tendre. On prévient les désirs et les caprices; on flatte la vanité ; on encourage la coquetterie des petites filles; on donne des bals d'enfants! on leur fait jouer la comédie!... Vous me direz sans doute qu'on ne fait tout cela que dans les familles les plus mondaines ; oui, et c'est-à-dire les plus insensées...

Mais il y a beaucoup de mères qui, sans aller aussi loin, ne savent pas faire le moindre reproche, et qui par mollesse ne peuvent jamais *gronder* leurs enfants. Qu'on

le sache bien, ne pas gronder quelquefois, c'est les perdre, et les *gâter*. Saint Augustin a fait une étude admirable sur les passions des enfants, et il nous apprend qu'à tout âge, au berceau même, il est nécessaire de réprimer, de corriger leurs petits défauts, sous peine de perdre leur âme. Il en a vu, dit-il, qui sur le sein de leur mère se montraient déjà pleins de colère, *Filii iræ*, et qui tournaient des yeux d'envie sur un autre enfant que celle-ci venait de caresser. Il parle d'un autre qui, dans sa rage jalouse, alla même jusqu'à mordre le sein qui l'allaitait. A peine l'enfant sait parler, que déjà il sait mentir; on voit l'envie, la colère briller dans les regards de ces pauvres petits : il y en a qui pâlissent et trépignent de fureur. Ils sont gourmands, aussitôt qu'ils savent manger. On en a vu, chose incroyable, qui à trois ans savaient déjà voler; d'autres, à cet âge, paraissaient aimer le vin, et déjà s'étaient enivrés. On m'a dit qu'un enfant de quatre ans avait, par jalousie, *tué* sa petite sœur, en la jetant dans l'eau. Il avait ensuite simulé un grand chagrin, en criant et pleurant pour faire croire à un accident, à un malheur... On me l'a assuré, et on le savait de science certaine, et par l'aveu du coupable même... qui mourut quelques mois après, avec le pardon de son crime!... Oh! malheur, malheur aux parents qui, par une funeste tendresse, n'auront pas réprimé ces passions naissantes! Que de larmes ils auront un jour à verser, quand ils verront leurs pauvres enfants tomber dans toutes les folies où doivent les conduire ces tendances malheureuses!...

Ils peuvent déjà prévoir dans quelle classe il faudra un jour les mettre; incrédules ou indifférents; mais il est certain que ces enfants seront, par leurs désordres, la douleur de leur père et la honte de leur mère, *Dolor patris filius stultus... Stultus despicit matrem suam*[1]. (*Prov.*, xv, 20. — xix, 13.)

3° Il y a souvent un autre vice dans l'éducation, et il est difficile d'expliquer la conduite des parents qui s'y laissent entraîner, car c'est une inconséquence et une sorte de contradiction dans leurs principes. Vous trouverez des familles honnêtes, et même des familles chrétiennes, où après avoir tout fait pour l'éducation des enfants, on gâte, que dis-je, on détruit toutes ces espérances, on perd tous les fruits des plus grands efforts. On dirait que l'on se hâte de faire disparaître les traces mêmes de ce premier travail, et les souvenirs des années passées dans l'innocence et la pratique de la

[1] Rien de plus remarquable que les observations du docteur Pinel sur les conséquences d'une mauvaise éducation. « Les maisons de correction, dit-il, et les établissements consacrés aux aliénés en fournissent sans cesse des exemples. Combien de fois dès reproches amers pour les fautes les plus légères, des menaces ou même des coups, ont précipité de pauvres enfants dans une aliénation déclarée! Mais a-t-on moins à craindre un autre extrême opposé, une tendresse peu éclairée des parents, et une complaisance sans bornes? » Et il cite de tristes exemples de ces excès... et il conclut : « Que d'analogies entre l'art de diriger les aliénés et celui d'élever les jeunes gens! C'est une grande fermeté que l'un et l'autre exigent, et non des manières dures et repoussantes; c'est une condescendance raisonnée et affectueuse, et non une complaisance molle et asservie à tous les caprices... Une éducation molle ou mal dirigée peut produire les premières nuances de cette espèce d'aliénation (manie, ou emportement maniaque, sans délire), comme le prouve l'histoire suivante. » etc. (Page 156.)

religion et de ses œuvres. Un père, pour faire élever son fils dans la vertu, a fait des sacrifices immenses, je ne dis pas seulement de fortune, mais de cœur; il a eu le courage de se séparer de cet enfant unique, et de confier son éducation à un prêtre vertueux, peut-être même à des religieux, qui lui ont inspiré le sentiment du bien et le désir de la perfection... L'enfant vient de terminer ses classes; il a fini, dit-on, son éducation. C'est un jeune homme pur, mais ardent, et, à l'âge convenu, on lui donne sa liberté, on le lance sans précaution, sans conseils dans ce monde, où il doit trouver des dangers à chaque pas... Il peut aller où il veut, lire ce qu'il veut, faire ce qu'il veut. Il a de l'argent pour s'amuser, tant qu'il veut! Mais, en vérité, il est mille fois impossible qu'il ne fasse pas de folies... Vous allez tout gâter, tout détruire en quelques jours.

On aura fait élever une jeune fille avec un soin extrême, et pendant toutes les années de sa première jeunesse, on l'aura tenue si éloignée des dangers du monde, qu'elle n'a pu même les soupçonner; on ne lui a pas laissé faire un pas sans une gouvernante, qui lui a inspiré tous les sentiments de la plus tendre piété; ou bien au couvent, car on a eu le courage de se séparer d'elle pendant les dernières années, on l'a initiée à tout ce que la religion a de plus élevé, et la dévotion même de plus saint, elle est devenue si fervente qu'elle communiait tous les huit jours, et qu'elle a mérité d'être reçue enfant de Marie; elle a même présidé les réunions de ces enfants privilégiées; et puis, le jour où elle sort de cet asile sacré, on l'ex-

pose à tous les orages de ce monde pervers; on lui parle de ses plaisirs; on la conduit au bal, au spectacle, on lui fait chanter des romances qu'elle dit d'abord en rougissant, mais qu'elle va comprendre bientôt. *Sic frons teritur, sic pudor amittitur*, dit un saint Père, c'est ainsi qu'en peu de jours elle perdra sa pudeur, son innocence. On gâte tout, on détruit tout, et bientôt il ne lui restera plus de cette éducation sainte et sévère, que sa médaille, qu'elle ne sait plus comment porter... Cette œuvre de ruine, ce travail de destruction sera d'autant plus vite achevé, qu'aux leçons perfides que ces pauvres jeunes filles reçoivent ainsi au dehors, elles trouvent au dedans de la famille des exemples encore plus puissants, qui leur feront croire que le bonheur est dans ces vains plaisirs, et qu'on peut bien se passer de prière, de sacrements et de religion.

O parents insensés! mères imprudentes! que de regrets vous aurez un jour, et quelles larmes vous aurez à verser sur le sort de vos enfants!... Sans parler plus longtemps des folies dans lesquelles ils seront entraînés, je vais vous dire quel châtiment Dieu vous prépare... Le Ciel m'est témoin que je n'ai qu'un désir, c'est de prévenir tous ces malheurs; mais je suis bien sûr que je vais toucher à des plaies vives et profondes; car en disant les tristes conséquences de cette conduite insensée, je vais dire certainement ce qui est déjà arrivé pour plusieurs de ceux qui me liront. Lisez cependant et méditez.

Eh bien! vous qui, en ne parlant que d'argent, avez

inspiré cette passion de la fortune, cette soif de l'or à vos enfants, je vous prédis que vous en ferez des joueurs et des dissipateurs, et je prie Dieu pour que vous n'en voyiez pas même de voleurs!... ils vous ruineront, ils vous déshonoreront. Ils deviendront prodigues ou avares, pas de milieu.

Et vous qui gâtez vos enfants, vous qui par faiblesse les laissez dans le mal, sans les reprendre et les corriger, je vous prédis deux choses : — ou bien Dieu vous enlèvera celui que vous aurez le plus aimé, et ce sera une bien grande grâce pour lui. *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus.* (*Sap.*, IV, 11.) Dites-moi, n'est-ce pas toujours ainsi? Il semble que ces enfants-là ne peuvent vivre.— Ou bien, et ce sera pour vous le plus grand châtiment, cet enfant gâté ne vous aimera point; il vous fera plus de peine que tous les autres; ses folies vous feront mourir de honte et de douleur.

Et vous qui, après avoir mis de la religion et de la piété dans le cœur de vos enfants par une éducation sage et religieuse, avez ensuite tout détruit par vos paroles et vos exemples, quand ils vous ont été rendus; vous qui avez mis la religion de côté pour vous, et qui leur avez fait croire qu'on pouvait s'en passer dans le monde, vous aurez un fils sans honneur, une fille sans pudeur, et l'un et l'autre seront malheureux dans la folie qui va nécessairement s'emparer de leur esprit et de leur cœur; et cette folie étant héréditaire, par votre faute, elle sera incurable à jamais, dit l'Esprit-Saint : *Non recedet ab ea*... Ils ne sortiront pas de la route

que vous leur avez fait prendre; rien ne pourra guérir ces âmes infortunées et ces cœurs malades; leur folie durera toujours : *Non auferetur ab eo stultitia ejus.* (*Prov.*, XXVII, 22.)

Pères et mères, pour prévenir ces malheurs, n'aimez pas le monde d'abord; veillez sur vos enfants, de peur qu'ils ne se perdent dans l'esprit du siècle et dans ses scandales. Ces enfants que Dieu vous a donnés, aimez-les, mais aimez-les bien, c'est-à-dire aimez leur âme, aimez-les pour l'éternité. C'est à vous qu'ils doivent la vie du temps; et vous pouvez, par une bonne éducation leur assurer la vie éternelle. *Educate illos in disciplina....* (*Eph.*, VI, 4.)

II

REMÈDES DE LA FOLIE

PREMIER REMÈDE

LA CONSIDÉRATION DE LA FIN OU LA PENSÉE DE LA MORT

O Mors, bonum est judicium tuum homini intelligenti.

O Mort, votre jugement est excellent, vos conseils sont parfaits pour un homme sensé. (*Eccl.*, XLI, 3.)

Dans le cours de ce Traité, nous avons eu plusieurs fois l'occasion de faire une remarque bien importante : c'est que la folie cesse ordinairement aux approches de la mort. L'expérience a prouvé que les malades les plus désespérés reviennent à la raison, dans ce moment décisif pour le salut éternel. Quelques-uns n'ont pu exprimer toutes leurs pensées ; la parole leur manquait, mais on a pu constater à leurs regards, à leurs gestes, qu'ils étaient redevenus lucides et qu'ils comprenaient fort bien leur position : la surprise même qu'ils témoignaient de se trouver avec des personnes qu'ils ne reconnaissaient pas, leur air inquiet, tout en eux révélait un retour à la vie de l'intelligence, une guérison, hélas ! trop tardive, mais réelle. Les médecins spéciaux expli-

quent ce phénomène de différentes manières, qui me paraissent ingénieuses et plus ou moins fondées. Pour moi, j'aime à reconnaître dans ce fait, désormais incontestable, plutôt un effet de la divine miséricorde qui veut sauver une âme, qu'un effort suprême ou une réaction puissante de la nature. Eh bien! ce phénomène se produit aussi, et ce prodige a également lieu pour les fous en matière de religion. Il y a des exceptions, cela est certain, surtout pour les vieux voltairiens et quelques solidaires; mais généralement, à l'heure de la mort, ces pauvres insensés paraissent réfléchir et comprendre; ils reviennent à la raison. Pourquoi ne pas espérer que plusieurs ont pu profiter de ce moment lucide, de cet éclair, pour se convertir et faire leur salut! Heureux mille fois ceux qui, dans ce jour, à cet instant, ont auprès d'eux un ami véritable, un parent chrétien! On appelle vite le médecin des âmes, un prêtre, et ils peuvent se sauver!... Il est donc certain, c'est un fait, que la vue de la mort peut guérir de la folie; il y en a mille exemples. La vue d'un grand danger, une frayeur soudaine et une blessure grave ont suffi souvent pour produire le même résultat, et opérer une guérison complète et instantanée[1].

[1] Entre autres faits certains, je puis citer cet exemple: Un homme tombe de cheval, et se fait au crâne une lésion qui détermine la folie. On est obligé de le mettre dans une maison de santé. Après quelques mois, ennuyé de cette vie, et voulant recouvrer sa liberté, il échappe un instant à la surveillance du domestique attaché à son service, et qui le suivait dans le parc; il se cache et parvient à l'aide d'un arbre à monter sur un mur de clôture; il saute et se casse la jambe. Le danger et la

Cela bien compris, je vais prouver par induction et par un simple raisonnement d'analogie que la pensée, que le souvenir de la mort pourrait également prévenir et même guérir la folie des âmes, la folie de toutes les passions humaines ; de sorte qu'il suffirait de faire méditer un pauvre pécheur sur la mort, pour le sauver : que dis-je? on ne se tromperait jamais, on ne pourrait plus se perdre, si on avait soin de la consulter un peu ; car elle a un jugement parfait, dit la Sagesse, et ses conseils sont admirables. *O mors, bonum est judicium tuum!...*

Voilà donc une question bien utile et importante qui se présente à nous, et c'est avec une grande confiance que nous offrons ce premier remède, la pensée de la mort, à tous les pauvres insensés dont nous avons étudié la maladie avec intérêt et dévouement, et dont nous avons entrepris la guérison. L'Esprit-Saint nous dit que le savant et l'ignorant, que le fou et le sage meurent également : *Moritur doctus similiter et indoctus.* (*Eccl.*, II, 16.) Il est essentiel de bien comprendre ce mot *Similiter*, également. Cela ne veut pas dire de la même manière, ni que le sage mourra comme l'insensé; mais bien qu'ils doivent mourir, et qu'ils meurent tous les deux; et je me propose précisément, pour essayer de guérir les pauvres pécheurs, de montrer ici, I° les ressemblances, et II° les différences qu'il y a entre ces deux morts : celle du juste et celle du pécheur; celle d'un insensé et celle d'un vrai sage.

douleur le ramènent instantanément à la raison ; il est tout à fait guéri, et rendu le même jour à sa famille.

I. Commençons par voir les ressemblances principales qu'il y a nécessairement dans la mort des sages et des insensés. Rien de plus frappant que ces premières observations ; elles ont pour base les deux termes essentiels dont se compose cette vérité capitale, c'est-à-dire tout ce qu'il y a pour nous de certain et d'incertain dans la mort. Vous allez voir.

1° Et d'abord voici ce qu'il y a de certain pour tous : pour les fous aussi bien que pour ceux qui ont de l'esprit et toute leur raison, pour les savants comme pour les ignorants, pour les pauvres comme pour les riches, pour les jeunes comme pour les vieux, pour tous enfin, c'est qu'ils mourront, et qu'il leur faudra absolument mourir. Il n'y a jamais eu d'hommes assez fous pour le nier, même parmi les incrédules, les athées, les orgueilleux et les autres insensés dont nous avons parlé. Tous le croient et le savent très-bien ; ils mourront un jour. Il n'y a pas moyen de l'éviter. On a beau prier la mort, elle se rit de nos prières et de nos larmes, et, sans pitié, elle frappe tout le monde. C'est assez sur ce point, puisqu'il n'y a point d'objection possible. *Moritur doctus similiter et indoctus.*

Il n'est pas moins certain que tous, tous doivent mourir bientôt. *Cito veniam*, dit la Mort. *Ecce venio !* (*Apoc.*) je viendrai bientôt... me voici, j'arrive ! La vie est si courte, en effet ! Les enfants qui n'ont pas encore toute leur raison, et qui n'ont pas de règle pour mesurer l'existence et compter les années ou les jours, peuvent bien se tromper et ne pas le croire, les fous peuvent

bien l'oublier un peu ; mais, c'est la vérité même. Les enfants ne tarderont pas à l'apprendre ; il est très-facile de le rappeler à un fou ; il suffit de le faire réfléchir un instant, et il conviendra tout de suite de cette proposition : La vie est courte ; tous meurent bientôt : *Tempus breve est...* (I *Cor.*) *Cito veniam.* (*Apoc.*) Vous voyez, on vous prévient à temps.

Troisième certitude, aussi incontestable, c'est que tous, les sages comme les fous, ne meurent qu'une seule fois ; *Semel mori.* (*Hébr.*) C'est la loi de Dieu ; personne ne peut recommencer, ni revenir pour essayer de mieux faire. C'est un moment décisif et d'où dépend toute l'éternité, absolument et définitivement ; c'est le bonheur ou le malheur éternel qui va commencer ; la mort ouvre le ciel ou l'enfer. *Momentum a quo pendet æternitas. Semel mori.* On vous avertit bien ; ne l'oubliez donc pas.

Quatrième et dernière certitude : c'est que personne n'emporte rien de ce monde. Il faudra tout quitter. La mort dépouille tous les hommes, le riche et le pauvre, le sage et l'insensé. *Sicut fur*, dit-elle ; je viendrai comme un voleur. Les plus riches ne garderont pas tout, dit d'abord le Saint-Esprit avec ironie, *Non sumet omnia* (*Ps.* XLVIII, 18) ; et dans un autre endroit, exprimant la même vérité avec plus de force encore, il dit que l'homme de fortune ne trouvera plus rien dans ses mains, à cette heure suprême de la mort : *Viri divitiarum nihil invenerunt in manibus suis.* (*Ps.* LXXV, 6.) Et, d'ailleurs, à quoi ces richesses pourraient-elles ser-

vir dans le tombeau, dans le ciel ou dans l'enfer, dans l'autre monde enfin? Voilà qui est donc bien compris; il est sûr et certain que tous mourront, — et bientôt, — et une seule fois, — et qu'en mourant il faudra tout quitter; c'est la condition des sages et des fous, *Similiter*. Retenez bien toutes ces propositions.

2° Voici maintenant ce qu'il y a d'incertain pour les uns et pour les autres; d'également incertain, *Similiter*. C'est qu'aucun ne sait ni quand, ni où, ni comment il doit mourir. Le sage n'est pas plus savant sur tout cela que l'homme le plus insensé du monde. — *Quand?* Personne ne le sait, absolument personne. Ce sera peut-être dans dix ans comme dans dix jours, et même dans une heure. Et ce qu'il y a encore de plus frappant, c'est que, n'importe le jour et l'heure où vous mourrez, ce sera toujours, à l'heure où vous n'y penserez pas; vous serez toujours surpris... *Qua nescitis hora*. (Matth., xxiv, 44.) Le sage, un saint, n'en sait pas plus sur ce point que l'insensé et le pécheur; un petit enfant est aussi instruit que le vieillard le plus expérimenté. — *Où* mourrez-vous, mon cher lecteur? Vous ne le savez pas plus que moi, et personne au monde ne peut le prévoir, ni le soupçonner. On peut mourir partout, à l'église comme au théâtre, dans un lit comme dans une rue, ou sur une place publique. Si l'on savait où l'on doit mourir, il est bien probable que le sage au moins n'irait jamais de ce côté-là. On ne le sait donc pas; ne cherchez pas à le savoir; on ne vous le dira point. — *Comment?* Mais comment mourrez-vous? Je

parle ici de la mort matérielle pour ainsi dire, car il y aura quelque chose à dire tout à l'heure dans les différences entre la mort du sage et celle de l'insensé; il n'est encore ici question que de la manière et de la forme. Eh bien ! personne ne le sait : le sage et le fou peuvent mourir subitement ou après une longue maladie, dans l'eau ou dans le feu, avec des douleurs atroces ou dans le sommeil le plus doux. Mais tous sont bien avertis par la foi, comme par la raison; il est impossible de nier un seul mot de cette proposition : On ne sait — ni comment, — ni où, — ni quand on doit mourir; personne ne le sait; il n'y a donc rien de plus certain et en même temps de plus incertain au monde que la mort.

Un homme sage ne peut manquer de penser à toutes ces choses; ces vérités le frappent, ces graves certitudes l'épouvantent, et toutes ces incertitudes-là l'effrayent. De son côté, l'homme le plus dépourvu de raison; un insensé, un fou sait bien cela; tous les pécheurs enfin, les indifférents, les plus grands incrédules n'ont pas une objection à faire, pas un mot à dire; il leur faut aussi croire tout cela, oui, mais ils n'y pensent pas. Ils vivent, comme s'ils ne devaient pas mourir... Certes, on pourrait déjà tirer bien des conséquences importantes de cette première partie, pour éclairer quelques pauvres malades : mais le travail sera encore plus facile, quand nous aurons vu toutes les différences essentielles qu'il y a entre les sages et les fous, par rapport à la mort. Suivons donc notre raisonnement.

II. Rien de plus frappant que ces différences, et dans les trois temps d'où dépend l'affaire même du salut et la question de l'éternité, c'est-à-dire, avant la mort, au moment de la mort et après la mort.

1° Avant la mort; quelle différence en effet! Le sage y pense, il la consulte, il s'y prépare. L'insensé, non-seulement n'y songe pas, mais il écarte cette idée, il ne veut pas qu'on lui en parle; il fait tout ce qu'il peut pour l'oublier; comme s'il croyait, en éloignant le souvenir de la mort, que celle-ci finira aussi par l'oublier et ne plus songer à lui. Mais c'est un faux raisonnement et une folie véritable. C'est un raisonnement d'autruche, disait autrefois avec ironie un prédicateur célèbre, car, dans son imprudence, le pécheur imite cet oiseau énorme et stupide, qui cache sa petite tête derrière un arbre, et croit qu'il échappera au chasseur parce qu'il ne le voit plus : mais la mort vous voit bien, allez!

Le fou ne consulte jamais la mort. Quel malheur! car elle pourrait si bien l'éclairer, le diriger, avec le jugement parfait dont elle a été douée par le Seigneur; elle ne lui donnerait, comme au Sage, que de bons conseils; elle lui apprendrait à éviter tout mal, *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis* (*Eccl.*, VII., 40); elle lui ferait aimer le bien et la vertu. N'est-ce pas elle qui a formé les plus grands saints? Et n'est-ce pas pour cela qu'on nous les représente si souvent en prières devant une croix et avec l'image de la mort sous les yeux? Ils la consultaient sans cesse. Ils s'y préparaient tous les jours, tandis

que les pécheurs insensés vivent, comme s'ils ne devaient jamais mourir, ou, comme s'il n'y avait rien du tout après la mort ; rien à craindre, rien à espérer.

Le juste, le sage se hâte de travailler, sachant qu'il peut, qu'il doit mourir bientôt, et que le temps de la vie est court. Le sage s'empresse, ne perd pas un instant ; et on serait tenté de croire que l'autre, ce pauvre insensé ne doit jamais mourir, tant il se préoccupe de la vie de ce monde, et fait peu pour la vie de l'éternité, qui approche et qui va sitôt l'engloutir. Il perd, il tue ce temps précieux auquel répondent les siècles éternels.

L'homme sage et prudent, sachant bien qu'il ne doit mourir qu'une seule fois, ne veut pas s'exposer à perdre son âme ; il ne risquerait pas de jouer son salut avec la mort ; il ne voudrait pas rester un seul jour, une heure, un instant même dans le péché, puisqu'il peut mourir ce jour-là, à cette heure et dans cet instant ; et le pécheur insensé, ce téméraire ne cesse de jouer avec la mort ; il prétend bien même jouer jusqu'à la fin, jusqu'à ce qu'elle vienne. Mais quelle folie, dites-moi ! et quelle chance peut-il avoir ? pas une sur mille, sur des millions ! Certes ! je ne veux pas dire qu'on ne puisse se sauver au dernier jour ; il y en a qui ont eu ce bonheur : mais en vérité il faut être fou pour y compter, ou pour croire que l'on pourra recommencer la partie après l'avoir fatalement perdue ; que l'on reviendra jouer encore, et que l'on sera plus heureux à la deuxième fois... Il n'y a qu'un coup,

et il décide de tout; le sage ne le fait pas au hasard; il réfléchit, il prépare ce grand coup de la mort qui décide de l'éternité.

L'homme sage, le chrétien sait que la mort doit un jour le dépouiller de tout, qu'il devra en ce moment quitter et laisser tout; et il s'efforce de ne pas trop tenir à ces choses de la terre, afin de les quitter avec moins de peine, et en même temps, suivant le conseil de Jésus-Christ, il travaille à amasser quelques trésors dans le ciel, où la mort ne pourra jamais pénétrer; et le pécheur, l'insensé ne travaille que pour ler richesses de la terre; il tient à l'or et à l'argent du monde, il y met toute son âme et sa vie; il s'y attache. Il sera donc un jour déchiré, désespéré par la séparation; et comme il n'a rien fait pour le ciel, il sera pauvre, toujours pauvre honteux dans l'éternité; car il n'y emportera rien. Vous le voyez donc bien, pour toutes les certitudes de la mort, il y a entre le sage et l'insensé des différences énormes.

Le parallèle entre l'un et l'autre, pour les incertitudes de la mort, nous offrira des contrastes encore plus frappants. Ainsi ils ne savent pas *quand* elle viendra. Le chrétien, avec prudence, se tient sur ses gardes, et, d'après le conseil de Jésus-Christ, il veille, il est prêt... *Vigilate, estote parati* (Matth., xxiv, 44); et il ne sera pas pris au dépourvu. L'autre vit, comme s'il avait fait un pacte avec la mort elle-même, comme s'il était convenu d'un jour et d'une heure; et, en attendant, il reste dans le péché, remettant tous les jours au lendemain.

Oh ! pauvre insensé ! lui dit l'Esprit-Saint par la bouche du plus sage des rois, vous êtes bien exposé à mourir dans un autre temps que celui que vous avez ainsi fixé. *Noli esse stultus, ne moriaris in tempore non tuo.* (*Eccl.*, VII, 18.) Ce n'est pas à vous à choisir... voilà ! vous avez pris, vous avez décidé pour demain, et c'est aujourd'hui, cette nuit même, que l'on va vous redemander votre âme. *Stulte, hac nocte, animam tuam repetunt à te.* (Luc, XII, 20.)

Ils ne savent ni l'un ni l'autre *où* ils doivent mourir, et l'homme sage n'ira pas là, où il ne voudrait pas rencontrer la mort ; que s'il était obligé d'y aller, au moins tâchera-t-il de ne pas y aller souvent, et de ne pas y rester trop longtemps, de peur qu'elle n'y vienne aussi et qu'elle ne le frappe là, où il ne voudrait pas mourir. Et l'autre, l'insensé, n'y fait pas attention ; il n'aimerait pourtant pas mourir à la comédie, à l'opéra, ni au bal ; et il y va si souvent que la mort pourra bien l'y trouver un jour ; car elle y va aussi, et tous les ans elle y frappe quelques victimes... Vous voyez bien que c'est de la folie et de la témérité.

Ils ne savent ni l'un ni l'autre *comment* ils mourront... Mais ici je ne veux plus parler seulement de ces petites différences de forme : mort subite ou non, par le fer ou par le feu, ou bien par suite d'une simple maladie. Il s'agit de quelque chose de bien plus grave : ils ne savent ni l'un ni l'autre comment ils mourront, c'est-à-dire s'ils mourront dans l'amour ou dans la haine, en prédestiné ou en réprouvé, pour le ciel ou

pour l'enfer. Tous deux l'ignorent; mais le sage, le vrai chrétien, sachant que l'on meurt ordinairement comme on a vécu, et que la mort est l'écho de la vie, tâche de vivre dans l'amour de son Dieu, dans l'espérance du Ciel; et l'autre, l'insensé, vit des années entières, précisément comme il ne voudrait pas mourir. Le sage sait que le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir; et pour avoir ce plaisir de mourir sans peine, il ne refuse aucun sacrifice, aucune peine pendant cette vie. L'autre, au contraire, quoiqu'il ait entendu dire cela aussi, a horreur de la pénitence et des sacrifices, et il s'expose par conséquent à mourir avec regrets et douleurs, parce qu'il ne sera jamais prêt pour mourir comme il voudrait. Voilà pour le temps qui précède la mort; quelle différence et quel contraste!... Mais est-il difficile de dire de quel côté est la folie et de quel côté est la sagesse, de quel côté est le vrai bonheur!

2° C'est au moment de la mort surtout qu'il y a une différence extrême entre le sage et l'insensé, entre le juste et le pécheur. L'un est dans la paix et la lumière, dans l'espérance et dans l'amour, il est dans la joie; et l'autre est dans la crainte et l'inquiétude, dans la tristesse et le désespoir. Ah! que j'ai vu de belles et douces morts! Que j'ai entendu de grandes et sublimes paroles! *Beau Ciel!... Quel bonheur, je vais au Ciel!... Oh! je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir!... Ne pleurez pas, je suis si heureux... nous nous retrouverons au Ciel!...* J'en ai vu qui souriaient...

Ridebit in die novissimo (*Prov.*, XXXI, 25), j'en ai vu qui récitaient, qui chantaient, en mourant, le Cantique d'actions de grâces, *Te Deum laudamus*, avec leurs enfants, au milieu des larmes... La fin de la vie du sage, la mort du juste, c'est le soir d'un beau jour, c'est l'arrivée au port de la patrie après les orages de la vie; c'est la joie du triomphe après les périls d'un long combat; c'est le ciel des cieux ouvert et la couronne de félicité à jamais assurée; la mort, c'est Dieu!... Qu'elle est belle!

Mais pour le pécheur, pour ce pauvre insensé, quelle différence, ô mon Dieu! Dans le passé, tout est regrets amers et remords cuisants; dans le moment même de la mort, c'est une douleur horrible, un déchirement affreux, quand il faut se séparer de tout; et dans l'avenir, il n'y a que des tempêtes, des malédictions, et la vue de l'enfer qui s'ouvre pour l'éternité... A la lueur du triste flambeau de l'agonie, cet infortuné verra ce que c'est que le monde pour lequel il a perdu son Dieu et son âme; il verra ce que c'est que Dieu lui-même, Dieu, sa fin et son bonheur, qu'il va perdre pour toujours. Il verra ce que c'est que son âme, ce que c'est que le péché et ce que c'est que la grâce; ce que c'est que le temps qui va finir pour lui, et ce que c'est que l'éternité qui va commencer. Il verra, et il sèchera de dépit; il verra, et il ne pourra rien, parce qu'il n'y a plus de temps. Oui, je l'affirme, il y a beaucoup d'insensés qui voient à cette dernière heure et qui reviennent à la raison en ce moment suprême. Ce sont des regrets, des

larmes, des remords et trop souvent, hélas! des désespoirs, parce qu'il n'y a plus de temps! Ils pourraient encore par un acte sublime de douleur et d'amour, ils pourraient se sauver et mourir dans la grâce et l'espérance; mais affaiblis par la souffrance, accablés par le poids de tous les péchés, découragés par le souvenir de tant de grâces perdues, épuisés par la lutte, désespérés à la vue de l'enfer, ils meurent dans l'horreur et la confusion de tous ces sentiments, qui divisent leur âme et déchirent leur cœur. — En deux mots, le sage espère et sourit à la mort : *Ridebit in die novissimo;* le pécheur, l'insensé s'irrite, se désespère, et sa vaine fureur périt et tombe avec lui dans les abîmes : *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet, desiderium peccatorum peribit.* (*Ps.* CXI, 10.) Ne suffirait-il pas de contempler un instant ce spectacle pour éclairer le pécheur le plus insensé, pour lui rendre la raison et le décider à revenir à son Dieu?

3° Après la mort même, il y a aussi une bien grande différence entre le sage et l'insensé. Ils n'ont pas suivi le même chemin, ils n'arrivent pas au même terme; et c'est surtout au moment, où ils mettent le pied sur la rive de l'éternité, que les choses changent pour l'un et l'autre. Le sage entre dans la gloire, et l'insensé, dans l'opprobre; l'un monte au Ciel, et l'autre descend dans les enfers. Aux yeux des fous qui restent sur la terre, les justes ont semblé mourir, *Visi sunt oculis insipientium mori* (*Sag.*, III, 2), et ils sont entrés dans la vie éternelle : *Justi autem in perpetuum vivent* (*Sag.*, v. 16);

et le premier mot que les pauvres pécheurs disent en sortant de ce monde et en entrant dans l'autre, c'est qu'ils étaient des insensés, qu'ils se sont trompés : *Nos insensati, ergo erravimus!...* On parlera d'eux encore peut-être quelque temps sur cette terre ; on vantera la sagesse de leurs conseils ; on dira les grandes choses qu'ils ont faites ; on leur donnera des louanges, des couronnes, on leur élèvera des statues ; mais, hélas ! ils n'y seront plus, ils n'entendront rien de tout cela ; et là où ils sont, c'est l'horreur du supplice et l'éternel opprobre : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Quelle différence, ô mon Dieu ! et qui pourrait ne pas préférer mille fois la sagesse de la vertu, et tous ses sacrifices avec leur récompense, à cette vie insensée des pécheurs, à cette folie du monde, qui est réservée à de si horribles tortures ?

Quelle différence aussi entre le sage ou le juste de Dieu, et le pécheur après la mort ; quelle différence, même dans la dépouille de l'un et l'autre !.. J'ai vu la paix, la lumière sur le front des saints, des élus ; j'ai vu le sourire sur les lèvres de ma sœur bien-aimée ; j'ai vu descendre comme un reflet de la gloire du Ciel sur le visage calme de ma vertueuse mère. J'ai vu passer comme le souffle de la vie immortelle sur cette douce image de la mort... Je croyais entendre le cantique de Sion chanté par les anges au-dessus de la couche du repos... Mais hélas ! on m'a dit que l'on a vu quelquefois la crainte, le trouble, la douleur et le remords dans les traits du pécheur qui venait d'expirer ; de sombres

nuages étaient descendus sur son front impur, et de ses lèvres hideusement entr'ouvertes, on croyait entendre sortir un cri de désespoir ou de blasphème, le premier cri de l'enfer : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (*Ps.* cxvii, 137.) Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vos jugements terribles sont pleins d'équité. Quelle différence !

Quelle différence dans les larmes que l'on verse sur leur tombe ! quelle différence dans l'accent même des prières que l'on fait pour eux !... Pour le juste, il y a toujours tant d'espérance, malgré le deuil et la douleur ! On reste uni à son âme ; on ne l'a point perdu pour toujours ; on prie avec lui, on le retrouve avec Dieu auprès des autels ; et, jusque dans les chants de l'Église, il y a quelque chose de la joie du Ciel. Mais pour celui qui a passé sans le secours de la prière, sans la grâce des sacrements de l'Église, comme finissent d'ordinaire les pécheurs, ces pauvres insensés ; pour celui, en un mot, que le prêtre n'a pas pu voir au lit de la mort ; ah ! ce n'est pas la même chose ! les larmes coulent plus amères, la séparation est bien plus déchirante ; on sent qu'elle sera éternelle. On les cherche, et on ne les trouve plus ; on les appelle, ils ne répondent pas, et l'Église elle-même, dans ses prières, pleure et gémit autrement. Ses chants sacrés sont pleins de larmes... Quelle différence encore une fois après la mort !

Eh bien ! mon cher lecteur, tant que vous vivrez, je vous prie de penser à ces grandes et saintes vérités. Soyez sage et prudent ; méditez sur la mort, consultez-

la souvent; préparez-vous vite pour le jour où elle viendra ; que dis-je? soyez toujours prêt, puisqu'elle peut venir tous les jours, et ne jouez plus jamais avec elle. Si vous désirez mourir comme les sages, vivez comme eux dans la grâce du Seigneur, et suivez en tout les conseils mêmes de la mort : elle ne vous trompera pas. Mais avant tout, souvenez-vous qu'il est très-probable que vous mourrez comme vous aurez vécu, et tâchez, par conséquent, de vivre comme vous désirez mourir. O pécheurs, pauvres insensés, puissiez-vous tous, tous comprendre et vous préparer désormais à ce grand jour, au dernier de vos jours, au jour de votre éternité! *Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent!* (*Deut.*, XXXII, 29.)

DEUXIÈME REMÈDE

LA CONFESSION OU UNE CONSULTATION EN RÈGLE

Qui abscondit scelera sua non dirigetur : qui autem confessus fuerit, et reliquerit ea, misericordiam consequetur.

Celui qui cache ses fautes ne sera pas dirigé avec sagesse, mais celui qui en fera l'aveu, et qui y renoncera, obtiendra le pardon. (*Prov.*, XXVIII, 13).

Une étude sérieuse de la folie, quelle que soit l'origine et la nature de cette triste maladie, apprend aussitôt à reconnaître, entre autres symptômes, un caractère général de défiance et de réserve qui affecte ceux qui sont frappés. Tous sans exception se concentrent en eux-mêmes ; la plupart refusent de parler au médecin et se défient de ceux qui pourraient les guérir. Ils s'obstinent à cacher la cause, les principes, les progrès de leur mal ; ce qu'ils pensent, en un mot, et ce qu'ils espèrent, comme ce qu'ils craignent. On ne peut leur arracher une parole pendant des semaines, des mois et même des années entières ; ce qui rend le traitement très-difficile et la guérison souvent impossible[1]. La plu-

[1] Les aliénés, dit Pinel, sont doués d'une dissimulation profonde, ou d'une froide réserve, pour ne point se laisser pénétrer, et il est souvent difficile de se former une idée exacte de leur vraie position, et des caractères distinctifs de leur délire. (Page. 134.) Veut-on interroger les aliénés sur leur état, en général, ils éludent les questions qu'on

part ont une répugnance invincible pour tous les remèdes ; plusieurs éprouvent cette même répugnance pour la nourriture, et on en a vu mourir de faim. Je ne crains pas d'assurer que c'est là le plus grand obstacle au traitement, et que, s'ils voulaient parler et prendre les remèdes qui leur sont préparés par des médecins spéciaux et dévoués, manger la nourriture qu'on leur donne, ils pourraient presque tous guérir. Mais ce que je dis ici avec quelque doute des affections mentales et de la folie ordinaire, je puis l'affirmer sans la moindre hésitation de la folie spirituelle ou religieuse. Il n'y a pas un seul de ces pauvres insensés, qui ne puisse guérir, s'il le veut ; s'il consent à dire lui-même le mal qu'il éprouve et tout ce qu'il a fait ; s'il obéit aux ordonnances, et prend les remèdes qui lui seront prescrits, et la nourriture enfin qui est préparée dans cette vue et qui entre pour beaucoup dans le traitement ; je le répète, il n'y a pas un seul malade qui ne soit bientôt guéri. Le lecteur a dû comprendre sur-le-champ ce que nous entendons par ce remède efficace et cette nourriture salutaire : c'est la confession et la communion, deux sacre-

leur fait ; ils se bornent souvent à des réticences concertées, ou ils font des réponses en sens contraire. — Ce n'est qu'en gagnant leur confiance, et en les invitant à des épanchements de cœur, qu'on peut parvenir, *au déclin de la maladie*, à dévoiler leurs pensées les plus profondes. (Page 58.) Le délire exclusif des mélancoliques et leur caractère ombrageux cèdent difficilement au traitement, et il est rare qu'on obtienne un succès marqué, à moins qu'on ne parvienne à gagner leur confiance, etc. (Page 450.)

Et le même docteur cite en plusieurs endroits des exemples de ce silence obstiné, de cette espèce de mutisme volontaire dont je parle dans le texte.

ments augustes institués pour la vie de notre âme. Mais, hélas ! les pécheurs insensés rejettent ce remède puissant, et refusent cette nourriture sacrée. Ils s'obstinent à garder le silence sur leurs égarements et les désordres de leur vie, et c'est en vain qu'on les invite à se nourrir, et qu'on les supplie de manger le pain des anges. Cette manne céleste les sauverait. C'est pour eux une sorte d'éloignement instinctif, une répugnance comme invincible, une horreur véritable. Voilà donc le sujet de nos deux dernières conférences et les deux grands remèdes que nous proposerons à tous les pauvres pécheurs. Quelle que soit leur maladie, la cause et la nature de leur folie, nous promettons de les guérir s'ils veulent obéir. Nous commencerons par la confession. Je vais prouver que I° le refus, II° que l'abus de ce grand moyen de salut, de ce remède le plus puissant de tous est une folie déplorable.

I. Et d'abord c'est une folie de refuser un remède si nécessaire et si facile.

1° Avant tout il faut prouver que ce remède est nécessaire pour guérir. C'est Dieu lui-même qui l'a prescrit. Nous en trouvons le précepte et la formule au livre du saint Évangile, au chapitre de l'institution de ce sacrement des miséricordes, et, dès les premiers temps, nous en voyons faire l'application au sein de l'Église catholique. La pénitence, disent les docteurs de cette époque, est un second baptême; c'est la planche du salut après le naufrage, c'est l'admirable invention de la

divine clémence et le mystère de l'amour. Lorsque le Seigneur Jésus éleva ses disciples à la dignité de prêtres, il souffla sur eux et leur dit : Allez, et ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis. *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis...* (Jean., xx, 23.) Or il suffit de savoir tirer une conséquence d'un principe certain et de savoir suivre un raisonnement très-simple, pour déduire de ces paroles mêmes l'institution divine, et par conséquent la nécessité de la confession. Car comment le prêtre peut-il vous remettre le péché, s'il ignore votre péché; et comment peut-il le savoir, si vous ne le lui dites? Comment peut-il guérir la blessure de votre âme, si vous ne la lui montrez pas ?

Il est d'ailleurs incontestable que tous les saints Pères ont reconnu cette nécessité ; incontestable aussi qu'on a toujours eu recours à ce grand moyen de pardon. Sachez, dit saint Grégoire, que cette plaie de votre âme, tant qu'elle restera cachée, vous fera beaucoup plus souffrir, et qu'elle peut vous conduire à la mort. *Vulnera clausa plus cruciant;* et si vous refusez de faire l'aveu, la confession de votre misère, vous ne pourrez éviter d'être condamné, dit saint Augustin. *Fateri dubitas, damnaberis tacitus.*

Mais dites-moi, je vous prie, d'où pourrait venir cet usage de se confesser aujourd'hui, si Dieu même ne l'avait prescrit? On se confesse, n'est-il pas vrai ; il y a encore bien des malades qui ont recours à ce remède ; et qui donc leur en a donné l'idée? qui leur en a fait la loi? qui? et en quel temps ? — Quoi ! si aujourd'hui que l'Église

est si bien établie, si un pontife romain venait à changer seulement la formule de ce remède sacré, si un pape s'avisait de statuer, par exemple, qu'il y aura désormais une consultation de deux médecins au moins, et que, pour avoir le pardon de ses fautes, pour en obtenir la rémission, il faudra les déclarer, et ouvrir son cœur à deux prêtres, qui délibéreront quelque temps et prononceront sur le sort du malade; il y aurait aussitôt un cri d'étonnement; que dis-je! des cris de révolte s'élèveraient de toutes parts à la fois : *Nihil innovetur nisi quod traditum est!* On réclamerait partout contre cette loi nouvelle dans l'Église... et vous croiriez qu'il y a eu un jour dans les siècles, où la loi même de la confession aurait été proclamée, acceptée, sans que l'on sache seulement quand cela s'est fait et par qui cela a été fait! En vérité, il faut avoir bien de la mauvaise foi, pour oser le dire; il faut être bien insensé pour le croire. Voyez s'il n'est pas plus raisonnable et plus juste de conclure avec nous : On se confesse aujourd'hui; on s'est confessé de tout temps; donc c'est Jésus-Christ même qui a institué ce sacrement et imposé ce précepte divin à ses enfants. Seul, d'ailleurs, un Dieu a pu trouver dans sa miséricorde et donner aux hommes un remède aussi doux, un pardon aussi facile.

2° Et en effet, que demande-t-il au pauvre malade pour le guérir, au pauvre pécheur pour lui pardonner? Si vous pressez et analysez tous les traités des docteurs et des théologiens sur ce sacrement, vous serez obligé de convenir qu'on n'exige de vous qu'une seule chose,

de la bonne foi, de la sincérité, dans l'aveu de votre misère et dans la volonté de guérir. En vérité, on n'a jamais demandé moins à un malade, et ne regarderait-on pas comme un fou, celui qui refuserait de pareilles conditions, et se révolterait contre la formule d'un pareil traitement? Ne dirait-on pas au moins qu'il est dans un accès de délire?

Quel tribunal en effet, quel juge et quelle sentence! Tout se passe à huis clos, tout se dit dans le plus grand secret; il n'y a pas un témoin, pas un accusateur; pas une pièce à charge. Le coupable seul, le pauvre pécheur a droit de parler, et il dira ce qu'il voudra... Le juge, c'est un prêtre, disons mieux, c'est un père; on ne lui donne pas d'autre nom. Ah! si c'était un ange, on aurait peur de faire certains aveux, mais un homme, un prêtre!... Il comprendra, il sera touché, il pardonnera. Oui, il pardonnera; car, bien qu'il ait pouvoir de lier ou de condamner, on ne lui a donné que la formule du pardon et la sentence de miséricorde. Tout ce qu'il peut faire de plus sévère dans l'exercice de ses pouvoirs, c'est de différer de quelques jours cette parole de réconciliation, pour aider le pécheur à s'y préparer avec plus de soin.

Eh bien! qui le croirait, malgré la facilité de ce pardon et la certitude d'obtenir la guérison, malgré l'ordre le plus formel de l'Église notre mère qui nous l'ordonne et qui nous conjure de recourir à ce remède, il y a une multitude incroyable de pauvres pécheurs, une foule d'insensés qui refusent, qui s'obstinent à garder dans leur cœur un fatal secret : ce secret pèse sur leur

âme comme un poids affreux et une malédiction : *Secretum meum mihi, væ mihi!* (Isaïe, XXIV, 16.) Ce serait si facile pourtant, ils seraient si heureux s'ils parlaient! Mais ils ont peur du prêtre, comme les fous, de celui qui les soigne ; ils ont une horreur insurmontable de ce remède. Je vous dis que c'est une folie véritable, et, quand je vois des pécheurs pris de ce délire, je voudrais pouvoir faire pour eux ce que l'on fait dans les maisons de santé pour certains malades ; je voudrais les forcer à se soumettre, et les confesser, en quelque sorte, malgré eux! Il faut pour cela beaucoup d'adresse et de bonté, dans le prêtre, comme dans le médecin... On leur parle tout doucement, on leur arrache, sans qu'ils s'en doutent, leur fatal secret. Ils s'étonnent d'abord et puis ils sont bien contents, ils sont heureux, quand ils se voient guéris!

Combien n'ai-je pas vu d'hommes sauvés de cette manière, par des femmes vertueuses et pleines d'adresse et de courage, qui les amenaient à l'église, qui les traînaient, pour ainsi dire et les forçaient à se jeter aux pieds d'un prêtre? Et ils se relevaient bientôt avec leur pardon et la paix du ciel! N'ai-je pas vu des enfants même conduire leur père ? de simples domestiques décider leurs maîtres à venir se confesser, et tout était fini en quelques instants! D'autres fois c'était le prêtre lui-même que l'on avait adroitement attiré dans une maison, ou appelé auprès d'un malade; et ce prêtre lui avait arraché tout doucement aussi le fatal secret, toute une vie de crimes : il avait confessé le mourant, sans qu'il s'en aperçût, pour ainsi dire, et comme mal-

gré lui ; et celui-ci se sentant aussitôt soulagé et guéri, ne savait comment exprimer sa joie et sa reconnaissance. C'est la vérité même et j'en atteste les anges, qui se réjouissaient dans le ciel de la conversion de ces pauvres pécheurs ! Car souvent j'ai eu moi-même ce bonheur. Il m'est arrivé de renfermer dans ma cellule un de ces malades insensés : un incrédule, un indifférent, ou un esclave de la volupté, et, après les avoir confessés comme malgré eux, j'atteste que j'ai vu leurs larmes de joie ! Ils me prenaient les mains, ils les baisaient avec transport, et ils disaient : « Mais quelle était donc ma folie de croire que c'était si difficile, que c'était impossible ! Ah ! mon Dieu, c'est si facile et si doux ! Vraiment il fallait que je fusse bien insensé... » Et que ne puis-je par ces paroles, qui sont la vérité même, je le répète, sauver encore et guérir quelques-uns de ces pauvres malades, les ramener enfin à la vie et leur rendre la paix de Dieu !

II. Il y a, par rapport à ce grand mystère des miséricordes, il y a encore une autre folie, plus rare, il est vrai, de nos jours, mais que l'on rencontre aussi quelquefois parmi les chrétiens. Ce n'est pas le refus de ce remède, c'est l'abus ; et je ne saurais dire si cet état n'est pas plus funeste que le premier. On peut abuser de plusieurs manières de ce sacrement. La plus triste serait par défaut de sincérité dans l'aveu de ses fautes. Vous le voyez bien, si un pauvre malade venait en effet à tromper le médecin qui le soigne et lui cachait

son état véritable; non-seulement, alors, le remède ne pourrait pas le guérir, mais son état deviendrait bien plus compliqué et le mal pourrait même devenir incurable jusqu'à la mort. N'est-ce pas une folie véritable? n'est-ce pas comme si, aux jours de la piscine de Bethzaïde, un malade infortuné avait été se noyer dans les eaux mystérieuses qui rendaient la santé et la vie à tous les autres.

Afin de prévenir un si grand malheur, qu'il me soit permis de dire d'abord quelques paroles au médecin charitable, au prêtre zélé qui s'apercevrait qu'un de ses malades va peut-être céder à cette fatale pensée de cacher sa faute. Je l'en conjure au nom de Jésus, qui est venu chercher les pauvres pécheurs et qui ne désire que leur salut et leur guérison : qu'il se montre doux et patient, plein de miséricorde et de tendresse ; qu'il interroge doucement et avec bonté le malade, qu'il revienne encore sur ce qu'il regarde comme la cause de cette vaine crainte ; et, pour faciliter l'aveu, qu'il aille jusqu'à faire semblant de supposer plus de mal qu'il n'y a en effet dans sa pensée ; on lui répondra plus facilement et il obtiendra sans peine l'intégrité de la confession. Mais, je l'invite surtout à prier alors dans son cœur pour cette âme infortunée ; qu'il s'adresse intérieurement et avec confiance au glaive mystérieux de la douleur qui a transpercé l'âme de Marie, *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes* (Luc, II, 35), afin que les pensées les plus secrètes des cœurs soient révélées et manifestées. Je sais que des prêtres ont

trouvé, dans cette prière sainte, une grâce toute particulière, et, qu'à l'instant même, ils ont obtenu le courage et la force nécessaires à un pauvre pécheur pour déclarer toutes ses fautes.

Et maintenant, c'est au malade lui-même, à celui qui est tenté, que je m'adresse, et, pour l'aider à vaincre cette honte funeste, je me propose de dire un mot seulement à son esprit et un mot à son cœur, en indiquant les motifs qui doivent le décider, et les moyens qui pourront l'aider à triompher de cette malheureuse tentation.

1° Je lui demanderai tout d'abord s'il veut guérir ; et, s'il me répond qu'il le veut et qu'il est bien décidé à ne pas mourir dans cet état, avec le poids du péché qui l'accable, et qui l'entraînerait certainement au fond des abîmes, je lui dirai qu'il n'y a pas d'autre remède que la confession, qu'il n'y a pas d'autre moyen pour lui, d'éviter la mort seconde et éternelle... Et immédiatement je lui demanderai quand donc il veut dire et confesser ce péché : quand ? et s'il me répondait comme font les plus insensés, qu'il ne le dira qu'à la mort, je lui prouverais sur-le-champ et bien facilement que c'est une folie et que cette honte qu'il éprouve, que cette peur ridicule est l'effet même de sa maladie, qui grossit tout à ses yeux et lui fait voir des choses qui ne sont pas. Je lui prouverais que cette crainte et cette honte, augmentées encore par les ruses du démon, ennemi de son âme, finiraient par le perdre, après l'avoir rendu malheureux tout le temps de sa vie, parce

qu'à la mort, il aura encore plus peur, et que, supposé qu'il eût un peu plus de courage, il ne pourra peut-être pas même parler, comme tant d'autres, qui ont été surpris à l'heure où ils y pensaient le moins. Ces raisons sont bonnes et suffiraient pour convaincre un malade ; mais ce n'est pas assez pour assurer la guérison. Donc, aussitôt qu'on le voit bien disposé, il faut lui donner les moyens qui lui rendront cet aveu plus facile, et la victoire plus sûre et plus complète.

On lui dit alors que, s'il avait trop de répugnance pour parler de cela à son médecin ordinaire, il peut aller en consulter un autre, mais à qui il faudra bien tout dire et tout expliquer. En effet, cela est très-permis aux pauvres pécheurs. C'est pour cela que Notre Seigneur a donné le pouvoir de pardonner à un si grand nombre de prêtres, ministres de ses grâces. Sans doute ce serait un abus d'aller ainsi sans motif se confesser au premier venu, et changer trop souvent de directeur, parce que le médecin de votre âme, ne vous connaissant alors que très-imparfaitement, ne pourrait vous conduire avec autant de prudence et de lumières; mais il est certain aussi que, dans le cas énoncé, un pénitent peut changer de confesseur, comme dans une maladie grave, on peut faire venir un autre médecin, à qui l'on donne sa confiance.

Et si, malgré ce changement, le malade éprouvait encore bien de la peine à s'ouvrir, s'il ne pouvait vaincre le sentiment de honte qui le dominera quelquefois malgré lui, et lui fermera en quelque sorte la bouche;

dites-lui qu'il y a deux ou trois moyens encore de triompher. — Le premier : il faudra qu'il prie son confesseur de l'interroger, parce qu'il a encore quelque chose à dire, et qu'il n'ose pas. Celui-ci éclairé par l'expérience, ne tardera pas à mettre le doigt sur la plaie, et le malade n'aura plus qu'un seul mot à dire : Oui mon père... c'est assez, il sera soulagé, il sera guéri ; il aura son pardon le jour même. — Que s'il n'osait pas même dire oui, je lui conseillerais alors d'écrire le péché qui lui cause tant de honte, et dont le démon lui grossit encore l'énormité, et de présenter simplement ce papier au confesseur. Celui-ci le lira aussitôt, et, s'il est nécessaire, il demandera quelques explications au pénitent, et lui donnera le pardon du ciel. Ah! combien n'ai-je pas vu de ces âmes, qui avaient été cruellement trompées par l'esprit de ténèbres! Retenues et comme enchaînées par cette fatale honte, elles avaient gardé pendant des années un horrible secret... de rien. Oui de rien! Car ce n'était même pas un péché mortel, si ce n'est dans leur pensée.... Et quand, profitant de ces conseils si simples, un pauvre pécheur avait enfin dit sa peine, ah! quel bonheur! quels transports de joie et de reconnaissance ! Ah ! comme ce cœur respirait librement au Ciel! Quel poids de moins et quelle douce liberté!

2° Mais il est temps de parler au cœur de ces malheureux que la honte retient, et qui s'éloignent du sacrement de pénitence, ou qui ont eu le malheur d'en abuser, en cachant leurs fautes au prêtre. Est-il rien de

plus triste que leur vie pleine de remords? Ils ont une flèche dans l'âme, et cette flèche aiguë les blesse à chaque instant. Ils perdent le mérite de leurs travaux, de leurs souffrances et de tout ce qu'ils peuvent faire de bien, puisqu'ils sont dans le péché. En vérité, de toutes les folies des hommes, celle-là me semble la plus malheureuse. Ils me font pitié ; quand je songe qu'il leur serait si facile de sortir de cet état, et qu'ils sont les dupes d'une illusion si grossière. Ces pauvres insensés croient qu'ils feront de la peine à leur confesseur ; ils s'imaginent que, s'ils disaient ce péché qui leur semble horrible, abominable, on n'aurait plus autant d'estime et d'affection pour eux, et c'est tout le contraire. Il ne peut y avoir pour un prêtre de bonheur plus grand, que de voir revenir à Dieu une âme et de la sauver. Je disais tout à l'heure que si on voulait, on peut en ce cas changer de confesseur ; mais, je vous en prie, vous, mon cher lecteur, ne changez pas, vous avez un père si bon, si saint, et qui vous aime tant, et depuis si longtemps ! Il y a bien des années qu'il prie pour vous ; il vous a fait faire votre première communion ; il a béni votre mariage... Ah ! il mérite cette douce consolation ; allez à ses pieds, et dites-lui aujourd'hui même la faute que vous avez eu le malheur de lui cacher : ce sera la récompense de son zèle, et votre confiance augmentera encore sa tendresse pour vous. Il sera si heureux de voir ses prières exaucées, et de vous donner, avec le pardon, une espérance bien plus sûre du salut éternel : et vous-même vous serez si heu-

reux de sa joie et de la paix qu'il vous aura rendue!

Voici un problème, un grand problème que j'étudie depuis plus de trente ans déjà, sans avoir pu en trouver la solution, mais dont le simple exposé à suffi pour convertir plus d'un pauvre pécheur, et faire revenir à la raison bien des âmes égarées. Je demande lequel des deux est le plus heureux, du prêtre qui vient de recevoir l'aveu d'une faute cachée depuis longtemps et qui en a donné le pardon, ou du pauvre pécheur qui vient de faire cet aveu, et qui a reçu l'absolution. Lequel des deux?... Pour moi je ne le sais pas encore, et pourtant j'ai bien étudié la question. J'ai obtenu un grand pardon moi-même; j'en ai donné beaucoup; j'ai vu des pécheurs à mes pieds fondre en larmes de joie, et me dire qu'ils étaient si contents, et qu'ils mourraient avec bonheur!... et moi prêtre je pleurais comme eux, avec eux, et j'étais si heureux aussi! — Et le démon perfide, trompant l'intelligence des hommes, leur fait croire ce mensonge absurde, qu'on ne pourrait plus les estimer, les aimer, s'ils disaient telle faute!... Et il y a des insensés qui se laissent tromper à ce point! O mon cher lecteur, croyez-moi plutôt, et vous verrez! Vous me trouverez peut-être la solution de ce beau problème: Lequel des deux est le plus heureux, etc.

Il y aurait encore quelques autres abus dans la fréquentation du sacrement de Pénitence et dans l'application de ce remède aux âmes; et peut-être qu'il eût été bon de les signaler, pour en préserver le lecteur. Mais ces abus étant plus rares et moins graves, je pré-

fère ne pas en parler. Ainsi, même parmi les personnes pieuses et dévotes, il y en a qui ont la folie, la manie de gâter ce remède sacré, et de lui ôter toute son efficacité par le mélange de substances étrangères; confondant toutes choses : la nature avec la grâce. Pour elles la confession n'est plus un sacrement divin, c'est un entretien, à peine spirituel; on y fait moins l'accusation de ses fautes que le récit de ses peines, et quelquefois même l'histoire des défauts du prochain; on n'y va chercher qu'une vaine consolation, un soulagement à sa douleur.

Ce serait encore plus triste, si on n'apportait à cet acte religieux aucune préparation d'examen, de douleur et de bon propos; si on se confessait sans la condition nécessaire de la contrition surnaturelle. Les âmes tièdes sont exposées à ce péril, que l'on appelle communément l'habitude ou la *routine* des choses saintes.

On en voit d'autres qui courent de confesseurs en confesseurs, et qui changent sans cesse... Abus, abus, encore une fois! C'est comme les insensés qui s'adressent à tous les médecins, et qui prennent toutes sortes de remèdes; non-seulement ils ne guérissent pas, mais ils s'exposent à en mourir. Heureusement, je le répète, ces abus ridicules sont moins fréquents et bien moins dangereux; car un médecin habile reconnaît bientôt ces petits travers d'esprits, et il renvoie ces malades à leur médecin ordinaire.

J'en dirai autant des scrupuleux qui veulent voir trop souvent le père de leur âme, et qui, si on les lais-

sait faire, se confesseraient tous les jours. Au commencement, il faut bien y mettre un peu de patience, pour ne pas trop les décourager, mais ensuite il faut les renvoyer, sans même les entendre, parce que cette condescendance de la part du directeur les exposerait à tomber dans la folie véritable, et les perdrait entièrement.

Mais c'est assez sur tous ces petits abus. Je reviens encore, en terminant, sur le malheur de ceux qui ne se confessent pas, ou qui se confessent mal. Voilà les vrais et grands malades, ceux dont la folie déplorable mérite tout notre intérêt et excite notre pitié. Que ne nous est-il donné d'en guérir quelques-uns par notre parole et nos prières! O pauvres pécheurs, venez sans crainte; n'ayez pas peur du prêtre; le prêtre est l'ami de votre âme; c'est votre Père, et plus vous êtes malheureux, plus il aura pour vous de tendresse et de compassion. Il sera si heureux de guérir les blessures de votre cœur! *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Matth., xi, 28.) Venez à moi vous tous qui êtes dans la peine, ô vous dont le cœur est accablé sous le poids du péché, venez, et je vous soulagerai... Dans l'Italie, cette terre sainte de la foi, on lit cette parole évangélique sur presque tous les tribunaux de la pénitence: *Venite...* C'est le prêtre qui parle au nom de Jésus-Christ; il attend et appelle les pauvres pécheurs: *Venite!* Venez à moi... Et sur d'autres tribunaux sacrés j'ai lu ces mots du Roi prophète: *Beati quorum remissæ sunt iniquitates et quorum tecta sunt peccata.* (*Ps.* xxxi, 1.) Heureux ceux dont les péchés

ont été remis et les fautes pardonnées! c'est le pauvre pécheur qui semble parler alors, après avoir reçu son pardon : Oh! quel bonheur! *Beati!*... Et lequel des deux est donc le plus heureux du ministre de la miséricorde, ou du pécheur qui a obtenu sa grâce?... Encore une fois je n'en sais rien; c'est un beau problème : mais la vie d'un prêtre n'est pas assez longue pour le résoudre!

TROISIÈME REMÈDE

LA COMMUNION OU L'ALIMENTATION PRESCRITE

Cibabit illum pane vitæ et intellectus, et aqua sapientiæ salutaris potabit illum.

Le Seigneur le nourrira d'un pain de vie et d'intelligence, et lui donnera à boire l'eau de la vraie sagesse.

(*Eccl.*, xv, 3.)

Je vais parler du plus puissant, du plus efficace de tous les remèdes contre la folie des passions et les égarements de l'esprit humain. C'est la divine Eucharistie, ce pain sacré d'intelligence et de lumière, cette source vive de la sagesse humaine. Mais, hélas ! les pécheurs insensés ne connaissent pas le don de Dieu, et, je l'ai déjà dit, un des symptômes les plus ordinaires de la folie est de refuser obstinément la nourriture qui pourrait prévenir et guérir cette triste maladie. J'ai vu dans des maisons de santé et dans les asiles un grand nombre d'aliénés, que l'on était obligé de forcer à prendre un peu de nourriture; sans cela ils seraient morts de faim. J'en ai vu un entre autres qui est demeuré plus de quinze jours et quinze nuits, sans prendre le moindre aliment. En vain des médecins habiles, en vain ses parents chéris, sa mère, sa sœur ; en vain un prêtre, son ami d'enfance, le suppliaient avec larmes de manger ; il ré-

sistait à tout. On mettait sous ses yeux, on laissait à sa disposition les mets les plus recherchés, ce qu'il avait toujours le plus aimé; il n'y touchait pas. Il allait certainement mourir de faim : déjà il répandait une odeur fétide et cadavéreuse. On était désespéré, lorsque sans qu'on ait pu jamais deviner pourquoi, et sans dire une parole, il se mit à prendre un peu d'ananas, et on enleva aussitôt tout le reste, parce que sans doute il se serait tué en mangeant avec trop d'avidité et d'empressement. On ne le servit plus qu'avec beaucoup de précaution et de lenteur. Il était sauvé, la folie avait disparu.

Oh! combien de pauvres pécheurs aussi reviendraient soudain à la raison, à la sagesse, s'ils consentaient à prendre un peu de nourriture, un peu de ce pain de vie céleste et d'intelligence sacrée! mais, hélas! je l'ai dit, le plus triste caractère de la folie religieuse, un des symptômes les plus effrayants de la maladie, c'est la répugnance pour la communion et l'obstination à refuser ce pain des anges, à rejeter la manne du Ciel, cette nourriture divine [1]. Ils vont donc mourir !... oui, ils sont perdus, si on ne parvient à les faire manger, car c'est la condition même de la vie éternelle : *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum. Qui manducat hunc panem, vivet... Nisi manducaveritis...*

[1] Les aliénés refusent souvent et avec obstination de manger... Lorsque l'aliéné est dans un égarement complet... il ferme automatiquement la bouche, serre fortement les dents, et rend quelquefois vains les efforts les mieux concertés qu'on fait pour introduire quelque substance alimentaire, même sous forme liquide... Aussi ces malheureux finissent-ils par tomber dans le marasme et la consomption, qui leur deviennent bientôt funestes. (Pinel, 64.)

non habebitis vitam in vobis. (Jean., VI, 52, 54, 59.) Ah! que ne puis-je en sauver et en guérir quelques-uns! Que ne puis-je les ramener tous à la raison en leur rendant le goût de ce pain sacré!...

Pour arriver à ce but, je vais essayer de prouver aux pauvres pécheurs : I° que le refus, et II° que l'abus de la communion est une véritable folie.

I. Et d'abord le refus de la communion. S'éloigner de ce grand sacrement de la vie, en d'autres termes s'excommunier volontairement soi-même, est une insigne folie. Pour en convaincre tout esprit droit, il suffira de montrer, d'une part la nécessité de cette nourriture sacrée, et de l'autre, la nullité des raisons ou des motifs qui peuvent en éloigner une âme infidèle. Or il n'y a rien au monde de plus simple que cette démonstration.

1° Pour prouver la nécessité de la communion, il suffira de rappeler le texte de la loi promulguée solennellement par le Sauveur lui-même, et l'interprétation de cette loi sainte par les Docteurs, et la pratique constante des enfants de l'Église, qui, dans l'origine des temps apostoliques, participaient chaque jour à ce grand mystère de l'amour divin. Rien de plus précis que la loi, rien de plus clair que sa sanction. *Nisi manducaveritis... non habebitis vitam in vobis...* Si vous ne mangez ce pain, vous n'aurez pas la vie; et quant à l'interprétation du texte, les Pères et les Docteurs, qui sont nos maîtres dans la foi, sont si forts et si positifs, quand

ils parlent de ce précepte sacré, que c'est une difficulté assez grave en théologie d'expliquer leurs paroles, et de prouver qu'ils n'ont pas voulu dire que la communion fût, comme le baptême, de *nécessité de moyen* pour le salut. L'Église, en effet, a toujours mis une différence réelle entre ces deux sacrements, et elle nous enseigne que l'enfant régénéré dans les eaux saintes du baptême peut être sauvé, même lorsqu'il n'aurait pas encore été nourri de la chair adorable de Jésus-Christ et qu'il n'aurait pas mangé ce pain de la vie éternelle. Mais au moins faut-il conclure du témoignage de ces grands saints que, pour les adultes, la communion est un des plus graves préceptes de la religion, et que refuser de participer à ce banquet divin, c'est une folie comparable à celle qui porterait un malheureux insensé à se laisser mourir de faim.

Ce délire serait d'autant plus affreux et déplorable qu'il s'agit ici de la mort de l'âme. Car non-seulement la loi est formelle, la promulgation certaine, l'interprétation authentique et infaillible, mais la sanction aussi est terrible et notoire; c'est la peine de mort, de mort éternelle portée par sentence divine contre ceux qui n'auront pas mangé ce pain sacré, le corps adorable de Jésus-Christ. Non-seulement le disciple infidèle à ce commandement auguste, sera un jour condamné et n'aura pas de part avec Jésus-Christ dans son royaume céleste; mais, par le fait même de cette infraction à la loi de la Pâque, il se sépare du corps mystique du Sauveur et de la communion de son Église, et, dans les

temps de foi antique et de discipline plus sévère, on ne lui aurait pas permis de reposer dans la terre des saints ; il aurait été excommunié, même après sa mort.

2° Si maintenant vous voulez examiner les raisons ou plutôt les vains prétextes, qui empêchent ordinairement un homme de communier, vous serez encore bien plus convaincu de sa folie malheureuse. En effet, il ne peut y en avoir que cinq, et jamais je n'ai vu un pécheur en alléguer d'autres. On s'éloigne, ou par incrédulité, ou par indifférence, ou par respect humain, ou par entraînement des passions auxquelles on n'a pas encore le courage de renoncer, ou enfin par scrupules, c'est-à-dire par une crainte excessive de n'être jamais assez bien préparé pour un si grand mystère. Or il a été prouvé dans le courant de ce traité que l'indifférence et le respect humain étaient une folie véritable; il a été prouvé que l'esclavage des passions et spécialement de la volupté, qui est ordinairement le seul obstacle, était un vrai délire et la plus triste des démences ; et nous avons vu que l'on ne devait attribuer l'état de ces quatre premières catégories de malades, qu'à l'orgueil insensé de leur esprit ou à la profonde corruption de leur cœur. Nous n'avons donc pas besoin de nous arrêter plus longtemps sur leur compte ; ils sont jugés, ce sont tous de malheureux fous.

Il nous resterait un mot à dire de ceux qui paraissent ne s'éloigner de la divine Eucharistie, que par scrupules et qui affectent une crainte excessive pour nos mystères sacrés. Ceux-là poussent quelque-

fois le respect si loin, exigent tant de préparation qu'ils tombent nécessairement dans les folies du jansénisme, folie sombre s'il en fut jamais, et qui ne frappe que les caractères faux et hypocrites. Un homme atteint de cette manie, admet bien le texte de la loi, reconnaît l'obligation du précepte, mais soutient en même temps qu'il est impossible de la remplir. On a vu des insensés se priver de la communion pendant des années entières, jusqu'à la mort même, et ils croyaient glorifier Dieu en violant sa loi. Il n'y a presque plus aujourd'hui de ces pauvres malades, de ces vrais jansénistes; mais on trouve quelquefois encore des personnes qui sont frappées d'une sorte de démence analogue; je veux dire des scrupuleux entêtés, qu'il est comme impossible d'amener à la communion. Ils ont toujours quelques fautes nouvelles à dire ou bien ils croient avoir manqué au jeûne nécessaire en avalant une mouche, ou un atome quelconque, ou une goutte d'eau, parce qu'il pleuvait, le matin. C'est de la folie, mais au moins on peut espérer de les guérir. Il n'y a qu'à les forcer à communier après trois, quatre, huit jours même de confession, et malgré tout ce qu'ils auraient pu avaler en route. S'ils obéissent, ils seront sauvés.

Malheureusement les scrupuleux ne savent pas obéir, et les autres ne le veulent pas. Ces pécheurs incrédules ou indifférents résistent à tout, à l'ordre de Dieu même, de Dieu leur père et leur Sauveur; ils résistent au précepte, aux prières, aux larmes de l'Église leur mère, qui les conjure de manger et qui frémit à la pensée de

les voir mourir de faim. Pour les vaincre et les toucher, c'est en vain que cette tendre mère ne cesse de rappeler la loi et d'inviter tous ses enfants à ce banquet sacré au jour solennel de la Pâque... Ils résistent à l'ordre formel du médecin charitable, qui a pris soin de leur âme, et qui sait à quels dangers de mort ils sont exposés par cette obstination coupable. Ils résistent, malgré la faiblesse même qu'ils éprouvent, par suite du refus qu'ils ont fait depuis si longtemps de participer à la nourriture des enfants de Dieu. Ils languissent déjà, leur cœur s'est comme desséché depuis qu'ils ont cessé de manger le pain des anges. *Aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum.* (*Ps.* ci, 5.) Ils n'ont plus aucune force pour les combats ni pour la douleur. Ils sont abattus au premier choc de l'ennemi ; accablés par la souffance, ils succombent sous le poids du péché et des peines de la vie. Et comment pourrait-il en être autrement? Le soldat qui n'a pas eu la nourriture nécessaire, qui manque de tout et qui est privé depuis plusieurs jours de sa ration, pourrait-il soutenir les fatigues d'une longue route et les attaques continuelles de l'ennemi? Comment ne serait-il pas vaincu, quand il n'a plus même la force de porter ses armes, et qu'il tombe comme épuisé avant la bataille?

Pour guérir ces pauvres insensés, quels qu'ils soient, et de quelques vains prétextes qu'ils cherchent à couvrir leur révolte contre la loi de la communion, incrédules ou indifférents, pécheurs ou scrupuleux, je ne connais vraiment que ce grand traitement et ce remède

tout-puissant de la communion même : et, pour essayer d'abord de les y ramener tout doucement, je voudrais leur rappeler combien ils avaient autrefois trouvé de délices dans ce pain céleste, aux jours de leur enfance, quand leur cœur était plus pur, au jour enfin de leur première communion. Alors, ils n'étaient pas incrédules, ni indifférents. Ils aimaient ; et quel bonheur ! quel doux souvenir !... Eh bien ! leur dirai-je, pauvres insensés que vous êtes, souvenez-vous donc de ces beaux jours ; venez et mangez. Votre Dieu vous appelle, il vous attend, il vous invite, il vous aime encore. Jésus-Christ n'a pas changé, c'est vous qui avez changé ; vous êtes malades, mais il vous guérira, venez ; *Adest et vocat te.*

Tous les ans il y en a qui reviennent à la raison et à la foi, par ce doux souvenir de leur première communion. Je l'ai vu et je puis le dire : les uns, c'était parce que leur enfant devait avoir ce bonheur. Alors, ils se sont souvenus de ce jour d'innocence et d'amour ; ils ont éprouvé un certain regret et un certain désir ; — regret d'avoir oublié la loi de Dieu et leurs promesses de fidélité ; — désir de revenir à la religion et de goûter encore ce pain si doux autrefois ; ils ont été demander à un prêtre cette permission ; et ils ont été immédiatement guéris. J'ai su que, pour d'autres, il leur avait suffi de voir passer dans la rue une enfant au voile blanc... un enfant de la première communion, ils ont retrouvé leurs idées à l'instant même et recouvré toute leur raison. Ils ont demandé aussi à

communier, et ils ont été guéris aussitôt et sauvés. Il ne leur manquait réellement que cela, la nourriture, le pain de la vie.

Mais il y en a qui sont tellement affaiblis ou abrutis par l'excès de la maladie, que ce souvenir et le spectacle même d'une première communion ne peut rien sur leur cœur ; ils voient cela avec indifférence et restent dans la même obstination, ils mourront plutôt de faim. Si vous les pressez, ils deviendront encore plus irrités et s'emporteront jusqu'au blasphème... Que faire?... Les laisser mourir ? Non ! certainement non ! Et, comme dans les maisons de santé, on fait manger malgré eux quelques insensés, je ne crains pas de dire qu'il est parfois nécessaire d'user d'une sainte violence pour obliger ces malheureux à communier. Cela peut et doit se faire en trois circonstances principalement et avec trois sortes de malades.

1° Et d'abord avec les scrupuleux, je l'ai déjà dit ; c'est le seul moyen de les guérir et de les sauver ; il faut les forcer ; leur donner pour pénitence de communier et même plusieurs jours de suite. S'ils obéissent, la guérison est assurée.

2° J'ai vu ce grand moyen réussir également auprès de certains pécheurs qui retombaient tous les jours dans les mêmes fautes. Ils avaient pourtant une certaine volonté, puisqu'ils venaient encore assez souvent pour obtenir leur pardon et reprendre des forces dans les conseils d'un médecin zélé et charitable... Celui-ci, qui avait d'abord pensé que le malade était trop faible pour

qu'on lui permît de manger, n'avait osé permettre, bien moins encore commander la communion; mais, un jour, après avoir consulté un autre médecin des âmes, plus expérimenté et plus habile, il autorise ce pauvre insensé, plongé depuis si longtemps dans le délire de la volupté, il l'autorise à demander la communion ; il renouvelle la même permission huit jours après, malgré quelques accès de folie encore; puis il prescrit de communier pendant une semaine entière. Le malade a été préservé pour toujours de ses crises affreuses ; il n'y a pas eu de rechutes! Le pain des forts l'avait sauvé, la manne des cieux l'avait entièrement guéri.

3° Mais c'est surtout, quand on peut croire que c'est fini d'un pauvre malade, et qu'il va mourir, c'est alors qu'il faut absolument recourir à ce grand remède. Aux approches de la mort, que l'on ne craigne pas de parler ouvertement à ce pauvre insensé; qu'on n'hésite pas à faire venir un prêtre, et que celui-ci, à sa première visite, tâche de donner le pardon du ciel d'abord, et qu'il se hâte de préparer cette âme au banquet sacré. C'est dans ces jours décisifs pour l'éternité, que le divin sacrement de l'Eucharistie est de précepte rigoureux ; et, si le malade ne mangeait pas le pain de la vie, à l'heure de la mort, quelle espérance pourriez-vous avoir de son salut éternel?... Donc, pas de crainte ici, pas de fausse délicatesse : loin de vous une tendresse excessive qui exposerait une âme à tomber en enfer! Vous la sauverez, en lui donnant cette divine nourriture; et vous-même aussi, vous aurez sauvé votre âme; car,

si le ciel est promis à celui qui aura donné à manger au pauvre qui avait faim; quelles grâces et quelle gloire seront réservées à celui qui aura nourri une âme, et qui l'aura nourrie de ce pain sacré! Autant une âme l'emporte sur le corps, autant le pain eucharistique l'emporte sur le pain ordinaire, autant cette charité l'emporte sur une simple aumône! Vous n'écouterez donc pas les vaines appréhensions, les excuses, les scrupules des malades; vous les ferez manger malgré eux, pour ainsi dire, et malgré toutes leurs répugnances. Jésus-Christ semble nous avoir indiqué ce traitement par le *Compelle intrare* de l'Évangile. Faites-les entrer: forcez-les à venir à mon festin.

II. Venons maintenant à l'abus de la communion. C'est un autre genre de folie bien déplorable. Mais il peut y en avoir de plusieurs sortes; ainsi par excès ou par défaut. Il y a des insensés qui veulent manger toujours et d'autres qui refusent de prendre toute nourriture; les uns et les autres sont en grand danger et bien malades. C'est au médecin seul qu'il appartient de déterminer le nombre et l'heure des repas. Il est d'expérience que les personnes pieuses ou dévotes, qui veulent communier trop souvent et sans préparation, sans préparation surtout, se perdent, comme les âmes scrupuleuses qui ne se croient jamais prêtes et qui refusent de s'approcher de la Sainte Table, quand on leur a ordonné de le faire; comme aussi les âmes tièdes et languissantes qui se contentent de communier une seule

fois par an, à la Pâque. Je le dis hardiment ; car, bien que ce soit remplir le précepte de l'Église rigoureusement et à la lettre, il est positif que pour certains tempéraments d'âmes, si je puis ainsi parler, et pour quelques positions, c'est trop peu. Ainsi, pour la jeunesse, il est comme impossible qu'elle se soutienne et qu'elle évite bien des folies, si elle ne communie pas plus souvent.

Nous ne parlerons plus ici de ceux qui ne communient pas depuis des années ; ce sont les plus insensés et les plus malheureux de tous, et il est bien à craindre qu'ils ne meurent dans ce triste état. Mais je me propose de dire quelques mots sur les deux plus grands abus que l'on fait de ce mystère. Il y a, en effet, comme deux classes de malades insensés et bien coupables envers N. S. Jésus-Christ, caché sous les apparences de ce pain sacré, et servant d'aliment à nos âmes. Les uns, ce sont des chrétiens sans cœur, font des communions tièdes, et les autres, plus perfides encore, font des communions sacriléges. Nous allons nous efforcer de les éclairer tous et de les guérir.

1° La communion tiède. — Voyez d'abord comme ces deux mots jurent d'être rapprochés : une communion tiède ! c'est-à-dire sans ferveur, sans amour, sans reconnaissance, sans sacrifice et, par conséquent, sans fruit, sans grâces, sans douceur. D'un côté, un Dieu qui se donne tout entier, corps et âme, sans réserve, sans partage, sans retour ; et de l'autre un cœur qui délibère et qui résiste, un cœur partagé et inconstant. D'un

côté un cœur brûlant d'amour, et de l'autre un cœur languissant et froid. Une communion tiède, c'est un acte de folie véritable, puisqu'il y a incohérence et contradiction dans les pensées et les sentiments; c'est une folie, puisque c'est altérer et dénaturer l'acte religieux le plus auguste et gâter par une mauvaise disposition volontaire la nourriture la plus sacrée. Aussi l'âme qui vient à Dieu dans cet état de langueur, ne peut-elle trouver aucun bonheur dans ce banquet divin, aucune douceur dans cet aliment sacré; au contraire, c'est souvent un dégoût prononcé joint à l'amertume du remords.

Le meilleur remède pour guérir ces âmes a été souvent de les priver pendant quelque temps de la communion, jusqu'à ce qu'on ait excité en elles le désir et une sorte de faim ou d'appétit spirituel. Elles demandent alors avec instance et avec larmes à leur directeur la permission de communier; et, si celui-ci se montre sévère encore pendant quelques jours, s'il n'accorde cette faculté qu'après des efforts réels, des sacrifices et des victoires; on verra renaître la ferveur dans ces cœurs languissants et tièdes, et avec la ferveur le goût de cette manne céleste. Ce serait une erreur de vouloir en cette circonstance se servir du traitement homœopathique et de faire communier souvent ces pauvres malades, comme il semblerait cependant plus conforme à la raison. L'expérience apprend que c'est plutôt par la privation, que l'on pourra guérir les âmes tièdes et leur rendre un peu de vie et d'amour. Mais par-dessus tout,

exigez des sacrifices ; car si on apportait à chaque communion un petit sacrifice d'amour à Jésus-Christ, il n'y aurait pas de communions tièdes, et ce Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité ne manquerait pas de combler de ses grâces les plus douces une âme ainsi préparée.

2° Et maintenant que pourrons-nous dire de la communion indigne ou sacrilége? Assurément, aux yeux de la foi, c'est le plus grand acte de folie que l'on puisse faire, comme c'est le crime le plus odieux que l'on puisse commettre. Ces malheureux insensés ne savent plus reconnaître ni distinguer le corps de Jésus-Christ, dit le saint Apôtre : *Non dijudicans corpus Domini* (I *Cor.*, XI, 29), et ils mangent leur propre jugement et leur condamnation. Ce crime abominable ne peut avoir que deux causes ou principes également horribles, la haine formelle de Dieu ou la plus honteuse hypocrisie.

La haine d'abord qui dans cet acte impie va jusqu'à la mort directe et immédiate de Jésus-Christ. *Mors et vita duello conflixere mirando.* (Lit.) La vie et la mort luttent et s'unissent dans l'âme criminelle, et c'est pour sa condamnation et pour son malheur, car la vie succombe ; Jésus-Christ qui est la vie, meurt victime de la profanation : la mort triomphe et l'enfer est vainqueur. On rapporte qu'un infâme et cruel tyran avait inventé un supplice horrible, une mort extraordinaire. Il faisait lier et enchaîner un homme vivant à un cadavre! *Tormenti genus!* O torture inouïe! s'écrie le poëte ; la vic-

time ainsi condamnée respirait la mort et souffrait l'agonie dans la pourriture, jusqu'à ce que ses chairs étant consumées par la corruption, elle trouvât en expirant la fin de ses douleurs et de son désespoir. Eh bien! tel est le supplice qu'une indigne profanation du corps de Jésus-Christ fait subir à ce Dieu trois fois saint, puisque, dans la vérité de la foi, il se trouve réellement uni à la mort et au péché, dans une âme sacrilége. Il est bien vrai, d'après l'Apôtre, que tout pécheur crucifie Jésus dans son cœur; *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.* (*Hebr.*, VI, 6.) Mais combien ce déicide n'est-il pas plus affreux par le sacrilége, puisque c'est réellement et corporellement que Jésus-Christ descend dans ce tombeau, et meurt de cette mort!...

Et quand on pense qu'il y a des hommes qui se laissent emporter à cet acte impie par pure hypocrisie!... pour faire croire à quelques personnes qu'ils ont de la religion, ou par une sorte de respect humain, n'osant pas paraître moins pieux ou moins pratiquants que les autres membres de la famille! N'y a-t-il pas de quoi trembler?... Peut-il être, je le repète, une folie plus malheureuse? Je n'en connais pas de plus incurable, parce qu'il suffit souvent d'une communion indigne pour que la conscience n'ait plus jamais de voix. Dieu, qui est réellement dans ce cœur, n'y parlera plus et se taira pour toujours. L'ange contristé pleure. L'âme elle-même est comme frappée de mort; l'esprit s'éteint, le cœur reste sans vie. En vérité, ces malheureux me semblent plutôt morts que malades. Je ne puis point

parler aux morts, il n'y a plus qu'à prier pour ces âmes désespérées. Désespérées!... oh! non!... ce mot n'est pas évangélique, il n'est pas chrétien.

On a vu quelquefois de ces pauvres insensés revenir à la raison et à Dieu; mais c'était un grand coup de tonnerre qui les avait réveillés : un malheur, une mort soudaine dans leur famille ou la souffrance d'une longue maladie... Je ne connais guère d'autres remèdes quand la folie a été jusqu'à cet excès du crime; et cependant on m'a assuré qu'on en a guéri plusieurs, à force de leur répéter la définition de l'Eucharistie. Ils ont fini par comprendre la nature de ce sacrement, qui contient réellement et substantiellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de N. S. Jésus-Christ, et ils ont eu peur de manger encore leur propre condamnation : ils se sont convertis.

Quelques autres ont été touchés et guéris par le seul nom de *Judas*, qu'ils croyaient entendre répéter à leurs oreilles jour et nuit... Ils pensaient à son crime, à sa mort... ils s'imaginaient avec raison que Jésus leur disait comme à ce perfide : *Amice, ad quid venisti?* (Matth., xxvi, 50.) Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ici? et qu'il leur dirait encore ces mêmes paroles avec colère au jour du jugement et de la mort... que le démon leur répéterait aussi avec ironie dans l'enfer: *Amice, ad quid venisti?* et ils tremblaient! Oui, il y en a qui ont été guéris par ces pensées et ces sentiments; mais que cela est rare! ô mon Dieu!...

Il n'y a donc encore une fois qu'à prier pour eux et

tâcher de les faire prier eux-mêmes, s'ils en sont encore capables. Heureusement qu'il y a moins de ces profanations que jamais. On communie plus rarement que dans des temps meilleurs et de foi plus ardente ; mais il y a moins de Judas dans l'Église de Dieu ! Il y a plus de refus que d'abus de ce sacrement, je le crois. Hélas ! il y en a pourtant encore beaucoup, et je pense, en tremblant, que si un ange de Dieu venait à frapper tous les autels qui ont été souillés par ce crime, bien peu resteraient debout dans nos églises, et nous les verrions presque partout tomber en poussière !

Pour vous, mon cher lecteur, allez à Jésus avec foi, avec humilité, avec amour. Consolez son cœur et que la communion sainte vous soit un gage d'immortelle félicité ! Que ce pain de vie garde votre âme et votre corps même pour la vie éternelle ! *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam. — Amen.*

CONCLUSION

Nos insensati!... Ergo erravimus!
Insensés que nous étions!... Nous nous sommes donc trompés!
(*Sag.* IV, 6.)

I

Oui, nous nous sommes trompés! Nous étions des insensés, des fous! Voilà donc la grande conclusion de tous les discours du monde; le dernier mot des impies, des incrédules, des pécheurs et des mondains, et enfin de toutes les victimes des passions humaines : un cri de regret et de désespoir. Eh bien! tout ce que nous nous sommes proposé dans ce livre, c'est d'arracher cet aveu au cœur de nos frères égarés, pendant qu'il en est temps encore, c'est-à-dire avant leur mort et le jugement de Dieu... *Ergo erravimus!* S'ils reconnaissent aujourd'hui leur folie, ils seront sauvés.

II

Mais où se trouve donc la sagesse et quelle région habite-t-elle sur la terre? *Sapientia vero ubi invenitur*,

et quis locus intelligentiæ? (Job, XXVIII, 12.) Et qui sera jamais assez sage pour comprendre ces choses?... *Quis sapiens, et intelliget ista?* (Osée, XIV, 10.) Le roi Salomon a répondu lui-même à ces graves questions dans le texte si souvent répété : *Stultorum infinitus est numerus.* Puisque le nombre des fous est infini, il ne peut pas y avoir beaucoup d'hommes sages et prudents; il n'y a presque plus de place pour eux dans le monde, c'est évident. Il a d'ailleurs été prouvé que la sagesse n'est pas au cœur des incrédules, ni des indifférents, ni des pécheurs, ni des mondains; qu'elle n'est pas dans les passions qui agitent et troublent les âmes!... Tous ceux qui sont dans cette route se perdent, s'égarent; ils ont quitté le chemin de la sagesse et du bonheur! Ce sont les malades, les fous!... et il y en a tant!

Mais enfin, où se trouve-t-elle donc cette sagesse? *Ubi invenitur?*—La sagesse est dans la foi, et le bonheur aussi: Heureux ceux qui ont cru : *Beati qui crediderunt.* (Jean, XX, 29.) Mais, hélas! il y en a si peu qui croient encore! Cette lumière baisse partout; la nuit vient; les vérités diminuent parmi les enfants des hommes. Est-ce qu'il y aura encore un peu de foi, quand le Fils de Dieu viendra sur la terre?...

Ubi invenitur?—La sagesse est dans l'amour de Dieu, et le bonheur aussi; mais je dis un amour fidèle qui accomplit la loi du Seigneur, et qui, par la tendance constante de ses œuvres, s'élève à la fin même de la création. Mais, hélas! cette charité s'est refroidie au cœur de la plupart des hommes; il n'y en a presque plus qui

pensent à leur fin, qui aspirent au Ciel. Ils ont donné tous leurs désirs, toutes leurs espérances à la terre.

Ubi invenitur? Où est donc la sagesse?... Elle est dans l'humilité, dans le détachement et la pauvreté même; dans la patience et la douceur; oui, la vraie sagesse et le bonheur aussi... *Beati pauperes, beati mites, beati pacifici...* (Matth., v.) La sagesse et le bonheur sont dans la miséricorde et dans l'aumône : *Beati misericordes...* (*Ibid.*) La sagesse et le bonheur, ô prodige plus étonnant encore, ô mystère ! se trouvent dans les larmes, dans les persécutions, dans la mort : *Beati qui lugent... Beati qui persecutionem patientur.* (*Ibid.*) Mais, hélas! qui dans le monde pourra comprendre cela? *Et quis intelliget ista?...* Qui même pourra le croire? On n'y voit partout que le désir de la gloire, l'amour des richesses et la soif des plaisirs...

Où est-elle donc la sagesse?... *Ubi sapientia?* Il n'y a pas à dire; ou c'est le monde qui se trompe, ou bien c'est l'Évangile de Dieu même : *Aut mundus errat, aut Christus fallitur.* (Saint Bern.) La sagesse et la vérité se trouvent d'un côté ou de l'autre. Tâchez donc, vous, de savoir où elles sont, pendant qu'il est temps encore, et n'attendez pas votre mort, ni le jugement de Dieu pour reconnaître votre folie. C'est aujourd'hui même qu'il faudrait dire : *Ergo erravimus!...*

III

Mais qui est donc sage? *Quis sapiens?* Il ne doit plus être difficile maintenant de répondre à cette question.

Le vrai sage c'est l'homme qui sait sa fin, qui connaît sa destinée et qui marche dans cette lumière : Celui qui sait d'où il vient, où il va. Donc le sage, ce n'est pas l'incrédule ni l'athée, ni le matérialiste, ni le déiste; tous ces prétendus philosophes et libres penseurs marchent dans les ténèbres!... C'est le chrétien, mais le chrétien *catholique*. Seul, il a la parole et la lumière de Dieu; seul, il est dans la voie, dans la vérité, dans la vie de Jésus-Christ. Nos frères séparés, les protestants, ne croient plus même en lui; ils se sont éloignés de la source de ses grâces de miséricorde et d'amour. *Erraverunt a fide et inseruerunt se doloribus multis.* (I *Tim.*, VI, 10.) En perdant la foi, ils ont trouvé bien des douleurs.

IV

Et maintenant parmi les chrétiens et les catholiques, parmi les enfants de l'Église, quels sont donc encore les sages? *Quis sapiens?* Ce sont évidemment ceux qui ont mieux compris ces vérités saintes, ceux qui suivent mieux ce chemin de lumière tracé par le Seigneur Jésus, ceux qui participent d'une manière plus intime et plus parfaite à sa vie divine. Donc, ce sont les plus humbles, les plus pauvres, les plus purs, les plus mortifiés; en un mot ceux qui sont plus semblables à Jésus, et à Jésus crucifié, ceux qui le suivent de plus près. Et c'est ainsi que la conclusion finale et la conséquence pratique de toutes nos études sur la folie des hommes, nous conduiraient jusqu'à la plus sublime perfection

de l'Évangile, jusqu'à la sagesse même des conseils divins, c'est-à-dire jusqu'à la grande *folie de la croix*, et jusqu'au bonheur suprême de la souffrance et de la mort pour l'amour de Dieu!... Ah! je l'avoue, moi-même je n'avais pas eu, en commençant ce travail, la pensée ni l'intention d'arriver à ce sublime corollaire! Mais que j'en suis heureux!... quoique je sache bien qu'il y a une foule d'âmes qui ne peuvent et ne doivent pas comprendre cela! *Non omnes capiunt verbum istud; sed quibus datum est.* (Matth., XIX, 11.) Cette lumière n'est donnée qu'à très-peu d'âmes choisies et aux cœurs parfaits. Ce sont les vrais sages et les heureux de la terre... *Beati*[1]!...

[1] Hélas! telle est la faiblesse de l'esprit humain, que l'on pourrait encore trouver des fous, même parmi les sages de la religion. L'Évangile semble avoir indiqué la proportion : cinq sur dix, la moitié. *Le royaume des cieux*, dit Jésus, *sera semblable à dix vierges... Et il y en avait cinq de folles et cinq de sages* ou *prudentes*. (Matth., XXV, 1, 2.) — J'avais eu la pensée, après les folies des dévots, de faire un chapitre ou deux sur celles des parfaits, c'est-à-dire des religieux et des religieuses; mais je n'ai pas osé. Il vaut mieux laisser croire qu'il n'y a que des saints et des saintes dans cette partie plus retirée du monde, que l'on regarde avec raison comme le temple de la vraie sagesse. Et pourtant je le répète, il peut y avoir, même dans ces asiles sacrés, bien des misères, des inconséquences, une sorte de folie véritable. Par exemple : avoir fait vœu de pauvreté, et ne vouloir jamais manquer de rien... avoir tout quitté pour Dieu, et tenir encore à une foule de petits chiffons... avoir fait vœu d'obéissance, et vouloir faire sa volonté, du matin au soir... avoir renoncé au monde, et vouloir toujours plaire au monde, affecter ses manières, et presque imiter ses modes; mettre de la vanité soit en se drapant dans son manteau de serge, soit en gonflant, comme on peut, sa robe de bure, pour lui donner une tournure de crinoline, soit en affectant certains airs sous la guimpe et le voile blanc ou noir. Cela ne ressemble-t-il pas un peu à la folie des mondains?... Et puis les vains scrupules

Mon but unique, mon seul désir a été d'éclairer les intelligences malades et de guérir les cœurs égarés par les vanités et les passions insensées du monde. C'est donc encore par ce dernier mot que je conclus : *Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent !* Puissent tous les esprits revenus de leur erreur, voir et comprendre ! Puissent tous mes frères trouver et goûter la sagesse !... Ce serait trouver et goûter le bonheur même de la vie. *Beatus homo qui invenit sapientiam.* (*Prov.*, III, 13.) Heureux, dit Salomon, l'homme qui a trouvé la sagesse !... Tous les biens, ajoute-t-il, me sont venus avec elle : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* (*Sag.*, VII, 11.) C'est ainsi que la religion, qui assure le bonheur de l'homme dans une autre vie, fait encore sa félicité dans celle-ci. S'il y avait beaucoup de ces vrais sages, la terre serait sauvée : *Multitudo sapientium sanitas est orbis terrarum.* (Sap., V, 26.) Mais comme il y a un nombre infini de fous, tout est pour nous douleur et affliction d'esprit.

Pauvres pécheurs, ô malheureux insensés, votre Sauveur Jésus vous ouvre son Cœur. Ce Dieu compatis-

ne peuvent-ils pas entrer dans la tête de quelques novices au moins ?... et la folie de la tiédeur s'est glissée quelquefois, à travers les grilles, jusque dans le cœur de quelques professes !...

Ubi invenitur sapientia ? O mon Dieu, où sera donc la Sagesse ?... Assurément, c'est dans ces pieux asiles qu'elle se cache encore. Où sont vos sages ?... *Ubi sapiens !* Certainement c'est dans ces bienheureuses solitudes, qu'ils se trouvent en plus grand nombre, et sans aucune comparaison avec tout le reste du monde, qui est rempli de fous...

Mais enfin il n'y a de sages, de vrais sages que les saints, qui auront crucifié leur chair avec ses convoitises ; il n'y a que les élus qui seront trouvés semblables ou conformes à l'image de Jésus mort sur la croix.

sant vous regarde avec amour, il vous appelle : Venez, dit-il, venez à moi, vous tous qui souffrez : *Venite ad me, omnes qui laboratis.* (*Matth.*, xi, 28.) Et, comme il guérissait tous les malades, au temps de sa vie mortelle, ainsi veut-il encore aujourd'hui sauver et guérir votre âme. Il vous donnera sa parole de vie éternelle : *Venite!...* Il vous donnera le pain de la divine intelligence, et l'eau sainte de la sagesse même : *Venite!* A sa suite, vous marcherez dans la paix du Ciel, et il vous conduira dans la lumière de sa vérité jusqu'aux splendeurs de sa gloire immortelle : *Venite!... intelligite, sapite!... et estote sapientes.* (*Prov.*, viii, 33.) Venez, comprenez, goûtez!... et soyez sages : *Ut sapientes redimentes tempora.* (*Eph.*, v, 16.) En cette qualité de sages, rachetez le temps que vous avez perdu jusqu'à ce jour, pour avoir dans l'éternité la couronne et les trésors de la sagesse : *Corona sapientium, divitiæ eorum!* (*Prov.*, xiv, 24.) *Amen!*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. — Idée, plan du traité. 1

PRÉLIMINAIRES

Études générales, divisions, caractères de la folie religieuse. 15

Première section. — LES INCROYANTS

1re Classe. — Folie des athées. 57
2e Classe. — Folie des matérialistes. 75
3e Classe. — Folie des déistes. 85
4e Classe. — Folie des Protestants et des Juifs. 98

Deuxième section. — LES CROYANTS

1re Classe. — Folie des indifférents. 115
2e Classe. — Folie des pécheurs. 138
3e Classe. — Folie des mondains 154
4e Classe. — Folie des peureux (Respect humain) 175
5e Classe. — Folie des indécis ou expectants (Délai de la conversion). 195

Troisième section. — LES DÉVOTS

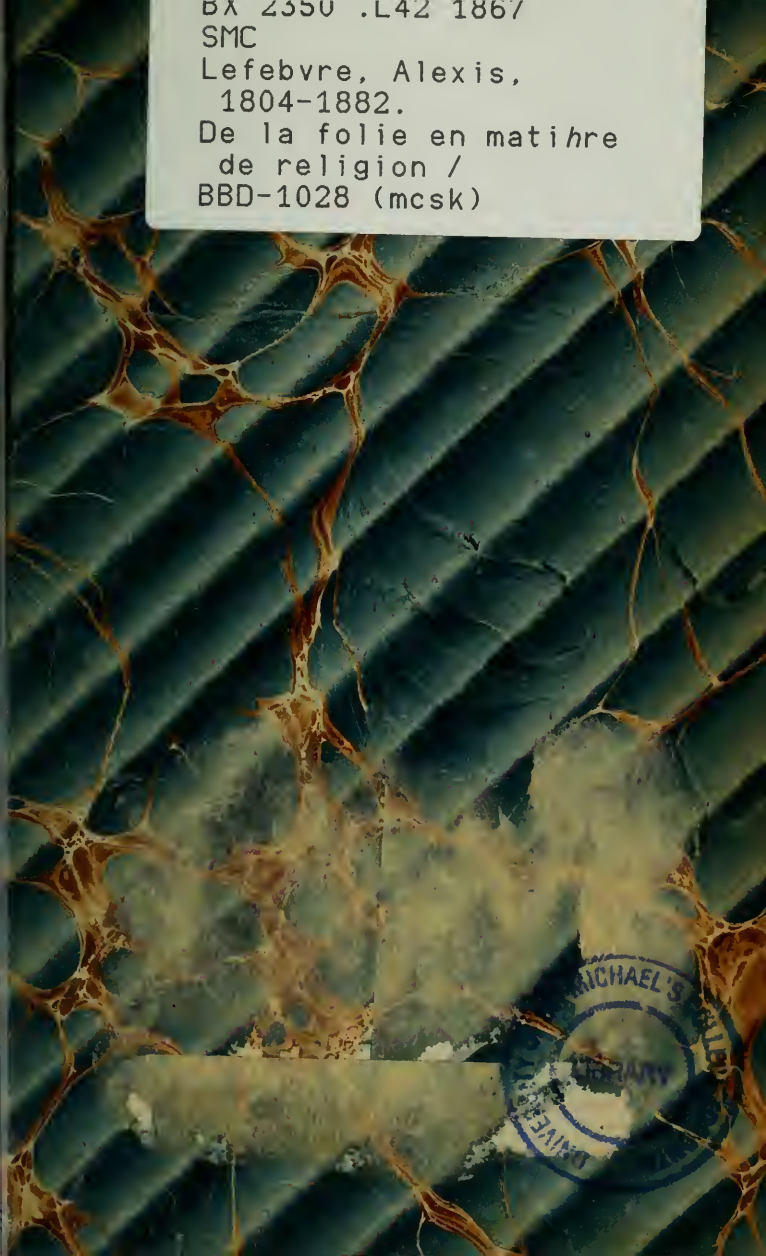
1re Classe. — Folie des scrupuleux. 209
2e Classe. — Folie des tièdes. 224

Quatrième section. — FOLIE DES PASSIONS

Avant-Propos. — Sur les signes et caractères de la folie religieuse. 245
1re Classe. — Folie de l'orgueil, soif de la gloire. 246
2e Classe. — Folie de la cupidité, soif de l'or. 267
3e Classe. — Folie de la volupté, soif des plaisirs. 287
4e Classe. — Folie des autres péchés capitaux. 307

TRAITEMENT DE LA MALADIE

Avant-Propos. 325
I. — Traitement préventif, ou causes ordinaires qu'il faut éviter. 327
1re Cause de folie. — L'irréflexion. 327
2e Cause de folie. — Les mauvaises lectures. 341
3e Cause de folie. — Une mauvaise éducation. 357
II. — Traitement curatif, ou remèdes divers. 377
1er Remède. — La considération de la fin, ou la pensée de la mort. 377
2e Remède. — Une consultation en règle (La confession). . . . 394
3e Remède. — Une alimentation régulière et selon l'ordonnance (La communion). 411
Conclusion. 428

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

BX 2350 .L42 1867
SMC
Lefebvre, Alexis,
1804-1882.
De la folie en matihre
de religion /
BBD-1028 (mcsk)